



HAL
open science

L'autre livre. Fragments et gestes d'enquête

Mélodie Faury, Joëlle Le Marec, Philippe Hert, Gustavo Gomez Mejia, Yosra Ghliiss, Marc Jahjah

► **To cite this version:**

Mélodie Faury (Dir.). L'autre livre. Fragments et gestes d'enquête. Editions des archives contemporaines. , 2024, "Etudes des sciences et Histoire des techniques", 9782813003959. <10.17184/eac.9782813003959>. <hal-04857507>

HAL Id: hal-04857507

<https://hal.science/hal-04857507v1>

Submitted on 6 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

L'Autre livre

Fragments et gestes d'enquête

L'Autre livre
Fragments et gestes d'enquête

Mérodie FAURY

éditions des archives contemporaines



Copyright © 2024 Éditions des archives contemporaines

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement, quelque système de stockage et de récupération d'information) des pages publiées dans le présent ouvrage faite sans autorisation écrite de l'éditeur, est interdite.

Éditions des archives contemporaines
41, rue Barrault
75013 Paris (France)
www.archivescontemporaines.com



Avertissement : Les textes publiés dans ce volume n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Pour faciliter la lecture, la mise en pages a été harmonisée, mais la spécificité de chacun, dans le système des titres, le choix de transcriptions et des abréviations, l'emploi de majuscules, la présentation des références bibliographiques, etc. a été le plus souvent conservée.

Préface de Gustavo Gomez Mejia
Résonances de Philippe Hert et Joëlle Le Marec
Postface de Yosra Ghliiss et Marc Jahjah

Aux étudiant.es,
avec qui j'ai la chance de cheminer chaque année

A mes grands-mères,
gardiennes des trames qui me tiennent

A mes parents,
pour le terreau et la pluie



Ce livre est publié avec le concours
de l'université de Strasbourg et de l'UMR 7117 AHP-PReST
Il participe à la co-fondation de l'Institut du vide et des savoirs fragiles.

Je vais là où je suis.

Tout est déjà là.

« (...) prendre le parti des fragments devient une méthode à part entière : elle permet de subvertir les ambitions théoriques intéressées à la réplication et à la planification, plutôt qu'à ce qui se crée en creux, en friction, là où vivent les oubliés du monde et des sciences. (...) Cesser les « opérations d'extraction » passe par la possibilité de raconter d'autres histoires, et ces mises en récit passent elles-mêmes par une attention toute particulière à la forme : elle aussi se fragmente et se pluralise, pour se lier organiquement au propos qu'elle soutient. »

Nastassja Martin, « préface. Devant l'abîme » dans Anna L. Tsing, Friction (2020).

« (...) le choix de la forme constitue bien une épreuve (la première), et une épreuve grave, car elle engage, je dirais, ce que je crois (...). L'Album, à sa manière, représente au contraire un univers non un, non hiérarchisé, éparpillé, c'est un pur tissu de contingences, sans transcendance. (...) Vous pouvez sentir l'appel du rhapsodique comme l'appel d'une vérité du monde. (...) l'idée d'Album implique une philosophie pluraliste, relativiste, sceptique, taoïste, etc. »

Roland Barthes, La préparation du roman (2015).

« (...) la première épreuve de celui qui veut écrire (...) est l'épreuve du choix ou du doute, du choix de la forme. (...) Et j'en étais venu à expliquer que le choix de la forme (...) avait tout de même un enjeu philosophique ou théologique ou métaphysique : à savoir que vouloir le Livre, « architectural et prémédité » comme disait Mallarmé, c'était au fond se ranger à une philosophie moniste qui pense le monde comme un tout organisé, architecturé, tandis que l'Album renvoyait probablement à une philosophie pluraliste du relativisme, l'Album étant dans le meilleur des cas destiné à donner ce que j'ai appelé l'essentiel de l'inessentiel ou plutôt l'inessentiel comme essentiel. »

Roland Barthes, La préparation du roman (2015).

« Faire un geste spéculatif, c'est déployer l'expérience dans toutes ses dimensions, y compris avec les virtuels qui l'ont accompagnée sans se réaliser. »

Philippe Pignarre, Stengers-Latour, un vol enchevêtré (2021).

« 207. Je me souviens d'un temps où j'avais à cœur de suivre le conseil de Henry James – « Essayer d'être de ces gens pour qui rien ne se perd. » Je croyais sans doute que devenir une telle personne aurait l'accumulation pour effet visible. Mais si vous devenez vraiment quelqu'un pour qui rien ne se perd, alors vous ne perdez pas non plus la perte. »

Maggie Nelson, Bleuets (2009).

L'autre préface

Gustavo GOMEZ MEJIA

Maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication
Université de Tours - Prim (EA 7503)

L'AUTRE PRÉFACE

Comment se tissent dans les vies des savoirs les rencontres de nos voix et de nos quêtes ? Quels sont ces gestes précis qui nous lient un jour au sein d'enquêtes communes ? Si je me souviens bien, l'été dernier, peu après le solstice, il y eut un mail marquant ; un bon matin à 10h05, j'étais l'un.e des heureux.ses destinataires de ce message de faury@unistra.fr :

Cher.es ami.es,

[...]

Je vous envoie aujourd'hui le manuscrit de "L'autre livre" dont j'ai ramassé les fragments depuis plus de 10 ans pour les agencer aujourd'hui dans une forme hybride, peut-être expérimentale, en tout cas composite, dont l'efficace sera – je l'espère – à la fois celle du remembrement et de l'ouverture d'espaces de conversation pour interroger les possibles de nos pratiques d'enquête, dans l'enchevêtrement des discussions que nous avons déjà – sous différentes formes, et pour ouvrir les échanges avec celles et ceux qui en auront envie.

[...]

Bien à vous, à bientôt,
Mélodie

Mélodie Faury
 Université de Strasbourg
 & Institut du vide et des savoirs fragiles

Professeure agrégée des universités Chercheuse au laboratoire des Archives Henri Poincaré Chargée de mission sciences-société auprès de la vice-présidence “Culture, sciences-société et actions solidaires”

One attachment • Scanned by Gmail



Bien évidemment, je ne me rendais pas encore compte de tout ce que ce travail représente. Un manuscrit de fragments ramassés pendant + de 10 ans sous une forme expérimentale & hybride? La promesse d'ouvrir des espaces de conversation pour interroger les possibles de nos pratiques d'enquête? Un clic a suffi pour que le manuscrit de *l'autre livre* m'accueille dans sa conversation infinie (qui pourrait inspirer non pas une mais plusieurs préfaces alternatives). Une conversation sensible aux gestes, aux textes, aux manières et aux matières des savoirs. Une proposition relationnelle inédite dont vous faites désormais partie.

ICI, TRAVAILLER, C'EST RÉCRIRE?

Quel est le sens du travail aujourd'hui? Et plus particulièrement : quel est le sens du travail des chercheur.e.s? Ou encore : quel sens donner à ces gestes d'écriture et de réécriture qui caractérisent le travail scientifique? À l'heure de l'automatisation numérique des textes et de l'autonomisation néolibérale des marchés du savoir, voilà trois questions contemporaines – tramées en entonnoir – que ce livre nous propose d'enchêtrer par la conversation poétique qu'il ouvre. Une proposition poétique radicale au sens où il est question d'inventer des formes d'écriture, d'investigation et de dialogue scientifiques. Sur le chemin qui l'a menée de la Biologie moléculaire et cellulaire aux Sciences humaines et sociales, Mélodie Faury a dû imaginer de nouvelles formes d'expression pour rendre justice aux expériences et aux gestes de ses enquêtes. Elle les partage avec nous ici. Des formes relationnelles que nous pouvons investir lorsque nous voulons réinterroger le sens que nous donnons à nos quêtes et à nos pratiques de savoirs – et ce, quelles que soient nos disciplines et domaines d'origine.

Si je devais synthétiser en trois points les mérites de cet ouvrage, le 'teaser' sans le 'spoiler', à la manière d'un préfacier, voici ce que j'écrirais – en chuchotant – pour vous qui entrez ici :

L'Autre livre – que vous tenez entre vos mains – est un livre réflexif (à tel point réflexif que « la réflexivité ne suffit pas »^a – nous prévient son autrice dans ce manifeste épistémologique!). *L'Autre livre* – que vous avez sous les yeux – n'est plus un manuscrit (mais il interroge de très près le fait l'avoir été dans ses vies passées : d'abord, manuscrit d'une thèse doctorale – dirigée par Joëlle Le Marec et soutenue en 2012 – sur les « pratiques de recherche » et les « discours sur

la science » qui animent des « parcours de chercheurs »^b ; ensuite, manuscrit de cette œuvre vive patiemment « maturée » pendant une décennie entre carnets de recherche en ligne^c, notes vocales, frises peuplées de papiers et fulgurances manuscrites. *L'Autre livre* – dont vous entendez les voix – parle ainsi la langue vivante des fragments : fragments d'écritures scientifiques nées d'enquêtes mais aussi et surtout fragments d'expériences vécues qui « réclamaient »^d son autrice et attendaient une « forme » créative de réécriture pour faire des étincelles en dialogue avec vous.

(1/3)

^aFragment 199 *infra*.

^bFaury Mélodie, *Parcours de chercheurs. De la pratique de recherche à un discours sur la science : quel rapport identitaire et culturel aux sciences ?*, Thèse de Doctorat en Sciences de l'information et de la communication (J. Le Marec dir.), Ecole normale supérieure de Lyon, Lyon, 2012.

^cVoir notamment *L'Infusoir* (Carnet de recherche de M. Faury depuis 2008) : <https://infusoir.hypotheses.org/> ; mais aussi l'expérience "liquide" d'écriture collective des Espaces Réflexifs : <https://reflexivites.hypotheses.org/>,

^dFragment 39 *infra*.

L'objet de cette autre préface serait alors d'insister sur la puissance latente de ce livre-ci : Mélodie Faury sait que "la forme informe"¹ et qu'une enquête peut devenir "terre d'accueil"². Elle cherche justement des formes pour nous faire accueillir et ressentir des tensions subtiles qui se nouent en plein cœur des parcours d'enquête et des démarches d'écriture/réécriture. Comment parler de ces choses qu'un.e chercheur.e vit plus qu'iel ne les dit ? Et, pire encore, comment les écrire, les décrire, les récrire ? Par les questions qu'elle entretienne, notre enquêtrice parvient à semer un doute dans l'apparente évidence normative d'une science moderne qui cherche à transformer systématiquement ses volumes de manuscrits en avalanches de publications. Songeons à la brèche réflexive qui s'ouvre dans le dialogue de ces 2 fragments qui pourront vous hanter très tôt, dès le préambule même de cet *autre livre* :

19. Le manuscrit est une forme normée d'écriture, une certaine manière de raconter le vécu du terrain ou de le gommer – à distance de ce vécu.

25. Quel est le sens du travail qui nous mène du « manuscrit » à la publication d'un livre ? Quand pensons-nous collectivement le geste de la publication dans nos pratiques de recherche ?

Vous êtes-vous déjà posé ce genre de questions ? Que reste-t-il en effet du « vécu » dans les écrits que publient les chercheur.e.s ? Au fond, ces questionnements dépassent les mondes savants et concernent plus largement nos conditions d'existence en tant que sujets-travailleurs d'une modernité occidentale, poussés de multiples manières au travail généralisé de l'écriture : "*Aussi pourrait-on lire, sur les frontons de la modernité,*

¹ *Leit motiv* d'É. Souchier sur l'infraordinaire et ses impensés. Cf. Souchier Emmanuël *et al*, *Le numérique comme écriture*, Paris, A. Colin, 2019, p. 33

² Le Marec Joëlle et Mélodie Faury. « L'enquête, terre d'accueil. Expériences, agencements et conversations », *Communication & langages*, n° 217,, 2023, p. 33-52.

des inscriptions telles que : « Ici, travailler, c'est écrire », ou « Ici, on ne comprend que ce qu'on écrit »³. De tels slogans scripturaires – imaginés par de Certeau – résonnent fortement dans nos vies quotidiennes. Chercheurs ou pas, entre agendas, mails, logiciels, applications téléphoniques, post-its et notes ordinaires, nous sommes devenus des auteurs d'écritures ordinaires, des sujets scripteurs et re-scripteurs.

Comment rendre compte de la place qu'occupent ces pratiques scripturaires routinières dans la vie scientifique du XXI^e siècle ? « Avec la spécialisation croissante du travail, chacun a dû devenir, tant bien que mal, un expert en sa matière – fût-ce une matière de peu d'importance – et cette qualification lui permet d'accéder au statut d'auteur. Le travail lui-même prend la parole. Et sa représentation verbale constitue une partie du savoir-faire requis par son exercice même »⁴ – écrivait Benjamin dès 1935. Cet autre livre a l'audace de marquer un temps d'arrêt dans la vie accélérée des institutions du savoir pour donner la parole au travail d'écriture et de réécriture : il est à l'écoute de l'agenda que l'on commente, de l'entretien que l'on transcrit, du mail que l'on retrouve, du brouillon que l'on oublie. Tous ces écrits discrets qui échappent aux logiques du *publish or perish* retrouveront une place digne et vitale ici.

Dans les coulisses de la modernité, il y aurait des tiroirs occultés que Mélodie Faury rouvre : dans l'un de ces tiroirs, notre enquêtrice aurait retrouvé une première boussole des savoirs. Une boussole des savoirs dont la « rose des vents » invente ses propres 4 points cardinaux : au Nord des sciences, la réappropriation de l'économie scripturaire ; au Sud des théories, la conscientisation des matérialités des savoirs ; à l'Ouest des méthodologies, l'auto-ethnographie documentaire ; puis à l'Est des enquêtes, l'infraordinaire de la vie vécue. Une première invitation à cheminer ensemble – pour récrire à plusieurs voix l'horizon de ce qui fait science – en attendant le trouble...

EXORCISMES DE STYLE ÉPISTÉMOLOGIQUES

Comment écrire sa thèse ?⁵ est le nom d'un célèbre manuel de recherche d'Umberto Eco. *Comment récrire sa thèse ?* pourrait aussi être l'un des sous-titres de cet autre livre de Mélodie Faury. Mais aussitôt formulée cette question apparaît comme potentiellement réductrice : car, bien au-delà du fait de « récrire » un texte suivant une certaine téléologie scientifique ou éditoriale, l'autrice essaie de nous faire vivre les méandres de tout ce qui se joue dans un travail de réécriture vis-à-vis des expériences d'enquête et des relations vécues.

Comment parler de ces parts invisibles ou indicibles si souvent laissées en dehors ou aux marges des fabriques des savoirs ? Par un tour de génie, et en écho au double entendre étymologique que Donna Haraway réactive en anglais à propos du verbe « remember », le geste de « récrire » devient ici à la fois « remémorer » et « rappeler ». Suivant cette lignée épistémologique féministe, Mélodie Faury « remembre » patiemment les morceaux de son texte et de son vécu. Entre les moments et les méthodes de ses enquêtes, elle coud des points de suture si subtils qu'elle parvient à faire de cet autre livre un anti-manuel capable de froisser et de détricoter certaines

³ de Certeau Michel, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Folio, 1990 (1980), p. 235

⁴ Benjamin Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique (1935)*, Œuvres III, Paris, Folio, p. 95

⁵ Eco Umberto, *Comment écrire sa thèse*, Paris, Flammarion, 2016 (1977).

« recettes » conventionnelles de la scientificité : un texte testimonial, polyphonique et fragmentaire – réagencé et “fabulé” pour accueillir toute sorte de « troubles » les bras ouverts ; doutes, hantises, affects, difficultés et souffrances ordinaires font le sel de ces savoirs situés ; savoirs qui descendent du piédestal idéalisé de l’expertise scientifique et embrassent de plain-pied la boue polymorphe des expériences humaines.

Troublé par les méandres d’une enquête dont le vécu se « rappelle » sous ses yeux, l’autre préfacier se sent habité et tour-à-tour travaillé par trois fragments de l’autre livre. Ils lui balisent un chemin comme autant de miettes tombées du baluchon d’un conte d’enfants :

11. Rappeler. Mettre tous les morceaux, tous les membres ensemble. Reconstituer l’organisme, le tissu.
12. L’autre livre de la thèse, exercice de style épistémologique – poursuivre l’enquête au creux des formes de nos récits.
14. Allons-nous être capable de donner forme à ce que nous pourrions appeler « savoir » ou « connaissance scientifique » ?

Hanté par cette question de M. Faury, il écrit ceci sur un post-it qu’il perdra peut-être de vue :

L’Autre livre est un grimoire créatif qui cherche à accomplir un double exorcisme épistémologique : il conjure les petits démons qui plombent les aventures académiques et jette quelques contre-sorts devant les frontons des institutions scientifiques contemporaines. Ses 598 fragments condensent un *vade retro* épistémologique apte à documenter et à dénoncer de nombreuses dérives arides ou avides qui affectent de nos jours les *champs* des savoirs. Ne sont-ils pas comme possédés.e.s par des productivismes, positivismes, instrumentalismes, extractivismes, dualismes, rationalismes et carriérismes forcenés ? Ne fonctionnent-ils pas comme des théâtres d’exclusions, humiliations, précarités, sexismes et injustices banalisées ? Pour renverser ces logiques “infernales” et ces pyramides broyeuses de vies qui rendent certaines sciences mortifères, *L’Autre livre* trouve des ruses remarquables. De bout en bout, il réussit à “recoudre” les aveux des cerveaux rationnels des chercheur.e.s avec d’autres tissus prélevés sur leurs cœurs vulnérables, sur leurs paupières fatiguées ou sur des alvéoles épistémiques qui peuvent leur redonner du souffle. Comment penser en ce siècle les “connaissances scientifiques” sans faire une place aux sentiments qui nous habitent et aux voix divergentes qui traversent les enquêtes ? Peurs, joies, colères, espoirs, doutes, drames et surprises sont accueillis dans le corps de l’écriture : *L’Autre livre* répond à l’urgence des chercheur.e.s en quête de savoirs relationnels, vivants, honnêtes.

En invoquant un mot aux racines hispanophones, je pourrais dire que l'effort de ce travail de "remembrement" aboutit à la floraison d'un ouvrage "*sentipensante*"⁶ De fil en aiguille, par l'accueil que notre enquêtrice réserve à ce "sentir-penser" venu du Sud, la "rose des vents" de cet autre livre ne cesse de relier des gestes intellectuels, documentaires, sensoriels, corporels et affectifs : en cela, son épistémè nous situe. Sur les terrains d'enquête ou dans nos vies de bureau, n'avons-nous pas une boussole des savoirs qui s'oriente autant par des idées qui nous obsèdent que par des émotions qui nous habitent ? Quels récits s'y jouent ?

En prenant soin de nous raconter comment ce qu'elle pense-et-ressent affecte sa conception du savoir, l'art de "se souvenir" de Mélodie Faury me rappelle le geste d'un autre épistémologue-narrateur hispano-colombien : le regretté Jesús Martín-Barbero qui savait raconter – le temps d'une anecdote-clé pour les chercheur.e.s en communication latino-américain.e.s – comment un jour il avait réussi à considérer autrement l'expérience du cinéma grâce à ce qu'il nommait son "frisson épistémologique" (*escalofrío epistemológico*) :

« Avec le succès du film [*La ley del monte*], qui devenait un phénomène plus que sociologique, quasi-anthropologique, un jeudi à 18 heures nous sommes allés le voir au cinéma avec d'autres professeurs. Ils passaient le film au Cine México, dans un quartier populaire de la ville de Cali. Peu après le début de la projection, mes collègues et moi ne pûmes plus retenir nos éclats de rire car nous ne pouvions regarder ce navet scénaristique et esthétique que comme une comédie ; et, pourtant, il était contemplé par les autres spectateurs dans un silence épatant pour ce type de salle. Mais la surprise vint aussitôt : plusieurs hommes se retournèrent vers nous pour nous invectiver : « Soit vous vous taisez, soit on vous vire ! » À partir de ce moment, honteusement enfoncé dans mon siège, je concentrai mon regard non pas sur l'écran mais sur les gens qui le regardaient : la tension émue des visages qui suivaient les avatars du drame, les yeux larmoyants non seulement chez les dames mais aussi chez pas mal d'hommes. Et alors, dans une sorte d'illumination profane, j'étais en train de me poser ces questions : Est-ce que le film que je suis en train de voir a quelque chose à voir avec celui qu'ils voient ? Comment établir une relation entre l'attention passionnée des autres spectateurs et notre ennui distancié ? Enfin, que voyaient-ils que je ne pouvais/savais pas voir ?⁷ »

Des "illuminations profanes" analogues – liées aux manières dont les hommes et les femmes qui travaillent dans la recherche *voient* et *vivent* la science – ont lieu tout le long de cet autre livre, entre fragments et intermèdes où l'on "rencontre" des enquêtés.e.s. En revenant du terrain, encore hantée par les témoignages de jeunes chercheur.e.s qui lui font des confidences sur leurs vies de laboratoire, Faury nomme et

⁶D'après le sociologue Orlando Fals Borda, cette notion a été conceptualisée par un pêcheur colombien qui à l'occasion d'une enquête de terrain sur les rives du fleuve San Jorge lui dit : "Nosotros actuamos con el corazón, pero también empleamos la cabeza, y cuando combinamos las dos cosas así, somos sentipensantes" (Entretien du 19/10/2007, <https://youtu.be/LbJWqetRuMo?si=Of0KLh-xgwD91i9D>).

⁷Martín Barbero Jesús, « Los inesperados efectos de un escalofrío epistemológico », Conférence à Bogotá, janvier 2010.

repère tour-à-tour d'autres phénomènes à la fois anecdotiques et transformateurs qui prolongent le spectre du "frisson épistémologique" : "inconfort épistémologique", "sensation de frustration épistémologique", "trouble épistémologique", "désir épistémologique", "conversation épistémologique" sont autant de moments-clés dans *l'intrigue projective* de cette "autobiographie d'une mue épistémologique"⁸. (NB : Il est fort à parier que vous allez muer d'épistémè en la lisant.)

Contre la science "envoutée", Mélodie Faury peuple une gamme d'épisodes sensibles qui peuvent motiver des micro-ruptures pratiques et des prises des positions théoriques alignées entre valeurs et savoirs. Un peu comme si elle demandait secrètement à sa boussole des savoirs : "*Quelle est cette science que les jeunes chercheur.e.s vivent et que l'institution scientifique ne sait pas voir ?*". Et c'est dans une question de ce genre que se trouve peut-être la clé pour désenvoûter le vécu complexe que les chercheur.e.s de notre époque entretiennent par rapport au sens, à la légitimité et à la lisibilité du travail scientifique. Que faire ? Le *sentiment de scientificité* que les chercheur.e.s sont censés associer à leur travail ne va plus de soi. Il fluctue au gré d'une situation, d'une projection, d'un agencement. Mélodie Faury nous invite à déplier cette relation épistémologique intime, telle qu'elle se joue entre l'être chercheur.e et les institutions du savoir, en nous interpellant avec deux concepts originaux, nés des gestes vifs de son enquête : — Et vous... Oui, vous : quel est votre "*rapport culturel aux sciences*" ? À quoi ressemble votre "*espace mental de la recherche*"⁹ ?

MÉTAFRAGMENTS D'ESPOIR POUR CHERCHEUR.E.S

Et si certains aveux pouvaient *in fine* vivifier des sciences mortifères... qui sait ? Au début des années 80, troublé par la mort de Barthes, confrère sémiologue et auteur adepte de fragments subjectifs, un Verón endeuillé écrivait :

"S'il y a une jouissance du pouvoir dans les institutions du savoir, elle est certainement là, dans l'exercice aveugle du méta-langage [...] Le mythe du discours scientifique comme « discours sans sujet » est la Doxa des scientifiques : Barthes a contribué, plus que personne, à la saper, avec autant de discrétion que d'obstination [...] Plus les sciences sociales s'institutionnalisent, plus elles aiment la Doxa."¹⁰

Quarante ans plus tard, en se réappropriant les mots de ce diagnostic éclairant, l'autre préfacier écrit ceci pour conclure :

L'Autre livre prend le contre-pied du mythe du discours scientifique "sans sujet" et affirme son contre-pouvoir vis-à-vis de "tout exercice aveugle du méta-langage". Il puise toute son audace politique dans un choix éminemment poétique : l'adoption pleine et radicale de l'écriture fragmentaire comme mode d'expression de la vie scientifique. Pour le plus grand plaisir des lecteur.ice.s, ce "parti-pris des frag-

⁸Fragment 34.

⁹Fragment 146.

¹⁰Verón Eliseo, "Qui sait ?", *Communications*, 36, 1982., p. 72.

ments” rend possible un miracle intellectuel dialectique qui serait difficilement imaginable sous d'autres formes d'écriture académique.

D'une part, au recto du matérialisme culturel des enquêtes, l'écriture fragmentaire favorise une amplification des effets de polyphonie qui s'incarnent à l'intérieur du texte : là où les canons scientifiques se limitent souvent à un triptyque de voix stéréotypées (auteur-enquêteur, sources-enquêtées, références bibliographiques), les antennes fragmentaires de cet autre livre captent les fréquences expressives de cent autres voix (l'autrice-enquêtrice se dédouble énonciativement sous forme de “je”, devenant “M.”, membre d'un “nous” sororal ou d'un “tu” moral, sujet audio d'un “vocal” ou simple trace manuscrite ; les sources-enquêtées ne sont pas simplement “transcrites” mais prennent et reprennent la parole, relisent et re-racontent dans les plis du texte ce qui avait été écrit sur elles ou dit d'"untel" ; les références bibliographiques dépassent le registre des savoirs étayés entre guillemets pour devenir des instances conversationnelles, des présences alliées et amies, des mantras de combativité qui insufflent de la force dans l'esprit des chercheur.e.s et résonnent dans diverses tranches de vie).

D'autre part, au verso de l'économie politique des savoirs, cette même écriture fragmentaire autorise une examination critique des conditions de production de la science : les formes canoniques de la prose et de la glose académiques – préférées avec profusion et sans émotions – ne sont plus d'actualité quand il s'agit de questionner l'inertie d'un système de plus en plus injuste ; les formes fragmentaires sont les témoignages de toutes celles qui n'ont plus le temps ou les moyens de reconduire les “solutions de continuité” intellectuelles d'antan ; ces *membra disjecta* disent les corps fatigués des chercheur.e.s et dénoncent les distorsions d'une machinerie de la représentation scientifique qui disjoncte. Alors, tout compte dialectiquement fait, les 598 fragments de *l'Autre livre* (et plus précisément les “métafragments” dédiés au réagencement de mini-gestes) célèbrent les “sujets” scientifiques expressifs qui survivent et les projets rêvés qui déjouent les circonstances adverses.

[...]

(3/3)

“Pour les désespérés seulement nous fut donné l'espoir.”¹¹ – pourrait-on alors dire avec Walter Benjamin, auteur exilé et précarisé de tant de fragments ? Or, dans l'hypermuit de nos mondes contemporains de savoirs, si souvent dévalorisés, malmenés et désenchantés, comment concrètement retrouver cet espoir ? Il me semble que Mélodie Faury nous apporte une réponse-clé à cette question par l'attachement durable dont elle fait preuve vis-à-vis de ses fragments d'enquête et par la manière dont ceux-ci engendrent des “métafragments” qui ne cessent de s'allier à d'autres voix. Est-ce le propre des fragments que de nous allier à leurs quêtes ? Selon Caroline Angé qui a dédié sa thèse à l'étude de la forme “fragment” : “*La forme convoque de manière sensible le lecteur dans l'interaction qu'il produit [...] L'objet « fragment » déploie une stratégie*

¹¹ Benjamin Walter, « Les Affinités électives de Goethe » (1924), *Œuvres I.*, Paris, Folio, 2000, p. 395.

*énonciative inscrivant sémiotiquement le lecteur dans les interstices des textes déliés. [...] Celui-ci phénoménologiquement considéré comme un objet discontinu invite le lecteur à prendre part à l'acte d'interprétation l'engageant dans un « programme du faire » comme principe de communication*¹². Nous voilà engagé.e.s!

Grâce à ces caractéristiques de la forme fragment, les lueurs d'espoir du “programme du faire” qu'ouvre Mélodie Faury – en réinventant les gestes de l'enquête et en “remembrant” les expériences des chercheur.e.s – nous sont alors “communicables”. Dans un milieu normatif, réputé solitaire et rigide, c'est un fait rare qu'on parvienne à nous faire croire que d'autres matières et d'autres manières de faire de la science soient à tel point envisageables. Or, telle est la promesse que cet autre livre affiche dès le début (*cf. mail*) : “*l'ouverture d'espaces de conversation pour interroger les possibles de nos pratiques d'enquête [...] pour ouvrir les échanges avec celles et ceux qui en auront envie*”. Il y réussit – vous le verrez – en faisant passer des lueurs discontinues qui vous interpellent à différents niveaux à travers les interstices¹³ des morceaux décousus puis “remembrés”. Chaque item compte. Les formes déplacent les normes.

Cela fait partie des choses qui arrivent aux lecteur.ice.s de fragments : ces textes condensés et rythmés vous travaillent ; leur boussole des savoirs tourne, fait danse et fait boucle ! D'abord, on s'habitue progressivement aux jeux des voix de l'autrice et à son style de pensée polymorphe ; puis on se met à dialoguer ponctuellement avec elle et on suit volontiers sa voie sur le terrain ; et tout à coup, on se surprend en pleine discussion scientifique avec une Mélodie Faury qui transperce l'occulocentrisme des “perspectives” épistémologiques occidentales, tandis qu'une autre Mélodie devenue votre alliée vous indique avec tact où aller chercher “ce qui compte” pour retrouver votre “puissance d'agir”. Et engagé.e dans cette conversation inédite, vous retrouvez votre “puissance d'agir” et vous remerciez Mélodie Faury. L'Autre livre se prête à ce type d'expériences sensibles que je vous invite à découvrir. Selon vos préférences, vous pouvez vous y livrer soit en lecture linéaire [6 sections et intermèdes vous attendent de 1 à 598], soit en pratiquant la “bibliomancie” dès ce moment-ci :

*Ouvrez l'Autre livre au hasard,
suivez l'intuition de votre doigt
et laissez qu'un fragment oraculaire vous parle !*

Gustavo Gomez-Mejia

PS : L'autre préface devait se terminer ainsi mais la conversation de l'Autre livre est infinie = ∞ .

À vrai dire, son programme d'action est si original et si généreux que l'autre préfacier ne sait toujours pas quelle préface choisir. Préface 1, 2 ou 3 ? Un vendredi d'automne, tard dans les coulisses de la nuit froide, il finit par programmer l'envoi de ce télégramme à l'autrice :

¹²Angé Caroline, « Discours hypertextualisé et fragment : regards sur la lecture », *Semen*, 42, 2016 URL : <http://journals.openedition.org/semn/10628>.

¹³Voir aussi Dimay Lou, *Interstices*, Strasbourg, Atelier Contreforme, 2023.

Chère Mélodie ¿qué tal? Comme prévu, tu trouveras en PJ ma préface pour l'Autre livre. J'espère que cette proposition te convient (et qu'elle ne te semble pas trop longue :) J'ai voulu -autant que possible- rendre justice à cet ouvrage dont la lecture m'a profondément transformé. Oui! Donner envie d'échanger/fabuler dans cet esprit ouvert et communiquer aux lecteur.ice.s l'enthousiasme que produisent tes gestes d'enquête! Qu'en penses-tu? N'hésite pas à éditer tout ce qui te semblerait nécessaire. Encore merci pour tout ce que tu fais et à très vite pour la suite vivante de nos échanges fragmentaires! Bien à toi* Gustavo

L'autre préface (4).docx (493K)

x

à suivre...

Mode d'emploi

Cet *Autre livre* est une traversée de mes questionnements épistémologiques pendant et après l'expérience de la thèse. Celle-ci portait sur l'expérience de la pratique de recherche de doctorant.es en biologie expérimentale.

L'Autre livre se structure sous la forme de fragments. Il n'est pas conçu pour être lu de manière linéaire. Il peut être consulté par thématiques, *via* les grandes parties et l'index des mots-clés (en fin d'ouvrage).

Chaque fragment peut faire l'objet de réflexions et de conversations dans le cadre d'une utilisation collective (par exemple dans le cadre d'enseignements), pour des réflexions menées sur la relation au terrain, aux entretiens, à la transcription, à l'écriture et à la publication.

Dans le cadre d'une utilisation individuelle, ce livre peut accompagner une réflexion critique sur les méthodes de recherche, dans le cadre d'un mémoire de Master ou d'une thèse.

Je vous souhaite de bonnes lectures, de joyeuses errances et d'infinies explorations.

Introduction :

La lisibilité d'un geste

1. « Ta forme sait où elle va »¹.
2. Donner un autre corps à l'expérience de thèse.
3. Et si l'expérience de la thèse n'était pas réduite à un manuscrit ?
4. Fragments ramassés du 1er septembre 2008 au 10 octobre 2022.
5. Le manuscrit ne dit rien de l'expérience vécue de la thèse. Il dit trop peu.
6. Après la soutenance, que nous arrive-t-il ? Qu'avons-nous finalement raconté ?
7. Revenir sur un terrain de recherche doctoral dix ans après, c'est un geste un peu étrange.
8. Un métafragment est une tentative d'agencement de fragments encore plus petits que lui.
9. Que disent les formes de nos écrits de recherche de nos modes de construction des savoirs ?
10. Publier, pourquoi au fond ? « Faut-il » publier ? Ce n'est plus une évidence, les possibles s'ouvrent.
11. Remember. Mettre tous les morceaux, tous les membres ensemble. Reconstituer l'organisme, le tissu.
12. L'autre livre de la thèse, exercice de style épistémologique – poursuivre l'enquête au creux des formes de nos récits.
13. Ce livre est un essai, un exercice réflexif, une expérimentation. Il a mis dix années pour s'autoriser sous sa forme actuelle.
14. Allons-nous être capable de donner forme à ce que nous pourrions appeler « savoir » ou « connaissance scientifique » ?

¹Hypnographie partagée par Marc Jahjah.

15. Je continue de rêver toutes les formes que pourrait prendre le récit de la thèse, au-delà du manuscrit destiné à la soutenance.
16. Ce livre est un objet hybride et trouble, à la croisée de plusieurs gestes. Il ne se laisse ni réduire ni définir, il tente de sentir-penser.
17. J'esquisse, je reprise, j'arrache du temps, je transcris l'oral, je laisse les flux traverser, je documente, je trace, je fabule.
18. Tout (re)commence par un bouleversement. Il fait remonter le désir d'un autre récit. Pas le manuscrit. L'autre thèse. Fabuler la thèse.
19. Le manuscrit est une forme normée d'écriture, une certaine manière de raconter le vécu du terrain ou de le gommer – à distance de ce vécu.
20. S'il ne tenait qu'à moi, je ne « publierais » pas ou pas tout de suite. Je maturerais épistémologiquement, et j'explorerais longuement. En réalité, je le fais.
21. Pluralité de formes, lieux de pensée et êtres au monde : le déploiement en tension de nos désirs de scientificité et de critique aux veines de nos écritures.
22. Soit dans les trames pour dire les trames, faire sens dans les trames, retrouver la puissance d'agir dans des trames qui traversent nos corps et nos épistémologies.
23. Les conversations scientifiques et amicales ont permis à d'autres attentions de se déployer. Se laisser traverser par ce qui importe, donner de la place.
24. Je peux faire un autre geste, celui de tous les gestes possibles, tous les livres que j'aurais pu écrire, qui sont des formes épistémiques. Quelle(s) forme(s) choisir ?
25. Quel est le sens du travail qui nous mène du « manuscrit » à la publication d'un livre ? Quand pensons-nous collectivement le geste de la publication dans nos pratiques de recherche ?
26. J'écris comme un geste, habiter l'in-fini. Te donnes-tu de l'espace pour accueillir ce qui (te) traverse ? Se dés-intégrer, pour ne pas se désagrèger. Comment sauver ce qui reste de nous ?
27. Convoquée par le vécu du terrain et de l'inconfort, de l'institution, de l'écriture du manuscrit, du rite de la soutenance, j'habite le livre comme un espace d'expérimentation épistémologique.
28. ... à partir du rassemblement des fragments épars, dessiner pas à pas une trame, un agencement, passer à l'assemblage et faire émerger le récit, le sens qu'il porte. Lui donner et lui laisser prendre forme...
29. Je suis à la recherche de nouvelles formes d'écriture, de nouveaux gestes qui questionnent les trames, les manières de faire récit. Pour ne pas rester figée, pour garder une capacité de réponse, une puissance d'agir.
30. Dans la recherche, peut-on garder un geste propre et singulier ? Un geste inspiré, créatif, qui ne s'adapte pas aux attendus institutionnels, qui garde sa portée critique, son irréductible absurdité pour les ordres dominants.

31. Doit-on passer à autre chose ? Je tourne autour de cette question. Ouvrir, clore, boucler, rebondir, re-dire. Dire autrement est aussi une façon d'aller ailleurs, de répondre à l'insatisfaction épistémologique et d'ouvrir les horizons à nos portes.
32. Je refuse une pratique évidente, dans une logique de capitalisation de nos recherches : prendre le manuscrit, le rhabiller, l'éditorialiser, pour faire un objet « livre issu de la recherche », produit supplémentaire intégré dans le CV et les dossiers de candidature.
33. L'idée de passer d'un sujet à l'autre, d'une enquête à l'autre, d'un projet à l'autre ne s'accroche pas. Je suis retenue par un geste qui réclame : ce qui interroge le sens même de l'expérience de la thèse, ce qu'elle réussit, là où elle échoue à dire, à sentir – ce dont elle ne prend pas soin.
34. L'autre livre. L'alter-thèse ou le parcours d'une pensée en cours d'élaboration. Pour un essai d'auto-anthropologie de la thèse. Au cœur de l'infraordinaire d'une recherche doctorale. L'autre livre de la thèse. Auto-ethnographie d'une mue épistémologique. Fragments de troubles épistémologiques.
35. Je veux raconter le manuscrit de thèse, en croisant le matériel et le symbolique : une publication normée, liée à une visée rituelle, rite de passage et d'entrée dans le métier, qui nous vaut la reconnaissance par les pairs, le jury, un groupe de recherche, une discipline, un champ et nous introduit à la « qualification ».
36. « Être attentif à une chose, c'est la considérer lentement, longuement, sans aucun préjugé, c'est donc lui permettre de présenter tous ses visages, de se montrer ou de se cacher, et donc d'advenir sous des formes qui lui étaient prohibées par l'habitude ou la peur. », nous dit François Roustang dans *La fin de la plainte*.
37. Comment se détacher des logiques du *publish or perish* au moment de la publication elle-même ? Comment même, de manière encore plus délicate, se distancer de la nécessité pragmatique d'accéder à un certain capital symbolique, au sens de Bourdieu, dans un champ de recherche, pour survivre professionnellement ?
38. J'écris un premier livre. Il donne accès au processus de la thèse, et ouvre sur l'envie – si ce n'est la réalisation immédiate – de toute une arborescence d'autres livres. Je construis une subjectivité située et outillée pour tendre vers une recherche scientifique consciente, réflexive et ancrée dans une éthique relationnelle.
39. J'aurais pu m'arrêter au manuscrit, tout jeter, passer à la suite. Mais tout est resté dans un coin, les fragments me réclamaient. Des voix qui murmurent inlassablement attendant d'être écoutées, enfin. Une phrase en suspens dont le sens n'a pas fini d'être tissé, d'autres vécus, d'autres lectures, trames et agencements.
40. J'ai essayé d'agencer un livre numérique, fluide, à plusieurs entrées sur mon carnet de recherche². Mais je patine dans la forme, de ce « livre dont vous êtes le héros » où chacun.e pourrait suivre son propre parcours, son propre itinéraire dans la matière. Les langages se heurtent, ça ne fonctionne pas comme je le souhaite.

² *L'Infusoir* – infusoir.hypotheses.org.

41. Si nous attachons de la valeur au processus d'élaboration des connaissances, si nous affirmons que le processus importe tout autant que le « résultat », que les pratiques quotidiennes de la recherche, les situations et les manières de se relier à nos sujets de recherche importent pour construire une objectivité forte, alors comment leur faire intégrer la forme ?

42. Je demande à Joëlle Le Marec si je peux écrire « un autre livre ». Accompagnée par sa précieuse confiance, je m'engage dans un chemin dont je ne sais rien, à part une intention ramifiée. « Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine », confie Marguerite Duras dans *Écrire* en 1993.

43. Je recherche une cohérence entre fond et forme, sujet abordé et manière d'en parler. Il pourrait y avoir dix autres livres, dix autres formes ou une infinité – parce que la forme juste n'est même pas nécessairement le livre – hissé dans les formes dominantes de nos pratiques d'élaboration et de communication en sciences humaines et sociales. Nous pourrions être bien d'autres lieux.

44. Dans mes archives, il y a un iceberg. Quand nous menons l'enquête, nos publications formelles ne sont que la pointe émergée de l'iceberg. Je retrouve un dossier intitulé « tout ce que je n'ai pas écrit finalement ». Je l'ouvre et je regarde tout ce qui est passé à la trappe de l'inscription formelle. J'essaye de comprendre pourquoi certaines choses sont invisibilisées. Pourquoi est-ce que nous estimerions que cela n'importe pas ?

45. La forme de ce livre est liée à mon sens à ce que Donna J. Haraway, Vinciane Despret et Isabelle Stengers appellent la *non-innocence*. Notre responsabilité est engagée lorsque nous activons un certain récit plutôt qu'un autre – la prétention à l'objectivité est dès lors une forme de déresponsabilisation : est-ce que je me sens dans la justesse par rapport aux attachements et importances des mondes avec lesquels je me suis reliée ? Est-ce que je prends acte des conséquences du récit que je choisis d'activer ?

46. La publication du travail de thèse est-elle une forme de vulgarisation - si ce n'est seulement d'accessibilité³ ? Un travail de reformulation ? De complément ? D'éditorialisation ? Une stratégie professionnelle ? Une forme de capitalisation ? Unité de savoir ou unité comptable liée au *publish or perish* ? Et si je devais parler de tout – ou au moins d'une partie de – ce que je n'ai pas dit dans le manuscrit, quel sens et quelle forme cela prend-t-il ?

47. Quand j'écrivais mon manuscrit de thèse, j'avais en tête qu'il « faut » publier la thèse, pour la « carrière », pour les recrutements. Il y a cette idée qu'il ne faudrait rien dévoiler avant, que l'éditeur ne l'accepterait pas sinon. Cette thèse, je l'ai d'abord écrite pour la partager, ce travail de recherche je l'ai conduit pour contribuer à une connaissance collective, pas pour « capitaliser dessus ». Je suis engagée par l'idée d'une science ouverte comme étant un bien commun.

48. Dès lors, pourquoi publier ? Cette question vient questionner nos pratiques de publication, les politiques de recherche telles qu'elles sont construites, le système

³Je pense à la démarche qui consiste à rendre la thèse accessible en accès ouvert une fois soutenue.

concurrentiel d'évaluation et de recrutement, la précarisation, l'absence de postes... Elle vient aussi questionner quelque chose de profond dans nos pratiques infraordinaires : où avons-nous mis la logique de partage et de conversation scientifique⁴ ? Se retrouve-t-elle encore dans le geste de nos publications ?

49. J'ai porté mon attention sur la question du style⁵, de l'infraordinaire relationnel et politique⁶ mis en jeu dans la médiation et dans la recherche ; sur la question du métier, de l'activité ; sur les injustices épistémiques⁷, qui rejoignent ma question « qu'est-ce que je fais avec les voix des doctorant.es ? » : est-ce que je les recouvre ? Est-ce que je co-construis avec elleux un récit ? Est-ce possible ? Comment pouvons-nous co-écrire avec nos enquêté.es ?

50. Dans quel processus nous engageons-nous en décidant de publier nos thèses, dans quel parcours et dans quelles modifications, quelles négociations, quels choix, quelles intégrations de nouvelles normes propres à l'éditeur ? J'attache de la valeur au processus, aux pratiques d'écritures, « aux pratiques de communication dans les pratiques de recherche ». Je veux légitimer un intérêt pour les pratiques, les vécus, les paroles de doctorant.e.s accompagnant l'élaboration du savoir.

51. Le livre constitue sans doute une reconnaissance culturelle, une légitimation, en tant qu'objet que nous présentons à des jurys dans un cadre de progression de carrière, par exemple. Tout cela pose questions. Et rejoint en partie celles de la vulgarisation et de la médiation scientifiques : pour qui construisons-nous un discours ? Comment adaptons-nous la forme du discours à son contenu, aux « publics visés » ? Ou plutôt, comment l'écriture – et sa forme – se situe-t-elle dans des relations, selon quelles alliances ?

52. D'un point de vue épistémologique, il me paraît nécessaire de prendre au sérieux ce que disent les chercheuses et les chercheurs en STS, ainsi que les questions que nous adressent les critiques actuelles à la science moderne. J'invoque ici Baudouin Jurdant qui parle de la « parole sans père »⁸ quand il parle des écrits scientifiques ; et à partir de David Abram⁹, je rajouterai que nous avons aussi une parole sans terre, sans lieu à partir duquel ou avec lequel elle puisse entretenir une relation, depuis l'endroit où elle a été élaborée.

53. La publication nourrit un enjeu de reconnaissance, l'objet livre chargé de sens, de légitimité et de poids, vaut plus – culturellement et dans le système de capitalisation

⁴Voir à ce sujet notamment les travaux inspirants de Louise Merzeau, Pierre Mounier et Marc Jahjah.

⁵Macé, Marielle. 2016. *Styles – Critiques de nos formes de vie*, Paris, Gallimard. ; Boissière Marie, Carou Alain, Le Marec Joëlle, « Le style de la science », *Revue de la BNF*, 2019/1 (n° 58), p. 8-11.

⁶Laugier, Sandra. 2008. « L'ordinaire transatlantique », *L'Homme*, 187-188 | 2008, en ligne depuis Janvier 2010, consulté le 22 août 2020. En ligne : journals.openedition.org/lhomme/29239 ; Laugier, Sandra. 2009. « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, 2, 37-38, p. 80-88. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-80.htm ; Perec, Georges. 1989. *L'infra-ordinaire*. Paris, Éditions du seuil.

⁷Fricker, Miranda. 2010 [2007]. *Epistemic injustice – Power & the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford university Press ; De Sousa Santos, Boaventura. 2016. *Épistémologies du Sud – Mouvements citoyens et polémiques sur la science*, Paris, Editions Desclée de Brouwer.

⁸Jurdant, Baudouin. 2006. « Parler la science ? », *Alliage*, 59, p. 57-63. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3517.

⁹Abram, David. 2013 [1996]. *Comment la terre s'est tue – Pour une écologie des sens*, Trad. Didier Demorcy et Isabelle Stengers, Paris, Éditions La découverte.

de la recherche – que le manuscrit, relégué classiquement à la littérature grise et à sa fonction de rite de passage. Et si les archives ouvertes faisaient sortir les manuscrits de thèse de la littérature grise ? Et si les doctorant.e.s écrivaient d'emblée en intégrant l'idée de l'accessibilité en *open access* de leur manuscrit ? La frontière avec le livre numérique bougerait-elle ?

54. Je me suis débattue avec la représentation du travail que je devais produire. Quel est l'attendu, la forme culturelle dans laquelle il faut que je m'inscrive, pour que le jury de ma thèse considère que j'ai rempli les conditions de réussite, de ce rite de passage, à l'aune des normes collectives de la recherche et de la thèse ? Que faire de cette autre forme d'écriture réflexive qui m'est nécessaire, que nous ne rendons pas visible – nous autres chercheur.es – dans nos publications académiques classiques ? Qui définit sa légitimité et ses places ?

55. Une idée tenace revient, celle de mêler dans le récit deux temporalités ensemble. J'ai d'autres notes récentes qui reviennent sur cette idée. Sans déterminisme, tisser les lignes qui disent que les prémisses du futur sont déjà présentes, raconter les possibles, les bifurcations. Et une question latente, toujours : dans quels récits les doctorantes et les doctorants que j'ai rencontrés il y a dix ans se reconnaîtraient ? À l'époque et aujourd'hui ? Comment puis-je raconter si l'idée qu'ils s'y reconnaissent d'une manière ou d'une autre m'importe ?

56. Je construis cet ouvrage de manière ouverte : il accueille les témoignages et les écritures qui entourent l'écriture normée et légitimée de la recherche. Il tourne autour et avec les écritures de la thèse, celles du manuscrit et toutes les autres. Il se décline en parties ou enchevêtrements : métafragments ; esquisses ; reprises ; flux de conscience. Ne vous laissez pas déstabiliser, toutes les formes d'écritures se parlent, elles peuvent ensemble chercher le dire-vrai, mues par un même désir de vérité. Elles cherchent une forme de parler-libre.

57. Épistémologiquement parlant, il s'agit de ne pas considérer l'écriture comme un produit d'un travail, mais comme un lieu intrinsèquement lié à l'enquête. Enquêter, c'est chercher en même temps la forme, la forme du récit et notre forme dans le récit. Le texte est un corps élargi. Nous cherchons à la fois la manière de dire, la manière de nommer, et comment nous allons faire sens avec ce que nous vivons, ce que nous pressentons, ce que nous ressentons. Comme le partage justement Marc Jahjah : « carte, quête et enquête se définissent en même temps ».

58. Une fois que nous avons soutenu, que nous avons écrit notre manuscrit, que se passe-t-il ? Qu'y a-t-il après, que nous arrive-t-il ? Que devient ce que nous avons construit ? Où circule cette nouvelle connaissance ? Que devient la recherche menée ? Qu'est-il fait de ce qui a été échangé, construit dans le contexte de l'enquête ? C'est assez brutal de l'interrompre d'un coup. Nous pourrions clôturer ou poursuivre autrement le travail que par la soutenance. La plupart du temps nous déposons le manuscrit, écrivons éventuellement un article, et puis : voilà.

59. Ce livre peut-il échapper à la capitalisation par la publication ? Un geste lisible peut-il l'être sans se réduire ? Peut-il rester encore un geste-énigme quand il prend une forme « légitime » qui le ramène à d'autres référentiels qui s'autosuffisent (à tort)

pour en dire le sens ? Que rate-t-on sans cesse dans les gestes de celles et ceux que nous lisons en plaquant les trames associées à la forme, parce qu'elle est instituée dans un système de capitalisation symbolique ? De quoi l'illisibilité nous sauve-t-elle ? Je pense ici au puissant texte *Rester barbare* de Louisa Yousfi.

60. C'est une absurdité de réduire nos publications à un capital symbolique supplémentaire dans une liste du CV. En réduisant – collectivement et institutionnellement – l'écriture et la publication à cela, nous perdons la puissance du geste de l'écriture, qui donne de l'espace à l'enquête et à la conversation. Dans une *logique de partage* et pas seulement de publication¹⁰, l'écriture et la publication nous font entrer – et nous font accueillir chez nous tout à la fois – dans cet espace riche de matériaux, d'oral, d'écrit qui constitue et est constitué par la conversation scientifique.

61. Depuis que nous pouvons mettre nos thèses en ligne, dans une démarche de sciences ouvertes, la thèse – si l'objectif de publier est qu'elle soit lue – est déjà lue. J'ai mis ma thèse en ligne en 2012¹¹ et il y a eu environ 4 500 téléchargements de fichier (la quantification m'importe peu mais elle peut peut-être servir à la démonstration). La thèse n'est pas nécessairement lue, mais elle est téléchargée, et il y a donc quelques chances qu'elle soit un peu lue, ensuite il y a quelques chances qu'elle soit citée. Donc, à mon sens, nous ne publions pas – sous forme de livre – pour être lue, puisque nous pouvons l'être autrement.

62. Cette enquête est liée à un travail de légitimation d'une épistémologie encore minoritaire : comment donnons-nous de la place à certains aspects de la recherche qui ne sont jamais présents et sont pourtant – matériellement, relationnellement, institutionnellement – décisifs pour que la recherche puisse se faire, d'une certaine manière, et qu'elle prenne finalement cette forme-là dans sa restitution ? Comment rendre l'invisible – qui nous tient et nous soutient, ou contraint et empêche – présent dans la communication, dans une forme de communication-écriture-publication-conversation réinterrogée et peut-être renouvelée ?

63. Lors de l'écriture du manuscrit, je me suis confrontée à la difficile linéarisation de la pensée. J'avais envie de faire des boucles, des liens, des hypertextes. De renvoyer vers des données en ligne, des articles disponibles en *open access*, que les lecteur.ices puissent suivre le fil que j'étais en train de tisser, qu'ils naviguent selon l'itinéraire qu'ils souhaitent, pas nécessairement dans un ordre chronologique. Pendant les années de thèse, j'ai tourné autour de mon objet, j'avais envie d'emmener les lecteur.ices dans une exploration en trois dimensions. L'écriture papier, avec ses normes et ses contraintes, me contraignait dans ce que j'avais envie de dire.

64. Je devais initialement partir de ma thèse, comme un objet à modeler pour en faire un livre. À partir d'un terrain, traversé et retraversé, à partir de rencontres dont j'avais tiré des questionnements, des remises en question, l'élaboration de ma question de recherche. Un objet délaissé, comme un instantané, il y a cinq ans, puis dix ans. Après avoir retourné cent fois l'idée dans mon esprit et envisagé, pesé et mesuré l'élan qu'il me fallait pour y revenir, je comprends que le chemin arrière m'est impossible.

¹⁰ Comme le formulait Louise Merzeau dans « Présence numérique : les médiations de l'identité », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 2009, no. 1, 2009, p. 79-91.

¹¹ Disponible à l'adresse suivante : theses.hal.science/tel-00744210v1.

J'ai demandé à Joëlle Le Marec si je pouvais écrire « un autre livre ». Sa confiance si précieuse fait que je m'engage sur un chemin dont je ne sais rien.

65. Je passe du numérique au papier, convaincue que tout se nourrit de tout, que la forme ne prime pas sur le geste, mais le contient ou l'élançait, et que la réflexion qui s'élabore pendant une thèse déborde les cadres dans lesquels elle s'inscrit et se trace. Ainsi, en reprenant notamment les écrits des carnets l'*Infusoir* et peut-être certains écrits dans les *Espaces réflexifs*¹², je vais essayer de rendre compte de l'expérience vécue de ma pratique de thèse, ayant donné comme principal résultat identifiable, le manuscrit, et donnant naissance dans un geste prolongé à l'autre manuscrit, l'autre livre de la thèse. L'objet que vous tenez entre vos mains (ou que vous lisez sur votre écran !).

66. Ce mouvement d'inscription du numérique au papier souhaite s'associer d'un mouvement inverse ou complémentaire, vers une structuration numérique du manuscrit de thèse, en ligne. Je souhaite donc en même temps reprendre mon texte pour l'interrelier et y rendre perceptible le processus de construction, au sein même de l'écriture numérique : au contact d'autres pensées, par la lecture de sources (idéalement disponibles en ligne pour le lecteur « en un clic », en *open access*), par des allers-retours hypertextuels entre les parties de la thèse (qui n'ont pas été écrits de manière linéaire), par un tissage avec les carnets de recherche ayant permis l'élaboration de la pensée, etc.

67. Chère Joëlle, voici ma proposition de projet un peu décalé par rapport à l'idée initiale. Je te propose de faire un livre non pas issu de ma thèse mais qui rend compte de tout le processus arborescent de construction de « l'objet thèse », c'est-à-dire de la pratique de doctorante, les implicites, les à-côtés, qui ont abouti à l'objet « manuscrit » en tant que résultat. Un ouvrage réflexif donc sur une pratique de recherche située dans un parcours, le mien, mais qui appellera « l'objet thèse » régulièrement, comme « produit visible » ou « attendu académique ». Une forme d'alter-thèse ou l'autre manuscrit de la thèse. Je reste disponible pour échanger avec toi sur cette idée, en tout cas elle m'enthousiasme et m'inspire ! Bien à toi, Mélodie.

68. Je ne considère pas la thèse uniquement comme un « produit » – le manuscrit, le livre –, à capitaliser (pour le dire de manière triviale), elle est bien d'autres choses : un savoir situé que je raconte ; une pratique de communication, dans une multitude de pratiques de recherche ; une expérience vécue, un rapport aux normes et aux valeurs dans une activité professionnelle ; un discours sur la science ; l'occasion de la construction d'un rapport à la science ; la construction d'un rapport à l'écriture et à la publication ; le terrain et l'enquête de manière plus large constituent l'expérience du contact à la parole des autres, de ce qu'il s'agit de faire face-avec-en lien avec cette parole, qui est confiée, qui nous *oblige* comme le dit Vinciane Despret¹³.

69. C'est une question épistémologique sérieuse ; qu'est-ce que nous « dégraissons » dans nos réécritures de thèse, en vue d'une publication ?

¹² Les *Espaces réflexifs* : reflexivites.hypotheses.org.

¹³ « Nos manières d'être avec les morts » (2016) : <http://blogs.sciences-po.fr/speap/2016/10/17/s8-exploration-de-nos-manieres-detre-avec-les-morts-par-vinciane-despret>.

Slow science, acte 1 : donc, près de dix ans après la soutenance, je commence la réécriture de ma thèse, en vue d'une publication en fin d'année ou en 2019. Travail intéressant, car il faut actualiser la biblio, le cadrage théorique, les archives, etc. Et évidemment, dégraisser.

— Arnaud Saint-Martin (@ArSaintMartin) 12 février 2018

Qu'est-ce que le "gras" de la recherche ?

— Mélodie Faury (@Infusoir) 13 février 2018

70. Nos enquêtes ne sont pas linéaires, elles s'entremêlent, se recourent, se nourrissent les unes les autres. Rien de tous ces mouvements n'apparaît dans nos formes académiques de restitution de nos expériences, nous enlevons ce qui fait le vivant, la joie de l'enquête, nous cristallisons. Juste après avoir écrit ceci, j'ouvre la photographie d'une citation d'Isabelle Stengers soulignée dans un livre, dans la marge, une annotation de ma main « surgissement » :

« C'est finalement plus facile de faire du « destroy » de détruire le monde dans lequel on vit, que de fabriquer des possibles qui le peuplent autrement qu'on aurait pu le croire. [...] Mais là où quelque chose d'improbable surgit, où quelque part quelque chose qui semblait tout petit se met à exister, ça me nourrit l'imaginaire et l'imagination. »¹⁴

71. À partir de quoi fait-on forme et sens ? Nous ne nous situons plus dans l'infraordinaire, nous explorons à présent l'imaginal, espaces entre l'intelligible et le sensible – que je nomme et découvre en suivant l'élan et les pas de Marc Jahjah qui ouvre de nouveaux seuils vers le travail d'Henri Corbin¹⁵. Rejoindre une manière de faire sens liée aussi à une certaine approche, une certaine attitude, une certaine attention aux choses, une certaine écoute, qui demandent d'être dans la considération lente et longue des choses. Une manière d'être au monde en opposition avec nos rythmes de recherche, nos contextes par projets, etc. C'est donc aussi une manière de se positionner à l'encontre de ces logiques-là, qui m'empêchent d'aller vers quelque chose qui me paraît pourtant être le plus juste possible pour raconter.

72. 23 juin 2011. « Ce ne sont pas toutes les façons possibles d'extraire du contenu d'un terrain qui m'intéressent. Mais toutes les façons possibles d'y entrer, tous les regards que je pourrais porter pour témoigner de la complexité de mon objet de recherche [...] essayer de me décentrer [...] rendre compte des multiples dimensions d'un objet de recherche. [...] C'est vrai que ça ne va pas forcément avec le fait de rentrer dans le méga-détail, au moins pas dans un premier temps. D'abord, je tourne autour de mon objet, j'essaie de voir par où entrer. [...] C'est ce que j'essaie de faire avec ma thèse, c'est sûrement incomplet, il y aurait d'autres dimensions à ajouter, c'est une première base... »

¹⁴Stengers, Isabelle. 2019. *Activer les possibles, dialogue avec Frédérique Dolphijn*, Noville-sur-Mehaigne, Editions esperluète.

¹⁵Jahjah, Marc. 30 mai 2021. « Ethnographie de l'écriture imaginal : soin, éthique, politique ». *Blog*. En ligne : marcjahjah.net/5611-ethnographie-de-lecriture-imaginale-soin-ethique-politique. Consulté le 20 février 2024.

M. tourne au sujet de son “objet” de recherche, ne se met pas encore en relation, en contact. Elle reste dans la métaphore de la vision.

73. Le manuscrit de thèse est une publication normée, un objectif de publication et de soutenance à visée rituelle, un passage, l’entrée dans le métier, être reconnu.e par les pairs, s’affilier – *via* l’autorisation, la validation d’un jury –, à un groupe de recherche, une discipline (une “section”), un champ, etc. La soutenance de la thèse, la présentation du manuscrit est suivie parfois de la “qualification” associée à d’autres formes de publications : les articles à comité de lecture, dans les revues « qualifiantes ». Le manuscrit, c’est aussi une écriture, une manière de raconter – et c’est ainsi que je le considère aujourd’hui : une manière de raconter un vécu de terrain. Et ce faisant, en racontant, le manuscrit active un réel dans une multitude, témoigne de l’alliance avec des importances nouées au contact du terrain, conte la fabrication de savoirs situés.

74. Quel est le dispositif que nous intégrons quand nous cherchons à publier un livre ? De la même manière que les doctorant.es en biologie – que j’ai rencontré.es au fil de mon terrain doctoral – intègrent des dispositifs (observés et qu’iels m’ont raconté) : des négociations se déploient à tous les niveaux, en termes de normes, de manières de présenter les travaux, de les mettre en valeur, etc. Nous ne racontons pas ce que nous voulons n’importe où et n’importe comment. La notion de *dispositif*¹⁶ nous offre l’occasion de réinterroger nos pratiques de médiation, et les formes de nos pratiques de communication en recherche : « tout ce qui a, d’une manière ou une autre, la capacité de capturer, d’orienter, de déterminer, d’intercepter, de modeler, de contrôler et d’assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants »¹⁷.

75. J’ai soutenu ma thèse et déposé mon manuscrit avec une sensation de frustration épistémologique – elle perdure et m’amène à l’écriture de cet ouvrage. Je ne suis pas entièrement satisfaite de l’approche et de la posture que j’ai construites, qui ont été un des gros enjeux de ma pratique doctorale : comprendre ce que je suis en train de faire. Qu’est-ce que signifie être chercheuse sur les chercheur.ses, ou plutôt avec les chercheur.ses ? Plus spécifiquement chercheuse en sciences humaines, en STS (*science and technology studies*) /études de sciences et plus précisément en sciences de la l’information et de la communication. J’ai rencontré des sujets qui étaient dans la même condition que moi, du point de vue professionnel, puisque nous étions toutes et tous doctorant.es : nous étions dans une forme de proximité. Comment articuler nos savoirs respectifs ? Comment rendre compte formellement de cette articulation ?

76. Le manuscrit est l’une des diverses traces du travail de recherche doctorale. Son écriture prolonge de manière incontournable, parfois inattendue, et se confond parfois avec le travail de recherche mené au cours de la thèse : elle n’en est pas pour autant ce travail lui-même. L’écriture que j’ai projetée dans la forme « manuscrit » doit rendre compte de la construction progressive de ma démarche de recherche, empruntant trois itinéraires successifs, et d’autre part, de sa mise en œuvre sur le terrain. Elle donne accès aux principaux résultats de cette recherche. C’est l’attendu. Celui du jury de thèse et de la soutenance. Cette écriture du manuscrit témoigne des premières étapes de construction d’un objet de recherche. En 2012, je projetais d’affiner et de faire

¹⁶Chez Foucault et Agamben.

¹⁷Agamben G., 2014, *Qu’est-ce qu’un dispositif ?*, Paris, Rivages.

évoluer cet objet de recherche, dans un mouvement permanent d'aller-retour entre le terrain et la conceptualisation. Je conçois le travail de recherche mené en thèse comme une première escale et le manuscrit comme un signe partiel et normé de cette première étape.

77. À force de laisser trotter l'idée, elle s'est transformée, en même temps que mes projets. Revenir à l'engagement pour les sciences ouvertes, les liens entre sciences et sociétés, à l'expérimentation dans les formes d'écritures numériques et dans l'exploration de leurs relations avec les écrits légitimes ou légitimés, pour les légitimer en retour, m'a amenée à considérer l'ouvrage papier dans un continuum, dans un processus d'élaboration d'un savoir ouvert, réflexif, en lien avec un intérêt pour les pratiques de communication dans les pratiques de recherche, tout autant en tant que chercheuse en activité, qu'en tant que chercheuse en sciences de l'information et de la communication intéressée par ces pratiques. Ainsi, j'ai choisi de considérer le processus d'élaboration du manuscrit comme digne d'intérêt. Et de décaler le regard. Je partage aussi les écrits autour du manuscrit – le hors cadre, les écrits ordinaires¹⁸ et libres¹⁹ des carnets de recherche qui ont accompagné l'écriture du manuscrit de thèse.

78. La recherche d'une forme pour l'écriture ressemble à ce que décrit François Roustang, dans *La fin de la plainte*. En le lisant, j'ai noté et partagé sur Instagram – car c'est souvent là que j'arrive encore à écrire par fragments, entre les activités quotidiennes, dans les interstices – que je peux dire la même chose de l'écriture, de la recherche de formes pour se dire, se remembrer, prendre corps, se remettre en mouvement :

« À la recherche d'une forme capable de changer en une totalité vivante un corps, dont les membres étaient épars. [...] Le thérapeute, en tant que et dans la mesure où il est lui-même animé par la vie, va dessiner, grâce à l'accord dans lequel il est entré, la figure de demain susceptible de faire accéder l'interlocuteur à l'unité de son corps propre.

Que signifie être vivant ? Qu'est-ce que cette forme à transmettre ? Un vivant est un corps organisé par une forme qui le projette comme corps dans un environnement auquel il doit s'adapter. »

79. Cartographie des exercices de style épistémologique – quelle(s) forme(s) ?

Le « gras » de la recherche

Les coulisses du manuscrit de thèse – armature matérielle et épistémologique

Les conversations scientifiques comme lieux d'élaboration de la pensée

Les entretiens avec les doctorant.es

Les entretiens avec les doctorant.es – 10 ans plus tard

Autoethnographie de la thèse

¹⁸Lefebvre, Muriel. 2013. « L'infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », *Sciences de la société*, _n° _89. En ligne : journals.openedition.org/sds/203. Consulté le 20 février 2024.

¹⁹Deseilligny, Oriane. 2013. « Matérialités de l'écriture : le chercheur et ses outils, du papier à l'écran », *Sciences de la société*, n° 89, p. 38-53.

Les mémos vocaux
 Fabuler, co-fabuler
 Je TE raconte

80. Cartographie : (traces de) l'entrée en thèse ; (traces de) la pratique quotidienne du doctorat ; la vie au laboratoire ; élaboration des réflexions : les carnets manuscrits, les réflexions orales enregistrées en marchant, les manières de prendre le temps de la réflexion, la thèse 2.0, le carnet de recherche personnel, les carnets de recherche collectifs, Twitter – Les rencontres, les lectures et les conseils de lectures, l'écriture collaborative, les enseignements (traces de) la pratique du terrain ; les entretiens (traces et transcriptions), les traces du vécu par la chercheuse des entretiens – Les mémos enregistrés (« subvertir » l'entretien) (traces de) la pratique collective – La communication avec les pairs, les diverses pratiques de communication et leurs traces : participation à des événements scientifiques ou en lien avec la question de recherche, les « communications », les posters, les schémas, les présentations... ; l'incorporation des normes de communication (colloques, soutenances, rédaction d'articles, etc.) (traces de) la fin de la thèse : les photographies, une vidéo, le dépôt du manuscrit ; la soutenance.

81. Repartir du manuscrit de thèse et du hors-cadre en même temps : commençons là où nous en étions, le manuscrit de thèse est écrit et imprimé. La thèse est soutenue, le manuscrit défendu est mis en ligne après avis du jury et corrections. Et ensuite ? Si la logique de partage prime sur la *logique de publication*²⁰, et si je choisis de ne pas laisser les indicateurs d'évaluation guider ma pratique, que vais-je faire maintenant ? Pendant dix ans, la publication de ma thèse est restée en suspens. Pour de multiples raisons – le manque de temps principalement, mais aussi l'indisponibilité – et en particulier car je ne trouvais pas le sens de cette publication, malgré la chaleureuse proposition de Joëlle Le Marec. Pourquoi publier puisque je ne m'engage pas dans un poste de recherche mais à l'époque dans un poste de direction de structure à la Maison pour la science et que, selon la logique de partage décrite par Louise Merzeau, j'avais déjà fait le nécessaire en déposant ma thèse dans les archives ouvertes, au lendemain de la soutenance. La « valeur ajoutée » de la publication papier n'était pas évidente.

82. Nous sommes familiers du « deuxième livre » en anthropologie. Il y a le livre qui produit de la connaissance, au sens de la conceptualisation, et l'autre livre, dans une autre forme d'écriture, que nous pourrions qualifier parfois de « plus littéraire », qui va raconter l'expérience du terrain, l'histoire, le contexte dans lequel la construction du savoir contenu dans le premier livre a pu se déployer. L'autre livre est un livre qui partage un autre type de savoir, qui s'approche d'une épistémologie située. Le travail de Nastassja Martin, par exemple, est passionnant²¹. Nous pourrions donner d'autres exemples plus classiques, ayant préalablement légitimé l'exercice, grâce à la position institutionnelle occupée par leurs auteurs. Mon idée n'est pas de « faire comme » : je ressens un besoin profond de nourrir l'histoire de la recherche que j'ai menée, par tout ce qui a été invisibilisé par les formes normées et légitimes principales de nos

²⁰Merzeau, 2015, *op. cit.*

²¹Martin, Nastassja. 2019. *Croire aux fauves*, Paris, Gallimard. ; Martin, Nastassja. 2016. *les âmes sauvages – face à l'occident, la résistance d'un peuple d'alaska*. Paris, éditions la découverte ; Martin, Nastassja. 2022. *A l'Est des rêves – Réponses even aux crises systémiques*. Paris, éditions la découverte.

publications. J'ai le désir d'écrire l'autre livre de la thèse. Ce que je cherche à voir, à raconter chez les doctorant.es en biologie moléculaire, il s'agit d'essayer de le montrer dans la pratique de recherche doctorale qui a été la mienne. Que le geste que j'ai tenté de faire auprès des doctorant.es vienne en retour, non pas contraindre, mais inspirer la forme de mon récit de recherche. Je suis l'obligée d'une certaine cohérence entre fond et forme.

83. La frustration (insatisfaction ou intranquillité) motrice, j'essaye de comprendre pourquoi elle a existé, pourquoi elle existe encore, pourquoi elle résiste dix ans plus tard, et de trouver une manière de reprendre les tissus de ce terrain pour les recoudre autrement. Ma question principale n'a pas vraiment changé : « que signifie être scientifique ? ». Elle reste sans doute une entrée très large, qui se situe petit à petit dans un terrain particulier, une méthode, un cadre théorique particulier. Elle vient, comme je l'ai dit, d'un parcours personnel, qui débute en biologie moléculaire et cellulaire, jusqu'en Master, jalonné d'expérience en laboratoire puis d'une proximité entretenue avec mes anciens « collègues de promotion », qui deviennent mes interlocuteurs privilégiés, pour me raconter, au quotidien, ce qu'elleux vivent et que j'avais choisi de ne pas vivre. Ils et elles me permettaient en même temps de comprendre les dissonances que je ressens, mes bifurcations. Les situations d'enquête sont propices à une réflexivité collective, de l'ordre de la réflexivité par l'autre²² : je représente l'autre, « facteur » de réflexivité pour elles et eux, qui n'ont pas l'habitude de parler de leur vécu du laboratoire – les entretiens ouvrent un espace de réflexivité par l'oralité sur ce vécu.

84. Le fait même d'écrire ce livre me plonge dans des abîmes ou, pour le dire de manière plus positive, dans une boucle réflexive sans fin. Que suis-je en train de faire en écrivant puis publiant un livre issu de ma thèse – qui n'est pas ma thèse ? Suis-je en train de subvertir les pratiques « normalisées » qui attendent, qui voudraient que je publie pour valoriser ma recherche, pour décompter un ouvrage dans la liste de mes publications pour l'obtention d'un poste ? Je me retrouve à nouveau prise dans des conflits de normes difficilement gérables : la vision prédominante de la recherche, et la précarité actuelle de l'emploi associée à la difficulté d'obtention de poste, ne me permettent pas d'être dans la construction de savoir dont le sens pourrait apparaître ou émerger en marchant. Il faudrait que je sache le déclarer *a priori* et explicitement aux autres, ce sens. Pour moi, il est simplement le fil vivant de mes réflexions, ancré précisément dans ce qui n'est pas visible dans les publications attendues de recherche – c'est-à-dire dans l'infra-ordinaire, dans les conversations en ligne ou autour d'un café, dans la lecture d'un livre recommandé par un.e collègue, un.e ami.e, dans une conférence, un mot qui déclenche, qui débloque, dans un échange l'air-de-rien, qui donne à penser, qui met en perspective, dans une note sur un post-it que l'on relit par hasard au bon moment, dans la sérendipité comme art de vivre qui se trace difficilement... dans le sel de notre travail de recherche, dans le sel de notre vie, doux mélange souvent entre le privé et le professionnel.

²²Durrive, Barthélemy, Faury, Mélodie et Henry, Julie. 2013. « Réflexivité et dialogue interdisciplinaire : un retour sur soi selon l'autre », dans Béziat, Jacques. *Analyse de pratiques et réflexivité : Regards sur la formation, la recherche et l'intervention socio-éducative*, L'Harmattan, p. 153-166.

85. Des auteur.e.s, installé.e.s, nous autorisent, nous, jeunes chercheuses et chercheurs débutants qui n'existons à nos débuts que par la nécessaire reconnaissance de nos pairs et de nos aîné.e.s. Si nous ne sommes pas d'abord reconnu.e.s, nous n'intégrons pas le collectif. Si nous n'intégrons pas le collectif et ses normes, nous ne pouvons rien lui proposer (« passe ta thèse d'abord ! »). La recherche académique est structurée de telle sorte que l'appartenance est nécessaire, le hors-champ n'est pas viable à long terme selon les critères d'évaluation en vigueur, les recherches interdisciplinaires ne bénéficient pas des soutiens et des structurations nécessaires à leur intégration, elles restent hors-cadres. Manquant d'espaces légitimes dans nos pratiques quotidiennes de chercheur.es, nous nous sommes donné des espaces pour partager nos écritures réflexives²³

²³Le carnet de recherche collectif *Espaces réflexifs* et le livre liquide *Réflexivités* (2019) : scienceetbien-commun.pressbooks.pub/espacesreflexifs.

INTER

Encarts Doctorant.es

Philippe.

Le travail de recherche, un territoire de jeu conquis et maîtrisé

Philippe est venu en France pour faire ses études en biologie. Son souhait de faire de la recherche apparaît assez tôt, son affinité pour une spécialisation évolue au fil de sa formation : *« Lorsque je suis arrivé en licence, c'était vraiment la bactériologie ou rien. Après je me suis dit, finalement, avec les virus je reste dans la microbiologie. Et j'ai essayé de trouver quelque chose où il y a de l'argent et où c'est intéressant. J'ai toujours aimé les trucs moléculaires, là c'était parfait. [...] Mais oui la recherche, ça m'a toujours plu. »*

Sur les conseils d'enseignants-chercheurs et guidé par son intérêt pour un sujet de thèse, Philippe choisit un laboratoire pour effectuer son doctorat : *« J'ai demandé à une des profs d'épigénétique ce qu'elle avait fait comme parcours. Elle m'a dit qu'avant de faire de l'épigénétique, elle avait travaillé dans le domaine de la traduction, donc j'ai contacté Untel, parce que j'étais assez proche de lui, et je lui ai demandé s'il y avait un laboratoire de traduction dans Tel Lieu. Il m'a dit « oui », un super labo où en plus ils font de la virologie, donc c'était parfait. J'ai choisi comme ça. »*

Il l'hérite sa conception actuelle de la recherche de son directeur de thèse. L'autonomie et la diversité des projets menés pendant sa thèse l'ont convaincu, et il souhaite reproduire de telles conditions pour la suite de sa carrière : *« J'aimerais bien rester assez vaste, parce que je m'aperçois que mon chef est dans un domaine qui n'est pas très développé, et qui regroupe à peu près tout dans la biologie [...] du coup il en profite pas mal. Donc moi j'aimerais bien continuer sur ce même schéma. »*

Dans le laboratoire, avec deux autres doctorants, Philippe a reconstitué les conditions du travail collectif tel qu'il le conçoit, notamment en ce qui concerne les collaborations : *« J'ai toujours aimé travailler en groupe. Je ne sais pas, même si finalement tu es jugé personnellement dans le domaine de la recherche, moi je préfère juste m'amu-*

ser à faire de la recherche, plutôt que me dire... il faut que je fasse tout ça tout seul, comme ça je suis seul à publier mon papier... ».

Intéressé par les échanges scientifiques mais également par les publications sur lesquelles peuvent déboucher des travaux de recherche à plusieurs, il multiplie les occasions de s'associer à d'autres jeunes chercheurs pour mener des expériences : *« Et justement comme on travaille assez étroitement dans l'équipe, on sait que lorsqu'on collabore ça aide les deux personnes. Donc du coup... moi j'aide, je fais les manips des gens, je leur explique comment faire la manip, je les aide à faire la manip, du coup on est toujours dans les papiers des autres. C'est pas mal comme fonctionnement du laboratoire. »*

Philippe est très à l'aise dans sa pratique, assuré de l'originalité et de l'apport que constitue son travail de recherche : *« J'ai pas mal rentabilisé ce que j'ai fait en thèse. En termes de technique, en termes de thématique. Donc... je ne sais pas, j'ai eu de la chance. Comme j'ai commencé mon propre truc de mon côté, j'ai dû développer pas mal d'outils pour essayer de répondre à différentes questions et ce sont des choses qui n'étaient pas très développées dans le labo et... du coup ça m'a permis d'aider plein de gens. »*

Son expérience de thèse le rend confiant et décidé pour la suite du parcours de recherche qu'il projette, en commençant par un post-doctorat.

Eléonore.

Le plaisir des expériences et de la technique, dans un sujet à l'interface

En entreprenant une formation dans le supérieur, Eléonore voulait initialement enseigner, mais le plaisir des expériences en biologie (les « manips »), qu'elle découvre au cours de ses études (*« en licence 3, je me faisais plaisir sur les manips, et je me posais pas de question »*), lui donne goût à la recherche : *« [...] la thèse, je trouve que c'est encore assez idéal comme statut, parce que tu ne prends pas part aux décisions politiques, on n'exige pas de toi une implication administrative ou politique, et tu te fais plaisir avec les manips. »* Plus tard elle ajoute : *« Je suis très contente d'être en thèse et de toute façon, quoi qu'il en soit, ça aura été vraiment une super expérience au niveau des relations humaines. Et je me serai vraiment fait plaisir sur les manips, donc voilà. »*

Les manips sont au centre de l'entretien (*« Une semaine normale, en général, j'ai des manips tous les jours »*) ainsi que les interactions avec les autres membres de son équipe (notamment avec la récurrence de l'expression *« discuter des manips »*).

Eléonore est particulièrement intéressée par certaines techniques de microscopie, et par le fait de développer une compétence sur celles-ci. Ses choix de stages puis de thèse sont orientés vers des laboratoires utilisant ces instruments pour étudier leurs objets de recherche : *« [...] ça me tentait vraiment bien, parce que c'était de la microscopie, c'était des cellules, à un niveau plus intégré que de la biochimie ou de la biologie moléculaire, et j'en avais marre de la biomol après tous les autres stages. »*

Son approche de la recherche est ainsi surtout guidée par la technique employée et l'utilité des recherches qu'elle mène : *« C'était à la fois la virologie qui m'intéressait, et la microscopie [...] A vrai dire, la thématique, ça aurait pu être n'importe quoi. Mais il y a quand même un aspect qui me manquerait si je travaillais sur d'autres choses : ce que j'aime vraiment en viro, c'est l'aspect médical, une justification médicale derrière. [...] Et je crois que j'ai besoin d'une justification, et c'est aussi ça qui m'a plu. Je ne pourrais pas travailler sur une protéine juste parce que c'est une protéine. »*

Sa thèse est menée en co-tutelle. Eléonore acquiert un savoir-faire technique et une connaissance spécifique de son sujet qui la positionnent comme intermédiaire entre sa directrice et sa co-directrice de thèse : *« Ce qui se passe, c'est que ma directrice de thèse et ma codirectrice de thèse sont toutes les deux très compétentes, mais dans la moitié du sujet [...] du coup moi je suis un peu à l'interface. »*

Ses relations sont complexes et prudentes avec sa directrice de thèse, ce qui l'amène à chercher des interactions avec d'autres chercheur.es de l'unité à laquelle elle appartient : *« Et ce n'est pas la première fois qu'elle fait ce genre de choses. Du coup maintenant il y a une méfiance. Méfiance c'est fort si tu veux, mais je prends vraiment du recul par rapport à tout ça. »* Elle expliquait un peu plus tôt : *« ça m'est arrivé plusieurs fois, quand je ne savais pas trop comment gérer les choses avec ma chef, d'aller voir Untel, lui dire voilà je ne comprends pas, je sais pas comment faire et qu'il me dise, ben tu peux essayer comment ça tu verras ce que ça donnera et... donc voilà. »*

Au cours de son expérience de thèse, Eléonore est heurtée dans sa conception de la recherche, elle n'envisage plus de poursuivre dans cette voie : *« Alors... il est très clair pour moi maintenant dans ma tête, que je ne ferai pas de la recherche. Pas moyen. [...] Déjà parce que je... refuse, enfin je n'ai pas envie, je n'ai pas été formée à être une gestionnaire, et je n'ai pas envie de passer 75% de mon temps à faire de la gestion. [...] Il y a aussi un autre point que j'ai un peu du mal à accepter, c'est la qualité de ce que tu mets dans tes papiers. [...] J'ai peur qu'y ait de plus en plus de pression, une pression pour obtenir des résultats, enfin bon, on le sent déjà, et franchement, je n'ai pas envie d'être sous pression toute ma vie. »*

Au moment de l'entretien, elle considère les alternatives possibles : *« Je pense que je me poserai des questions jusqu'au moment où je devrais signer quelque chose. [...] tu sais j'en suis à me dire que ça ne coûte rien de remettre son CV à jour et de l'envoyer à des gens, enfin, j'ai des copines de prépa, qui sont plutôt dans l'industrie, ce genre de choses [...] »*

Daniel.

Vivre une expérience rédhibitoire, pris entre deux conceptions opposées de la recherche

Au cours de différents stages, Daniel a éprouvé son intérêt pour un domaine spécifique¹ de la biologie, ce qui l'amène à choisir un laboratoire avant tout pour son intérêt

¹Non précisé pour préserver l'anonymat.

scientifique, mais aussi en partie pour la composition de l'équipe : *« Oui c'était dans ce truc-là que je voulais travailler [...]. Parce que tous les stages que j'ai faits étaient dans ce domaine-là. [...] Je l'ai choisi parce que ça m'intéressait bien, le sujet m'intéressait bien, et il y avait des gens qui m'intéressaient bien aussi, enfin je veux dire, je sentais qu'il pouvait y avoir des bonnes interactions avec Untel et Untel, mais ce que je n'avais pas compris c'est que [rires], il allait y avoir un souci dans le trajet. »*

Pris en tenaille entre deux conceptions opposées de la recherche et notamment de la collaboration avec d'autres équipes, Daniel s'est forgé une représentation de la recherche incompatible avec celle qui est en vigueur dans son laboratoire de thèse : *« Tu sais, c'est lié au fait qu'ici on n'a pas le droit de discuter librement avec les collaborateurs, parce qu'il y a une hiérarchie [...] Et donc moi je donnais toutes les informations, enfin je veux dire, c'était une collaboration donc on échange librement, c'était ma vision à moi, que j'ai encore d'ailleurs, de la recherche comme un espèce de partage, on avance dans la même direction quoi. Et donc quand on collabore, voilà, il ne faut pas donner toutes les informations aux concurrents et cetera, mais aux collaborateurs, on peut leur faire confiance. Et donc voilà, moi j'étais entier [rires], je faisais confiance et tout. Et puis on est venu me passer derrière, enfin ma chef est passée derrière en me disant que c'était intolérable de discuter comme ça aussi librement avec les collaborateurs, qu'il fallait se méfier, et cetera, et cetera. »*

Daniel interagit surtout avec les membres de l'équipe au sein de son laboratoire, partageant les difficultés qu'il rencontre : *« C'est assez particulier dans notre labo, on s'entend très bien, et puis... on est assez solidaires quand on a un souci, ce qui est assez fréquent, on en discute et puis on essaye de voir comment on pourrait le résoudre. Donc la moitié des soucis proviennent des manips, voilà il y a un truc qui foire, qu'est-ce qui n'a pas marché, et puis le reste des soucis vient des interactions avec la chef. »*

Les interactions avec sa directrice de thèse sont vécues comme des contraintes du fait de la relation hiérarchique instaurée entre eux, et se font seulement quand elles deviennent incontournables : *« En fait je suis obligé de passer par elle, sinon j'ai des problèmes [rires], c'est-à-dire que c'est un goulot d'étranglement, une voie hiérarchique obligatoire. [...] On est obligé de le faire parce que sinon on a des bâtons dans les roues. On le fait, voilà. A chaque fois qu'il y a une procédure vers l'extérieur, il faut qu'elle soit au courant. »*

Enfermé dans un rôle qui lui est attribué mais qui ne le satisfait pas, Daniel souhaite voir sa thèse se terminer le plus rapidement possible pour avoir l'occasion de prendre du recul avec une expérience éprouvante qui l'empêche pour le moment de se projeter dans une carrière de chercheur : *« Oui, alors ... l'objectif... c'était de partir assez vite [rires], finir le plus tôt possible, parce que je pense que je vais prendre mon poste dans le secondaire en septembre [...] c'est juste que je voulais absolument être sûr que je sois parti en septembre, je ne reste pas plus longtemps [...] En gros je vais prendre mon poste, et ça me permettra de prendre du recul, parce que là, je suis un peu dégoûté de la recherche, je n'ai pas une expérience très positive avec le labo ici. »*

Pauline.

Une recherche engagée, inconcevable sans enseignement

Les motivations de Pauline pour la science sont liées à son histoire personnelle. Ses objectifs ont évolué au fil de sa formation et de la découverte de la nécessité d'une certaine mise à distance affective vis-à-vis de ses objets de recherche : « [...] je pense qu'il faut vraiment se méfier de l'implication sentimentale... Autant faire des choses, faire avancer la recherche en biologie, se dire qu'effectivement on va aider des personnes malades etc., je pense que le fait d'avoir des personnes malades dans son entourage peut être une motivation, mais travailler vraiment sur ce que ces personnes-là ont, je pense que c'est pas forcément bon, pour soi, pour les autres, enfin, tu manques forcément de recul quand tu fais ça je pense. »

Au moment de sa thèse, l'intérêt qu'elle porte pour la recherche en génétique dépasse finalement les applications potentielles des résultats qu'elle pourrait trouver : « Comprendre, juste pour comprendre la vie, même pas avec un but médical, ou en tout cas, à ma paillasse tous les jours, le but médical n'est pas présent dans ma tête, alors que le but de connaissances scientifiques oui, toujours. C'est vraiment ça qui me motive. »

Pauline porte un regard critique sur l'encadrement de son Master, puis de sa thèse, mais aussi sur les relations inter-individuelles dans et entre les laboratoires, et pose un regard tranché sur la recherche : « Par rapport à l'encadrement de ma thèse, bon c'est clair que ce n'est pas comme ça que je vois la relation entre un thésard et une directrice de thèse. Par exemple, je trouve qu'on n'a assez d'interactions, sur le plan scientifique et sur le plan technique, ma chef n'est pas quelqu'un d'extrêmement présent, et ça me pèse vraiment. » Elle ajoute plus loin : « C'est vraiment de l'arrivisme, les gens font passer leur carrière avant l'aspect humain. Il y a sûrement des raisons, il faut dire que c'est très difficile de faire une carrière dans la recherche donc effectivement, si tu n'es pas un peu un loup tu as un peu de mal à y arriver, il faut un peu écraser les autres parce que sinon, ça ne passe pas. Mais je trouve ça dommage, que la sélection se fasse comme ça. Ce ne sont pas les meilleurs scientifiques qui arrivent aux plus hauts postes, mais ceux qui ont les dents les plus longues. » Proche des mouvements de syndicats, elle exprime à plusieurs reprises un fort intérêt pour les questions de gouvernance de la recherche et un mécontentement quant aux modes de fonctionnement du système : « Les chercheurs en biologie, de manière générale, je les trouve très peu concernés par très peu de choses, le manque d'intérêt est flagrant [...] en ce moment, on est dans un contexte un peu particulier parce qu'il y a la refonte de l'unité, donc toutes les équipes sont remises à plat et reconstruites on va dire, ça leur prend énormément de temps, énormément d'attention, et donc finalement les questions plus générales [...] ils s'en fichent complètement ... »

L'encadrement des stagiaires et des thésards est au centre de ses préoccupations et de ce qu'elle déplore dans le mode de fonctionnement de son laboratoire : « Quand elle prend par exemple un stagiaire de Master, c'était sûrement mon cas quand je suis arrivée, même si après j'avais pas forcément de recul... elle prend de la main d'œuvre pour faire des publications, elle prend pas quelqu'un qu'elle a envie de former, enfin, peut-être un petit peu, mais c'est clairement pas le but principal. Quand elle prend un stagiaire de Master, c'est pour faire du volume : elle le voit comme sa force de

frappe. C'est son mot à elle. » Plus généralement, c'est la relation pédagogique qui lui paraît indissociable de la pratique de recherche : « Moi qui suis extrêmement attachée à l'aspect enseignement et l'aspect encadrement des thésards et des stagiaires, c'est quelque chose qui me révolte complètement. Ce n'est pas qu'elle, je veux dire, en ce moment tous les chercheurs du labo ont au moins trois, voire quatre stagiaires, ce que je considère comme complètement anormal. [...] Ce qui me plaît dans ma thèse c'est la partie monitorat, c'est la partie enseignement, donc quelle que soit la suite de ma carrière ce sera forcément avec une partie importante d'enseignement. Soit enseignement dans le secondaire, soit enseignement dans le supérieur. »

Florent.

Le laboratoire comme lieu de socialisation, où il s'agit de faire ses preuves

Florent présente son attirance pour la biologie comme une vocation, née d'une certaine curiosité pour les sciences et du plaisir de l'apprentissage : « *Moi je savais grosso modo que je voulais faire de la recherche parce que la biologie ça m'intéressait, mais c'est la biologie qui m'intéressait que la recherche elle-même. Tu vois j'aime bien regarder le monde autour de moi, j'étais toujours le premier à aller ramasser des insectes, des choses comme ça, mais je n'étais pas le genre de gars à vouloir tester des choses, tu vois ? C'était plus apprendre des choses* ».

L'arrivée dans le laboratoire où il effectue sa thèse fut guidée par des annonces affichées dans les locaux où il suivait sa formation, ainsi que par des cours et des rencontres : « *Quand j'étais en prépa agrég, j'avais vu une affiche "on cherche un M2", pour un labo de virologie [...] Et donc dès que j'ai eu l'occasion de faire un stage de viro, j'ai sauté dessus. J'en ai un petit peu parlé d'abord avec ma tutrice, qui m'a conseillé d'aller voir Untel [sa directrice de thèse], d'aller assister à son cours. Le cours m'a plu. Je suis venu pour mon premier stage chez eux, en disant que j'avais l'intention de faire une thèse* ».

Florent est fier d'avoir surmonté les difficultés rencontrées pendant son apprentissage de la pratique de recherche ainsi que pendant les premiers temps de stages et de thèse, il ressent une progression nette dans sa légitimité en tant que thésard : « *Au début je faisais encore beaucoup d'erreurs. Je ne sais pas si tu te souviens des TP, mais j'étais un peu la catastrophe ambulante. [...] Là c'est bon, je fais des manip compliquées sans problème, je fais vraiment très très peu d'erreurs. [...] Mon thème particulier je le maîtrise même parfois un peu mieux que la chef d'équipe... Des deux thésards de l'équipe, c'est clairement moi qui fais les meilleures réunions biblio, pour lesquelles ça se passe mieux, où j'introduis le mieux les sujets abordés. Dans l'équipe, j'ai un peu la réputation d'être l'encyclopédie* ».

Il affirme ainsi être tout à fait à l'aise dans sa pratique actuelle de la recherche, dont il accepte pleinement les côtés négatifs : « *Oui il y a des jours où tu es plus motivé que d'autres, il y a des jours où tu arrives au labo en traînant du pied et la chef te fait chier, il y a des jours où tu as des enseignements qui te pourrissent ta journée, il y a des jours où... les manip foirent et tu sais pas pourquoi, où t'es complètement*

crevé et t'as pas envie de lire cet article de 50 pages, mais il faut. Mais globalement, c'est quand même vraiment un métier qui me plaît. »

Au laboratoire, Florent vit une relation forte et parfois compliquée avec sa directrice de thèse, à qui il se sent lié par le devoir de l'aider sur ses projets : « *Elle fait un effort de s'impliquer, elle nous encadre relativement bien.[...] Après elle est pénible à vivre, elle veut nous apprendre, elle nous donne des conseils qui ne relèvent absolument pas de la sphère professionnelle, et on l'envoie bouler, mais... globalement elle a des côtés très sympathiques derrière le côté énervant [...]* ». Il poursuit ensuite : « *j'aimerais mener à bien certains projets que je n'ai pas encore finis, j'aimerais aussi fournir de la force de travail à ma chef d'équipe qui... a créé son équipe il y a cinq ans, quelque chose comme ça, en venant de Tel Endroit où elle n'était pas chef d'équipe. Elle a donc besoin de tout ce qu'elle peut pour décoller. Donc plus je reste longtemps, plus je peux l'aider à décoller. »*

Au quotidien, Florent vit au milieu d'interactions intenses et régulières avec un groupe soudé de doctorant.es, pendant la semaine mais aussi les week-ends : « *[...] je suis plus intégré que l'autre thésarde au sein du gros groupe de thésards qui sortent beaucoup ensemble, et... du coup, je perds plus de temps à parler avec les gens dans les couloirs. Et donc je compense en venant les week-ends. [...] parfois je suis allé au labo le week-end avec la ferme intention de travailler sur un truc à écrire, et finalement je n'ai rien fait d'autre que des pauses avec les autres pour discuter, c'était beaucoup mieux que rester chez moi. Finalement, le labo le week-end, c'est aussi un lieu de rencontre social* ». Cette vie collective lui donne le sentiment de vivre une période particulièrement excitante et unique de sa vie : « *Clairement, dans l'état actuel des choses, je suis dans mon élément dans la recherche, ça me plaît. Que ce soit au niveau des interactions sociales avec les gens, j'aime bien comme on... est à fond [bâillement], pardon, on est à fond dans les manips, à fond dans notre projet, on en discute les uns avec les autres, on fait des choses ensemble. La thèse, c'est probablement la période de ma vie où j'aurais été le plus... vivant, et en même temps le plus fatigué aussi [sourire]. Courir dans tous les sens... je ne sais pas, tu as l'impression d'avoir beaucoup d'énergie, et en même temps d'être crevé tout le temps* ».

I. L'expérience vécue du terrain

86. « Va où tu es »¹.

87. Le désir, le monde désiré est partout dans nos formes.

88. Le geste que j'entreprends consiste à parcourir les fragments une dernière fois avant de m'en défaire.

89. Je cherche à sortir du pli des évidences de nos pratiques scientifiques modernes et de pratiques de médiation associées.

90. Je suis *autre* par rapport à la doctorante que j'étais : j'ai été transformée. J'habite des troubles épistémologiques².

91. Le travail mené s'inscrit dans les approches communicationnelles, il est lié aussi aux recherches sur la médiation, à la vulgarisation scientifique.

92. L'infraordinaire, en suivant Georges Perec, est une source infinie de discours sur le monde, de rapports au monde – une manière de chercher à habiter le monde.

93. Ce dont il s'agit de témoigner,
ce dont il s'agit de prendre soin,
ce qui tisse la trame des pratiques
et des vécus.

94. Le geste de publication vient prolonger l'enquête, plutôt que capitaliser et cristalliser quelque chose de fini : je m'efforce de garder vivant ce que le terrain a élaboré. Qu'est-ce qui reste vivant quand nous nous éloignons du terrain, à distance – quand le contact et les ressentis s'étiolent ? Qu'y avons-nous laissé ?

95. Dans le manuscrit, j'ai construit des itinéraires. J'ai traversé plusieurs fois le même terrain par des chemins différents. Je venais réinterroger de manières multiples

¹Hypnographie partagée le 25 septembre 2020 par Marc Jahjah.

²Haraway, Donna. 2016. *Staying with the trouble. Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press.

les mêmes fragments, les mêmes expériences vécues du terrain. Le troisième chemin parcouru concerne la question de la relation entre enquêtrice et enquêtés.

96. « questionner plus précisément ma discipline d'origine, la biologie moléculaire et cellulaire et ses rapports avec la société, en partant d'une analyse des pratiques de communication des chercheurs », « explorer l'hypothèse selon laquelle une communauté comme celle des biologistes moléculaires et cellulaires est structurée par les pratiques de communication spécifiques qu'elle met en œuvre ». Extraits du dossier de thèse, Mars 2008.

97. *De sciences en sciences...* (2010)³. Un point de départ : questionner ma discipline d'origine, la biologie moléculaire et cellulaire. Il m'emmènera bien plus loin, aux croisements de l'histoire, de l'épistémologie, de la philosophie et de la sociologie des sciences... avec toujours au centre la question des relations entre sciences et société. Pour une approche réflexive de la science, où communication scientifique, notamment *via* la vulgarisation, et culture scientifique auront certainement une place de choix.

98. Les sciences humaines et en particulier le domaine des études de sciences, par l'approche des sciences de l'information et de la communication, m'ont semblé offrir assez naturellement un espace de réflexivité salvateur et un lieu de construction d'un questionnement scientifique, à partir de questions issues d'une expérience personnelle. Celles-ci ont bien sûr évolué et évoluent tout au long du travail de thèse, par les lectures et dans l'élaboration d'une problématique et d'un objet de recherche⁴.

99. La question de la bifurcation ne se pose pas pour tous les doctorants et toutes les doctorantes que je rencontre, certain.es continuent parce qu'« il faut tenir » ce qui a été entamé, parfois à partir de loyautés familiales, non réinterrogées, de chemins déjà tracés que l'on suit. Le fait de « continuer » est tissé d'engagements : quand iels ont investi un certain nombre d'années dans leurs études, iels font aussi ce qui est prévu pour la suite, ne voient pas toujours comment il pourrait en être autrement et qu'iels pourraient partir de cette voie. Ainsi, la question de rester ou partir ne se pose pas pour tout le monde. En ce qui me concerne, je suis partie de la biologie, transfuge, et prise dans des conflits de loyautés.

100. Mon expérience vécue depuis la thèse est jalonnée par du harcèlement moral, des abus de pouvoir, des assignations en tant que femme à l'université, de la précarité et par le manque des conditions matérielles pour faire de la recherche – je n'ai pas de temps de travail dédié, mes enquêtes sont reléguées sur le temps personnel, qui est lui aussi bien occupé par la vie domestique et familiale. Cette expérience est l'occasion d'une remise en question plus globale de la neutralité et de l'objectivité de la recherche⁵. Elle m'amène aujourd'hui à me demander : comment faire de la recherche sur la recherche autrement, à partir de la mise en mouvement d'un changement épistémologique, ancré dans la critique radicale des sciences (*standpoint epistemology*), et fondé sur un vécu qui résiste au point de vue de nulle part ?

³ Billet d'ouverture du carnet de recherche *l'Infusoir* : infusoir.hypotheses.org/1.

⁴ *L'Infusoir*, 22 septembre 2011 : infusoir.hypotheses.org/1465.

⁵ Brière, Laurence, Lieutenant-Gosselin, Mélissa et Piron, Florence (dirs). 2019. *Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre ?* Québec, Éditions science et bien commun. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : scienceetbiencommun.pressbooks.pub/neutralite.

101. En 2008, M. commence sa thèse à partir d'une question : « que signifie être biologiste ? ». Cette question prend un autre sens pour moi aujourd'hui. A l'époque, la question que M. se pose – depuis là où elle se situe alors – concerne ce qui fonde la décision de continuer ou d'arrêter un parcours professionnel, à la suite d'études en master de biologie moléculaire et cellulaire. Elle a elle-même fait ce master avec les camarades de promotion qu'elle rencontre ensuite en entretiens. Mais elle a quitté ce parcours pour les sciences humaines et sociales, tandis qu'elleux continuent leur trajectoire de biologistes. Pour M., il y a à cette époque une rupture difficile à expliciter, elle n'a pas (encore) les mots : pourquoi rompt-elle avec un parcours ? Pourquoi bifurque-t-elle ? Et celles et ceux qu'elle rencontre, pourquoi poursuivent-ils ?

102. Dans les années 2010, de la biologie aux sciences de l'information et de la communication, M. développe une approche pour laquelle il faut qu'elle s'outille solidement sur le plan épistémologique. Elle a besoin de justifier que sa démarche de recherche a une valeur, de la légitimer (pour elle et au regard des autres) face à des méthodes et des paradigmes dominants, quantitativistes. Elle est imprégnée par exemple de la notion de biais qu'elle hérite de la biologie moléculaire. En arrivant en sciences humaines et sociales, il faut qu'elle transforme sa manière de poser ses questions, et qu'elle équipe sa façon de rentrer en contact avec son terrain.

103. J'ai été interpellée et mise à l'épreuve de ce qui émerge du terrain : j'ai appris à considérer les entretiens comme des situations de communication⁶ ; je me suis intéressée à la relation entre les entretiens et le témoignage⁷ ; et de manière plus générale j'ai relié l'expérience des entretiens aux questions que nous nous posons pour la médiation scientifique, et aux interrogations portant sur la neutralité scientifique : « la recherche peut seulement être neutre ? ». La pratique de recherche propose un certain récit sur le monde, qui n'est jamais neutre : j'interroge la manière dont nous rentrons en contact avec nos sujets de recherche - à distance, mais aussi par les instruments, les types de méthodes expérimentales ou exploratoires que nous mettons en œuvre, les questions telles que nous les formulons, etc. J'interroge la place des entretiens dans l'élaboration de nos récits.

104. Nous ne pensons jamais hors sol, mais toujours en étant reliés avec des espaces et des collectifs de recherche. A l'époque de la thèse, j'appartiens au laboratoire Communication, Culture et Société (C2So) du centre Norbert Elias, je travaille dans un laboratoire junior « Enquête sur l'homme vivant » et collabore notamment avec Julie Henry et Barthélémy Durrive. La construction de mon approche de la recherche et de l'enquête se précisent *via* des lectures et des rencontres scientifiques, dans les espaces numériques - qui sont pour moi des lieux de recherche, notamment dans les carnets de recherche, comme les *Espaces réflexifs*. L'enseignement est également un espace de réflexion et d'élaboration de mes recherches *via* l'oralité et les discussions avec les étudiantes et les étudiants.

⁶Le Marec, Joëlle. 2002. « Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites », *Habilitation à diriger des recherches*, Paris, Université Paris 7.

⁷Cordonnier, Sarah (dir.). 2015. *Trajectoire et Témoignage. Pour une réflexion pluridisciplinaire*, Editions des archives contemporaines, Coll. « Etudes des sciences et Histoire des techniques », France.

105. *D'une expérience vécue à un questionnement de recherche en sciences humaines.* Mon expérience de la pratique de recherche s'ancre dans des stages effectués en master de biologie moléculaire et cellulaire – au total quinze mois cumulés d'immersion en laboratoire⁸ dans trois laboratoires distincts. J'ai eu besoin de prendre du recul, de « prendre pour objet la science » à laquelle j'ai été formée. Pour me distancer de ma discipline d'origine, j'essaye de comprendre ce qu'est la science : dans notre formation universitaire, elle m'apparaissait comme un concept trop peu défini, rarement rapporté à une activité professionnelle, investie par des individus, au sein d'une société et de ses enjeux.

106. La thèse, c'est un itinéraire. La mienne m'a emmenée beaucoup plus loin que je n'aurais pu l'imaginer. Faire une thèse, c'est trouver son chemin et le perdre en même temps. Le perdre, tout le temps. Il s'agit de ne pas s'y perdre soi-même. Faire une thèse, c'est rencontrer des gens, rencontrer des pensées, des façons d'être, de dire, de réfléchir. Et s'arrêter sur certaines d'entre elles, parce qu'elles nous touchent, nous parlent, parce que, par rapport à nos questions, elles nous offrent une nouvelle façon de voir. En faisant ma thèse, je n'ai jamais vraiment su où j'allais. J'ai cru à un moment le savoir, et je l'ai perdu l'instant d'après. En faisant ma thèse, j'ai cru que je faisais de la science, et « seulement » de la science. J'essayais de construire un discours scientifique sur les parcours de chercheurs. Et je ne suis pas sûre de n'avoir fait que de la science ni d'avoir été uniquement à la recherche de la compréhension des parcours des autres (je suis même sûre, et depuis longtemps, que ce n'est pas le cas). Pourquoi partir des sciences expérimentales ? Ma thèse je l'ai écrite, et réécrite.

107. J'ai emprunté un premier passage depuis la biologie moléculaire et cellulaire vers un ailleurs. A l'époque, les doctorant.es rencontré.es dans l'enquête entretenaient encore une connivence avec moi, mais leurs évidences n'étaient déjà plus les miennes. Ce passage relevait à la fois d'un changement de registre de scientificité, de méthodes de recherche, de sociabilités et d'affiliations. J'ai mis, par exemple, beaucoup de temps à quitter la notion de biais, pour rejoindre les savoirs situés et l'objectivité forte qu'ils ouvrent⁹. Cette notion de biais, et l'attention aux facteurs que l'on fait varier, au cœur de l'épistémologie expérimentale, avait structuré mon rapport au réel et à l'objectivité, en particulier depuis mes expériences en laboratoire de biologie. Le passage consistait notamment à considérer que mes critères de scientificité devaient évoluer, du fait de mon changement de lieu, d'appartenance disciplinaire, de manière de questionner le monde et de le rendre intelligible. Je pourrais dire aussi : du fait de la transformation de mon mode d'existence.

108. *L'origine d'un questionnement personnel : parcours et posture*¹⁰. J'ai suivi une formation en biologie moléculaire et cellulaire, où nous travaillons beaucoup à « la

⁸Mon expérience du laboratoire en biologie moléculaire a donné lieu à la rédaction d'un article de recherche : Dullin *et al.* 2007. « Pfla triggers GABAergic neuronal cell fates in the retina », *BMC Dev Biol.* 2007 Oct 2;7(1) :110. En ligne : www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC2212653.

⁹Haraway, Donna. 1988. « Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, 14 (3), p. 575-599. En ligne : philpapers.org/archive/harskt.pdf Consulté le 28 août 2020 ; Harding, Sandra. 1993. « Rethinking Standpoint Epistemology : What is Strong Objectivity ? », in : Alcoff, Linda et Potter, Elizabeth (dirs). 1993 *Feminist Epistemologies* New York & London, Routledge, p. 49-82.

¹⁰Extrait du billet du carnet de recherche l'Infusoir : « Comment aborder la question de la responsabilité sociale des scientifiques ? » publié 29 août 2011.

paillasse », avec des pipettes, des éprouvettes, et à l'échelle du microlitre. Par cette pratique de la recherche, nous nous retrouvons pris.es dans des expériences pointues, précises, mobilisant diverses techniques que nous apprenons à maîtriser. En tant qu'étudiant.e, nous ne nous posons pas tous les jours la question des enjeux de ce que nous sommes en train de faire, loin de là. Souvent nous utilisons des *kits*¹¹ en routine, comme des boîtes noires. En fin de manipulation « à la paillasse », surtout quand celle-ci ne marche pas, nous nous retrouvons parfois à ne plus savoir exactement ce que nous avons fait en utilisant ces kits. Nous manipulons de l'ADN tous les jours. Dans les cours et les travaux dirigés que nous suivions, notamment quand il s'agissait d'aborder la question de la transgénèse (injection de gènes dans des organismes animaux ou végétaux), les limitations techniques étaient abordées alors que les limitations éthiques n'étaient que survolées. Un professeur justifiait le fait de les éluder par l'argument de la « non-compétence ». C'est finalement en allant du côté des sciences humaines que j'ai trouvé plus de réponses à mes questions. Je manquais d'interlocuteurs du côté des biologistes.

109. A ce stade :

- des outils d'analyse ont été construits au contact du terrain, pour saisir les pratiques de communication dans les pratiques de recherches des doctorantes et doctorants en biologie moléculaire ;
- une question particulière a été adressée : comment expliciter la manière dont les normes et les valeurs sont mobilisées dans les discours des doctorantes et des doctorants ?
- les entretiens sont abordés comme des situations de communication, et je continue encore aujourd'hui à développer cette approche à partir du travail d'habilitation à diriger des recherches (HDR) de Joëlle Le Marec, et de l'approche développée en STS (*science and technology studies*) avec les savoirs situés, grâce notamment au travail de Donna J. Haraway et Sandra Harding.
- la question de la réflexivité apparaît dans le manuscrit comme une manière d'interroger les impensés dans les discours, mais aussi comme une manière de réfléchir au sens des pratiques. J'ouvrirai plus tard ma conception de la réflexivité. Dans le cadre de la thèse, elle est reliée à la réactualisation du sens du métier par la mise à l'oral d'un discours sur la science.

110. La thèse est considérée :

- ... comme un savoir situé ;
- ... comme étant composée par des pratiques de communication ;
- ... comme une expérience vécue de la recherche ;
- ... comme le lieu d'expression d'un rapport aux normes et aux valeurs ;
- ... comme une activité professionnelle ;
- ... comme un discours sur la science ;

¹¹Les kits de biologie moléculaire sont des solutions commerciales proposées par certains fabricants pour simplifier l'usage d'outils de biologie moléculaire. Ils permettent d'effectuer des manipulations sans avoir à préparer ses propres solutions. Outre leur coût, les kits ont pour inconvénient le fait qu'on ne contrôle pas parfaitement la manipulation, puisque la plupart du temps on ne sait pas exactement la composition des tampons mis à disposition », source Wikipédia.

... comme l'expérience de la construction d'un rapport à la science, à la scientificité ;
 ... comme une mise à l'épreuve d'un rapport à l'écriture et à la publication ;
 ... comme l'occasion d'un rapport à la parole des autres, une parole confiée ;
 ... comme l'épreuve de l'émergence de troubles épistémologiques.

111. Les objectifs pluriels de la thèse sont inter-reliés, entremêlés.

1. *La construction d'un objet de recherche, choisir un sujet, une question.* De quoi je parle ? Qu'est-ce qui m'intéresse ? Sur quoi voudrais-je construire de nouvelles connaissances ? Un contact s'opère très concrètement avec ce sujet de recherche, qui met à l'épreuve l'épistémologie préalable et la manière dont nous entrons en relation avec notre sujet de recherche. Dans mon cas, il s'agit du rapport exprimé à l'expérience vécue de la pratique de recherche. Je précise « à distance » car cela passe par le discours. Le rapport que j'étudie ne s'exprime pas par les gestes, par le non verbal, etc. C'est un rapport qui passe par l'oralité, et qui est donc déjà à distance – *via* l'oralisation – au moment de la construction d'un discours. Ce n'est pas un discours sans terre (si je m'inspire des travaux de David Abram), c'est un discours qui est bien ancré dans une situation de communication qui est celle de l'entretien de recherche, qui m'est adressé, donc qui est aussi situé dans une relation avec une enquêtrice, que je suis, et qui va parfois mobiliser d'autres discours préexistants (que l'on peut qualifier de « convenus ») qui vont être réimportés dans la situation : des phrases qui ont déjà été dites ailleurs par la personne, plus ou moins de la même manière, et qui sont restituées dans la situation d'entretien telles quelles. Avec la pratique de l'entretien, on arrive à distinguer ce type de discours-là. La voix des enquêtés change. L'adresse va au-delà de l'enquêtrice et de la situation d'entretien.

2. *La construction d'une démarche de recherche.* Venant d'une autre discipline, l'arrivée en thèse constituait pour moi un changement de scientificité, de démarche, l'émergence d'une multitude de questionnements méthodologiques. Rien de ce que je rencontrais n'était évident : « pourquoi fait-on ainsi et pas d'une autre manière ? ». C'est à la fois vertigineux et en même temps passionnant. Sans arrêt je me demandais : « quel est finalement le propos que je vais construire à partir du discours des doctorant.es ? », « à quoi puis-je prétendre ou ne pas prétendre en reprenant leurs voix ? », « est-ce qu'en reprenant leurs voix, je suis ou non en train de faire quelque chose de problématique ? Que suis-je en train de faire dans un discours où je ne prends pas la parole en mon nom, et si je m'efface dans le discours que je construis en vue de « faire science » ? ».

112. Venant de la biologie, je devenais progressivement « chercheuse en sciences humaines et sociales ». C'était un premier trouble épistémologique. Un second trouble est arrivé, plus tard. Mon travail de recherche, en tant qu'ex-biologiste, consistait à rencontrer mes anciens camarades de promotion, pour essayer de comprendre pourquoi ils s'engageaient en biologie alors que moi je partais. Ce n'était plus évident : je faisais partie du même collectif initialement, je partais, donc le fait de rester devenait un problème, le fait de rester devenait une question. Pourquoi restons-nous ? Pourquoi partons-nous ? Et par ce travail, je me confrontais à des questions qui étaient d'abord méthodologiques et épistémologiques (comment mener un entretien, « est-ce que je suis en train de découper un espace du monde ou est-ce que j'essaie de garder

l'ensemble du tissu avec ? »). Je m'intéressais à la recherche en tant que pratique quotidienne. Mon idée suite au projet AFSSET¹² était d'aller dans les laboratoires et de demander aux doctorant.es de me raconter comment elles et ils travaillent. Comme je suis en sciences de l'information et de la communication, mon entrée se faisait par les pratiques de communication : je leur demandais de noter sur un document toutes les pratiques de communication dans lesquelles iels étaient prises au quotidien¹³. Il s'agissait des mails envoyés, des réunions avec les directeurs de thèse, cela pouvait être aussi le café pris avec les collègues : toutes les situations de communication notées sur un agenda et commentées au cours d'un entretien. Ces récits me donnaient une représentation d'un quotidien, ce par quoi il est occupé, mais aussi des attachements des enquêté.es. Car la manière dont iels racontent fait importer différemment les pluralités des composantes de la pratique. Cela permettait de percevoir comment iels considéraient et se représentaient ce qu'était le métier de chercheur.e. Si la pause-café est importante pour elles et eux, cela dit quelque chose de ce qui se passe dans la pause-café et qui compose selon eux une part du métier de la recherche. Si communiquer dans un colloque n'est pas important par exemple, cela indique que le doctorant estime qu'être biologiste c'est plutôt expérimenter à la paillasse que communiquer dans les événements scientifiques. Cela peut signifier qu'à ce moment-là de son parcours la production des résultats est centrale alors que la communication des résultats est plus annexe. Il y a une dynamique qui se met en place, une représentation par le récit de ce qui compte et de ce qui compte moins. A partir de ce qui m'est raconté, je ne peux pas dire « bon, cette personne dit que cela ça compte, mais ce n'est pas vrai, publier un article de recherche cela compte beaucoup plus que faire des expériences à la paillasse ». Je ne suis pas en position en tant que chercheuse, même si je travaille « sur » leur travail, de dire ce qui serait plus « vrai » ou plus « juste » que ce qu'elles et eux disent de ce qui importe selon eux. Ce qui m'intéresse c'est précisément leurs vécus, leurs perceptions, leurs représentations, en tension avec des organisations, des systèmes, des politiques de recherche.

¹²Le Marec, Joëlle, Babou, Igor et Faury, Mélodie, « Analyse du discours de la presse quotidienne à propos des résistances aux antibiotiques en contexte génétique et Pratiques de communications dans les pratiques de recherche », dans Schneider, D. (Dir.), *Rapport pour le programme Afsset* « Gestion biologique et sociale de la dispersion des résistances aux antibiotiques », Grenoble : Université Joseph Fourier, 2010.

¹³Méthode des agendas élaborée par Joëlle et Igor (voir rapport AFSSET suscité).

Pratiques de communication et rapport aux sciences

113. Les doctorant.es m'ont raconté que tout ne se joue pas dans la publication finale, qu'ils vont ensuite mettre sur leur CV et qui va leur permettre de soutenir avec « tout ce qu'il faut » et ensuite de se qualifier.

114. Note à moi-même : changer le rythme et les formes de l'ouvrage en fonction des pratiques de communication tracées. Toujours chercher à tisser des liens entre ces traces, ma pratique de doctorante et le processus d'élaboration de la thèse.

115. Je rassemble dans un tableau les pratiques de communication décrites par les doctorant.es au fil de leur activité quotidienne. Ces pratiques sont reliées aux expériences à la paillasse, c'est-à-dire aux manipulations en biologie moléculaire et cellulaire (les « manip »).

116. Se concentrer sur la logique de publication et non de partage me paraît consister en une inversion de logique, inversion du sens de ce qui importe au quotidien dans nos pratiques de recherche – au sens de ce qui nous tient, de ce qui fait le tissu de notre activité, le sens de notre métier.

117. Parmi les pratiques de communication qui figurent dans les agendas des doctorantes et des doctorants, j'observe des récurrences, des points communs. C'est l'agencement de ces différentes pratiques de communication qui diffère, d'une situation, d'un laboratoire à l'autre, selon les conditions de travail et la posture assignée ou adoptée par les doctorantes et doctorants.

118. Au cœur de l'enquête, je reviens au sens de nos pratiques de communication dans nos activités de recherche. Dans la texture de la question « que signifie être scientifique? » se fait sentir un au-delà : « qu'est-ce qui nous fait penser? Comment le partager? Qu'est-ce qui nous agit pour construire de la connaissance sur le monde? Comment cela se trame-t-il? Comment cela nous relie-t-il ou nous sépare-t-il? ».

119. Nous observons comment les pratiques de communication sont canalisées vers l'objectif de publication (introjection du *publish or perish*) : nous observons comment la structuration au niveau « micro » traduit des politiques de recherche « macro ». C'est intéressant : bien que nous soyons au niveau du quotidien de la pratique, nous avons accès, par la démultiplication des témoignages, à des agencements qui sont des agencements collectifs et systémiques.

120. Pour les doctorant.es, l'écriture puis la soumission d'un article pour publication représente l'expérience de l'un des principaux liens avec le fonctionnement de la recherche au-delà de leur propre laboratoire. Au cours des entretiens, la description des pratiques de communication associées à l'écriture d'articles constitue une occasion privilégiée de saisir le rapport que les doctorants entretiennent à la dimension collective de leur activité de recherche. Iels m'en rendent témoin.

121. Les doctorant.es relient une pratique de communication avec une autre, iels établissent des agencements et des hiérarchies. Les publications formelles organisent le temps et les priorités dans le quotidien des jeunes chercheur.es. Iels décrivent aussi d'autres pratiques de communication, du plus infraordinaire au plus formel et public : les collaborations, les présentations de posters, les réunions d'équipe, les discussions au café, les coups de téléphone, les mails, la lecture de la bibliographie, les colloques et les congrès, etc.

122. Je parle de l'expérience vécue, comment lui donner forme : comment part-on de nos fragments, comment raconte-t-on, comment pense-t-on ? À partir d'où, de quoi, dans quelles situations ? C'est une approche ancrée dans les STS. L'auto-ethnographie n'est pas un égo-trip comme certain.es le critiquent, ce n'est pas de la réflexivité autosuffisante. Par le vécu situé nous avons accès à des conditions historiques, économiques, politiques. Travaillée par les savoirs situés, les récits de vie et l'éducation populaire, c'est une certaine manière de raconter qui m'intéresse. J'invoque la fabulation, je vous parlerai de fabulation.

123. Les doctorant.es ne travaillent jamais seul.es à l'écriture ou à la publication d'un article. Lorsque je m'intéresse aux pratiques de communication liées à la publication, j'observe notamment les conversations avec la direction de thèse et avec d'autres membres de l'équipe de recherche, autour de ces activités particulières. La publication est aussi l'occasion de vivre l'évaluation par les pairs. Le commentaire des doctorant.es sur la publication et ses différentes étapes est l'occasion d'appréhender leur rapport au fonctionnement de la recherche, au-delà des portes de leur laboratoire d'appartenance, ainsi que leur perception du travail collectif (négociations pour le choix des signataires de l'article, relectures et corrections des premières versions de l'article, stratégie de publication mise en œuvre par le doctorant au cours de sa thèse, etc.).

124. Dans une mise en abîme qui m'intéresse tout autant qu'elle m'amuse, je choisis de structurer cet ouvrage par les pratiques de communication, pour parler de mon expérience vécue de la thèse - comme un retour sur soi à partir de l'exercice tenté avec d'autres, les doctorant.es en biologie expérimentale. Je pars à la recherche des traces, des gestes élaborés pendant la thèse, afin de l'augmenter, dans une perspective auto-ethnographique. Dans le passage à l'écrit papier, j'essaye aussi de rendre compte

de l'importance de l'espace numérique comme lieu d'élaboration : pendant ma thèse j'écris dans les carnets de recherche en ligne pour mieux penser, comme un espace réflexif interrelié que l'on ouvre pour soi et en même temps pour être en conversation avec les autres¹.

125. Analyser le quotidien au fil des pratiques de communication est une méthode issue de travaux de recherche menés depuis plusieurs années en STS². Elle s'appuie sur les travaux de chercheuses et de chercheurs qui ont montré à quel point les pratiques de communication dans les pratiques de recherche sont structurantes pour les acteurs de la recherche, et qu'elles sont même omniprésentes³. Le rapport exprimé à ces différentes pratiques de communication, au quotidien de l'activité de recherche, est relié à un rapport au métier. Il nous informe sur ce que les chercheur.es pensent faire, ce qu'ils imaginent être en train de faire dans leur métier. Je dis « imagine » parce que cela entre en conflit parfois avec les cadres, les normes ou encore les tâches assignées (par exemple dans la relation doctorant.e-direction de thèse) : des lignes de friction apparaissent.

126. Je m'intéresse aux coulisses de l'écriture et aux écritures intermédiaires : dans ce contexte, je porte une attention particulière aux carnets de recherche, et notamment aux carnets de thèse (à la fois en tant que praticienne et chercheuse). J'y vois une armature épistémologique et matérielle de la thèse. Les carnets de thèse ne sont pas un lieu d'écriture du manuscrit, mais sont bien pourtant un espace où la thèse s'écrit. Le manuscrit ne s'y construit pas morceau par morceau : le carnet devient le lieu de « l'appareil critique de la thèse » pour reprendre l'expression de Caroline Muller⁴, l'outil épistémologique qui permet de comprendre le geste de la chercheuse ou du chercheur, de contextualiser le « produit » de la recherche (si tant est que nous puissions réduire le manuscrit à un « produit »). Le manuscrit seul n'offre pas cette densité-là, cet ancrage de la démarche, le rapport au monde, la manière dont le cadre théorique a été élaboré, investi, réapproprié, etc.

127. Il s'agit de brouiller les cartes de nos systèmes de valeurs tacites : si le livre papier « vaut mieux » que le manuscrit de thèse, que « vaut » un livre papier qui ne livre pas le contenu du manuscrit – les résultats – mais qui raconte son élaboration ? J'y vois là une des dimensions de notre rapport culturel aux sciences, ou plus particulièrement de la publication dans les sciences. L'écriture que je suis en train de dérouler s'accompagne d'une réflexion sur le geste même de publier sa thèse. Ce que j'ai commencé avec Caroline Muller, Stéphanie Despret et Marc Jahjah dans le carnet en ligne *l'Infusoir*⁵. J'aimerais inter-relier les espaces de pensée et d'écriture pour densifier leur sens et

¹Dacos, Marin et Mounier, Pierre. 2010. « Les carnets de recherche en ligne, espace d'une conversation scientifique décentrée », dans Jacob, Christian (sous la dir. de), *Lieux de savoir, Gestes et supports du travail savant*, Albin Michel.

²Le Marec, Babou, Molinatti, Grégoire et Hert, Philippe. 2021. « Tentatives de clôture d'une controverse scientifique au sein d'un laboratoire ». *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, 2021, 15 (2) ; Le Marec, Joëlle, Babou, Igor et Faury, Mélodie, 2010. Op.cit.

³Labasse, Bertrand. 2001. *La Communication scientifique. Logiques et méthodes*, Lyon, Pôle universitaire de Lyon. ; Le Marec, Joëlle, 2002. « Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites », *Études de communication*, 25, p. 15-40. ; Jensen, Pablo, Rouquier, Jean-Baptiste, Kreimer, Pablo and Croissant, Yves, 2008. « Scientists who engage with society perform better academically », *Science and Public Policy*, vol. 35, issue.7, p. 527-568.

⁴Entretien du juillet 2018.

⁵Janvier 2018 : infusoir.hypotheses.org/4854 et infusoir.hypotheses.org/4919.

les rendre plus intelligibles, non pas de manière linéaire mais de manière complexe. C'est cette manière d'inter-relier les gestes et les réflexions que j'ai envie d'appeler la « recherche augmentée ». Ce n'est pas simplement technique. Le geste même d'inter-relier les espaces et les écrits nous amène à re-penser ce qui fonde nos pratiques.

128. Dans mon travail auprès des doctorant.es en biologie expérimentale je suis attentive aux singularités et aux trames systémiques : par exemple, ce que fait concrètement ce fameux *publish or perish* sur les corps et les discours des doctorant.es. « Il faut avancer » : voilà par exemple une des expressions qu'ils emploient de manière récurrente dans les entretiens. Iels témoignent de la centralité de la publication dans l'agencement de leurs activités quotidiennes. Nous pouvons ainsi faire des allers-retours de corrélation entre les politiques et l'économie de la recherche – et en particulier le développement de l'économie marchande de la connaissance via la stratégie de Lisbonne⁶, et le vécu situé et concret des doctorant.es dans leurs laboratoires. Nous pouvons mettre en regard trame systémique et vécu localisé, individu situé. Nous ne sommes pas dans l'anecdotique.

129. Il ne s'agit pas de définir *a priori* un territoire de la recherche, qui pourraient être par exemple les locaux du laboratoire : les territoires, physiques ou symboliques, émergent de ce qui est exprimé par les enquêtés.es. Les pratiques de communication sont privilégiées comme une entrée permettant d'explorer ces espaces, comme des opérateurs qui nous donnent la possibilité de nous y « promener » au fil de l'entretien avec l'enquêté. Elle nous amène à la mise en évidence de postures et d'espaces mentaux de la recherche (composés par les enquêtés). *L'espace mental*⁷ est fabriqué de concentrations, de polarités, de limites et limitations, de contrastes, d'attachements. Ces espaces peuvent être décrits par les temporalités dans lesquelles les doctorant.es s'inscrivent, les temporalités de la recherche, leurs accélérations, leurs évolutions, etc.

130. Pour entrer au contact des pratiques de communication dans l'expérience du laboratoire, j'ai mobilisé la méthode des agendas imaginée par Joëlle Le Marec et Igor Babou⁸. Elle permet d'accéder au quotidien de la pratique de recherche, et d'avoir accès très simplement à un relevé de toutes les pratiques de communication dans lesquelles les chercheuses et les chercheurs sont pris.es. Concrètement, nous avons ainsi accès à quelque chose qui n'est pas noté habituellement, qui n'est pas non plus raconté quand on témoigne publiquement de ce qu'est « la vie de chercheuse ». L'infraordinaire auquel nous touchons peut-être observé en anthropologie et en ethnologie de laboratoire. Dans cette méthode, le vécu quotidien va être thématiqué, puisque les chercheuses et les chercheurs vont commenter leurs pratiques de communication. Nous travaillons

⁶ « La stratégie de Lisbonne, ou agenda de Lisbonne, ou processus de Lisbonne, est l'axe majeur de politique économique et de développement de l'Union européenne entre 2000 et 2010, décidé au Conseil européen de Lisbonne de mars 2000 par les quinze États membres de l'Union européenne d'alors. L'objectif de cette stratégie fixé par le Conseil européen de Lisbonne est de faire de l'Union européenne « l'économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique du monde d'ici à 2010, capable d'une croissance économique durable accompagnée d'une amélioration quantitative et qualitative de l'emploi et d'une plus grande cohésion sociale ». Les moyens envisagés sont la réalisation d'une série de réformes globales et interdépendantes, alors que les actions menées par l'un des États membres seront d'autant plus efficaces que les autres États membres agiront de concert. Les champs de réforme sont l'innovation comme moteur du changement, l'« économie de la connaissance » ainsi que le renouveau social et environnemental. », source Wikipédia.

⁷ *L'espace mental de la recherche* est un concept travaillé dans le cadre de ma thèse.

⁸ Dans le cadre du projet AFSSET auquel j'ai participé (*op. cit.*).

donc non seulement avec une liste de pratiques de communication identifiées comme telles, dans un agenda, et en même temps, nous essayons d'entendre, dans la manière dont ces pratiques sont rapportées, comment cela se tisse avec le sens du métier.

Rapport aux sciences

131. J'ai exploré attentivement les normes et les valeurs dans les discours : comment les identifier, comment les repérer et quoi en faire pour dire quelque chose du rapport à la pratique de recherche.

132. Entrer non pas par les pratiques de communication pour elles-mêmes mais pour ce qu'elles laissent exprimer une certaine conception de la recherche, un certain *rapport identitaire et culturel aux sciences*.

133. J'ai étudié la construction d'un *rapport identitaire et culturel* par la pratique de recherche, par la mobilisation de normes et de valeurs dans les discours, et l'actualisation de ce rapport, en relation, dans une situation de communication, qui est celle de l'enquête, *via* une forme de réflexivité qui passe par l'oralité.

134. Il s'agit certes d'un exercice académique pour entrer dans le métier (même s'il est loin d'être suffisant), avec des règles du jeu qui sont très claires, des normes qui ont leur sens, évidemment. Mais par rapport au vécu de la pratique – qui était quand même mon objet de recherche, chez les doctorant.es en biologie moléculaire, il s'agissait d'entrer en relation avec leur vécu et de pouvoir le raconter le plus justement possible –, par rapport à ce que j'avais vécu de ce contact avec leur vécu, j'avais l'impression que le manuscrit n'était pas à la hauteur. Que cette forme-là ne suffisait pas, ne tenait pas.

135. L'intérêt pour moi dans ce travail était de répondre à ces questions : comment vient-on aux sciences ? Pourquoi y reste-t-on ? Pourquoi les quitte-t-on éventuellement ? Qu'est-ce que l'on construit comme discours à propos du vécu ? Cette approche a un lien direct avec la médiation et la vulgarisation scientifique, avec les discours que l'on construit sur la science : est-ce qu'ils sont ancrés ou non dans le vécu ? Dans quelle relation aux sciences ancre-t-on son discours public sur les sciences ?

136. La manière dont sont mobilisées les normes et les valeurs ne se situe pas uniquement dans le verbal, dans le verbatim et dans la transcription. Elle passe par l'émotion. Je prends en compte la valeur des émotions comme source de connaissances sur nos

terrains de recherche. Je me suis par exemple intéressée aux rires¹, aux silences, aux hésitations, à la communication non verbale, ces moments où « il se passe quelque chose » et que nous avons du mal à décrire autrement que par l'émotion ressentie en tant que chercheuse.

137. Dans la deuxième partie de ma thèse, je suis allée voir plus concrètement où émergeaient ces normes et ces valeurs. Par exemple, certains comportements, actions ou encore savoirs-êtres étaient systématiquement prônés. Les doctorantes et les doctorants réactualisent un idéal du « bon chercheur », à partir de l'invocation de bonnes ou de mauvaises pratiques quotidiennes et en regard de valeurs comme le désintéressement, la rigueur, l'organisation, l'anticipation, l'efficacité (« il faut avancer »), etc.

138. Comment vient-on aux sciences ? Pourquoi y reste-t-on, pourquoi les quitte-t-on ? Quels discours construit-on à leur propos à partir du vécu de la pratique ?

- > Venir aux sciences : l'initiation d'un parcours
- > Éprouver la science : l'expérience quotidienne de la pratique de recherche
- > La possibilité d'un hiatus, d'un décalage
- > Partir des sciences : les ruptures d'un parcours
- > Parler des sciences : la vulgarisation et les discours contextualisés sur la science

139. Dans les discours émergent des attachements, et parfois l'imaginaire de ce qu'est la recherche, de ce que signifient l'*objectivité*, la *vérité* – des questionnements épistémologiques apparaissent au fil des entretiens. Et il y a ce que j'ai appelé le *rapport identitaire et culturel aux sciences*², une certaine manière de se relier à une pratique et à un collectif, de s'affilier, s'inscrire dans un métier ; un rapport aux métiers pluriels de la recherche, aux différents aspects de la pratique de recherche, mais aussi à son sujet de recherche. Dans la manière de raconter la relation que l'on entretient avec son objet ou son sujet de recherche, les termes ne sont pas neutres. Les doctorantes et les doctorants m'ont raconté.

140. Je conçois le *rapport identitaire et culturel aux sciences* à la fois comme un rapport aux objets, aux discours et aux contextes, qui s'actualise dans l'entretien, en relation avec l'enquêtrice et en situation. Le *rapport identitaire et culturel aux sciences* correspond à la manière dont sont mobilisés ces discours pour donner du sens à sa pratique. Ce rapport peut être qualifié de « culturel » dans la mesure où l'on considère la culture comme « une activité qui élabore ses ressources grâce à la communication »³ et parce que « les objets et les représentations ne restent pas fermés sur eux-mêmes mais circulent et passent entre les mains et les esprits des hommes »⁴. Les discours, en

¹Billet « “[Rires] Enquêteur-enquêté : une relation pleine d'éclats”, Mélodie Faury pour L'infusoir. Vases communicants de janvier 2012 » publié dans le carnet de recherche de Marie-Anne Paveau le 6 janvier 2012 : penseedudiscours.hypotheses.org/7952.

²Le *rapport identitaire et culturel aux sciences* est un concept développé dans ma thèse (2012).

³Jeanneret, Yves 2008. *Penser la trivialité, volume I, La vie triviale des êtres culturels*, Hermès Lavoisier, Paris, p. 17 ; Jeanneret, Yves (2008). *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris, France : Presses universitaires de France, 1994, 398 p.

⁴Jeanneret, op cit. p. 14.

tant qu'objets et porteurs de représentations, si l'on suit Yves Jeanneret, deviendraient « culturels par le fait même de cette circulation créative »⁵.

141. Les entretiens me mettent en contact avec l'expression de normes et de valeurs, mais aussi avec des rapports aux normes et aux valeurs, à une relation des doctorant.es avec celles qui sont exprimées lorsqu'ils évoquent leur quotidien. J'ai commencé par repérer dans leurs témoignages tous les « il faut », « on doit », toutes les évidences, qui n'en sont bien sûr jamais, qui sont des constructions. J'étais d'une certaine manière à l'écoute de ce qui était possible ou non pour les doctorant.es dans leurs laboratoires, de leur puissance d'agir, de leur *agency*. J'entends puissance d'agir comme « joie » au sens de Spinoza. Je m'intéresse à la relation entre les normes et les valeurs vécues par les doctorant.es dans le laboratoire, et celles qu'ils portent dans leurs représentations de ce que devrait être la recherche. Cette relation – indexée par les conditions matérielles de la pratique de recherche – va tisser leur bien-être ou leur mal-être, leur joie, leur puissance d'agir ou au contraire leur impuissance et leur départ d'un parcours de recherche.

142. Des conflits de normes et de valeurs émergent dans un espace au sein duquel il y a d'une part une projection à partir des attentes du directeur ou de la directrice quant au rôle attribué à l'étudiant.e en thèse, et d'autre part une manière de se projeter ou non dans le métier de la part du ou de la futur.e chercheur.e⁶. C'est dans la différence entre espace assigné et espace projeté, qu'il va y avoir parfois des formulations de discours tout à fait intéressantes, où il s'agit de formuler ce qui bloque et frotte, voire même des raisons de quitter le métier. Un certain nombre d'entre eux ont arrêté la recherche dix ans plus tard. Pas uniquement à cause de ces frictions : nous connaissons la situation et les difficultés pour trouver des postes. Certain.es l'ont fait aussi par choix pour l'enseignement. Ceci étant, la relation entre doctorant.e et directeur.ice de thèse est l'occasion d'exprimer des attachements, le sens conféré au métier, et donne l'occasion d'entendre la diversité à ce sujet, y compris au sein d'un même laboratoire. Dès lors, il est intéressant de voir comment les individus arrivent ou non, à partir de ces singularités, à construire un espace commun, à faire équipe, à faire collectif.

⁵ Jeanneret, op cit. p. 14.

⁶ Cette projection est aujourd'hui – bien plus encore qu'il y a dix ans – compliquée par la précarité qui accompagne les parcours de jeunes chercheur.es

Espace mental et infraordinaire de la recherche

143. Votre *espace mental de la recherche*, c'est-à-dire votre représentation spontanée, cartographiée, de ce qui compose, de ce qui agence un vécu de la recherche.

144. La notion d'*espace mental* vient de l'exploration du terrain. Des récits tissés par les doctorantes et doctorants. Iels n'ont pas dessiné formellement. Iels élaborent une trame de mots.

145. Quand les étudiant.es dessinent l'*espace mental de la recherche*, iels mobilisent ce qu'iels en rêvent, perçoivent, fantasment. Iels n'ont pas encore éprouvé le quotidien de la recherche.

146. Les principaux résultats – puisqu'il (ou s'il) en faut – de mon travail de thèse consistent en l'élaboration de la notion d'espace mental de la recherche, et de celle de *rapport identitaire et culturel aux sciences*. Je les travaille à nouveau aujourd'hui : en changeant d'épistémologie, je change aussi la manière d'aborder les concepts et les termes que j'utilise, au contact d'autres travaux, d'autres pensées.

147. L'*espace mental*, c'est un espace à la fois matériel et symbolique, où les doctorant.es investissent ce qu'est ou doit être la recherche au contact d'un statut accordé au doctorant, voire d'un statut assigné dans le laboratoire. Il s'agit d'un espace en tension entre espace attribué et espace à conquérir, entre assignation et auto-assignation, en tension entre idéalisme et réalisme. Dans cette articulation entre un espace de description et un espace de justification, nous retrouvons finalement les niveaux de sens, le phénomène de signification tel que Peirce notamment l'a décrit : potentialités, relations et normes.

148. Dessiner l'*espace mental*, c'est toucher à l'interdépendance : tout est relié dans tous les sens, tout dépend de tout, tout se lie à tout, tout fait sens en relation avec autre chose. Je ne suis pas « juste » en train de faire mes expériences à la paillasse, quand je fais mes expériences, c'est lié au financement que j'ai reçu, aux résultats que je vais obtenir, à la publication que je vais écrire, aux collaborations qui m'ont permis

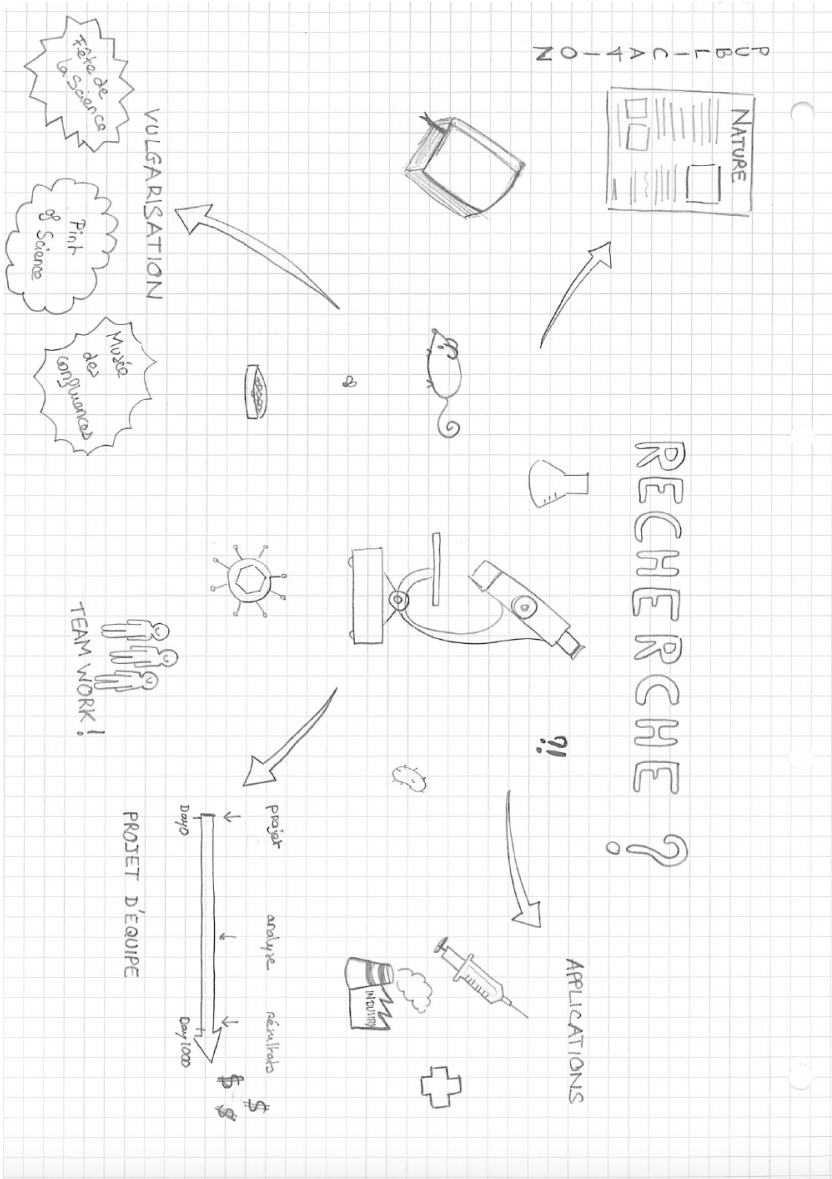
d'avoir tel *primer*¹, ou tel produit, etc. L'idée de faire dessiner les étudiant.es est venue des témoignages des doctorant.es en laboratoire. Dans ce qu'ils me racontent, j'entends ce qui importe, ce qui « agit », ce qui vient structurer leur pratique et lui donner sens.

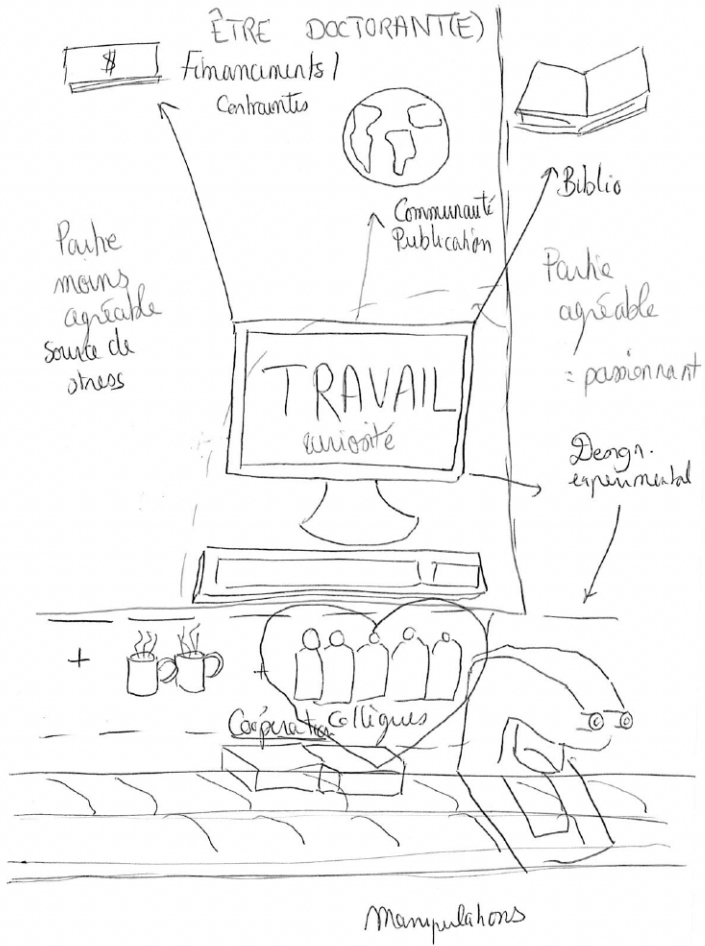
149. J'ai le souvenir de l'un de mes « aînés » m'affirmant : « passe d'abord ta soutenance de thèse, avant de penser, d'apporter de nouvelles idées ». Passer sa thèse se réduirait à un travail de révérence et de restitution de la lecture et de l'articulation de la pensée des autres. Ne pas venir avec son monde à soi. La place du sens – pourquoi nous pensons, ce avec quoi nous venons, les mondes que nous portons en tant que sujet connaissant, ce que nous voulons apporter, les engagements que nous avons – serait secondaire dans l'exercice de la thèse. Il faudrait être reconnue, assimilée par le milieu que nous souhaitons intégrer. Je n'ai pas investi l'espace de la thèse de cette manière. Grâce à l'accompagnement de ma directrice d'alors, Joëlle Le Marec, un espace différent s'est ouvert pour déployer. J'ai eu la chance d'être accueillie par une directrice de thèse qui porte la démarche réflexive au cœur de son travail, et qui met sa réflexion au service de ce qui fait sens (engagement, sens scientifique et sens politique) avant d'être au service du champ dont elle relève (agir, répondre plutôt qu'appartenir).

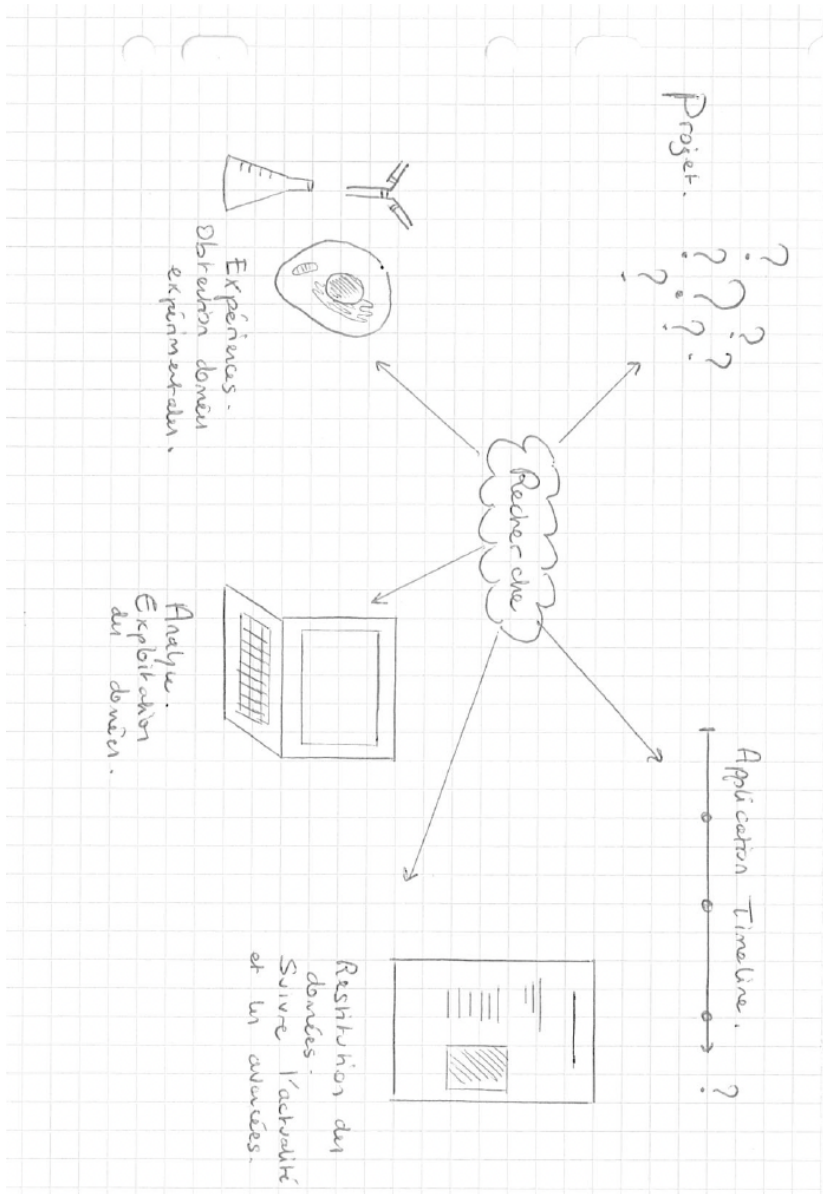
150. Avant même qu'ils soient au contact avec la recherche, avant même qu'ils vivent l'expérience du laboratoire, je leur demande « dessinez-moi ce que vous imaginez être le quotidien dans un laboratoire ». Je demande aux étudiant.es de Master Biosciences de me donner une représentation graphique, sans enjeu esthétique, de leur *espace mental de la recherche* : l'enjeu est de voir comment iels mettent en représentation, comment iels agencent. J'ai un corpus assez important de dessins de ce type. Il est intéressant de voir les liens, ces flèches dans tous les sens, ces entremêlements faits entre des fonctions, des activités, parfois des lieux (comme la salle café par exemple). Ces liens « entre » parlent de ce qui est perçu comme marginal ou central. Iels dessinent ce que Dahan et Mangematin appellent le *cœur de métier*². Entre les lignes, tant sur les dessins que dans les témoignages des doctorantes et des doctorants, s'ébauche ce qu'ils considèrent être un « bon » ou une « bonne chercheuse ». Cette représentation se lie concrètement à la hiérarchisation entre central ou marginal, temps perdu ou temps bien investi, pratique légitime ou non légitime.

¹En biologie moléculaire, un primer est un court brin d'ADN ou d'ARN synthétisé en laboratoire, utilisé comme point de départ pour l'amplification spécifique d'une séquence d'ADN cible par une technique comme la PCR (réaction de polymérisation en chaîne) ou la RT-PCR (réaction en chaîne par polymérase transcription inverse).

²Dahan, Aubépine et Mangematin, Vincent, « Recherche, ou temps perdu ? Vers une intégration des tâches administratives au métier d'enseignant-chercheur », *Annales des Mines – Gérer et comprendre*, 2010/4 (N° 102), p. 14-24. En ligne : www.cairn.info/revue-gerer-et-comprendre1-2010-4-page-14.htm.







Infraordinaire

151. Où sont les espaces pour faire valoir nos écritures intermédiaires ? Pourquoi le produit final seul nous intéresserait-il ? Ou sont les brouillons ?

152. La pensée s'élabore par l'oral, lors des enseignements que je donne aux étudiant.e.s en Master Biosciences. Des enseignements que je conçois comme des laboratoires ou ateliers, des lieux d'échanges et d'élaboration.

153. Toutes les salles de réunions, de séminaires, de colloques, avec les collègues du laboratoire « Communication, culture et société » et avec les chercheur.e.s de l'École normale supérieure et de l'Université de Lyon.

154. La distance avec laquelle je reviens à mes travaux de thèse et à toutes les traces, les fichiers, les écrits qui ont accompagné l'écriture du manuscrit, m'amène à dire quelque chose du processus de recherche, de la pratique de recherche elle-même.

155. La fin du travail solitaire : exposer son travail à d'autres regards, à ses proches, aux rapporteurs. La fin du suspense, l'arrivée des rapports. La fin de la relecture. La fin de l'oral. Le début d'autres choses : l'inscription au pôle emploi. La fin de la vie étudiante. Les fins d'une thèse.

156. Je ne sais pas ce que je fais, ce n'est peut-être plus de la « recherche académique » – et je sais que celle-ci ne me reconnaît plus, cela ne cherche même plus à se nommer, je cherche à garder l'élan et les formes de la pensée vivante, à chaque heure de journées essorées. C'est une lutte politique infraordinaire.

157. « Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? », Georges Perec¹.

158. Le jour de ma soutenance, je découvre un message sur le bureau que j'ai utilisé pendant 4 ans : « Bureau à placer. Pour que je sois assis dos à la fenêtre – collé par

¹Perec, Georges. 1989. Op. cit.

le côté au mur sur lequel se trouve l'armoire. Merci. ». Les bureaux sont des denrées rares, thèse aussitôt soutenue, bureau aussitôt remplacé. Merci, au revoir.



159. Objectifs : rendre compte d'un quotidien de la recherche et dans quelle mesure il construit et met à l'épreuve un rapport identitaire et culturel aux sciences, l'effet de l'expérience vécue sur le discours sur la science, sur la construction identitaire et les inflexions d'un parcours (transfuges et doctorants), la question des normes, de la sociabilité et de l'appropriation d'une culture.

160. Pendant quatre ans, j'ai beaucoup travaillé chez moi, dans mon salon, sur un ordinateur perché sur une table haute – relativement mal installée. J'aime aussi travailler dans la cuisine, le café ou le thé toujours à portée de main. Dans les cafés, je rencontre Joëlle Le Marec pour parler de la thèse, et j'aime y écrire, au milieu de la vie et de la ville. Les trains aussi, écrire pendant que l'on est en mouvement.

161. J'accorde de la valeur aux écritures intermédiaires, comme si leur existence elle-même me permettait, à distance de la thèse – de comprendre ce qui s'était passé alors, ce qui s'y était joué, les plis dans lesquels ma pensée, mes relations étaient prises. Garder les traces pour avoir un jour l'occasion d'entrer en relation avec l'autre que nous étions alors, celle qui tentaient de dire quelque chose, tout en sachant que sa manière de dire parlait d'un endroit du monde plié d'où elle tentait de sortir.

162. « Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie? Où est notre corps? Où est notre espace? », Georges Perec².

163. Où s'élabore la pensée et se travaille l'écriture? Le Bureau (oui le bureau majuscule), à l'École Normale supérieure de Lyon, chance rare d'avoir un espace à soi, tellement les bureaux font l'objet d'enjeux territoriaux pour les équipes de recherche

²Op. cit.

– et chance aussi de pouvoir suivre le cycle des saisons grâce aux plantes mouvantes, par la fenêtre, qui me donnent l'impression d'être sur un bateau. J'ai rangé le bureau, la soutenance de thèse n'est pas loin, je viens de déposer mon manuscrit, je replie mes affaires.



164. L'exploration décousue ou recousue du « méta » me paraît féconde quand elle nous permet de questionner les évidences, les non-dits et surtout le sens de nos pratiques. L'extrait de Perec sur l'infraordinaire est puissant dans ce sens. Puis-je me considérer moi-même comme sujet de recherche à partir d'une attention similaire à celle que j'ai portée aux doctorant.es pendant ma thèse? Quel sens cela a-t-il, c'est-à-dire en recherche, quels types de connaissances cette focale, cette manière d'être au contact me permet-elle de construire?

165. Par la question de l'infraordinaire, j'entends ce dont il s'agit de témoigner, ce dont il s'agit de prendre soin. Tobie Nathan et Bruno Latour parle des attachements, Bruno Latour nomme le *matter of fact* et le *matter of concern*³. Maria Puig de la Bellacasa va un pas plus loin avec le *matter of care*⁴, ce dont il s'agit de prendre soin dans chaque monde avec lequel vient chaque être (on voit aussi en arrière-plan la question des modes d'existences), ce qu'il s'agit d'entretenir au sens de la conversation et de la conservation, comme le dit très bien Sandra Laugier⁵

166. Les chercheur.es en STS ont de la considération pour les savoirs tacites, la matérialité des recherches – et donc aussi des nôtres en retours? Nous constituons comme objets d'étude beaucoup de choses qui sont intéressantes à re-semer dans nos propres pratiques, comme une connaissance plus consciente et plus explicite de ce qui tient nos pratiques et ce dont il s'agit de prendre soin. De ce sans quoi nous ne ferions pas

³Latour, Bruno. 2003. « Why Has Critique Run Out of Steam? From Matters of Fact to Matters of Concern », In *Critical Inquiry – Special issue on the Future of Critique*. Vol 30 n° 2 p. 25-248, Winter 2004. [Republished in Harper's Magazine April 2004 p. 15-20. Republication reprinted in Bill Brown (editor) Things, Chicago : The University of Chicago Press, p. 151-174].

⁴Puig de la Bellacasa, Maria. 2012. « 'Nothing comes without its world' :thinking with care », *The Sociological Review*, 60 :2. Consulté le 8 janvier 2022.

⁵Laugier, Sandra. 2010. « L'éthique du *care* en trois subversions », *Multitudes*, 3, 42, p. 112-125. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : www.cairn.info/revue-multitudes-2010-3-page-112.htm.

notre « production de connaissance » (s'il faut encore l'appeler ainsi) ou notre création en relation, notre élaboration de récit.

167. Le jour du manuscrit – Regarder autour. Marquer les fins, les transitions, les passages et les limites, se sentir une fois pour toute... ailleurs. Le jour où je récupère le manuscrit papier de ma thèse, cette écriture formelle, objet matériel, à distance, je ressens le besoin de regarder autour de moi. Relever les yeux. Voir le lieu privilégié de l'incubation d'un projet de recherche. Un lieu vivant, mais parfois si coupé du monde autour. Un monde en soi, duquel on se retrouve vite dehors, une fois l'incubation terminée. La parenthèse se ferme par les regards jetés ce jour-là, « le jour du manuscrit ».

168. On dit que le travail de thèse est un travail solitaire. Que l'on marche tout.e seul.e. Mais j'ai rencontré d'autres chercheurs, d'autres pensées. Et ce qu'ils m'ont apporté est inexprimable. Nous ne sommes pas si seul.es. On apprend à s'autoriser pendant la thèse. Aller au-delà des interdits, de ce que l'on apprend qu'il « faut » faire, de telle et telle manière. On peut se construire sa propre définition de ce qu'est une thèse et du rôle qu'elle joue dans notre parcours. Ce parcours nous est propre. Parfois l'écriture ne vient plus. Parfois je n'ai plus été sûre d'avoir moi-même écrit ce que je relisais quelques mois plus tard. Alors on prend du champ, on fait des pauses. Et puis on repart.

169. J'ai l'impression qu'il faudrait mieux relier ce avec quoi j'entre en contact sur le terrain avec l'historicité des politiques de la recherche. Je creuse la question grâce au travail de Rémi Barré, de Dominique Pestre ou encore de Christophe Bonneuil qui mettent les régimes de savoirs en perspective. Depuis la stratégie de Lisbonne, l'Europe se lance dans l'économie de marché de la connaissance et pense la pratique de recherche comme une pratique de production de savoirs en tant que capitaux. Les doctorant.es le vivent implicitement mais très matériellement par leur corps, leurs gestes, leurs priorités conditionnées, l'expriment dans leurs langages, dans l'infraordinaire du quotidien des laboratoires.

170. Les petites fins de chaque partie, que l'on laisse derrière soi, dont on s'allège car on les a finies, on les croit finies. Le point final du manuscrit. Qui n'est pas tout à la fin. La dernière version finale après relectures et corrections multiples. La dernière version finale après éditions multiples pour impression. La dernière version finale réimprimée après les erratums. La première version que l'on tient entre ses mains, sous forme papier. La première version-objet, extérieure à mon ordinateur. Sans compter tous les feuillets imprimés, réimprimés, raturés, corrigés, réorganisés, chiffonnés, relus. La première version matérielle, que l'on tient à distance de soi. La dernière version laissée à la bibliothèque. La dernière version pdf mise en ligne.

171. Je reformule l'une de mes questions : comment peut-on tisser « l'appareil critique », le terreau épistémologique, avec les « résultats de recherche » ? Quelles formes inventer au-delà du manuscrit « classique » ? Comment inventons-nous des manières de relier une hétérogénéité de matériaux, porteuse d'un geste qui parle plus qu'un « ré-

sultat » délié, déraciné de toutes les écritures intermédiaires⁶ qui l’ancrent dans une matérialité de l’élaboration et des relations qui la rendent possible et la contraignent ? pouvons-nous considérer les écritures intermédiaires comme autre chose que de la littérature grise, et les faire importer comme ce qui nous permet justement de rendre compte d’un processus et de situer des savoirs ?

172. Topologie ou topographie de cet autre livre – Inspirée par les écrits de Georges Perec et les travaux coordonnés par Muriel Lefebvre, par l’expérience des *Espaces réflexifs* et des carnets de recherche, par mes échanges avec Joëlle Le Marec, Baudouin Jurdant, Caroline Muller, Marc Jahjah et Eva Sandri, par la lecture de l’article de Sandra Laugier sur l’infraordinaire transatlantique⁷ je m’intéresse aux infra-ordinaires de la recherche, aux processus de la recherche et aux pratiques (de communication) qui la structure ; je m’intéresse à la manière dont je donne et je prends la parole en tant que « je » chercheuse, à la manière dont je la donne ou restitue aux personnes rencontrées sur mon terrain de recherche : sujets de ma recherche et non objets de ma recherche.

173. Le temps de la thèse est fini. Un temps long, continu, l’installation possible dans l’épaisseur des conversations et des questionnements : il a pris fin. Et avec lui un quotidien de lectures, de pensées à partir d’un sujet qui m’a occupée pendant quatre années. J’ai fini par oublier les errances pour me souvenir de la rareté de ce temps dédié à l’élaboration d’une réflexion, au tâtonnement, aux incertitudes et à la construction lente, besogneuse. Bien sûr des reliefs apparaissent, je n’ai pas vécu, mangé, dormi « thèse » pendant quatre ans, j’ai eu la chance d’y associer le travail collectif de recherche et l’émulation des échanges, au sein du laboratoire C2So « Communication, Sciences et Société », des séminaires, des rencontres, des discussions informelles ; lors de mes enseignements et des interactions avec les étudiant.es et doctorant.es en biologie notamment, en cours « Sciences et Société » ; avec l’équipe du service Science & Société de l’Université de Lyon (PRES) ; tous les échanges numérique-réels, *via* les blogs et Twitter ont joué un rôle roboratif essentiel.

174. Nous sommes en 2010, la biologie répond à des logiques capitalistes et productivistes fortes, le *publish or perish* est marqué, peut-être plus que dans d’autres disciplines. Ce qui me paraît flagrant, sans que je ne le théorise plus loin, c’est à quel point l’ordinaire, le quotidien vécu des doctorant.es (traduit-trahit j’allais dire) rend compte de cet environnement construit par les politiques de recherche, de ce dispositif, ce milieu structurant de la pratique de la recherche, de l’obtention de résultats, de la production de données et d’articles, dans le plus infra : c’est-à-dire dans le vécu, au jour le jour, des enquêté.es. Ce rapport me frappe entre politique de la recherche, régime de construction des savoirs et micro/infra, quotidien, intime presque de la pratique de recherche dans les laboratoires, celle qui ne se voit pas, celle qui ne se perçoit pas. Les langages, les esprits et les corps sont traversés par des politiques, des milieux dans lesquels ils baignent. Je pense à présent ces questions avec Stengers, Pignarre,

⁶Lefebvre, Muriel. 2013. « L’infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », *Sciences de la société*, n° 89. En ligne : journals.openedition.org/sds/203 ; Latour, Bruno et Woolgar, Steve. 1988. *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, Éditions La Découverte.

⁷Sandra Laugier, « L’ordinaire transatlantique », *L’Homme* [En ligne], 187-188, 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 03 mai 2019. En ligne : journals.openedition.org/lhomme/29239,

Guattari et Deleuze. Et notamment à partir de *La sorcellerie capitaliste – Pratiques de désenvoutement*⁸.

⁸Pignarre, Philippe et Stengers, Isabelle. 2005. *La sorcellerie capitaliste*. Paris, Éditions La découverte.

Entretiens et transcription

175. J'ai fait ma thèse sur les doctorant.es. « Sur » est un terme important. J'étais chercheuse sur les chercheuses et les chercheurs.

176. *29 février 2012.* Violence supérieure au « tu es », le « tu n'es que », qui réduit l'être à une de ses portions. Et qui n'envisage pas l'hors-champ, ce que nous n'avons pas vu que l'autre pouvait aussi être.

177. La retranscription est déjà une réécriture – qui ne s'annonce pas comme telle : je cherche une forme qui raconte en même temps la situation, la relation enquêtrice-enquêté.e, qui ne se présente pas comme une « récolte de données ».

178. Quentin exprime ses envies personnelles et professionnelles lorsqu'il définit précisément son rapport à la recherche comme un équilibre difficile entre « être passionné » et « être social, raisonné, modéré », qu'il associe à une vie saine et équilibrée.

179. Qu'est-ce signifie « faire de la biologie » il y a dix ans ? Qu'est-ce que mon expérience de thèse en sciences de l'information et de la communication dit elle aussi de ce que signifie « faire de la recherche » il y a dix ans ? Quels échos ? Quels enchevêtrements ?

180. Je vais vous raconter ce que cela signifiait de rencontrer les doctorant.es en biologie expérimentale sur le terrain, dans le cadre de ma thèse. J'ai utilisé un certain nombre de méthodes : les relevés de communication, les choix forcés, j'ai aussi utilisé les récits de vie, à plusieurs reprises, et puis des questionnaires ouverts.

181. Lorsque je passe par l'écriture, je ressens le besoin d'acter que la transcription elle-même n'est pas neutre, pas objective. Les choix de transcription que nous faisons – même lorsque nous avons l'impression de ne pas en faire, sont à questionner dans leur non-neutralité. Nous donnons toujours forme. Il me paraît essentiel de le penser.

182. Intégrer des normes est une conséquence de l'expérience vécue de la recherche. Ce que j'observe et comprends chez mes camarades en biologie, me sert à comprendre ce que je suis en train de faire et aussi ce que j'ai choisi de ne pas faire. Par contrepoint, je construis une réflexivité sur ma propre situation et sur ma pratique doctorale.

183. Ainsi, je rencontre des doctorant.es qui expriment un bien-être parce qu’iels sont complètement adapté.es, en phase avec l’agencement du laboratoire et avec la manière dont iels sont considéré.es et traité.es. A l’inverse j’entends des souffrances au travail importantes, quand les conflits de normes et de valeurs agissent. S’y ajoutent d’autres sources de souffrances comme le rythme et l’accélération par exemple.

184. J’ai choisi une nouvelle forme pour partager mes entretiens, pour ré-écrire à partir de la transcription : je raconte l’entretien à la personne enquêtée. Je lui raconte son récit. Je continue d’habiter la relation, la voix qui parle change mais l’espace où elle se déploie tente de rester un espace commun. Je TE raconte, comment je T’ai entendu.e. Ma voix dans les traces de la tienne. L’espace de l’entretien comme un espace co-construit.

185. Les lieux où se déroulent les entretiens ne sont pas anodins. Les doctorant.es choisissent de me recevoir au sein de leur laboratoire d’accueil, dans un lieu de passage où l’apercevront ses collègues, ou dans une pièce proche du bureau de leur directeur.ice de thèse, ou demandent à prendre rendez-vous à l’extérieur de leur institution, ou encore dans mon bureau. Selon les lieux, la liberté de ton et les informations confiées sur leur quotidien changent.

186. *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu est une source d’inspiration. Comment faire pour ne pas tomber dans la récolte de données détachée ? La transcription est un choix. Est-ce que je mets les hésitations, les rires, les redites, est-ce que je ré-écris ce que l’autre m’a dit pour que ce soit plus « correct » ? Ce que l’on fait pendant et « sur » l’entretien, ce sont des gestes non neutres.

187. Les envies de Daniel n’ont en quelque sorte pas d’espace pour s’exprimer concrètement : l’absence d’expression de celles-ci correspond à la difficulté que rapporte Daniel à agir comme il le souhaiterait, et à son renoncement vis-à-vis du parcours de recherche. Au moment de l’entretien, il a déjà décidé de ne pas poursuivre la recherche après sa thèse. Daniel exprime des conflits de normes et de valeurs vis-à-vis de celle de sa directrice de thèse.

188. Au cours des entretiens, je suis sensible à une forme de réflexivité à l’œuvre chez les doctorantes et les doctorants : par l’oralisation, par la mise en mot, se construisent des formulations intéressantes sur les raisons pour lesquelles iels font ce métier, la manière dont iels le conçoivent. Cette réflexivité demande un espace de communication pour exister : c’est ce que Baudouin Jurdant a travaillé dans le cadre de situations de vulgarisation scientifique, et d’autres personnes après lui¹.

189. J’ai une sorte de représentation mentale de leur « vie » dans le laboratoire. Et pour les faire parler... « pour les faire parler » le terme est là aussi un peu problématique, disons plutôt « pour créer une situation dans laquelle un discours était possible sur leur pratique » – c’est plus juste, j’utilise ce que l’on appelle la méthode des agendas, c’est-à-dire que pendant une semaine ou deux iels notent tout ce qu’iels ont fait pendant la

¹ Maillot, Lionel. 2018. *La vulgarisation scientifique et les doctorants : Mesure de l’engagement – exploration d’effets sur le chercheur*. Thèse en Sciences de l’information et de la communication, Université de Bourgogne – Franche Comté, 429 p. ; Le Marec, Joëlle et Fauray, Mélodie. 2020. *Le métier à penser – Tisser des textes avec Baudouin Jurdant*. Paris, Editions des archives contemporaines.

ne se créent pendant l'entretien, faisant l'étrangeté de la relation mais aussi de la vie professionnelle que mènent et dont témoignaient les doctorant.es qu'elle rencontre. Nous nous connaissons sans nous connaître.

192. En cours d'entretien, mes questions ou relances relatives à l'envie des doctorant.es sont fréquentes, en lien avec l'attention particulière que je porte à leur positionnement vis-à-vis de leur pratique et à leur engagement personnel, plus ou moins important, dans celle-ci.

Exemple – Relances au cours de l'entretien de Daniel

« Et t'as plus *envie* de continuer dans la recherche alors ? »

« Est-ce qu'il y en a d'autres où tu te sentais mieux, par rapport à ce que toi tu avais *envie* de faire, une façon de travailler ou... ? »

193. 29 février 2012. La violence de celui qui te dit qui tu es. « Tu es... un menteur ». « Tu es... » ce n'est pas possible de dire qui tu es. « Tu es... un imposteur ». Tu es uniquement ce que je voudrais que tu sois, ou uniquement ce que j'ai pris l'habitude que tu sois. « Tu es... un biologiste ». « Tu es un... artiste ». « Tu es... mon frère ». « Tu es... mon miroir ». A la fois la douceur et à la fois la violence. La douceur quand ce que l'autre dit que nous sommes nous renvoie à ce qu'il voit en nous, et qui nous flatte. Quand ce que l'autre dit de ce que nous sommes fait écho à ce que l'on tend à être, ce que l'on souhaite être. Quand ce que l'autre dit de ce que nous sommes rencontre ce que nous voulons, espérons être. « Tu es ».

194. Je suis allée voir des biologistes qui étaient mes anciens collègues de promotion, qui elles et eux étaient parti.es en thèse de biologie pendant que je partais en thèse en sciences humaines et sociales. Nous étions toutes et tous doctorant.es, nous nous ressemblons, nous sommes similaires, semblables quant à notre statut, notre condition professionnelle, notre parcours. Mais nous ne sommes pas dans les mêmes épistémologies, pas les mêmes disciplines, pas les mêmes laboratoires. Je suis partie de mes relations avec mes collègues de promotion comme une manière d'avoir accès à des lieux où se faisait la science actuelle, qui m'étaient ouverts par amitiés.

195. Lorsque l'ordre des êtres et des choses est explicité et/ou réinstauré par le discours, la relation avec le directeur ou la directrice de thèse est souvent convoquée par les doctorant.es. M. n'a pas encore les mots ni les cadres épistémiques pour analyser ces relations : les doctorant.es vivent des expériences de subalternisation ou des conversations quasi de pair à pair avec leur direction de thèse, selon l'organisation du laboratoire, la politique relationnelle non explicite qui anime le collectif, les matrices de dominations qui s'y déploient, les répartitions des rôles et des tâches entre doctorant.es, post-doctorant.es, technicien.nes, ingénieur.es, chercheur.es titulaires.

196. « Bah parce que, notamment UneTelle, jeune chercheuse CNRS, il s'avère que sa, enfin sa stagiaire principale, celle qu'elle suit depuis le plus longtemps, donc qui est en médecine, a très peu de temps de présence au labo, donc concrètement ses manips n'avancent pas, du moins pas énormément. Et donc elle, elle a les dents longues et elle veut publier au moins trois trucs par an, et elle a besoin de résultats. Donc elle a engagé, parce que celle qui est à l'origine de ça, non pas un, non pas deux, non pas

trois, mais quatre stagiaires, pour avoir des résultats. Vraiment dans l'optique « chair à paillasse », c'est vraiment ça. Donc... donc voilà, c'est ça, c'est qu'elle a besoin de résultats, et... sa thésarde ne lui permet pas de lui en fournir assez, donc elle cherche un moyen détourné d'en avoir. »

Entretien avec Axelle, 15 février 2010.

197. Les seules envies rapportées par Daniel sont celles de sa directrice de thèse, en lien avec une pratique fortement normée, selon des relations hiérarchiques, et un espace mental de la recherche vécu comme particulièrement contraint.

« C'est, c'est quand elle [sa directrice de thèse] a envie de discuter « ah tiens, t'as fait une TelleExpérience, envoie-moi les résultats de TelleExpérience », c'est je ne suis pas, en fait je suis moins guidé quoi, voilà. Donc ici, c'est plus des discussions sur les collaborations, sur les missions, des choses plus logistiques, enfin comment dire, les bêtises qu'il ne faut pas faire en fait. C'est, elle me dit ce qu'il ne faut pas que je fasse. [rires] Voilà. »

Entretien avec Daniel, le 8 mars 2010.

198. Les doctorant.es s'autorisent parce que nous nous connaissons au préalable, nous sommes dans un espace privilégié de conversation – au-delà même du moment de l'entretien – et de confiance. Je les écoute mais iels s'adressent à moi dans le prolongement de discussions que nous aurions pu commencer ailleurs et que nous continuerons à avoir en-dehors de l'entretien. L'espace de l'entretien est un espace de familiarité, d'amitié même dans certains cas. Cela peut paraître étonnant depuis une épistémologie liée à l'objectivité, à la distance et à l'extractivisme / extraction de données. C'est avec cette ontologie extractiviste que je cherche à rompre pour rejoindre une ontologie relationnelle.

199. J'arrive avec mes questions, je leur demande de me raconter leur expérience vécue au quotidien de la pratique de recherche, et j'essaye ensuite de trouver des « cadres d'analyse » qui assurent le statut « scientifique » de mon travail. Qu'il puisse tenir face aux critiques d'un jury de thèse, face aux cadres théoriques incarnés dans le jury. Mais au fond, ce sont les importances des doctorantes et doctorants, celles qui fondent le sens de leur engagement qui m'intéressent : pourquoi se sentent-iels à leur place en biologie, pourquoi cela fait-il sens pour elleux – alors que ça n'en fait plus pour moi ? Quelles sont les motivations, les horizons d'attente auxquels cette pratique répond pour elleux et auxquelles elle échoue pour moi ?

200. Je sens l'effet de l'entretien sur les personnes que je rencontre : l'espace réflexif et de témoignage de l'entretien ouvre à d'autres discussions ; les doctorant.es bougent, leur rapport à leur métier aussi. L'entretien, dans ce qu'il nomme, n'est pas sans conséquence, l'irruption et le corps de la chercheuse dans son terrain³ n'est pas sans effet. Nous ne pouvons pas faire comme si nous n'avions pas d'effet sur notre terrain

³Hert, Philippe. 2014. « Pour une prise en compte du corps sensible dans la recherche de terrain : un savoir communicationnel », *Questions de communication* [Online], 22, 2012, en ligne depuis le 31 décembre 2014, consulté le 22 Juin 2023. En ligne : journals.openedition.org/questionsdecommunication/6928.

de recherche, et comme si le terrain n'avait pas d'effet sur nous. Il me semble particulièrement important de le raconter. Ce sont des problématiques épistémologiques majeures de nos pratiques. Pour y entrer, la réflexivité est un seuil nécessaire mais ne suffit pas, je tente de le formuler pas à pas, dans les traces de Benedikte Zitouni, Donna Haraway, Isabelle Stengers, Emilie Hache, Maria Puig de la Bellacasa et Vinciane Despret notamment.

201. Pendant ma thèse, j'ai travaillé sur la parole des doctorant.es en biologie expérimentale, ce qui inclut une diversité de pratiques et des singularités (sujets abordés, techniques utilisées...) malgré une condition commune. J'ai travaillé sur différents moments de la découverte du métier : en thèse, les doctorant.es se construisent une identité de chercheur.e par l'expérience quotidienne de la pratique. Iels ont déjà fait quelques stages en laboratoire et ont une représentation préalable de la pratique de recherche en sciences expérimentales. Au moment de la thèse, iels vivent le quotidien, pendant trois ou quatre ans, et sont plongés.es dans l'infraordinaire. Iels éprouvent la pratique, ce n'est plus seulement une expérience projetée. Et dans le quotidien qu'iels me racontent pointent des conflits de normes et de valeurs. Iels se positionnent par rapport à leur expérience vécue, quant à ce qui fait friction, ce qui pose problème, ce qui contrarie une certaine représentation qu'iels avaient de la recherche et qui n'est pas conforme à ce qu'iels vivent en réalité.

202. J'aborderai une autre question épistémologique forte avec laquelle j'ai été obligée de me débattre à certains moments. Et avec laquelle j'ai réussi à me réconcilier à d'autres. Il s'agit de la question de l'hyper-proximité : venant de la biologie moléculaire et cellulaire, mon ontologie acquise et construite, c'est-à-dire ma manière d'entrer dans le monde et en relation avec lui, était plutôt distanciée – un rapport à distance de mes objets d'étude, qui a été bien mis à l'épreuve par ce terrain. Pour commencer parce que c'est impossible de considérer que j'étais complètement à distance des doctorant.es que je rencontrais. J'en ai fait une force épistémologique : nous pourrions parler de retournement du stigmaté épistémologique. Ce qui aurait pu m'être reproché, m'a finalement permis de me relier à une multitudes d'autres travaux qui développent cette approche-là, et qui permettent de construire un certain type de connaissance fiable d'un point de vue scientifique resignifié, en lien avec l'objectivité et la réflexivité fortes⁴.

203. Les motivations de Pauline pour la science sont liées à son histoire personnelle. Ses objectifs ont évolué au fil de sa formation. Elle découvre la nécessité d'une certaine mise à distance affective vis-à-vis de ses objets de recherche : « [...] je pense qu'il faut vraiment se méfier de l'implication sentimentale... Autant faire des choses, faire avancer la recherche en biologie, se dire qu'effectivement on va aider des personnes malades etc. Je pense que le fait d'avoir des personnes malades dans son entourage peut être une motivation, mais travailler vraiment sur ce que ces personnes-là ont, je pense que ce n'est pas forcément bon, pour soi, pour les autres, enfin, tu manques forcément de recul quand tu fais ça. » L'intérêt qu'elle porte pour la recherche en génétique au moment de sa thèse dépasse les applications des résultats qu'elle pourrait trouver : « Comprendre, juste pour comprendre la vie, même pas avec un but médical, ou en

⁴Harding, Sandra. 1993. *Op. Cit.*

tout cas, à ma paillasse tous les jours, le but médical n'est pas présent dans ma tête clairement, alors que le but de connaissances scientifiques oui, toujours. C'est vraiment ça qui me motive ».

204. Les « manips » sont souvent au centre de leurs communications avec d'autres membres de l'équipe, voire avec des personnes extérieures au laboratoire. Elles définissent même des interlocuteurs privilégiés : les doctorant.es sont en relation avec de nombreux membres du laboratoire ou à l'extérieur du laboratoire au sujet de leurs expériences. Ces interlocuteurs et leurs compétences respectives sont différents selon qu'il s'agit de parler d'aspects techniques, de mise en lien avec la bibliographie existante sur des manipulations similaires, de projets de nouvelles expériences à mettre en œuvre, de besoin de matériel, de l'acquisition de savoir-faire, etc. Les expériences sont en lien direct avec l'ensemble des activités et par suite des pratiques de communication dans lesquelles les jeunes biologistes sont pris. Dans la vie du laboratoire, elles occupent une position centrale du fait du temps et du budget matériel qui leur sont consacrés. Elles sont assurées par les technicien.nes, les ingénieur.es de recherche, les étudiant.es en stage, les doctorant.es et post-doctorant.es, les chercheur.es et enseignant.es-chercheur.es, ainsi que ponctuellement par certains directeurs et directrices de laboratoire.

205. Les choix forcés permettent de demander aux personnes que l'on rencontre de se positionner, pour exprimer un rapport au métier et à la science qu'elles ne formuleraient pas spontanément. Il est difficile d'adresser directement un questionnement en entretien sur « qu'est-ce que vous pensez de la manière dont on construit la vérité en recherche ? » par exemple. Les choix forcés consistent en deux propositions, non dichotomiques, qui ne sont donc pas opposées l'une à l'autre, mais qui vont poser problème. Aucune des deux ne va être satisfaisante, par exemple : « la thèse est une situation idéale pour faire de la science », *versus* « la thèse ne constitue pas un travail de recherche en soi, il faut un poste permanent pour connaître « vraiment » ce à quoi correspond « faire de la recherche ». En général, les doctorantes et les doctorants que j'ai rencontré.es n'étaient d'accord ni complètement avec l'une, ni complètement avec l'autre, et cette tension suscite un discours d'explicitation. Pour expliquer pourquoi iels vont finalement choisir plutôt l'une que l'autre, iels vont reformuler pour essayer d'obtenir une proposition qui correspond le plus possible à ce qu'iels vivent, ce qu'iels ressentent et pensent. De cette élaboration émergent des informations sur la représentation qu'iels se font du métier, de leur condition, de leur position au sein du laboratoire.

206. « Après les techniciens, quand on leur demande, ils souffrent pas mal du fait de tourner, et ils aimeraient bien qu'on tourne peut-être tous les deux ans parce que justement, même si en un an tu as le temps de comprendre un sujet, t'investir dedans et cetera, comme ils n'arrêtent pas de changer et que vous avez tous quand même des thématiques différentes, ils passent du coq à l'âne. Et même si en un an, ils s'investissent plus dans un sujet, que s'ils étaient sur une plate-forme par exemple, et bien cela reste difficile d'intégrer toutes les données, de se faire au modèle, au système d'étude. Donc eux aimeraient peut-être bien élargir la période de rotation. Mais là pareil, les chefs d'équipe veulent que ça reste en un an. Parce que, par exemple,

quand tu as un thésard – une thèse c’est trois ans –, s’il fait trois ans, c’est deux ans et demi de manips et au moins il peut voir trois techniciens différents. Alors que si tu tournes tous les deux ans, ton thésard ne verra qu’un technicien. Donc si tu tombes les deux ans où c’est un technicien, soit qui n’est pas compétent sur un domaine qui est super important pour ton thésard, soit qui n’est pas le stakhanoviste mais plutôt la personne qui fait des horaires normaux, c’est plus dommageable pour le thésard. Donc ils disaient « ben non, il faut tourner ». »

Entretien avec Quentin, le 9 juin 2009.

207. M. a un intérêt pour le contact avec – plutôt que l’accès à – une réalité qui n’est pas la sienne et dont les doctorant.es en biologie témoignent. La manière de créer les conditions du témoignage et le statut de ce témoignage l’occupent et la préoccupent. C’est ainsi qu’elle en travaille la question de la réflexivité dans la rencontre avec un.e autre que soi-même. La rencontre avec un.e autre que soi-même se pose aussi à sa propre échelle, en termes de posture de chercheuse : elle navigue entre une identité qu’elle (dé)laisse (« biologiste moléculaire ») et une identité qu’elle tente de rejoindre (« doctorante en sciences humaines et sociales »). Ces deux parts dialoguent, se frottent, s’opposent parfois. Une posture de biologiste moléculaire qu’elle est en train de quitter, pas complètement, et qu’elle essaye de remettre en question, de remettre sur l’ouvrage, pour endosser pas à pas une autre scientificité, et tenter de la vivre profondément : celle de l’enquête et de la recherche en sciences humaines et sociales dans le domaine des STS.

208. Faut-il considérer les entretiens comme un « matériau » ? Ou est-ce qu’au contraire, pour moi aussi c’est une expérience ? Vous voyez que je m’intéresse à leur expérience, et j’en ferais un matériau ? La thèse est pour moi aussi une expérience de recherche. Je ne sais pas si vous me suivez... je ne sais pas exactement jusqu’où aller dans le récit de... parce que finalement, aujourd’hui, ce qui reste comme récit d’une thèse, c’est un manuscrit de thèse. Un manuscrit de thèse, ce sont des résultats, extraits d’une réalité, pour dire quelque chose sur le réel. Mais tout le vécu de la construction de ce récit a disparu. Toute la relation et la co-construction qui a permis... notre interdépendance a disparu. Je deviens l’autrice d’un document dont je ne suis pas la seule autrice en réalité. Il y a d’autres voix que la mienne. Cela pose des questions de propriété intellectuelle, d’appropriation. C’est pour cela que je parle d’extractivisme, parce que lorsque l’on considère les pratiques, les modes de publication en science, cela pose ces questions. Ça pose ces questions à tous les niveaux. Nous en sommes tellement imprégnés que c’est naturalisé.

209. L’encadrement des stagiaires et des thésards est au centre de ses préoccupations et de ce qu’Axelle déplore dans le fonctionnement de son laboratoire : « par exemple quand elle prend un stagiaire de Master, et c’était sûrement mon cas quand je suis arrivée, même si je n’avais pas forcément de recul, elle prend de la main d’œuvre pour faire des publications, elle ne prend pas quelqu’un qu’elle a envie de former. Enfin, peut-être un petit peu, mais ce n’est clairement pas le but principal. Quand elle prend un stagiaire de Master, c’est pour faire du volume, elle le voit comme sa « force de frappe », c’est son mot. » Plus généralement, c’est la relation pédagogique

qui lui paraît indissociable de la pratique de recherche : « moi qui suis extrêmement attachée à l'aspect enseignement et l'encadrement des thésards et des stagiaires, c'est quelque chose qui me révolte complètement. Ce n'est pas qu'elle hein. Je veux dire, en ce moment, tous les chercheurs du labo ont au moins trois, voire quatre stagiaires, ce que je considère comme complètement anormal. [...] Moi ce qui me plaît dans ma thèse c'est la partie monitorat, enseignement : quelle que soit la suite de ma carrière ce sera forcément avec une partie importante d'enseignement. Soit enseignement dans le secondaire, soit enseignement dans le supérieur. »

210. Le mode de fonctionnement du laboratoire, c'est que tous les techniciens tournent – il doit y avoir sept techniciens, et tu crois que c'est valable aussi pour les assistants ingénieurs. En fait, ils tournent. En gros, ils sont sept ou huit, et il y a six équipes. Et ils tournent en permanence entre les équipes. Donc ils restent un an dans les équipes et après ils tournent. C'est un système qui a été mis en place pour deux raisons. Ils n'ont pas tous les mêmes compétences. Certains sont super forts en biologie moléculaire, d'autres super forts en biochimie, d'autres super forts en hybridation in situ, histochimie, et du coup tu sais que si tu l'as dans ton équipe tu peux lui demander. Tu sais que cette année-là, si tu as des manips, si tu sais que t'as quelqu'un qui est super fort en hybridation in situ et bien, c'est l'occasion ou jamais de placer toutes tes manip's d'hybridation in situ, voilà. Si tu veux faire de la bioch' cette année-là, tu peux toujours la faire toi-même et demander des conseils à la personne, ils ne sont pas... C'est-à-dire, tu as quand même le droit de discuter avec elles, elles bossent pour le labo. Tu sais que tu auras du mal à le mettre à plein temps sur une manip' que toi tu fais, parce qu'elles travaillent déjà pour une autre équipe. Mais après elles peuvent toujours te donner des conseils, t'épauler, si elles te disent « la semaine prochaine je fais une manip' », tu te débrouilles pour faire ta manip' en même temps qu'eux font la leur. Alors que quand ils sont dans ton équipe tu peux carrément dire « fais-moi la manip' » et voilà. Tu ris.

211. Pauline porte un œil critique sur l'encadrement de son Master, puis de sa thèse, mais aussi sur les relations inter-individuelles dans et entre les laboratoires, et un regard tranché sur la recherche : « par rapport à l'encadrement de ma thèse : c'est clair, ce n'est pas comme ça que je vois la relation entre un thésard et une directrice de thèse. Par exemple je trouve qu'on n'a pas du tout assez d'interactions, sur le plan scientifique et sur le plan technique, ma chef n'est pas quelqu'un d'extrêmement présent, et ça me pèse vraiment. » Elle ajoute : « c'est de l'arrivisme toujours, enfin, les gens font passer leur carrière avant l'aspect humain, il y a sûrement des raisons, il faut dire que c'est très difficile de faire une carrière dans la recherche. Donc si tu n'es pas un peu un loup, tu as un peu de mal à y arriver, il faut aussi un peu écraser les autres parce que sinon, ça ne passe pas. Mais je trouve ça dommage que la sélection se fasse comme ça. Ce ne sont pas les meilleurs scientifiques qui arrivent aux plus hauts postes, mais ceux qui ont les dents les plus longues. » Proche des mouvements de syndicats, elle exprime à plusieurs reprises un fort intérêt pour les questions de gouvernance et un mécontentement quant aux modes de fonctionnement de la recherche : « Enfin, les chercheurs en biologie, je les trouve très peu concernés par très peu de choses en fait, le manque d'intérêt est flagrant [...] en ce moment, on est dans un contexte un peu particulier parce qu'il y a la refonte de l'unité, toutes les équipes en gros, c'est

remis à plat et reconstruit. Ça leur prend énormément de temps, d'attention, et donc finalement les questions plus générales [...] ils s'en fichent complètement... ».

212. La majorité des doctorant.es rencontrés.es sont d'ancien.nes camarades de promotion, avec qui j'ai suivi mes études de Licence-Master en biologie moléculaire et cellulaire. Mes entretiens s'ancrent dans des situations d'hyper-proximité, dans le sentiment de partager une réalité commune : ce que l'on croit se souvenir d'avoir partagé ou que l'on suppose être connu parce que l'on a suivi un parcours de formation en partie commun. Je pense au travail de Niels Anderson, *Le Hobo*, conseillé alors par Joëlle Le Marec, qui m'a autorisée à imaginer qu'il y avait quelque chose à faire dans cette proximité. J'ai pu assumer que je ne suis pas à distance du terrain, et tirer une force épistémologique de ma relation avec les enquêtés.es. Je suis partie de cette proximité, en la questionnant toujours, partant du fait que la relation enquêtrice-enquêté.e structure la dynamique d'entretien, et que la dynamique implicite-explicite des discours fait partie de mon objet de recherche ». Il ne suffit pas de déclarer que la relation est au cœur de la construction de savoir, il me faut élaborer pas à pas, quant à ce que cela permet de co-construire comme connaissances et dans ce que cela empêche aussi ; contextualiser et dénouer un discours critique sur la construction des savoirs, intégrant la question de la subjectivité, de la distance, de la proximité et de la scientificité des savoirs fabriqués.

213. Revenir à la condition des doctorant.es : multitude de gestes esquissés qui importent, nouer les reprises aux métafragments. Je suis appelée pour réfléchir à l'amélioration de la condition des doctorant.es dans un laboratoire de biologie où s'exprime de la souffrance au travail. Iels ont lu ma thèse. Intentions : 1. Présenter les témoignages réunis pour la thèse, dans d'autres lieux, pour démontrer les problèmes systémiques, non réductibles aux relations interpersonnelles (et notamment encadrant.es-encadrés.es) ; 2. Désamorcer les conflits interpersonnels ; 3. Analyser collectivement et de manière systémique, les contraintes, les environnements, les milieux dans lesquels nous sommes pris.es et pliés.es ; 4. Créer de nouvelles alternatives et des capacités de réponse, à partir de tiers médiateurs (des ateliers) ; 5. Synthétiser la situation, exorciser ce dont on ne veut pas : les actants (ou « êtres ») en présence (qui nous possèdent et nous font agir) que l'on ne souhaite pas voir habiter dans nos laboratoires ; 6. Créer un horizon désirable, à partir des Communs – s'appuyant sur ce qui nous importe (*matter of care* – qui nous tiennent et auxquelles nous tenons) et sur ce que l'on souhaite activer dans le laboratoire ; 7. Comment cela se traduit-il relationnellement ? Revenir aux situations. Partir des intentions et du statut de la thèse, dans un parcours individuel d'une part, et d'autres selon des enjeux portés par les directions de thèse.

214. Est-ce que je fais relire ma thèse ou au moins les entretiens aux doctorant.es ? Est-ce que j'attends de savoir ce qu'ils en pensent avant de soumettre le manuscrit ou de publier ? S'ils ne sont pas d'accord avec ce que j'ai écrit, qu'est-ce que je fais ? Est-ce qu'ils co-écrivent avec moi ? Peuvent-ils être co-auteurs de mes textes ? D'un point de vue relationnel, le travail que j'ai mené en thèse ne m'a pas satisfaite. La propriété intellectuelle de l'enquête est attribuée à la personne qui soutient. D'une certaine manière, j'ai extrait du terrain des paroles qui m'avaient été confiées, à partir

d'une relation préexistante de confiance et/ou d'amitié. Ce qu'ils m'ont raconté l'a été parce que nous nous connaissions au préalable. La manière dont ils me parlent est conditionnée par cette relation, je ne peux pas en faire abstraction, m'en abstraire, dire « je suis extérieure, ma présence ne compte pas », je ne suis pas témoin d'un discours qui existe dans l'absolu. Comment rendre compte des conditions de production du discours ? Qu'est-ce que je raconte sur les conditions d'existence de ce discours ? Quelle est la valeur de ce que je dis à partir de ce discours et à quel moment suis-je dans l'extractivisme ? A quel moment mon rapport aux doctorant.es se réduit à une relation de production ?

215. Avant chaque entretien, la proposition est faite aux doctorant.es de choisir le lieu de celui-ci. Ce choix éclaire certains implicites et les hésitations des doctorant.es à formuler des prises de position, ou encore la manière (adresse à l'enquêtrice, hauteur de la voix, etc.) dont ils s'expriment au cours de l'entretien. Le lieu de l'entretien peut devenir signifiant lorsqu'il est mis en lien avec le contenu même des entretiens.

Doctorant	Lieu de l'entretien sur les relevés de pratiques de communication
Pauline	Parc en extérieur à distance du laboratoire
Eléonore	Bureaux vers machine à café
Quentin	Bureau de l'enquêtrice
Axelle	Bureau de l'enquêtrice
Florent	Bureau de l'enquêtrice
Daniel	Salle de réunion proche des locaux de son laboratoire
Laurent	Salle isolée en dehors du laboratoire
Lucie	Salle informatique de son laboratoire
Lucie 2	Bureau de l'enquêtrice
Eléonore	Bureau de l'enquêtrice
Philippe	Salle café ouverte (lieu de passage) puis salle de réunion de son laboratoire isolée (changement à cause de l'environnement bruyant du premier lieu)
Solenne	Lieu de passage machine à café

INTER

Entretien Agenda avec Axelle 15 février 2010

AXELLE

Ce sont les échanges de mails, les contacts dans le cadre professionnel avec des gens, et tous ce qui a rapport avec le travail et échanges scientifiques ?

Tout ce que tu veux me raconter en fait...

D'accord. Alors, je vais commencer par lire ce que j'ai noté...

Si tu veux, on reprend un par un et tu...

Oui, je t'explique.

Tu commentes, voilà. Oui, tu m'expliques comme ça, super.

Alors lundi, j'ai travaillé avec C. et P., donc ce sont mes deux directrices de thèse, sur la rédaction de la discussion d'un article, dont je suis premier auteur, qu'on voudrait soumettre bientôt. Donc... ça a été... voilà de la rédaction conjointe, à trois devant un ordi, en discutant de tournures de phrases...

Vous êtes à quel stade de cet article ?

Ben discussion c'est un peu la dernière étape, donc on le met en forme, en vue de l'envoyer d'ici une à deux semaines, voilà.

Donc toute la partie, intro, tout ça... ?

Voilà, tout ça, tout ça, c'est rédigé, c'est écrit, ça fait un bout de temps qu'on a mis les résultats en forme, que j'ai fait les figures, tout ça, et maintenant c'est la discussion, à tête reposée, avec les résultats bien en tête, qu'on rédige. Et c'est vrai que dans l'équipe c'est quelque chose que... autant on nous demande d'écrire, enfin de faire des figures, d'écrire les résultats, de tout mettre en forme, matériel et méthode, intro, autant la discussion, c'est quelque chose qu'on fait plutôt ensemble. Et il y a un sacré remaniement aussi des résultats qu'on a pu écrire ou des matériels et méthodes, on nous laisse faire un premier jet et puis après... c'est copieusement rougi et corrigé, voilà.

D'accord, et les résultats ce ne sont que tes manips, ou alors tu as travaillé... ?

Non, ce ne sont que mes manips. En fait, c'est un travail qui s'est déroulé depuis que je suis en master 2, un travail qui a commencé à ce moment-là et qui s'est poursuivi pendant ma thèse, qui n'est pas vraiment ma thématique de thèse, mais bon c'était une question intéressante qu'on s'est posée et du coup ça s'est continué sur cette première année de thèse ; et là ça donne matière à faire un article, donc voilà.

Ok, donc là c'est vraiment la finalisation ?

Oui finalisation d'article. On ne l'a pas encore soumis à quelque revue que ce soit, donc ça va être le premier envoi quoi.

Et alors ça se passe comment quand vous travaillez, vous vous mettez toutes les trois devant l'ordi, vous... dans un bureau ?

Ouais c'est ça, donc on se met dans un bureau, le bureau de ma chef, C. et P. sont dans le même bureau, on se met derrière un ordinateur, et puis, soit à partir d'une nouvelle version, soit comme ça de but en blanc, généralement c'est C. qui écrit, nous on fait des suggestions, mais généralement, il y en a un qui se lance pour écrire quelque chose et puis après on remanie le matériau. Voilà. Et puis après généralement, moi j'apporte ma biblio pour... qu'on regarde dans les papiers en même temps. Mes versions papier. Donc voilà.

Et ça, ça a pris... ?

Ça a pris... un peu plus de trois heures. Sachant qu'avant on a aussi un tout petit peu remachiner les tournures de phrases dans les résultats qui posaient problèmes la dernière fois. Tourner autrement pour éviter certaines questions peut-être un peu gênantes. Donc oui, sur trois, deux-trois bonnes heures non-stop. Voilà.

D'accord. Et quand vous travaillez sur l'article, c'est de visu à chaque fois ?

C'est-à-dire ?

Vous vous voyez ?

Non. Alors en fait, les premières fois, quand j'ai dû faire ma première version, je l'ai faite dans mon coin. Ensuite... il y a quelque chose qui ne me plaît pas trop mais qui se fait beaucoup dans l'équipe, c'est-à-dire que comme moi j'ai du boulot, C. et P. vont sur mon disque où j'ai stocké mon article, ma version, tout ça, et elles me disent que dans la semaine elles vont regarder et elles le manipulent, elles font une autre version quoi, qu'elles appellent la version 2. Et elles l'ont refaite à leur sauce, elles ont souvent effacé des paragraphes entiers à moi, pour dire la même chose mais à leur façon, et voilà, donc elles remanient elles-mêmes, d'une façon qui est certes plus publiable, mais qui n'est plus la mienne. Donc c'est vrai que du point de vue interaction, ça prend moins de temps pour elles que de m'attendre quand je n'ai pas de boulot et j'en ai plein, mais c'est peut-être moins constructif pour moi. C'est-à-dire que je ne vois pas tout le processus qui consiste à écrire à leur façon, qui est plus publiable, donc il faut que je compare ma version à moi et la version à elle et que je me dise « bon, effectivement c'est plus efficace », mais... en même temps je n'étais pas là pour la correction, donc... voilà.

D'accord. C'est quand tu manipes¹ en fait... ?

C'est-à-dire que je suis un peu tout le temps aux manips, là au stade où j'en suis, j'ai des manips, si je veux juste faire de la manip bête et méchante pour avoir des résultats, avec toutes les données qu'on va stocker, c'est des cerveaux², donc entre tout ce qui est la découpe, les immuno³, c'est pas moi qui les fais les immunos, après les comptages, tout ça, faire des comptages dans le cerveau, réaliser des maquettes, monter des trucs, ensuite traiter les données informatiquement, ça j'en ai pour au moins quatre mois. J'ai plusieurs manips en parallèle, donc c'est sûr que, si je veux... mais j'essaye de l'éviter au possible, je peux faire juste ma chair à paillasse pendant quatre-cinq mois, et voilà. Donc c'est sûr que... comme elles, elles ont tout intérêt à ce que j'avance dans mon boulot, et qu'en parallèle il faut qu'il y ait un article, il faut qu'il soit écrit, c'est rentable [hésite à prononcer le mot] cette façon de faire, elles écrivent de leur côté et moi je continue de mon côté. Voilà. [Sourire puis rires].

¹ « Maniper » signifie faire les expériences de biologie moléculaire à la paillasse et vient de « manipuler ». Les manipulations à la paillasse sont couramment appelées « manips » par les doctorant.es.

²Le matériel d'étude d'Axelle est constitué de cerveaux de souris.

³Il s'agit d'immuno-marquages.

D'accord. Elles travaillent à deux, toujours comme ça ?

Souvent oui, souvent. Parce que C. c'est... elle est maître de conférences, donc elle est à moitié en cours, à moitié au labo. P. est chercheur CNRS récemment recrutée, ça fait deux ans, et donc elle a plus de temps au labo et elles ont pris l'habitude de vraiment travailler l'une avec l'autre, surtout que là elles sont toutes les deux mes directrices de thèse, et... c'est souvent P. d'ailleurs qui pousse C. à avancer un peu plus parce qu'elle a les dents longues et qu'elle a besoin de publier, voilà donc... c'est elle qui pousse un peu à la publication et à tout ça. Voilà. Donc du coup elles travaillent beaucoup à deux, ne serait-ce que pour la rédaction du projet d'équipe pour l'AERES par exemple, elles ont beaucoup travaillé en commun, avec aussi un chercheur de l'équipe... elles ont surtout rédigé le projet à deux, ensuite elles l'ont regardé avec D., un troisième chercheur. Elles ont fait des répétitions ensemble à l'oral pour l'AERES où ma chef, A. présentait. Mais donc ça, ce n'était pas cette semaine, c'était la semaine d'avant. Mais bon, oui c'est un travail conjoint, ce n'est pas juste la chef d'équipe dans son coin.

D'accord. Et sinon tu interagis toi avec les deux ?

Alors, non. Parce qu'en fait, je l'ai compris que récemment, ma thématique de thèse intéresse surtout ma codirectrice, c'est-à-dire P., la jeune chercheuse CNRS, tandis que ma chef de thèse C. n'est pas extrêmement intéressée par ma thématique de thèse, du coup, c'est vrai que j'ai tendance à plus communiquer avec P., c'est-à-dire que quand je vais spontanément présenter mes résultats à C., elle n'est pas spontanément super intéressée, youpla c'est la fête, donc bon...

Et tu dis que tu l'as compris récemment, il y a un truc qui... ?

Parce que j'en ai parlé avec P. et je lui ai dit, « Écoute, pfff, j'ai l'impression, aux trois dernières réunions qu'on a faites, que C. n'est pas passionnée par les résultats que je lui montre », et elle m'a dit que c'était sans doute parce qu'elle s'était d'avance non investie dans ce sujet-là, parce qu'elle pensait que c'était l'affaire de P., plus son domaine, et du coup, elle se sentait moins concernée. Donc ça ne vient pas nécessairement que de mes impressions, ça vient aussi... de P. qui me l'a dit [sourire] donc voilà.

D'accord, donc ça s'est confirmé...

Oui, oui, oui. Non, mais je pense que c'est normal, un chef d'équipe ne peut pas chapeauter tout le monde. Mais bon, voilà quoi. Donc au niveau communication, dans ma thèse, c'est vrai que ce n'est pas idéal. La communication, que ce soit sur mon travail, sur mes résultats ce n'est pas...

ce n'est pas non plus l'horreur hein, si je veux aller leur parler, je peux leur parler, mais l'intérêt, que ce soit au niveau par exemple... me fournir des articles biblio⁴ ou être disposée à écouter ce que moi j'ai à dire sur des articles de biblio, ce n'est vraiment pas le top ça. C'est-à-dire que... je n'ai pas l'impression que si je viens sans résultat dans le bureau... j'ai l'impression que je vais déranger un peu quoi. Bon, ce que j'ai matérialisé dernièrement, conceptualisé, c'est que je n'ai pas l'impression de parler science pendant ma thèse, en dehors de présenter des résultats et dire « Ah ça varie dans ce sens-là, ça varie dans ce sens, on pourrait écrire ça dans tel papier », sinon pas de discussion globale sur le fond, sur ma thématique. Ce qui est un peu frustrant somme toute quand on est en deuxième année de thèse, on a envie de savoir où on met les pieds quoi.

Tu n'as pas d'autres occasions ?

Bah, je peux discuter justement avec D. qui est quelqu'un de très intéressant, et lui est justement est beaucoup plus... prêt à écouter, ou prêt à interagir, à discuter, sans forcément... puisqu'on ne travaille pas du tout dans le même modèle, je veux dire, il n'en a rien à faire de mes résultats, enfin, il n'en a rien à faire, non c'est intéressant, parce qu'on peut interagir, voir les similarités. Mais, oui, il est intéressant dans le sens où c'est lui [insiste sur « lui »] le premier à m'avoir fourni des bouquins, des publi⁵, sur les thèmes qui l'intéressaient. Voilà. Donc j'ai quand même quelqu'un à aller voir si je veux. Mais c'est assez délicat, parce que si je passe trop de temps dans son bureau... mes directrices de thèse vont se demander ce que je fous là-bas, alors c'est vrai que bon... *a priori* je n'ai pas tant de raisons que ça d'interagir avec lui. Voilà.

D'accord. Et il y a d'autres thésards, dans ton équipe ?

Alors, oui, il y a beaucoup d'autres thésards, c'est-à-dire qu'on est actuellement... 5 thésards, pour... deux statutaires, réels, c'est-à-dire qu'il y en a un autre qui est, enfin... non j'oublie toujours la partie humaine, on est 6 thésards, dont 5 sont encadrés par deux personnes. C'est-à-dire que... oui il manque B., donc très récemment, plus que quatre, parce que B. a soutenu il y a deux semaines. Mais donc il y a deux semaines, C. encadrerait 1, 2, 3, 4 thésards. Voilà. Avec l'aide d'autres personnes ou pas.

D'accord, extérieures ?

Internes à l'équipe. Pour 4 internes à l'équipe, pour une externe à l'équipe, voilà. Donc c'est vrai que ça fait beaucoup de gens. Donc en termes d'encadrement... en fait, ce qui se passe c'est que tout est un peu à la bourre,

⁴La bibliographie constitue l'une des étapes centrales du cycle de la recherche.

⁵Désigne « publications », c'est-à-dire les articles scientifiques publiés dans des revues spécialisées.

donc... elle est obligée de mettre un gros coup de bourre pour ce qui est de rédiger les thèses, encadrer tout ça, ce qui prend bien deux-trois mois et là, on ne peut vraiment pas reculer, on ne peut vraiment pas repousser, et pendant tout ce temps-là où elle s'occupe de la thèse de quelqu'un, ça met complètement en *stand-by* les articles des autres. Et c'est un retard qui s'accumule, ce qui fait qu'on a toujours l'impression, que c'est toujours le thésard qui est le plus avancé... enfin qui a le droit aux in..., oui au temps qui est accordé, ce qui est un peu normal finalement, mais, du coup par rapport à des gens dans le laboratoire qui encadrent chacun juste un thésard, c'est vrai qu'on voit la différence. En termes de qualité d'encadrement, de temps, de discussion. Et puis ce sont aussi des thésards qui ont un peu plus l'impression de savoir où ils vont, où ils mettent les pieds, plutôt que... se diriger en espérant d'apercevoir la lumière au bout du tunnel [sourire]. Mais... que disais-je ? Voilà.

(...)

Tout le monde est dans les mêmes locaux maintenant ?

En fait, on était dans les mêmes locaux avant, parce que c'est une UMR qui comprend pas mal d'équipes. Mais du coup oui, maintenant on est même juste dans un même bout de couloir, donc géographiquement au même endroit.

Ok. Et vous avez beaucoup d'interactions ?

Justement, moi j'essaye de développer ça, parce que... en théorie on fait des réunions d'équipe où on est tous présents, on fait des choses qui sont quand même globalement assez différentes, il y a des points... justement, mon sujet de stage, c'est le sujet sur lequel on se rejoint, mais concrètement, c'est vrai qu'on a des thématiques assez différentes, et hormis les réunions d'équipe, pour l'instant – après c'est une soudure encore jeune – on n'a pas des masses d'interactions. J'essaye d'aller plus interagir au cas par cas avec D. , mais hormis ça, c'est vrai que pas énormément.

D'accord. Des réunions d'équipe, tu en as eu une dans la semaine ou... ?

Alors il y en a eu deux, c'est exceptionnel, d'habitude le rythme c'est plus une fois par mois. Mais là c'était justement sur la problématique sur laquelle je travaille, il y a eu un peu de nouveauté, donc... on en a eu deux cette semaine. Une formelle et une plus informelle. Voilà.

Et ça change quoi entre... ?

Alors réunion d'équipe formelle... c'est... on était tous réunis, y compris les stagiaires, parce qu'il faut dire aussi qu'en ce moment hormis les thésards, on a 4 stagiaires, donc on a doublé la taille de l'équipe en termes de gens qui manipulent. Donc là, on était... pour donner une idée de la taille de l'équipe, j'aurais dû commencer par ça... donc... 1, 2, 3, 4, 5, je vois 5 statutaires, 5 thésards et 4 stagiaires, 9 étudiants. Plus J. qui est technicienne-ingénieure, elle n'est pas ingénieure, elle est technicienne, qui fait les manip d'immunohistochimie. Et voilà. Donc du coup on se réunit dans la bibliothèque, et ça commence par une sorte de bilan financier, bilan des... bon pas des congrès en ce moment parce qu'on n'a pas de sous donc de toute façon on ne peut pas y aller, mais des appels d'offres, appels à projet, s'ils soumettent une offre, peut-être qu'ils vont avoir des sous pour mener à bien un projet, enfin ils font un peu... ils regardent un petit peu ce qu'il serait intéressant de faire pour avoir de l'argent. Voilà, ça c'est le début, c'est plutôt entre les statutaires, nous on n'a pas trop grand-chose à dire, vu que ce n'est pas nous qui rédigeons les projets, et ensuite généralement, on passe à une partie scientifique, s'il n'y a pas d'autres sujets qui sont évoqués. Une partie scientifique, c'est un intervenant qui choisit – ou pas trop, de présenter ses résultats. Et du coup on en discute entre nous.

D'accord. C'est un tour de rôle imposé ou comment ... ?

Alors, ça dépend, c'est-à-dire que souvent, comme c'est C. qui choisit la date, donc la chef d'équipe choisit la date de la réunion, elle l'annonce à tout le monde dans un mail pour savoir si tout le monde peut venir, généralement, elle vient te voir, dans nos bureaux, elle dit « bon il me faut un intervenant pour le tant, par exemple Axelle est-ce que t'as des résultats à présenter parce que bon, voilà c'est plus ou moins à toi de présenter, ça fait longtemps que t'as pas présenté », on fonctionne comme ça. Là, en l'occurrence, elle a demandé à D. de présenter ses résultats, et comme moi ça fait très longtemps que je n'ai pas présenté mes résultats et que j'avais envie de le faire, je suis allé voir D. pour lui dire « écoute, on bosse plus ou moins sur la même thématique, est-ce que ça te dit que je présente quelque chose après toi, 10 minutes, histoire qu'on alterne un peu, et qu'on montre qu'on est en synergie », et du coup, on est allé le dire à C., et ça a fonctionné comme ça. Voilà.

D'accord. Et les informelles ?

Informelles, c'est tout con, on avait réservé la salle pour une heure et demie, moi j'ai fini, j'avais vingt minutes de présentation à faire, j'ai dû contracter en dix minutes, parce qu'il y avait d'autres gens qui arrivaient

après, ce qui fait que C. a envoyé un mail après pour dire, « et pour ceux que ça intéresse, on va continuer une petite discussion sur le sujet de la dernière fois », c'était deux jours après, dans mon bureau, là-dessus. Ça c'était avec ceux qui choisissaient de venir, donc on était une petite demi-douzaine. Mais pour ce qui est plus informel, c'est quand on va nous-mêmes dans le bureau de la chef, pour discuter de tel ou tel problème, soit de protocole, de question existentielle qu'on se pose sur nos thèses, ça peut même être les pauses clopes où on parle science, ce sont vraiment des interactions libres, on est assez libres d'interagir hein. Ça il n'y a pas de problème. C'est juste l'intérêt chez les gens que tu suscites, il n'est pas forcément à la hauteur de ce que t'attendais, mais sinon on est capable d'aller poser à peu près n'importe quelle question, il n'y a pas de problème.

Tu as l'impression que c'est un peu trop... ce n'est pas assez naturel ?

Il faut... mais de toute façon on me l'a beaucoup dit quand je suis arrivée, les étudiants en thèse me l'ont beaucoup dit et je me rends compte que c'est très vrai, si on va de nous-mêmes solliciter de l'attention, c'est con, on a l'impression vraiment de fonctionner à l'affectif, tu vois, si tu ne te manifestes pas, si tu ne montres pas que tu es là, si tu ne vas pas rappeler tous les jours « Oh, oh, je suis là, je fais mes manip ! », spontanément la chef, à part une fois tous les deux mois, elle viendra pas te voir, elle passe... d'un côté ça confère une grande liberté, une indépendance dans tes manip tout ça, mais d'un autre côté, ça nous laisse des fois nous enfoncer, soit dans l'indifférence générale, soit dans l'erreur, parce qu'on n'a pas assez parlé, qu'on ne savait pas, du coup, c'est mitigé comme effet. Mais c'est vrai que moi, ça m'est arrivé de croiser ma chef pendant un mois dans les couloirs et que jamais elle ne me demande où j'en étais dans mes manip, voilà. [Rires].

Et ce labo-là, tu y étais allée... ?

Ce labo j'y étais allé de moi-même parce que j'avais eu deux des membres de l'équipe en cours, donc R. et C., la thématique m'intéressait, j'y suis allée en Master 2, pendant un stage de 4 mois, que j'ai plus ou moins prolongé pendant 5 mois pendant les vacances. Où là dès le début, j'ai dû plus ou moins me débrouiller toute seule, mais c'est vrai que c'était une thématique qui me plaisait et qui me plaît toujours d'ailleurs, et du coup j'ai décidé de continuer en thèse. Donc oui, j'avais déjà eu un aperçu du fonctionnement et qu'il fallait beaucoup de motivation, il ne faut pas décrocher, et il faut toi-même te mettre la pression, parce que ce n'est pas quelqu'un d'autre qui va te la mettre. Voilà.

Et la neuro, tu as découvert avec les cours que ça te plaisait ?

Oui, voilà.

Parce qu'au début, tu es venue dans cette formation pourquoi ?

Parce que... c'était une formation intéressante pour faire de la recherche ensuite. Et quand je suis arrivée, mon désappointement a été assez énorme, quand j'ai vu que c'était de la biologie moléculaire et cellulaire, parce que l'ADN, en long, en large et en travers, ça m'a très vite lassée, notamment en L3, où je me suis demandé ce que je faisais. Mais c'est vrai qu'après on a eu des cours plus diversifiés, là il y a des choses qui m'ont beaucoup plus intéressée, notamment les neurosciences.

Tu es venue pour la recherche.

Je suis venue pour la recherche, voilà.

Ça faisait un moment que tu voulais faire de la recherche ?

Oui ça fait vraiment un moment. Je pense que c'est depuis le lycée. Je ne sais pas... si d'ailleurs je me souviens quand on était au collège, on avait une journée pour un métier, et je devais déjà penser à la recherche à ce moment-là parce que j'avais demandé à visiter l'Institut Pasteur, à Lille je crois, enfin bref j'étais allée dans un laboratoire de recherche sur les plantes. Je me souviens qu'ils avaient cultivé des petits bouts de plantes sur des boîtes de Petri, ça m'intéressait déjà à ce moment-là. Voilà. Donc oui c'est, c'est quelque chose qu'il y a depuis longtemps. Et oui délibérément cette formation, c'est ma mère qui m'a un peu poussée à m'inscrire au concours, parce que moi, je visais l'INA, l'INA-PG au début, et, pour moi cette formation c'était inaccessible, et c'est elle qui m'a dit, « ça ne mange pas de pain, l'inscription est gratuite, inscris-toi », et du coup c'est venu comme ça.

On va reprendre le déroulé...

Le fil. Alors du coup, bon j'ai fait un turet. Lundi, il y a eu dans l'après-midi la rédaction de la discussion. Le matin, j'ai fait des petites manips, petites mises à jour de mails, petites découpes de cerveaux, enfin du travail de paillasse, sans spécialement de contact. Ensuite, au niveau des mails... j'ai relu ton mail et... ce n'était pas des mails vraiment actifs, j'ai reçu des mails avec des appels d'offre de bourses de mobilité, donc ce sont des mails qui viennent de l'administration de l'université. J'ai reçu... là, c'était plus actif, une réponse à quelque chose que j'avais demandé, un mail d'un

collègue de ma mère – ma mère est prof de physique-chimie, et je lui avais posé des questions de chimie orga⁶, en rapport avec mon travail, et elle a contacté un collègue à elle, qui m'a envoyé le lien vers un logiciel qui pouvait éventuellement me servir, donc voilà. Donc j'ai eu un mail de ce monsieur-là. Et j'ai eu aussi un mail de ce collègue, auquel je n'ai pas répondu, qui était une proposition de symposium, plutôt adressée à des titulaires, parce que nous on n'est pas encore assez matures pour faire des symposiums, c'était un mail de quelqu'un du labo. Qui n'est pas dans l'équipe, mais qui est dans le laboratoire. Voilà pour les mails que j'ai reçus lundi.

Donc ce genre de mails là, tu les lis ?

Je les lis, pour me tenir un peu au courant d'éventuels congrès qui pourraient avoir lieu sur une thématique qui m'intéresse, mais ils ne me sont pas adressés parce que ce n'est pas moi qui vais aller monter un symposium, mais je les lis pour me tenir au courant. Et les appels d'offre, bourses de mobilité, il n'est pas spécialement question que je bouge pendant ma thèse, donc... j'ai regardé vite fait, mais ce n'est pas très conséquent.

Et quand tu bosses le matin comme ça à la paillasse, ou dans la journée, tu es toute seule, ou tu es avec d'autres personnes ?

Il m'arrive de croiser des gens, mais ce que je fais nécessite que je sois toute seule, sinon... quand je compte des neurones, je ne peux pas trop discuter avec quelqu'un d'autre. Pareil quand je suis devant le cryostat, il y a des gens qui passent pour dire « coucou », mais pas plus que ça quoi. C'est vraiment des manips dans son coin, sans vraiment d'interaction.

Que tu fais de A à Z en fait, tu fais de la première étape à la dernière, ou il y a des choses que tu... ?

Alors la seule chose que je ne fais pas au laboratoire, ce sont les immunohistochimies. C'est-à-dire que je fais toute la partie sur le comportement, tout ce qui est traitement de données sur le comportement, tout ce qui est euthanasie, alors les euthanasies on le fait à plusieurs parce qu'il faut perfuser l'animal, il faut être au moins deux. Donc ça c'est quelque chose en commun, d'ailleurs je n'euthanasie pas que mes animaux, parfois j'aide des gens qui en ont besoin. Ensuite, tout ce qui est découpe de cerveaux... c'est moi qui le fais, et ensuite je demande à E., la technicienne, si elle a le temps ou quand est-ce qu'elle peut me faire des immunos, donc je lui mets les boîtes avec les lames que je voudrais qu'elle passe au frigo, elle les fait et quand elle les a fini, elle me les rend. L'immuno, c'est la seule chose à

⁶Chimie organique

laquelle je ne participe absolument pas, et après tout ce qui est comptage de cellules, tout ce qui est traitement de données cellulaires, c'est moi qui le fais aussi.

D'accord. Donc E., là elle est cherchée des immunos principalement ?

Voilà, elle fait que ça. Mais c'est vrai qu'elle a pas mal de boulot, ça lui suffit, parce qu'on est au moins quatre, on a doublé la taille de l'équipe en termes de manips avec les stagiaires.

Et d'ailleurs, les stagiaires interagissent avec toi, ou ils sont sur ... ?

Ils sont sur leurs thématiques. Parfois, ils viennent me demander des conseils en termes de protocole, de truc à faire, de solution à préparer, mais en général, ils ont tous plus ou moins été recrutés par P., donc ils vont lui demander. Sinon non ils sont sur leur thématique, et c'est moi, parce que je suis curieuse sur ce que font les gens, qui ai dû leur demander quel est leur projet, parce que ça n'avait pas été expliqué en réunion d'équipe. On nous a dit au mois de décembre qu'il y aurait 4 stagiaires qui viendraient au mois de janvier et voilà. Mais leurs thématiques de recherche n'étaient pas forcément non plus arrêtées. Là, elle a changé du jour au lendemain pour deux des stagiaires, donc... on ne sait pas trop ce qu'ils font, on ne nous communique pas énormément ce qu'ils font, peut-être à la fin de leur stage, mais pour l'instant c'est assez obscur. On fait des réunions entre étudiants pour ce qui est l'occupation de la salle de manips parce qu'on pas se permettre de se monter dessus, mais je n'ai pas énormément de communications avec eux.

D'accord. Donc là non plus au niveau communication, enfin discussion sur les sujets il n'y a pas eu trop ... ?

en fait, c'est mal vu, on ne m'a pas du tout consultée, j'aurais bien aimé prendre un stagiaire, ça ne me dérangeait vraiment pas, quelqu'un qui fait des manips qui vont te servir et avec qui tu peux interagir, expliquer ton boulot, c'est quelque chose que j'aime bien. Mais sur les quatre stagiaires, personne n'est venu me dire, « est-ce que tu veux en encadrer un ou une ? ». Donc dans la mesure où chacun a déjà son encadrant, il y en a deux qui sont encadrés par P., et deux par B., qui est le thésard qui a soutenu et qui maintenant est parti en pseudo-post-doc, justement pour encadrer ces deux stagiaires... ils ont chacun leur référent. Donc je ne vais pas aller les voir pour leur dire « alors, ça se passe bien, tu as un problème avec ça ? », enfin je le fais, mais quand les autres ne sont pas là, parce que ça peut être considéré comme de l'ingérence. Et oui, grosso modo, je n'ai pas trop à me mêler de projets de recherche qui ne me regardent pas, enfin c'est comme ça que ça va être ressenti. Si je pose la question on va me

répondre, mais spontanément les gens ne vont pas me parler de ce que font leurs stagiaires. Voilà.

Ok. Donc ça c'était le lundi, il y avait d'autres choses peut-être ?

Non, le lundi c'est début de semaine, donc ce n'est pas très... mardi, ce n'était pas énorme non plus, pareil, j'ai pas mal manipulé, j'ai compté des cellules pendant huit heures. Et... j'ai eu P. qui est venue me voir devant le microscope pour me dire qu'elle avait envoyé l'article, donc ce qu'on avait fini de rédiger plus ou moins la veille, à des chercheurs qui sont dans le laboratoire, mais extérieurs à notre équipe, qui travaillent plus ou moins dans le domaine que concerne l'article, et à qui on a envoyé l'article non finalisé, mais quand même bien dégrossi, pour qu'ils nous donnent leur avis dessus. Avant toute soumission à des vrais journaux. Donc elle m'a demandé si j'étais d'accord pour qu'on envoie à ces deux personnes du laboratoire, j'ai répondu « oui ». Et donc elle a envoyé l'article à reviewer⁷ à ces gens, de façon informelle. Et P. m'a aussi envoyé un mail, suite à ma requête, avec des données expérimentales à elle, d'un papier publié, pour que je regarde deux ou trois trucs dessus, et que je puisse répondre à une question que je me posais. Voilà.

Ok. Et donc ce sont les seules personnes que t'as vues parce que tu es dans une salle noire avec ton microscope ou... ?

Non je suis dans une salle qui est un peu isolée, elle n'est pas noire, elle est sombre, elle donne accès au couloir principal, où là j'ai accès aux bureaux, à la fois de mon équipe et d'autres gens du laboratoire, mais c'est vrai que je suis au fond d'une salle, derrière le microscope, et qu'on ne me voit pas de l'entrée de la salle. Donc... il y a des gens qui passent, qui vont qui viennent, mais on ne parle pas tellement de science, c'est plus « bon ça va Axelle, tu n'en as pas trop marre ? ». Après, c'est sûr, je fais des allers et venues à mon bureau, je regarde mes mails, je discute, je peux faire des petites pauses clopes avec les uns et les autres, mais c'est vrai que quand j'ai compté huit heures devant le microscope je ne sais pas trop ce qui s'est passé ailleurs dans le reste du labo. Voilà.

Et le midi, pour manger, ça se passe comment ?

Alors, le midi généralement je prends un sandwich à la cafétéria qui est en face, la cafétaria de l'université, et on mange ensemble dans un petit espace, au premier étage du laboratoire, où il y a des tables, des chaises, et on peut manger, ensemble. Généralement, on descend à plusieurs pour manger à ce moment-là.

⁷Le principe du *peer-review* ou évaluation par les pairs est au cœur de la validation (avec ou sans modification) des articles avant leur publication, et est une étape centrale de la constitution des faits scientifiques par le collectif des experts d'un même sujet.

D'accord. Vous passez vous cherchez comme ça.

Voilà, mais on se voit dans les couloirs hein, on est tous dans des bureaux adjacents, les étudiants, on est tous dans des bureaux côté à côté donc... tu ne restes pas une heure sans croiser quelqu'un ou qu'il y ait quelqu'un qui vienne te taper sur l'épaule, ou... voilà.

Il y a une bonne ambiance, alors ?

Alors entre étudiants, ça dépend. Il y a des étudiants qui sont... notamment une étudiante qu'on ne peut pas trop encadrer. Mais bon... c'est un peu la guerre froide, c'est-à-dire qu'on préserve les apparences, on ne va pas se disputer devant les chefs, mais bon, c'est un peu la guerre froide. Sinon, je m'entends bien avec un thésard un peu plus âgé du labo. Oui, il y a généralement une bonne ambiance d'entre-aide, même avec les stagiaires qui viennent d'arriver, il n'y a pas de problème. Après, c'est sur des trucs plus professionnels, vis-à-vis des chefs, par exemple moi j'ai quelques rancœurs vis-à-vis de mes chefs, c'est vrai que parfois il y a une ou deux remarques qui m'échappent comme ça, ce n'est pas l'ambiance rêvée, mais... on a globalement une ambiance assez sympathique dans le labo, ça nous est arrivé souvent d'aller boire des verres entre gens de l'équipe. Donc c'est globalement assez cordial.

Et là, avec la thésarde avec qui... c'est la guerre froide, il y a eu un événement particulier qui a déclenché ou... ?

Ah, c'est tout un ensemble de choses... C'est une thésarde qui fait à la fois médecine et son travail de thèse. C'est-à-dire que... elle est là beaucoup moins souvent, et en fait ce qui se passe, c'est que... elle fait ses manips, elle fait un peu technicienne si tu veux, elle fait ses manips, mais toute la partie traitement de données, toute la partie rédaction d'articles ou de posters, c'est sa chef, donc P. qui le fait, ce qui fait qu'effectivement, elle a déjà un article publié dans une revue assez chouette, mais ce n'est pas elle qui l'a écrit, et elle est là un tiers de temps, trente pourcent du temps que nous passons au laboratoire, et c'est vrai que... ça, plus d'autres choses... la façon qu'elle a d'être très péremptoire alors que... cette nana se vante d'avoir jamais fait de biblio si tu veux, donc c'est des choses qui te heurtent un peu quand toi tu passes une semaine à faire de la biblio pour essayer de faire ton boulot correctement, et qu'elle arrive à faire un article et que les chefs disent [voix plus grave] « fantastique cette fille ! », alors que cette nana n'y connaît vraiment pas grand-chose. Donc voilà, c'est un problème de... oui de jalousie un petit peu par rapport à... bah tout simplement à l'attention qui est accordée à cette nana, alors qu'on pense juste qu'elle ne le mérite pas. Voilà. C'est un peu cabinet de psychanalyse là, hein ? [Sourire].

Non. Tu me dis que ce que tu veux [rires].

Du coup, on en discute surtout entre étudiants, voilà, on ne va pas la pourrir devant quelqu'un d'autre, mais c'est ce qu'on pense quoi, voilà.

Et avec les autres étudiants ça se passe bien globalement ?

Oui, oui ça se passe bien, ça se passe bien. C'est-à-dire qu'on va... mais même avec elle, si elle a besoin d'une machine à un moment, je ne vais pas faire exprès de la prendre pour l'empêcher hein, ça reste raisonnable, mais disons que ce n'est pas notre amie quoi.

Alors mardi du coup, les cellules ?

Mardi c'étaient les cellules oui, ce n'était pas très... c'était un peu répétitif, comptage automatique de cellules avec juste grosso modo ces deux interactions là, avec P.

Mercredi. Donc mercredi matinée avec réunion d'équipe. Où là, ce que je te disais, j'ai présenté, ça devait être vingt minutes, c'était plus dix minutes, devant tout le monde, les choses que j'avais trouvées en faisant de la biblio. Voilà, donc ça a pas mal intéressé les gens, parce qu'après j'ai des stagiaires qui sont venus me voir en me disant, « ah, c'était intéressant ce que t'as montré », donc j'étais assez contente. Ensuite... échange... donc l'après-midi...

Juste pour la réunion d'équipe, comment ça se passe, est-ce certains interviennent pendant la réunion et vous avez une discussion qui suit ou pas ?

Alors ce qui se passe, c'est un peu ce que je t'ai dit tout à l'heure, c'est que ça commence par les bilans financiers, bilan des différents congrès et/ou appels d'offre, ensuite on passe aux points scientifiques, c'est-à-dire qu'il y a quelqu'un, ça a commencé par D., qui expose son truc avec un support *powerpoint* devant tout le monde, donc là on peut poser des questions pendant l'exposé, c'est libre, donc lui ça a duré à peu près quarante minutes, ensuite moi j'ai présenté ce que j'avais à dire, donc ça a suscité des discussions dans la salle, des gens qui ont émis des hypothèses, tout ça. Et donc on a discuté entre nous, et les stagiaires aussi peuvent poser des questions, enfin c'est vraiment libre, on est dans une salle, une table en U et on interagit comme ça. Et on a dû sortir de la salle finalement assez précipitamment parce que c'était l'heure de la libérer, mais bon, j'ai eu le temps de présenter ce que j'avais à dire.

Et ça t'a été utile du coup la présentation... ?

Ça m'a été utile parce que ça m'a permis d'avoir un retour... sur ce que pensaient les gens un petit peu. Enfin voilà, en fait c'est quelque chose

qui se rapporte à ma thématique, mais que j'ai exploré, une question que j'ai explorée... en allant chercher des données dans des vieux papiers. J'ai repris ces données, j'ai un peu décalqué ces données, et essayé de faire une synthèse de mon côté en répondant à une question que je me posais, donc vu sous un angle différent, et ça a fait sortir des choses. Du coup, c'était quelque chose qui s'articulait complètement avec ce qu'avait trouvé D. En fait. D. est venu me voir en me disant, « écoute, j'ai trouvé quelque chose d'assez sympa ». Et du coup, même si ce n'est pas censé être mon rôle, moi je me suis dit « ouahou, c'est vraiment sympa », et je suis allée regarder dans des articles, chercher des données, pour essayer d'aller un peu plus loin dans ce sens-là. Du coup, je voulais présenter ça, voilà. Mes chefs n'étaient pas au courant d'ailleurs que j'avais fait ça, du coup j'ai présenté ça.

Et elles ont dit quoi ?

Que c'était intéressant, voilà, que c'était intéressant. Mais... grosso modo, ce que je trouve c'est que ça n'a pas suscité l'espèce de brainstorming général que ça aurait suscité si ça avait été le thème bateau de l'équipe, qui les intéressent plus apparemment que le mien. Bon ok, tant que je ne vais pas présenter de gros résultats sur la table, avec des petits tests, des machins comme ça, ça reste au stade d'hypothèses, de pistes exploratoires et ça ne les intéresse pas spécialement. Voilà. Donc ça, c'était pour la réunion d'équipe.

Et après j'ai reçu un mail avec mon article commenté par une des chercheuses à qui on l'avait envoyé. Donc qui avait été très rapide puisqu'on lui avait envoyé la veille. J'ai lu ses commentaires, je suis allée la remercier dans son bureau parce qu'elle n'est pas très loin, c'est quelqu'un avec qui je m'entends très bien, qui est très gentille. Je l'ai remerciée d'avoir relu l'article, je lui ai dit que ça allait beaucoup m'aider ses commentaires. On a reçu un mail de C. qui nous annonçait la date de la prochaine réunion formelle, et qui nous disait aussi qu'il y aurait une petite réunion informelle le vendredi, pour continuer la discussion. Entre étudiants, on s'est envoyé un mail pour programmer une réunion entre nous pour l'occupation des salles d'un part et une formation à un logiciel d'exploitation de données, qui est mis au point par un ingénieur du labo et qui nous sert à peu près à tous dans l'équipe, aux étudiants, pour le traitement de données. Du coup, il proposait une remise à niveau qu'on a fait ce matin. Et donc c'était un mail de rappel, « voilà, n'oubliez pas que lundi matin on a la réunion. »

C'est l'ingénieur qui fait la formation ?

Ouais, c'est-à-dire que c'est lui qui met en place le logiciel à notre demande, enfin les scripts de traitement de données, c'est lui qui les met en place, et du coup il y a une interface qui nécessite deux-trois explications. En fait à l'origine, c'est moi qui lui ai demandé, « est-ce qu'on ne pourrait pas faire

une formation pour un : nous remettre à niveau ; deux : que les stagiaires qui viennent d'arriver puissent comprendre quelque chose ? ». Du coup, c'est tombé ce lundi, donc on a tous assisté à cette formation, tous les étudiants. Et ensuite, j'ai reçu un mail pour la journée de sensibilisation à la valorisation de la recherche, mais je n'y ai pas répondu. Et sinon, qu'est-ce que j'ai marqué ? J'ai lu des publis, j'ai compté des neurones et j'ai fait de la biblio, voilà.

Ça ce sont des choses qui reviennent régulièrement ?

Les phases biblio, ce n'est pas spécialement très... en ce moment j'en fais beaucoup parce que justement je me pose deux-trois questions existentielles. Enfin, il y a deux ou trois hypothèses qui nécessitent que j'aille creuser dans de la biblio des années soixante-dix. Du coup, ça prend du temps, et puis ça m'intéresse, donc j'en fais beaucoup. Au détriment peut-être de mon travail manuel. Mais... généralement, j'essaie d'alterner, parce que c'est un peu soulant à la longue de juste compter des neurones et couper des cerveaux, j'essaie d'alterner les deux. Mais oui, mon travail au labo c'est ça, couper des cerveaux, compter des neurones, faire du comportement, et traiter des données.

Et tous les aspects te plaisent ou tu as des préférences pour... ?

Je ne suis pas dégoutée par le travail manuel, enfin je veux dire, faire du comportement, être avec mes souris, même enfermée trois heures avec elles à les regarder se balader, ce n'est pas ce qui me dérange. Même couper des cerveaux j'aime bien. Aligner des tranches de cerveaux, je trouve ça joli. Compter des cellules c'est un peu rébarbatif, surtout en mode automatique. J'aime bien traiter des données aussi parce que c'est ce qui fait sortir des résultats – ou pas, donc c'est intéressant, non... globalement le travail me plaît, c'est juste la longueur que ça prend, par exemple entre le jour où je décide de lancer une manip et le jour où je peux avoir des résultats en termes cellulaires, j'aurais des résultats comportementaux avant, à échéance d'à peu près un mois des résultats comportementaux et trois mois après, j'ai les résultats cellulaires globaux. Donc c'est vrai que tu attends quatre mois avant d'avoir une vue d'ensemble de ta manip, tout ce que tu peux en tirer, c'est parfois un peu long. Quatre mois, c'est dans le meilleur des cas.

Et c'est long pourquoi ? Parce que tu as...

Parce que tout simplement, le comportement ça prend du temps, c'est-à-dire que... il faut des protocoles qui prennent à peu près un mois, le temps que ta souris arrive, qu'elle s'acclimate, que tu leur injectes un produit, le temps de faire ton comportement qui dure parfois une semaine, ensuite tu

attends un peu, tu leur fais un test, tu les euthanasies. Voilà, ça prend un mois. Et ensuite, il faut préparer les cerveaux, les couper, compter, enfin attendre que J. puisse te faire toutes tes immunos, avoir le microscope suffisamment longtemps pour pouvoir tout compter, traiter tes données, tout reconstruire et du coup, oui ça prend du temps. Tout simplement à cause de la dimension manuelle et parce que... tu ne fais pas que ça non-stop quoi.

Donc en fait c'est un cycle que tu refais régulièrement ?

Alors généralement, on se débrouille pour faire se chevaucher des manip différentes qui prennent parfois moins de temps, ce qu'on appelle les « side projects », c'est-à-dire que, oui, enfin moi c'est ce que je me dis, je n'ai pas envie d'être que sur une manip et tout le temps faire la même chose, si je peux avoir quelque chose à côté, qui me rapporte une collaboration avec quelqu'un d'autre, qui me rapporte soit des résultats, soit mon nom sur un papier, soit... juste l'impression de faire quelque chose d'autre, dans ce cas-là je ne me prive pas. Donc c'est vrai que ce genre de petits coups de main à d'autres gens, que ce soit compter leurs neurones, les aider dans telle procédure comportementale, ça m'a valu pour l'instant trois papiers où j'ai mon nom en troisième ou quatrième auteur. Voilà.

Donc c'est plutôt bien ?

C'est plutôt bien, oui. C'est aussi une démarche que j'ai faite, je suis assez intéressée globalement et honnêtement par ce que font les autres, et puis même, je n'hésite pas à aller leur demander, même s'ils n'ont pas trop l'air de vouloir en parler, et comme ça m'intéresse, je n'hésite pas à proposer mes services, du coup voilà, ça se solde par des papiers.

Ok.

Donc on était arrivé à mercredi, je continue. Jeudi. Donc jeudi...j'ai fait une réunion informelle avec D., qui travaille un peu la même thématique que moi. Pendant une heure pour lui montrer quelque chose, parce que j'ai trouvé un truc super cool en fait. Dans ma phase publi, biblio machin de la veille, je suis tombée sur quelque chose qui est très intéressant dans le cadre de la question que l'on se pose, du coup le matin je l'ai alpagué quand il est arrivé, je lui ai dit, « regarde, il faut que je te montre ça ! ». Du coup, lui ça l'a beaucoup intéressé, et on a discuté pendant une heure de ça et on a convenu que j'allais présenter ça à la petite réunion informelle de vendredi... voilà. Il a même parlé de l'éventualité d'écrire une revue. Ensemble. Donc ça c'était assez constructif, j'étais contente, enfin quelqu'un qui s'intéressait à ce que je faisais ! [Sourire]. Ensuite, j'ai eu un

mail d'une étudiante du laboratoire avec qui j'interagis parce qu'on organisait la demi-journée des doctorants. C'est-à-dire une demi-journée où il y avait cinq doctorants du laboratoire, pas forcément que de mon équipe, qui présentaient leur travail, soit un projet de leur travail de thèse, soit tout leur travail de thèse, en dix à quinze minutes sur une question, devant tous les gens du labo qui voulaient être présents. Soit titulaires ou étudiants. Donc moi je faisais chairman, c'est-à-dire que j'introduisais les thésards, et j'expliquais vite fait leur thématique, et ensuite je les laissais parler et puis après, je distribuais plus ou moins les questions, si jamais il y a bousculade dans les questions. C'était pour cette organisation-là, notamment quelle salle on choisit, tout ça.

Elle a lieu quand cette... ? Elle a eu lieu ?

Elle a eu lieu le vendredi matin. En fait c'était la veille quoi, choix de la salle, on se disait qu'il n'y aurait peut-être pas assez de place pour tout le monde, voilà. Mais il y avait eu déjà des échanges de mails auparavant, heureusement. Après, j'ai plus ou moins préparé ce que j'allai dire le lendemain, j'ai relu des publis, cherché des supports visuels, pour prouver ce que j'avais à dire. J'ai aussi eu un appel informel à ma mère pour des questions de chimie. Des questions à lui poser, je n'avais pas de bouquin sous la main, et donc je l'ai appelée parce que ma maman fait de la chimie...

Et ça t'a débloquée ?

ça m'a débloquée, ça m'a aidée à trouver des pistes, à me faire une idée un peu plus ciblée de ce que je voulais. Donc voilà pour jeudi. Pas trop de travail manuel. Je ne crois pas, non.

Tu sais au début de ta semaine ce que tu vas avoir à ... ?

Alors ça dépend, en ce moment comme le microscope est très très occupé, les chefs ont suggéré qu'on établisse un calendrier d'occupation, de trois fois quatre heures de huit heures à vingt heures le soir. Donc il y a un créneau de huit heures à douze heures, un créneau de douze heures à seize heures et de seize à vingt. Et du coup, on le réserve à l'avance sur un fichier excel qui est commun sur le disque d'équipe. Donc c'est vrai que... là deux semaines avant je sais qu'à tel moment je serai en train de compter les cellules. Mais sinon, globalement non, j'ai plein de choses que je sais que je dois faire, et... j'y vais un peu... en faisant en premier les choses qui me plaisent le plus, et en dernier quand j'y suis obligée les trucs que je n'ai pas envie de faire. Mais oui globalement je sais si telle semaine je dois faire le traitement de mes données de comportement, ou plus avancer mon comptage cellulaire ou plus finir d'écrire l'article, je sais à peu près ce que je dois faire.

Et tu n'as pas l'air très convaincue par l'idée du planning...

L'idée du planning c'est quelque chose de bien, dans le sens du programme, on essaye d'optimiser l'occupation. Le problème c'est que c'est quelque chose qui est ... tout nouveau et qui est dû au fait qu'on est deux fois plus que d'habitude. Ça va devenir complètement infernal quand il va y avoir huit personnes qui vont devoir compter en même temps sur un microscope, sachant que pour le comptage c'est bien si tu peux t'y mettre une semaine un peu tous les jours et après tu as fini. Mais là du coup ça va énormément étaler dans le temps, donc ça va retarder la production de résultats de thèse, au profit de gens qui font des stages donc eux, c'est leur rapport de stage, en plus ils vont être prioritaires sur le microscope parce qu'il faut qu'ils pondent leur rapport de stage à temps. Du coup... c'est quelque chose qui s'est déjà passé sur un stage qui se déroulait de septembre à décembre où il y a une stagiaire qui était prioritaire pour les résultats, ce qui fait que pour le mois de décembre, j'ai pas pu compter de cellule, et ça a repoussé mes résultats, et voilà pareil, c'est-à-dire que c'est les stagiaires – des gens qui font que passer, il faut qu'il fasse un rapport, mais ils font que je repousse sans cesse la possibilité d'avoir des résultats et donc c'est un peu embêtant parce que... enfin j'ai l'impression qu'on est un peu là tout le temps, on pourrait aussi avancer dans nos travaux. Du coup, je ne suis pas sceptique sur le problème du planning, je suis sceptique sur le fait qu'on doive en arriver là quoi. Parce que pour l'instant on est trois plus ou moins à l'occuper, quand on va être huit, ça va être... un peu ingérable. Voilà.

Ça va te permettre de bloquer des créneaux justement peut-être ?

Bah, ce qu'il y a, c'est que...non, il faut une répartition homogène, quand on est huit sur trois créneaux par jour, ça fait qu'on peut faire difficilement plus de... il faut que je fasse le calcul, deux ou trois par semaine, donc ce n'est pas suffisant ça. Ça va forcément me faire prendre du retard, mais en même temps tout le monde doit compter, moi je ne veux pas être prioritaire par rapport à quelqu'un d'autre. Non, c'est juste qu'avant on n'avait pas besoin d'en arriver là parce qu'on s'entendait entre nous et ce n'était pas aussi extrême comme situation.

Et pourquoi ils prennent des étudiants, des stagiaires tu sais ou ... ?

Parce que, notamment P., jeune chercheuse CNRS... il s'avère que sa stagiaire principale, celle qu'elle suit depuis le plus longtemps, qui est en médecine, a très peu de temps de présence au labo, donc concrètement ses manip n'avancent pas, du moins pas énormément. P. a les dents longues et elle veut publier au moins trois trucs par an, et elle a besoin de résultats. Donc elle a engagé -parce que celle qui est à l'origine de ça, non pas

un, non pas deux, non pas trois, mais quatre stagiaires, pour avoir des résultats. Vraiment dans l'optique « chair à paillasse », c'est vraiment ça. Donc voilà, c'est ça, c'est qu'elle a besoin de résultats, et sa thésarde ne lui permet pas de lui en fournir assez, donc elle cherche un moyen détourné d'en avoir. Voilà. Enfin bon, c'est comme ça que je l'analyse, mais je veux dire... bon deux stagiaires ça va encore je veux dire, mais quatre c'est vraiment énorme.

Du coup, vous avez assez de paillasses pour tout le monde ?

Les paillasses ça va, parce que ce n'est pas énormément de travail de paillasse, ce sont plutôt les salles de comportement, il n'y en a que deux donc il faut qu'on s'entende sur le planning, après il y a moyen de s'arranger, mais il faut faire plus attention, et puis le vrai facteur limitant c'est le microscope. Il est occupé pendant douze heures tous les jours. Ce qui n'était pas le cas avant qu'il y ait autant de stagiaires. Après bon, c'est un problème de surnombre parce que même E. qui fait les immunos de tout le monde, elle ne peut plus suivre, elle a trois ou quatre semaines de retard. On a parlé de l'occupation du microscope, E. est allée dire, « ben oui mais moi je ne peux pas... », mais bon, oui il y a des priorités qui sont imposées par les chefs. Telle personne doit passer d'abord, telle personne doit passer d'abord. Voilà.

Donc elles prennent quand même en compte le fait que certaines personnes viennent les voir pour leur dire « j'arrive plus » ... ?

Oui, mais dans leur intérêt personnel, c'est-à-dire que telle manip c'est intéressant qu'elle finisse plus tôt, donc on va décaler la manip de telle autre personne, pour la mettre...

D'accord, en fonction de la priorité de la manip.

Voilà, voilà, ce n'est pas...

Et les bureaux, vous êtes installés comment ?

On n'est pas mal installés, on a des grands bureaux, grands espaces. Moi dans mon bureau, ça va, on est trois. Avec des bureaux très bien, qui sont séparés chacun, on a chacun un ordinateur, le réseau tout ce qui faut, des étagères donc très bien, très bonne installation. Dans le bureau de derrière, pareil, chacun a plus ou moins son bureau, mais ils sont déjà cinq dans une pièce qui fait la taille de la mienne donc... c'est un peu plus serré, c'est très vivable donc ça va. On a une grande capacité d'accueil *a priori* donc ce n'est pas... il y a juste deux stagiaires qui se retrouvent dans la

même salle que celle du microscope qui du coup est sombre, un peu plus isolée. Donc ils voient moins les gens et puis... mais bon. Grosso modo ce surnombre ne se traduit pas par tout le monde tassé sur un petit coin de bureau. Ça reste assez vivable de ce côté-là.

Tu as fait un stage dans ce labo quand tu étais en master ?

Oui j'ai fait mon stage de master 2.

Et la façon dont tu le vis maintenant, est-ce que ça ressemble à la façon dont tu le vivais en master, est-ce que tu... ?

Bah c'est-à-dire que... J'ai gardé la même indépendance dans le travail, sauf que maintenant je sais un peu plus ce que je fais, au niveau du recul, de l'expérience tout simplement. Je sais ce qu'il faut que je fasse en priorité, je comprends mieux quand on me demande de faire quelque chose, comment il faut que je le fasse. Mais sinon globalement, au niveau de l'encadrement, ça n'a pas spécialement changé. C'est juste que je vois un peu plus les mécanismes, pourquoi les gens font ci, font ça. Je me rends compte de l'intérêt qu'ont les gens à faire telle ou telle chose, je suis un peu plus lucide. Enfin bon, ça n'aide pas forcément. Oui un peu plus lucide, un peu moins naïve sur les intérêts qui guident les gens.

D'accord. Donc si tu es revenue, c'est surtout pour le sujet en fait.

En fin de M2 j'étais très intéressée par mon sujet, mais j'étais moins désabusée que je ne le suis maintenant. Je suis toujours désabusée, mais mon sujet m'intéresse. Après ce qui m'embête c'est d'avoir l'impression de passer à côté d'une thèse qui pourrait être bien meilleure si j'avais plus d'interactions avec les gens. Après ça vient peut-être de moi, parce qu'il faut que je sois plus insistante, mais je n'ai pas envie de ramper devant les gens pour qu'ils s'intéressent à ce que je fais, oui c'est un peu ça en fait. Après c'est un sujet qui m'intéresse beaucoup, c'est un cadre qui est très agréable pour travailler parce qu'on a de la place, parce que c'est une équipe qui consacre beaucoup... une grande majorité est composée de gens sympathiques, avec qui je m'entends bien. Et voilà. J'ai accès à beaucoup de ressources biblio qui m'intéressent, mais... c'est que je manque un peu de parrain, de conseils plus expérimentés.

D'accord. Et tu sais déjà ce que tu feras après la thèse ?

J'ai envie de faire un post-doc, j'ai peut-être une idée de quelqu'un chez qui j'ai envie d'aller. Mais pour l'instant, ça reste quelque chose d'assez éloigné, et classiquement dans l'équipe on s'en préoccupe en deuxième

moitié de troisième année de thèse, donc... six mois avant de soutenir quoi, c'est une préoccupation, on est en pleine rédaction, il y a le stress de la rédaction, et en plus on doit se trouver un post-doc, donc généralement ça se fait un peu à l'arrach' comme ça. Moi j'ai une idée, mais ça dépend de beaucoup de choses, ça dépend des résultats que je vais avoir pendant ma thèse, que je n'ai pas encore, ça dépend de... oui beaucoup de choses. La personne chez qui j'ai envie de faire ma thèse connaît très bien D., et c'est aussi une des raisons pour lesquelles ça me fait plaisir de travailler avec lui, d'interagir avec lui, parce qu'il pourrait éventuellement me recommander à cette personne ensuite. Parce qu'il avait aussi son post-doctorat avec cette personne. Donc moi aussi je me conduis de façon un peu intéressée avec lui, même si, son travail m'intéresse de toute façon, j'espère qu'éventuellement il pourra me recommander [petite toux].

Et du coup, tu vas continuer la recherche ?

Oui, j'aimerais bien oui. J'envisage non seulement de faire un post-doctorat, mais... en plus j'aimerais bien... être chercheuse dans la recherche publique après, j'aimerais bien. C'est mon projet. Si je ne suis pas dégoûtée d'ici là et s'il n'y a pas autre chose qui est entré en ligne de compte, mais *a priori* c'est mon projet.

C'est quoi qui pourrait te dégouter, ou interférer... ?

Bah m'apercevoir que ça me plaît plus tout simplement, que c'est trop envahissant. Que je n'arrive pas à obtenir satisfaction avec la façon que j'ai de travailler pour l'instant. C'est-à-dire que là, par exemple, d'un côté mon boulot me plaît, mais il y a des choses qui ne me satisfont pas dans mon interaction avec les gens, dans... oui, dans la façon dont j'avance dans mon travail.

C'est-à-dire... ?

Le besoin peut-être de parler plus avec d'autres gens, je n'en ai pas forcément l'occasion tout le temps et c'est peut-être une idée que je me fais, mais j'ai l'impression que pour l'instant mon rôle c'est de produire des résultats, pas forcément de me poser des questions sur des problématiques, des thématiques adjacentes ou... Donc j'ai l'impression que... je m'épanouirais peut-être plus dans le post-doctorat. Mais peut-être que ça me fatiguera avant, cette façon, enfin cette insatisfaction que j'ai, peut-être que ça me fatiguera et qu'à la fin de la thèse je n'aurai pas envie de continuer, enfin je ne sais pas. Je ne sais pas trop.

Par rapport à l'idée que tu pouvais peut-être te faire avant de venir thèse ou même en stage master, c'est différent, très différent ou pas trop ?

Je ne me souviens plus trop ce que je m'imaginai avant... Non, je crois que... en ce qui concerne ce laboratoire-là, je suis assez étonnée de la latitude qu'on me laisse justement, de la confiance en quelque sorte, qui est due à la fois au fait que les gens n'ont pas le temps de s'occuper de moi, ou que les chefs ne sont plus forcément au courant de ce qui se fait dans les salles de comportement, ou à la paillasse. Et que les autres étudiants ont d'autres choses à faire que d'encadrer des stagiaires qu'on ne leur a pas collés dans les pattes directement. Mais ça, c'est plutôt un bon côté parce que du coup on prend des initiatives, mais il y a toujours le pendant : tu fais plein d'erreurs et tu t'en mords les doigts parce que personne ne t'a dit et t'as pas deviné, donc bon. C'est vrai que je suis assez étonnée par ce degré de liberté-là, qui n'est pas forcément le même dans tous les labos mais du moins dans le mien. Non, je ne me souviens plus trop en fait ce que j'en pensais avant.

Tu ne sais plus trop ce qui t'avais donné envie de faire de la recherche par exemple ?

Si, ça je sais. Je sais que ce qui m'a donné envie de faire de la recherche, ce qui me plaît toujours dans la recherche, c'est cette liberté qu'on a, hormis le fait qu'on est un thème qui nous cloisonne un petit peu, et qu'on ait plus ou moins des chefs qui nous guident, liberté de... réfléchir sur ce que tu vas faire à tes bestioles, sur le protocole, sur la question posée, sur la façon de l'aborder, la liberté extrême en fait qui fait qu'on a toutes les infos à portée dans la biblio, que c'est juste à nous d'aller les chercher, pour éventuellement être meilleure dans ce qu'on va faire, c'est quelque chose qui me plaît beaucoup. Pouvoir décider, beaucoup plus que d'autres, de ce qu'on va faire, ce qu'on peut apporter à notre manip, et puis aussi, la liberté d'horaire, c'est-à-dire que ça va dans les deux sens, je peux arriver tard au labo, ou je peux aussi décider, au grand désarroi de mes amis, d'y passer un week-end. Donc c'est une façon de faire qui est... enfin moi je pense beaucoup à mon travail en dehors des périodes de laboratoire, quand je me réveille le matin, souvent je suis en train de penser à ce que je vais faire dans la journée. De me poser des questions, parfois j'en rêve, et c'est vrai que du coup, cette liberté dans les horaires, me permet vraiment de faire mon travail quand je veux. Je ne pourrais pas faire mes horaires de 8h à 17h et arrêter d'y penser après, ça c'est impossible. Du coup je peux travailler quand j'ai envie, quand je veux, ça m'arrive de ramener des publis à la maison et... voilà, c'est cette liberté dans le travail qui me plaît, beaucoup.

Alors qu'est-ce qui te plaît moins du coup ?

Ce qui me plaît moins, c'est... le fait que j'ai l'impression que je pourrais être plus efficace, et... plus cultivée sur mon domaine, et plus motivée si mes chefs de thèse m'encadraient un peu plus. Voilà. Et ce qui ne me plaît

pas trop non plus c'est que ça prenne tant de temps de faire ces manips et d'avoir des résultats... tu vois, tant de travail manuel pour avoir des choses sur lesquelles réfléchir. En fait je veux être chef. [Rires].

Mais chef apparemment c'est moins de paillasse.

Oui, mais c'est plus de traitement de résultats.

Et c'est ça qui te plaît le plus ?

Bah oui, ça pourrait me plaire un peu plus oui.

Parce que tu traites y compris les résultats des autres en fait ?

Ouais, mais tu en traites plus en général, ce n'est pas la question de mes résultats ou des résultats des autres, c'est juste que tu as plus de questions auxquelles tu peux tenter de répondre.

C'est cette gymnastique-là de...

Oui qui me plaît. Après le travail manuel ne me déplaît pas, justement bien faire les choses pour essayer de répondre au mieux à la question ça ne me dérange pas, et puis j'ai l'esprit qui vagabonde quand je suis en comportement ou ces trucs-là, quand je coupe un cerveau, ce n'est pas le problème mais... c'est surtout le temps à attendre avant de répondre à une question qui est embêtant.

Ça c'est dû à ton modèle⁸ surtout, non ?

Ouais c'est dû à mon modèle, c'est vrai que quand je regarde... en général sur ce modèle, quand on regarde ce qui se passe chez la drosophile, ils font beaucoup d'études à la fois parce que le cerveau est beaucoup moins complexe, et que les drosophiles tu les mets dans un tube, tu leur fais faire ce que tu veux, t'as un échantillon de cinquante au lieu d'une souris, par heure, c'est beaucoup plus, à la fois plus rapide, donc c'est eux qui font les plus gros papiers, c'est eux qui font les découvertes essentielles sur ce sujet, et c'est vrai que je me pose vraiment la question, plus tard, est-ce que je changerai pas de modèle ? Du fait de la simplicité de ce modèle, ça permet tout de suite de faire des modélisations informatiques qui sont intéressantes, qui permettent de trouver des choses et qui éventuellement

⁸La recherche en biologie moléculaire et cellulaire utilise des organismes modèles, utilisés du fait de leur caractéristiques génétiques proches de l'humain, de facilités de reproduction en laboratoire, de cycles courts de génération et de la possibilité d'effectuer des mutants pour les recherches en génétique.

permettent d'être appliquées après au modèle murin, ou... Mais je m'inspire beaucoup, j'essaie de faire beaucoup de bibliographie chez l'insecte, dans le but de m'en inspirer pour le modèle souris, qui est beaucoup plus compliqué, mais quand même, on a des pistes chez l'insecte, parce que ça va plus vite, parce que les échantillons sont plus grands et que c'est plus simple.

Ouais, ça te permet d'écarter directement des pistes au moins...

Voilà, ou d'avoir des idées de choses qui peuvent avoir éventuellement été conservées, ou être régis par les mêmes lois, entre les insectes et les animaux, les mammifères. Voilà.

D'accord. Ok, il nous reste encore un jour...

Donc voilà, j'avais fini pour jeudi. Vendredi... chronologiquement comment ça va se faire [par rapport aux notes lues sur le papier] ? Donc le matin... j'ai coupé du cerveau, j'ai vu mes mails. J'en encore lu des publis parce que l'après-midi je présentais un truc. Donc les mails c'étaient... Là j'ai noté même si je n'ai pas répondu parce que c'était un mail de diffusion important, c'étaient des annonces d'un Institut qui annonçait les conférences, les offres de post-doctorats et aussi des appels à projet, et aussi des prix de recherche auxquels il faut s'inscrire. Voilà. Donc j'ai lu cette notice, il n'y avait rien spécialement qui me concernait à part ces conférences qui ne m'intéressaient pas. Mais bon on les reçoit régulièrement de la part de cet institut, et du coup j'ai lu ça. Ensuite... oui, donc le matin, le matin à partir de... 10 heures, il y a eu cette journée de doctorants du laboratoire, où on a eu des présentations scientifiques, c'était assez chouette. Donc cinq étudiants qui ont présenté leur travail, avec des questions après. Ensuite on a mangé.

Il y avait du monde alors ? parce que tu disais que c'est ceux qui voulaient qui venaient ?

Oui globalement, c'est vraiment si tu as des grosses réunions, ou que tu es en manips et que tu ne peux vraiment pas venir, voilà, mais c'est annoncé longtemps à l'avance sur le site du labo, et... les doctorants sont obligés de venir à cette présentation, enfin que ce soit ceux qui présentent ou ceux qui assistent. Les titulaires, la plupart mettent un point d'honneur à venir, là en l'occurrence il y en avait un ou deux qui ne pouvaient pas venir, mais sinon oui tout le monde est très intéressé et ... ce n'est même pas une corvée, tout le monde est très intéressé, même si ce sont des disciplines que tout le monde ne connaît pas forcément, il y a un auditoire qui est assez fourni, d'une quarantaine de personnes. Et puis bien sûr les étudiants, même les stagiaires viennent voir ce que c'est. C'est aussi une aide à la

présentation de voir comment font des gens avec plus d'expérience. Donc oui, il y avait pas mal de monde, et il y avait pas mal de questions, c'était vraiment constructif, les présentations étaient de bonne qualité, et... les gens intéressés, donc c'était bien, j'étais contente.

Alors comment ça s'est fait que tu sois dans l'organisation et puis même du coup... ?

Alors ça tourne, c'est-à-dire que la dernière présentation de doctorants qui a eu lieu en octobre... c'est moi qui présentais entre autres, et c'est juste qu'on essaye d'alterner les chairmans, les *chairwoman*, on était deux en fait, on s'était partagé le travail, on essaye d'alterner les organisateurs de la journée et bien sûr les doctorants qui présentent. Il y a aussi le même genre de réunions, mais qui ne sont pas aussi régulières, qui se font un peu quand il y a des post-docs qui arrivent dans le labo. A un moment ou à un autre dans l'année qui suit leur embauche, ils présentent ce qu'ils font devant tout le labo. Il y en a eu une il n'y a pas longtemps, un post-doctorat du labo. Et oui les réunions de doctorants, ça a lieu tous les quatre mois je pense, des gens du labo qui passent pour présenter ce qu'ils font.

Donc ça c'est toujours un moment que tu apprécies ?

Que tu apprécies ou que tu crains, parce que c'est vrai que c'est un peu juste ton travail, il y a des questions qui te sont posées, c'est ouvert, il y a tous les spécialistes du coin qui te posent des questions, parfois, il y a en même temps de vieilles inimités entre équipes qui jouent, qui font que tu es l'élève, enfin l'étudiante de quelqu'un, tu vas te faire dézinguer parce que on n'aime pas ton chef – dézinguer, enfin te poser des questions pièges. Ou alors quelqu'un ne peut pas te supporter et va essayer de t'humilier devant tout le monde, enfin bon ça reste... assez marginal, mais c'est un moment... moi je sais que j'ai préparé soigneusement ma présentation et les questions parce qu'il faut être impeccable, parce que tu représentes à la fois ton équipe, et toi-même tu es jugée par tout le monde, au-delà de l'intérêt de ton travail, par la façon dont tu présentes, à ta culture biblio, tout ça.

Ça t'est déjà arrivé d'être un peu prise comme ça dans des enjeux... des problèmes interpersonnels... ?

Oui, alors pas à moi, à une... thésarde qui est dans mon bureau, pour une histoire de bourse parce que les équipes présentent leurs étudiants pour des bourses de l'école doctorale, et c'est vrai qu'il y en a un qui l'a eue et pas un étudiant de l'autre équipe, des fois les chefs s'envoient des pics, ou alors justement dans le cas de ma collègue, elle s'est fait poser des questions clairement mauvaises et méchantes par rapport à celles qu'avaient eu les

autres, parce qu'elle avait eu cette bourse, enfin c'est comme ça qu'elle l'interprète, parce qu'il y avait eu des jalousies dans l'autre équipe. Il y a des choses comme ça, des choses sympathiques. Et globalement dans notre labo, il y a des gens qui sont dans le même labo depuis une vingtaine d'années, et il y a des choses qu'on nous dit quand on arrive « ah, telle personne ne peut pas blairer telle personne », on ne sait pas pourquoi, ça remonte à très longtemps, donc entre étudiants de ces équipes-là ça ne se ressent pas parce que nous on n'en a rien à faire, mais oui c'est un peu la guerre froide. C'est rigolo. Mais non, c'est vrai que sinon ça se passe plutôt bien ces réunions de doctorants, et puis c'est vraiment intéressant.

Et donc après vous êtes allés manger tous ensemble ?

Non, pas tous ensemble, je suis allée manger avec les gens de mon équipe, en bas, et c'est vrai que les autres vont au resto U... on ne mange pas au même endroit. De toute façon, il n'y a pas la place pour que tout le monde mange en même temps...

Les autres, ce sont les autres équipes ?

Les autres équipes oui, on est une grosse cinquantaine dans l'unité, et il y avait trois ou quatre équipes avant, maintenant ça a été réuni dans le projet AERES, projet de réunion entre deux équipes, la mienne, plus tout le reste en fait. Voilà.

D'accord. Et le fait que ce soit vous qui ayez l'espace cafet' du coup ?

ça ce n'est pas régulier, c'est juste qu'il y a plus de gens de notre équipe qui ont tendance à manger en bas, alors que les autres vont tous au RU. Mais c'est vrai qu'on ne se mélange pas énormément entre premier et troisième étage. En partie parce qu'il y a des inimités entre nos chefs, en partie tout simplement parce qu'on n'est pas sur les mêmes lieux de manips, on n'est pas du tout dans les mêmes salles, on a des salles qui sont séparées donc on ne se croise pas beaucoup, on ne se connaît pas beaucoup.

D'accord.

Donc ensuite vendredi il y a eu... l'après-midi, cette présentation d'une heure devant les titulaires de l'équipe plus deux ou trois thésards, présentation que j'ai faite là, sur ce que j'avais trouvé... voilà, donc j'ai présenté, on en a discuté, j'ai essayé de les convaincre de l'intérêt de la chose.

Ça a marché ?

Moyennement, en fait ce qu'on voulait faire avec D., c'était leur proposer cette sorte de façon de voir les choses, qui était assez intéressante, qui expliquait deux ou trois trucs, qu'on ne comprenait pas jusqu'à présent, dans le but de susciter une espèce d'élan de groupe pour rédiger une revue, tu vois, essayer de grappiller dans la biblio, dans nos données personnelles, dans les données du labo, des données allant dans le sens de cette hypothèse, pour publier une revue quoi, tout du moins essayer de l'écrire. Mais en fait, quand j'ai – c'est peut-être parce que moi j'ai présenté ce truc, mais mes chefs, C. et P., ont juste vu l'application potentielle qu'il pourrait y avoir sur ma manip. Qui est une manip sur la souris, une manip un peu étriquée... et ce n'était pas du tout ça qu'on voulait induire, on voulait induire quelque chose de beaucoup plus ouvert. Et non, elles ont juste vu comme d'habitude le côté [en imitant] « comment on peut l'appliquer au petit résultat qu'on a là », alors que, il y avait D. qui peut avoir lui aussi accès à des données, enfin, elles n'ont pas vu les choses de la même façon que nous. Enfin, je ne sais pas si c'est très clair ce que je te dis, on s'attendait vraiment à quelque chose de plus d'enthousiaste que ma chef affalée dans la chaise en train de dire [en imitant] « bon, alors l'hypothèse c'est quoi finalement ? », voilà c'est ça, peut-être que c'est aussi parce qu'elles ne sont pas aussi impliquées que D. et moi dans la thématique, où nous vraiment on a un problème, on cherche à le résoudre et bam, il y a cette hypothèse qui est arrivée, qui était bien. Et elles, ça ne leur a pas paru spécialement transcendant, alors que nous si, et... et oui, juste un manque d'intérêt. Donc on était... moi j'étais un poil déçu donc je suis après allée voir D., je lui ai dit « alors qu'est-ce que tu as pensé de la réunion ? », il dit, « bah pfff, c'est vrai je pense que c'est bien parce que toi t'as un guide dans ta manip, tu sais ce que tu cherches, t'as une hypothèse à formuler », je lui ai dit « moi je suis un peu mitigée, j'ai pensé qu'il faut qu'on laisse décanter ça dans leurs esprits et voir si après on a des retours ou des gens qui viennent nous voir, mais... », voilà et après il m'a donné des données à lui « pour m'amuser avec » il m'a dit [rires].

Et du coup, si elles ne rebondissent pas même après, vous faites quoi ?

On a discuté avec D., il m'a dit qu'il faudrait qu'on se revoit d'ici à deux semaines, en ayant chacun de notre côté cherché des trucs... dans les biblios, dans nos données, il faudrait qu'on se revoit et puis, je pense que c'est pas à moi, l'étudiante, d'aller chercher les gens pour qu'ils participent à ce projet, parce que ce serait assez mal vu, déjà je ne sais pas trop comment c'est passé le fait que je cherche de mon côté quelque chose qui ne soit pas explicitement mes manip. Elles m'ont dit que c'était bien, mais sans plus, et je pense que ça passera mieux si je laisse maintenant D. aller les voir en tant que chercheur, du genre « bon vous ne voulez pas écrire cette revue avec moi ? » et que je ne me pose pas comme... un peu leur égale à ce

niveau-là, parce que finalement je suis plus impliquée qu'elles là-dedans, je connais plus de choses, mais je ne pense pas que ce soit ce qu'il faille montrer, diplomatiquement, si je veux que ça avance. Donc là, j'ai un peu... je vais attendre, d'ici une à deux semaines je vais aller voir D. et je pense qu'il sera allé les voir d'ici là lui-même et que ça passera mieux.

Pour que ce soit elles en fait qui te refilent le bébé ou que ... ?

Voilà, ou que... que ça ne vienne pas de moi qu'on rédige une revue ensemble. Je pense qu'il faut d'une part laisser décanter l'idée dans leur esprit. D'autre part, que ce soit D. qui vienne les voir en leur disant, en leur précisant l'intérêt de cette hypothèse parce qu'elle s'inscrit bien dans le contexte, c'est lui qui a l'expérience du truc et je ne suis pas sensée l'avoir parce que voilà... C'est vrai que je maîtrise beaucoup mieux mon sujet que mes chefs de thèse... et qu'elles n'ont pas nécessairement envie de le savoir...

Ça veut dire que tu ne le montres pas en fait ?

Si, justement ces deux réunions où j'ai présenté, c'est un peu un truc que j'attendais depuis longtemps, parce que j'avais envie de montrer que je maîtrisais mon sujet, qu'elles étaient grave à la bourre sur ne serait-ce que la biblio. Ça j'avais envie de leur montrer, surtout que j'ai bientôt mon comité de suivi de thèse, et que je subodore que ma chef de thèse va découvrir des papiers ou des notions qu'elle ne connaît pas. Donc... là je leur ai montré mon avancement dans mon sujet, le fait que oui j'avancais un peu, que ce n'était pas forcément dans mes manip, et donc là ce que j'espère c'est que ça va les pousser un petit peu à réfléchir et à se dire « ah oui c'est vrai il faudrait qu'on bosse un petit peu sur cet axe de recherche avec D. et Axelle ». J'espère que ça va venir tout doucement et que... voilà, mais maintenant je pense que j'ai fait ce que je pouvais, et que c'est à D. d'aller les voir en tant que chercheur.

Mais par contre, tu fais quand même attention à pas en faire trop parce que ... ?

Non, j'en fais trop mais je ne le dis pas, enfin pour avoir ces résultats j'ai bossé les week-ends, enfin c'est juste parce que c'est quelque chose qui m'intéresse énormément, je ne pouvais pas penser à autre chose, donc j'ai ramené des publis chez moi, j'ai bossé très tard chez moi, j'ai bossé les week-ends, je suis resté au labo jusqu'à dix heures parfois certains soirs, bon, pour répondre aux questions que je me posais, mais ça elles ne le savent pas, parce qu'elles partent à 18 heures, et je leur dis pas « je suis resté au labo jusqu'à dix heures », mais... voilà, j'essaie de faire mon travail, mon travail de paillasse et les manip qu'elles ne savent que je fais, plus à côté, répondre aux questions qui m'intéressent. Mais je ne cache

pas spécialement, si on me demande, je suis toute disposée à leur parler de ce que je fais, mais ce qu'il y a c'est qu'elles ne me demandent pas... donc voilà.

Je vois. Et du coup le vendredi, après cette réunion un peu décevante...

Oh, mitigé disons, après je suis allée discuter avec D., environ trente minutes là. Ensuite je suis allée voir un autre membre de l'équipe, R., qui n'intervient pas beaucoup dans ce que l'on fait, parce qu'il est beaucoup dans la construction du centre des neurosciences, c'est-à-dire un regroupement de toutes les équipes de neurosciences en gros. Donc lui, il fait partie de cette [inaudible] d'organisation du centre, c'est l'ancien chef d'équipe mais bon il est un peu... il ne suit plus trop au niveau scientifique, mais par contre comme c'est une thématique concernant des articles des années soixante-dix, ça lui parlait beaucoup. Et il connaissait ce thème. Donc en fait... chose assez rare, il m'a fait venir dans son bureau, il m'a donné plein d'articles, il m'a dit « tenez Axelle, machin, truc bidule, prenez ça et puis ça », et puis je suis ressortie avec une pile comme ça. Bon, ça m'a fait bien plaisir parce que c'est quelqu'un qui n'interagit pas forcément avec les étudiants, et là, manifestement ça l'a intéressé ce que j'ai montré et puis il voulait m'aider donc...

Donc c'était à la suite de celle-là de ... ?

A cette réunion, à cette petite réunion, où il était présent, et où je lui ai parlé d'un truc qu'il connaissait plus ou moins et il avait plein d'articles stockés dans un coin et il me les a refilés. Donc c'est quand même un aspect positif oui. C'est quand même un responsable donc c'est toujours bien d'être bien vue par quelqu'un comme ça. Sinon c'est à peu près tout, j'ai bossé encore un peu mais comme j'étais un peu mitigée, j'ai décidé de rentrer et préparer la grosse soirée qu'il y avait chez nous le soir, voilà.

D'accord. Et du coup-là avec R., tu peux interagir avec lui tu crois, ou c'est impossible, parce que si c'est quelqu'un qui connaît bien ces thématiques... ?

Alors ce qu'il y a c'est qu'il est un petit peu, il connaissait bien ces thématiques, c'est-à-dire qu'il connaît vaguement les auteurs à lire et tout ça, mais honnêtement scientifiquement il n'est plus dans le coup parce que ça fait vingt ans, dix ans qu'il est un peu à l'ouest, qu'il ne connaît plus les techniques d'investigation actuelles, il ressasse toujours ses trucs à lui. Ça a un intérêt parce que l'hypothèse je suis allée la chercher il y a longtemps donc il en avait connaissance contrairement aux autres qui n'avaient jamais lu cette biblio, mais je pense qu'il ne m'aidera pas beaucoup à avancer. Donc, j'ai pris ce qu'il avait à me donner, les articles, mais je pense que j'aurais plus de temps à perdre qu'autre chose à aller le voir, et lui il n'a pas le temps non plus.

D'accord. Et donc là, par rapport aux autres semaines que tu peux avoir, c'est une semaine plutôt typique ou pas vraiment... ?

Alors elle est atypique dans le sens où je n'ai jamais eu l'occasion en une semaine d'avoir autant de visibilité vis-à-vis de l'équipe sur ce que je fais. C'est la première fois que je présentais officiellement devant l'équipe cette thématique sur laquelle je travaille. Parce qu'avant ils ont surtout vu l'aspect mémoire que je continuais depuis mon master, mais pas vraiment mon sujet de thèse, ils n'avaient pas vraiment eu l'occasion de voir ce que je faisais en manips. Donc quand même c'était quelque chose au bout d'un an et demi que je tenais à leur montrer, mon vrai sujet de thèse, donc ça j'étais contente. Donc atypique en termes de visibilité. Oui, en termes de réunion et d'interaction avec les gens, mine de rien, parce qu'il y a eu à la fois cette réunion des post-doctorants, ces deux réunions d'équipe, et ce grand moment d'interaction avec D., que je n'ai pas l'occasion d'aller voir très souvent, parce que lui aussi il est très occupé, et puis là on s'est un peu mis à travailler sur le même projet, donc c'était une semaine plutôt chouette au niveau interactions. Voilà, je ne sais pas si par rapport à d'autres gens que tu as vu c'est différent... ?

Vous avez tous des... c'est très différent, oui.

Donc oui, c'était plutôt une semaine à interactions, que sans.

Donc plutôt satisfaisante pour toi ?

Mitigée, mais oui, au moins j'ai un peu expliqué ce que je faisais, et j'ai pu communiquer avec pas mal de gens donc c'est le genre de semaines structurantes, il y en a une tous les deux mois, une semaine qui t'aide à faire la part des choses, à balayer de côté des trucs et à plus te focaliser sur autre chose. Ça c'était une semaine structurante. Voilà. Je n'ai pas forcément beaucoup bossé pour ce qui concerne le travail manuel, mais c'est une semaine qui aide à avancer.

Donc du coup derrière une semaine comme ça, tu, tu fais quoi ?

je me change les idées le week-end parce que généralement les trucs qui ressortent d'assez mauvais du genre manque d'intérêt tout ça, ça me mine un peu, mais, sinon après ça, j'essaye à la fois de me remotiver pour mon travail manuel au jour le jour, parce qu'il ne faut pas que je le laisse de côté et ensuite, bosser sur cette hypothèse-là et travailler dans mon coin, en parler avec D. et puis oui essayer d'avancer sur, creuser dans cette direction. Voilà.

Et ça va, ça n'a pas été trop contraignant de faire le... ?

Non, parce que pour être franche je ne l'ai pas vraiment faite au jour le jour, j'ai consulté mon historique de mails, il s'avère que je n'en ai pas énormément des mails de boulot, je les reçois sur une boîte précise. Donc ça a été, j'ai sélectionné ceux qui étaient intéressants, ceux auxquels j'avais répondu. Et puis le fait que j'ai des plannings, ça fait que je sais très bien ce que j'ai fait tel ou tel jour. Non ce n'était pas contraignant parce que je n'ai pas des masses d'interactions intéressantes dans une journée de travail. C'est vrai que quand je dis une journée je compte pendant huit heures, c'est assez facile à résumer. Donc non, ce n'était pas contraignant. Et éventuellement je pourrais le refaire sur une semaine d'ici quelque temps si ça t'intéresse. Une semaine qui ne soit pas forcément agencée comme celle-ci, je pense ça peut se prévoir un peu à l'avance le nombre de réunion...

Oui pourquoi pas ?

Donc voilà. Je ne sais pas dans quelle mesure ça répondait à tes attentes.

Oui complètement.

Ok.

Oui, c'était très intéressant d'ailleurs, merci beaucoup.

II. Sortir des plis de la science moderne ?

216. *Think we must*¹.

217. Ça pense à travers moi.

218. « une tentative de maintenir ouverte une porte vers d'autres avènements possibles », Émilie Hache².

219. Ça ne tient plus. Il s'agit de rendre le monde plus habitable. Que les savoirs contribuent à la vitalité des mondes.

220. « comment ne pas me laisser prendre au piège de la façon dont ma tradition formule les problèmes ? », Vinciane Despret³

221. Ce mouvement critique a trouvé ses prémisses dans le travail collectif sur les réflexivités⁴ et s'élance beaucoup plus loin : la réflexivité ne suffit pas.

222. La question de la forme de nos écritures et de la publication rejoint ainsi directement la question « que signifie faire de la science ? Que signifie être scientifique ? »

223. Dans nos recherches, nous oublions souvent la place du corps. Tu touches, et tu es aussi touchée. Tu es transformée au contact, tu existes au contact, dans l'*inter*⁵.

224. Cet ouvrage danse avec un enjeu de construction de savoirs : sur les pratiques de recherche, les pratiques de publication, les pratiques d'écriture et ré-écriture.

¹Wolf, Virginia. 2012 [1938]. *Trois guinées*, Paris, Les presses du réel ; Despret, Vinciane et Stengers, Isabelle (dirs). 2011. *Les faiseuses d'histoires : que font les femmes à la pensée ?*, Paris, Éditions La découverte.

²Hache, Émilie, 2011. *Ce à quoi nous tenons – Propositions pour une écologie pragmatique*, Éditions la Découverte, Paris.

³Conférence du 15 janvier 2020 aux Beaux-Arts de Marseille, disponible en ligne : www.youtube.com/watch?v=S_nqGnf-A1M.

⁴Faury, Mélodie et Paveau, Marie-Anne (dirs.), 2019. *Réflexivité(s)*, Éditions science et bien commun, Québec, Canada, 2019. ISBN 978-2-924661-69-7. En ligne : scienceetbiencommun.pressbooks.pub/espaces-reflexifs

⁵Puig Della Bella Casa, Maria, 2017. *Matters of Care. Speculative Ethics in More than Human Worlds*, Minnesota University Press ; Strathern, Marilyn, 2020. *Relations – An anthropological account*, Duke University Press, Durham ; Barad, Karen (trad. Luigi Balice et Christophe Degoutin), 2023. *Frankenstein, la grenouille et l'électron : les sciences et la performativité queer de la nature*, Asinamali, 2023.

225. « Quelqu'un qui émet des signes, on les reçoit, on ne les reçoit pas, mais toutes les amitiés ont ces bases-là. Être sensible aux signes émis par quelqu'un », Gilles Deleuze⁶.

226. Eh ! Je réalise que je n'ai pas tout compris. Qu'au fond, j'ai encore une vision réduite de la question. Certes stimulante mais insuffisante : je reste dans la tentation de l'innocence⁷.

227. « La pensée comme enjeu, c'est ce que toutes deux nous avons reçu de la philosophie. Nous l'avons reçu comme un cadeau, un cadeau exigeant, non comme un droit ou un privilège », Vinciane Despret et Isabelle Stengers⁸.

228. Est-ce que l'on respire ? Peut-on encore respirer ici ? Parfois c'est l'étouffement. La question n'est plus « comment faire pour respirer mieux » mais « comment faire pour respirer ? »

229. En tant que chercheuse, la réflexivité me paraît indissociable de l'objectif de construction de connaissances scientifiques. En tant qu'actrice institutionnelle, elle me paraît indissociable de l'action.

230. « Comment vous vous sentez ? » - « Comment on fait pour ne pas être indéfiniment insatisfait ? » - « Est-ce un problème d'être insatisfait ? N'est-ce pas être vivant ? »

231. J'ai rencontré un intérêt pour l'écriture réflexive dans mon entourage de recherche⁹, il a contribué à ma sérénité en tant que jeune chercheuse : si cette écriture peut exister alors je peux produire les attendus académiques sans m'y perdre ou m'y réduire.

232. Je suis interpellée par la démarche des « faiseuses d'histoires », démarche collective initiée par Vinciane Despret et Isabelle Stengers, qui lancent, après et avec Virginia Woolf, un cri auprès de femmes « pour qui penser n'est pas un moyen mais un enjeu en tant que tel ».

233. J'ai compris que j'avais une certaine vision de la réflexivité. Une vision. Par les yeux. Une manière de faire de la science, qui passe d'abord par l'observation. Observer, recueillir, mettre en perspective – omniprésence dans nos pratiques de la métaphore de la vision¹⁰.

234. Ce qui fait que c'est à ce point conflictuel, c'est que nous remontons à des fondamentaux de l'histoire de la science moderne occidentale. C'est difficile de discuter de cela de manière sereine, c'est un changement de paradigme majeur. Ce n'est pas un retour en arrière. Bien au contraire.

⁶ Issu de l'Abécédaire de Gilles Deleuze, entretiens avec Claire Parnet, 1988, par les éditions Montparnasse, Paris.

⁷ Despret, Vinciane. 2012. « En finir avec l'innocence – Dialogue avec Isabelle Stengers et Donna Haraway » – In Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs). 2012. *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 23-45.

⁸ Despret, Vinciane et Stengers, Isabelle (dirs), 2011. *Op. cit.*

⁹ Les *Espaces réflexifs* sont le lieu numérique où nous avons déployé cet intérêt collectif.

¹⁰ Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs). 2012. *__Penser avec Donna Haraway, __Presses Universitaires de France, Paris.*

235. La réflexivité ne suffit pas ... si elle reste coincée dans la métaphore de la vision... si elle entretient l'auto-suffisance, si elle ne nous relie pas, au sens de faire alliance... si elle ne dit rien des nœuds de pouvoir... si elle ne nous met pas en risque, si elle n'active pas de nouveaux possibles...

236. Je suis intriguée par ce que tentent les féministes de la *standpoint epistemology*, je sens que certains plis m'échappent encore, captive de ma formation en sciences modernes occidentales, capturée par une science universitaire emmêlée dans ses logiques et ses enjeux de pouvoir. J'accepte l'énigme.

237. Février 2021, je prends le fil, les fragments et je laisse la forme advenir. A partir de tous les morceaux qu'il s'agit de *resembler-remember*. Et je pense au travail de Donna J. Haraway. J'ai noté : « le capitalisme comme expérience corporelle » et sur un post-it rose volant il y a écrit « à Marc, son écriture libère la mienne ».

238. J'essaye d'imaginer une science non extractiviste. C'est tout une réflexion épistémique que je mène et qui a rendu les formats « classiques » insatisfaisants – qui sont pourtant les formats qu'il faudrait que je continue à entretenir si je veux être reconnue par les espaces et les institutions dans lesquels je cherche à trouver une place matérielle.

239. « Je suis de plus en plus convaincue que de vouloir susciter et fabuler des mondes décalés n'a de sens que pour ceux et celles qui suffoquent d'être constamment assaillis par ce qu'Isabelle Stengers et Philippe Pignarre ont appelé « les alternatives infernales »¹¹ [...] Nous, nous le refusons... Même les choix sont minés. », Benedikte Zitouni¹².

240. « Nous nommerons « alternatives infernales » l'ensemble de ces situations qui ne semblent laisser d'autres choix que la résignation ou une dénonciation qui sonne un peu creux, comme marquée d'impuissance, parce qu'elle ne donne aucune prise, parce qu'elle revient toujours au même : c'est tout le système qui devrait être détruit. » Isabelle Stengers¹³.

241. Concrètement, sur le terrain de ma recherche doctorale, les biologistes moléculaires et cellulaires m'apprennent petit à petit à changer la manière dont j'adresse les problèmes. Je suis prise moi-même dans des plis : culturels, professionnels, mais aussi dans les plis de la science moderne¹⁴.

¹¹Je reprends ici l'expression de Philippe Pignarre et Isabelle Stengers utilisée dans leur livre *La Sorcellerie capitaliste* (2005). Les « alternatives infernales » sont des manifestations du capitalisme, elles « font ainsi disparaître les principaux acteurs et créent des situations où il semble que l'on n'ait plus affaire qu'à des mécanismes sans responsables identifiables. Il n'y a donc plus d'ennemi concret sinon soi-même (ses incompétences, ses difficultés, ses limites, etc.) [...] Le capitalisme n'est pas la situation la plus simple et la plus naturelle dans laquelle les humains inventent leur vie collective. Il doit au contraire être saisi comme un événement qui a besoin d'être en permanence entretenu, ré-axiomatisé. » Pignarre, 2004, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2004-2-page-40.htm>

¹²Zitouni, Benedikte, 2017. *Revisiter les savoirs situés : L'objectivité et le monde coyote*. Arts situés, séminaire en prévision de l'ouverture prochaine du Musée du même nom à Liège, organisé par l'ULg. (13/11/2017). En ligne : <hdl.handle.net/2078>.

¹³Stengers, Isabelle, 2016. « Pas de sensiblerie, ou bien ce sera la catastrophe sociale », *Liberté*, 313, p. 26–27.

¹⁴Despret, Vinciane, 2006. « Les plis du secret », Conférence prononcée le 12 octobre 2006 au colloque *La psychothérapie à l'épreuve de ses usagers*. Transcription en ligne : www.ethnopsychiatrie.net/vincianeusagers.htm.

242. Je donne de la place à d'autres troubles épistémologiques : aux ressentis, aux émotions sur le terrain, au sensible – inspirée par les épistémologies des Suds et les épistémologies du positionnement – le sentirpenser¹⁵ : comment peut-on habiter le trouble épistémologique¹⁶ ? Que ferons-nous de ces invitations ?

243. J'ai toujours la sensation que ce n'est pas satisfaisant, là où j'arrive, il y a toujours un truc qui ne va pas – pas encore. Peu m'importe de « produire des résultats », que sommes-nous en train de faire quand nous « produisons » des résultats ? Comment pourrais-je affirmer que j'ai compris le sens que les biologistes engagent dans leur métier, si elles et eux ne se reconnaissent pas dans ce que je dis ?

244. Quand nous construisons un savoir, nous le faisons exister en même temps. Nous faisons exister un monde en même temps que nous « l'étudions » ou plutôt que nous nous mettons en contact avec lui, que nous nous relions de manière non innocente, de ce qui a été possible de raconter au contact d'un monde de réalités multiples, la voix qui a été donnée et prise : ce n'est pas neutre, ce n'est pas innocent¹⁷.

245. Les problèmes des actrices et des acteurs rencontrés deviennent les miens, je fais alliance avec leurs expériences. Iels s'adressent à nous. Il s'agit de ne pas instrumentaliser les enquêtés au profit de l'élaboration d'une connaissance détachée. La réflexivité n'est pas une manière de se cacher derrière une nouvelle méthodologie pour ne plus se poser la question de nos modes relationnels.

246. Donc il y a cela : si elle reste dans la métaphore de la vision, la réflexivité ne suffit pas. Elle ne met pas en lien, ne nous relie pas avec le monde, ne crée pas de contacts avec ce avec quoi tu prétends avoir, dont tu prétends obtenir une connaissance, tirer une connaissance : extraire. En fait c'est de co-construire une connaissance avec d'autres êtres qu'il s'agit. Pas de soi-même à soi-même, ou à partir de « données ».

247. « L'évaluation comme tout jugement se fait selon des critères, selon ce qui est posé comme étant désirable, donc selon des valeurs. Donc du coup, on ne peut pas faire croire à l'évaluation objective. C'est-à-dire qu'il n'est pas possible d'évaluer objectivement. Puisque nous orientons ce qu'il s'agit d'évaluer vers quelque chose [que l'on fait ainsi importer] », Baudouin Jurdant¹⁸.

248. La boucle enclenchée par la rencontre avec les biologistes a fini par embarquer une multitude d'autres terrains ; que signifie être chercheur.e en STS (*science and technology studies*) ? En sciences humaines et sociales ? De quoi parle-t-on lorsque nous parlons de sciences ? Quand nous parlons de recherche ? De scientificité ? Dans quelles pratiques quotidiennes, infraordinaires, dans quelles représentations de ce qu'est la recherche et « doit être » la recherche, cela s'ancre-t-il ?

¹⁵Escobar, Arturo. 2018. *Sentir-penser avec la terre*, Paris, Editions du seuil. ; Debaise, Didier et Stengers, Isabelle. 2015. *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel.

¹⁶Haraway, Donna. 2016. *Staying with the trouble. Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press.

¹⁷Despret, Vinciane (2012). « En finir avec l'innocence – Dialogue avec Isabelle Stengers et Donna Haraway » – In Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs). *—Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 23-45.

¹⁸Dans les *Espaces réflexifs* en 2012 : reflexivites.hypotheses.org/888.

249. Les plis des sciences en quête de scientificité par la maîtrise, la gestion, la neutralisation des biais, la prétention à l'objectivité et à la neutralité, entretiennent cette tentation du point de vue « de nulle part » et de l'innocence comme le dit Haraway. La recherche scientifique peut-elle se prétendre hors du monde, détachée du monde¹⁹ ? Quels mondes, quels imaginaires et avec les voix de quels êtres se construisent les savoirs – qui ne se savent pas situés – que la recherche scientifique produit ?

250. Je parle à partir de là où je suis, à partir des trames et tissages qui sont les miens. J'ai repris mon travail de thèse à partir d'une autre trame, d'autres itinéraires²⁰. Arriverai-je à me positionner en toute non-innocence, à me tenir dans le monde avec les enjeux, les engagements et les conséquences que nos récits scientifiques impliquent ?

251. La traduction de *standpoint epistemology* en français comme « point de vue » ou « perspective » pose problème. J'ai mis du temps à lire Donna J. Haraway parce que je sentais que je ne comprenais pas et que je n'étais pas encore prête à comprendre. C'est en changeant le langage, les mots, les métaphores, et dans le même geste mes manières d'être au monde, et en lisant Maria Puig Della Bella Casa, que j'ai compris qu'une approche visuelle de la réflexivité ne suffit pas²¹.

252. Un jour peut-être, parce que dans votre vécu quelque chose ne fait pas sens, vous ressentirez le besoin d'aller chercher d'autres modes d'intelligibilité pour faire sens à partir de votre vécu. Vous rencontrerez peut-être des situations où le besoin se fera sentir d'avoir d'autres systèmes explicatifs. C'est de là que vient la recherche d'autres épistémologies. Une trame d'interprétation devient insatisfaisante, quand elle ne suffit plus à nommer de manière juste ce qui se passe. Ce qui passe à travers nous.

253. En dix ans, des transformations épistémiques majeures ont bouleversé mon rapport aux sciences et plus spécifiquement aux sciences humaines et sociales. Le contexte politique et matériel de nos – et de mes – pratiques d'enquête a lui aussi beaucoup changé. Reprendre le travail de thèse à dix ans de distance, c'est à la fois la reprendre depuis un ailleurs, en même temps que depuis un contexte politique qui a renforcé des tendances²² que nous percevions déjà en 2010.

254. En faisant de la recherche aux marges, arrivons-nous à nous distancer, nous détacher, au moins ponctuellement, des logiques d'un champ de recherche, alors-même que le travail de recherche est collectif par méthodes, et que l'on fonde sur les méthodes et l'inter-subjectivité une part importante - si ce n'est principale - de la valeur que l'on accorde aux savoirs scientifiques ? Comment gérer les inévitables dilemmes épistémologiques ? Comment composer avec la précarité matérielle des marges ?

255. L'urgence de re-structurer et de re-dire la thèse est celle de la nécessité d'une réflexivité qui vient de soi mais en étant reliée au monde. Non pas qui boucle sur elle-même. La chercheuse ou le chercheur, s'ils n'y prennent pas garde, s'écoutent parler,

¹⁹Brière, Laurence, Lieutenant-Gosselin, Mélissa et Piron, Florence, 2019. *Op. cit.*

²⁰Ma thèse a été structurée autour de trois premiers itinéraires permettant de construire des modes d'attentions particuliers pour les entretiens conduits : – Disponible en ligne : theses.hal.science/tel-00744210.

²¹Puig de la Bellacasa, Maria. 2012. « Technologies touchantes, visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative. » in : Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs). 2012. *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses Universitaires de France.

²²En termes de *publish or perish* par l'évaluation et les modes de financement de la recherche, dans un contexte européen d'économie de marché de la connaissance.

se regardent faire, prennent la parole par-dessus celles des autres. Ces postures me sont insupportables. Comment aller au bout d'une subjectivité reliée et assumée dans l'élaboration de savoirs académiques situés et méthodiques, qui ne se prétendent pas objectifs sur - et parfois à l'insu - des autres ?

256. NB : les « critiques » émises tout au long de mes réflexions sont d'abord adressées à moi-même, comme étant prise dans des manières systémiques de construire les savoirs « scientifiques », qui passent à travers moi – et tentant de m'en défaire, de déplier le milieu dans lequel je suis prise. Je fais tourner la ritournelle²³ pour tenter de trouer la trame. Ces pensées en flux ne sont pas des critiques adressées à mon entourage. Si vous voulez vous joindre à la ritournelle, pour en sortir à plusieurs, bienvenue. Je sais combien c'est difficile et je ne prétends pas y parvenir. Encore moins seule.

257. L'approche multiple que je développe place la réflexivité, en tant que mouvement, au centre de la démarche de recherche en STS mais également au centre de l'action signifiante dans l'institution. Je co-chemine ainsi avec les gestes de Joëlle Le Marec. La réflexivité ainsi mise en œuvre n'est pas une interrogation qui tournerait en vain sur elle-même. Elle constitue au contraire une manière fertile de construire le regard et aboutit à l'obtention de résultats concrets et à l'engagement politique individuel et collectif, pour la réappropriation institutionnelle et la resignification de la réalité des acteurs.

258. J'ai l'impression d'une prétention à me sentir concernée par le cri de Virginia Woolf, mais je rejoue sûrement dès lors tout le rapport aux sciences dont j'hérite en tant que femme, en tant que transfuge de la biologie aux sciences humaines, en tant que mise en mouvement par la pensée en philosophie, mais pas « vraie philosophe »²⁴. « En tant que... » autre chose que ce mouvement qui me porte et que je n'arrive pas bien à caser dans les catégories que le monde académique, ou que le monde tout court, propose.

259. Nous rejoignons le problème posé par l'enjeu épistémique de « l'universel » : est-ce que cela enlève une valeur à nos savoirs que de situer l'endroit et les manières, les contextes et les méthodes, avec lesquels nous avons construit ces savoirs ? Avec les épistémologues féministes du point de vue et des savoirs situés²⁵, je pense que non, bien au contraire. Je pense que dans une perspective d'objectivité forte²⁶ – et

²³Stengers, Isabelle. 2008. « Experimenting with refrains – Subjectivity and the challenge of escaping modern dualism », *Subjectivity, London*, vol. 22, N° 1, May 2008, p. 38-59.

²⁴A l'université, il m'a été renvoyée que n'ayant pas l'agrégation de philosophie je ne serai jamais considérée comme « vraiment » philosophe.

²⁵Hartsock, Nancy C.M. 1983. « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », in S. Harding et M.B. Hintikka (dir.), *Discovering Reality : Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*, Dordrecht, Springer Netherlands, p. 283-310 ; Haraway, Donna. 1988. « Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, 14 (3), p. 575-599. Consulté le 28 août 2020. En ligne : philpapers.org/archive/harskt.pdf ; Harding, Sandra. 1993. « Rethinking Standpoint Epistemology : What is Strong Objectivity ? », in : Alcoff, Linda et Potter, Elizabeth (dirs). 1993 *Feminist Epistemologies*, New York & London, Routledge, p. 49-82.

²⁶Harding, Sandra. 1993, *Op. cit.*

de réflexivité forte²⁷, nous sommes en train de consolider la valeur de nos savoirs, en leur rendant un sol depuis lequel prendre parole²⁸.

260. Cet ouvrage expérimental naît d'un inconfort épistémologique. Pendant ma thèse, je conceptualise à partir de mon terrain. C'est-à-dire, plus simplement, que je rencontre des témoins, doctorantes et doctorants, qui me confient leur expérience. Et je construis mon objet de recherche à partir des sujets consentants de ma recherche. Elles et ils se racontent en me faisant confiance quant à ce qui serait fait de leur témoignage. Elles et ils savent que je suis moi-même en train de construire mon expérience de thèse. Elles et ils avaient parfois juste besoin de parler, d'en parler.

261. Dans son travail de thèse, M. touche à la question des normes mobilisées dans les discours : ce qu'il « faut » faire, ce que l'on « doit » faire, ce que je reformulerais aujourd'hui comme des « alternatives infernales »²⁹ : nous n'avons pas le choix, c'est comme ça, « il faut bien ». Ainsi se matérialisent en pratique, en acte et en discours, les politiques de recherche et les nécessités de publier : il faut « avancer », il faut « s'adapter »³⁰, iels ne peuvent pas s'arrêter de manipuler, de publier, s'iels jouent bien le jeu qui leur est proposé. Des choix sont faits par les doctorant.es, qui génèrent des résistances, qui explicitent des assignations : iels sont remis.es à leur place.

262. Dans les discours des doctorant.es, ce que j'ai appelé le rapport aux normes : ce qu'il faut faire, ce que l'on doit faire. Une autre manière de le nommer serait de parler d'alternatives infernales : il faut bien, on n'a pas le choix c'est comme ça. Les politiques de recherches se traduisent en pratique, en actes dans le quotidien des doctorant.es. Les doctorant.es expriment dans leurs rythmes et leurs agendas – au sens de la structuration, y compris en termes de valeurs, de leur activité de recherche – la nécessité de publier par exemple, le fait qu'il « faut avancer », il faut « s'adapter », iels ne peuvent pas s'arrêter, la compétition est palpable dans leur vécu.

263. Je reprends la thèse à dix ans de distance : à l'époque j'étais en contact direct avec une réalité que j'avais moi-même éprouvée dans les laboratoires en tant qu'étudiante en biologie. Cette expérience m'a permis d'accéder aux expériences professionnelles de mes anciens camarades de promotion et à leurs laboratoires pour mener des entretiens, au cours desquels iels me confiaient une parole qui était une parole amie, différente d'une parole de surface, de représentation, de mythologie de la recherche. Les doctorant.es sortent de leur *persona* de « scientifique » quand iels parlent à un pair ou proche. Iels me parle depuis leur vécu quotidien situé, pas « au nom de la Science »³¹.

264. Vous arrivez avec des trames d'explication, une grille théorique : « j'ai mon cadre théorique ». J'analyse chaque situation à partir de ce cadre, et cela fait sens. Il me permet de créer de l'intelligibilité à partir du réel. Parfois, dans une situation, j'ai

²⁷Harding, Sandra. 1993, *Op. cit.*

²⁸Abram *op. cit.*

²⁹Stengers et Pignarre, 2005, *op. cit.*

³⁰Stiegler, Barbara, 2019. « *Il faut s'adapter* ». *Sur un nouvel impératif politique*. Paris, Gallimard.

³¹Stengers, Isabelle. 2002 [1997]. *Sciences et pouvoirs – La démocratie face à la technoscience*, Paris, Éditions La découverte ; Maillot, Lionel. 2018. *La vulgarisation scientifique et les doctorants : Mesure de l'engagement – exploration d'effets sur le chercheur*. Thèse en Sciences de l'information et de la communication, Université de Bourgogne – Franche Comté, 429 p.

beau avoir cette trame-là d'explication, à un moment elle ne suffit plus à donner sens ou plus simplement à voir et à sentir. A un moment donné, nos cadres théoriques ne suffisent plus à dire ce qui se passe, à le raconter. Nous changeons alors de trame et de récit. Quelqu'un.e d'autre arrivant au contact du même terrain avec une autre trame de sens va dire autre chose de la même situation, parce qu'il va s'y relier de manière différente. À partir d'une autre trame et d'autres importances³².

265. Je me situe résolument dans une épistémologie du *standpoint* et du lien³³ refusant toute épistémologie positiviste et tout violence objectivante dans une recherche où il s'agit de prendre soin de la parole de l'autre. Si je la refuse, je n'en suis pas pour autant « à l'abri », en tension avec nos scientificités classiques occidentales, visant à l'objectivité et à la dissolution du sujet. Il me faut réinventer profondément ma manière de construire le savoir et rester en perpétuelle vigilance sur la posture de chercheuse que j'endosse, en tension permanente avec les attendus des formes épistémologiques positivistes dominantes. Je choisis résolument de me mettre en « je » dans mon terrain et dans les relations que j'y établis.

266. Je vais tenter de déplier un peu plus, d'entendre ce que nous disent les politiques féministes de construction des connaissances. Depuis la thèse en tant qu'apprentie chercheuse, j'ai vécu l'assignation en tant que femme à l'université, les effets des politiques de la recherche et de l'université sur mes rythmes et sur mon corps, j'ai compris la nécessité de me positionner, de faire alliance pour dire ce qui importe, ce qui fait le sens et le désir de nos pratiques de recherche et d'enseignement. Ce positionnement est devenu un impératif pour pouvoir seulement continuer de faire ce métier, pour tenir dans un milieu dont la violence ordinaire est normalisée depuis les positions de pouvoir, et même se repaît dans un milieu qui se structure avec elle.

267. J'ai compris que je n'avais pas compris ce qu'est la réflexivité. J'avais une façon de concevoir la réflexivité propre à la science moderne et à l'université actuelle, propre à notre façon de penser en France, à une certaine conception de la posture du chercheur sur son terrain. Il m'a fallu le temps pour déplier « depuis où je pense », dans quel contexte, depuis quel milieu, dans quelle atmosphère. Et c'est en lisant Isabelle Stengers, Vinciane Despret, Emilie Hache, Maria Puig Della Casa, Benedikte Zitouni, David Abram et en écoutant Gilles Deleuze, que j'ai compris que je pense avec mon milieu et que j'avais une certaine conception de la réflexivité, qui parle d'abord de mon milieu – de l'atmosphère que je respire – qui ne parle pas d'un monde désirable³⁴.

268. « Point de vue », « perspective » : j'ai beaucoup travaillé avec cette approche, et cela m'a énormément apporté. Mais ça ne m'engage pas : moi comme corps, comme être non détachée des autres êtres (vivants et non-vivants), en interdépendance. Le « point de vue » reste une perspective très individualiste, comme si nous pouvions rester encore à distance. Il entretient le détachement, une certaine distance de l'observateur avec son terrain. Or c'est bien cela que nous sommes en train de remettre

³²Article dans l'Obs n° 2802-19, 19 juillet 2018 : « Vinciane Despret raconte Dian Fossey », propos recueillis par Eric Aeschmann, p. 61-63.

³³Piron, Florence. 2017. « Méditation haïtienne : répondre à la violence séparatrice de l'épistémologie positiviste par l'épistémologie du lien. » *Sociologie et sociétés*, volume 49, numéro 1, printemps 2017, p. 33-60. En ligne : doi.org/10.7202/1042805ar.

³⁴Starhawk. 2019. *Quel monde voulons-nous ?* Paris, Éditions Cambourakis.

en question. Nous faisons partie du terrain et du monde. David Abram raconte comment les êtres sont interdépendants : nous sommes dans un même souffle, dans une même respiration. Une fois que nous pensons et ressentons ainsi, nous ne pouvons plus penser la réflexivité à partir de l'observation, d'une perspective, d'un point de vue. La photographie non plus d'ailleurs, ce n'est pas « juste » un point de vue : c'est un contact, un toucher du monde, un langage. Le corps est présent derrière et avec l'objectif. Maria Puig Della Bella Casa fait un travail merveilleux sur ces questions, sur le toucher notamment, et je pense aussi au livre de Sara Ahmed et Jackie Stacey : *Thinking Through the Skin*³⁵.

269. Prendre en compte le milieu depuis lequel nous pensons permet de ne pas prétendre à la neutralité, à l'objectivité, d'aller vers une objectivité forte³⁶ – c'est notamment ce qu'ont développé les études féministes. J'étais convaincue qu'en prenant conscience des limites de la connaissance que nous construisons, en acceptant que ce que nous construisons n'est pas l'« objectivité », les « faits », etc – c'est-à-dire qu'en faisant le deuil d'une certaine autosuffisance, ou encore de la transcendance, d'un regard par le haut – j'étais convaincue que nous ferions de la meilleure science, plus respectueuse du terrain, des gens que nous rencontrons : une science non détachée, mais en lien³⁷. Une pratique relationnelle des sciences induit d'emblée des énigmes : comment rendre compte de la parole de ceux qui me la confie ? Comment ne pas faire pré-valoir ma parole sur la leur, ma vision des choses sur la leur, comment ne pas faire violence ?

270. Depuis le début de ma thèse, je compose avec l'ampleur de la transformation qu'a induit chez moi le mouvement réflexif – que l'on pourrait qualifier de « critique »³⁸. Je n'ai pris avec moi - ou plutôt senti - que très récemment à quel point cette approche « critique » de la réflexivité me laissait dans le pli, et même entretenait le pli d'une science dualiste (raison / émotion ; nature / culture ; hommes / femme, etc.), qui reste tentée par des formes contemporaines de positivisme et par l'innocence d'un prétendu détachement. J'ai été formée dans un milieu dualiste en tant que biologiste, en France . Je suis restée longtemps dans le pli, ou envoûtée³⁹ par une « fast » science capitaliste et productiviste⁴⁰, à partir de laquelle j'engageais mon souffle, mon rythme et mon contact avec le monde sans jamais pouvoir tout à fait m'en défaire – que ce soit dans cadre de mes recherches doctorales ou lorsque j'ai pris des fonctions de direction à l'université.

³⁵ Ahmed, Sarah et Stacey, Jackie (Eds.). 2001. *Thinking Through the Skin* (1st ed.). Routledge. En ligne : [://doi.org/10.4324/9780203165706](https://doi.org/10.4324/9780203165706).

³⁶ Harding, Sandra. 1993. *Op. cit.*

³⁷ Piron, Florence. 2017. *Op. cit.*

³⁸ Zitouni, Benedikte, 2017. _Revisiter les savoirs situés : l'objectivité et le monde coyote . _Arts situés, séminaire en prévision de l'ouverture prochaine du Musée du même nom à Liège, organisé par l'ULg. (13/11/2017). En ligne : hdl.handle.net/2078 ; Thoreau, François et Despret, Vinciane, 2014. « La réflexivité. De la vertu épistémologique aux versions mises en rapports, en passant par les incidents diplomatiques », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 8, n° 2, p. 391-424. Consulté le 20 juin 2020. En ligne : www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2014-2-page-391.htm.

³⁹ Stengers et Pignarre, 2005, *op. cit.*

⁴⁰ Stengers, Isabelle. 2013. *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, Éditions La Découverte.

271. En entendant les appels à la vigilance – nous appelant à redoubler d’attention⁴¹ –, et nous invitant à revisiter les savoirs situés⁴², je ressens combien le milieu académique par lequel nous pensons appauvrir la portée des savoirs situés – comme celle de la réflexivité – en éclipsant la question du tact et des contacts, des relations et alliances tissées, des engagements – et des risques qu’ils nous appellent à prendre, des *matters of concern*⁴³ mais surtout de nos *matters of care*⁴⁴, pour ne se focaliser que sur la question de la « perspective », du « point de vue » – traduction faible du « standpoint » dans *standpoint epistemology*⁴⁵ – et sur la description externe de la situation, sans expliciter nos alliances avec des *êtres-autres-qui-comptent*⁴⁶.

272. La réflexivité se présente aux chercheur.es comme une exigence épistémologique dont il faudrait « s’acquitter » par un paragraphe d’introduction, de discussion, ou dans une habilitation à diriger des recherches, retraçant un parcours intellectuel. Ainsi, la réflexivité s’instaure petit à petit dans nos pratiques comme une compétence, une vertu⁴⁷ conférée par soi-même avant de parler et afin de donner plus de poids, voire plus de scientificité – au sens de plus d’objectivité (*strong objectivity*) aux recherches présentées, à la méthode déployée. Or sa portée me paraît bien plus grande, dans ce que la réflexivité engage, nécessairement dans un contact, dans un toucher. Les nombreux quiproquos avec les collègues qui la renvoient et la réduisent à un « ego-trip » ou à un exercice impudique, rejouent l’idée que l’exercice concernerait l’individu, qu’il s’agirait d’une compétence intellectuelle, une analyse critique et toujours à distance, dans la posture d’observation, de son terrain – voire de lui/elle-même. Or la réflexivité – telle que je la conçois avec les épistémologies féministes, est relationnelle et non individuelle.

273. Tu touches mais tu es aussi touchée, transformée, bouleversée, métamorphosée au contact, tu ne restes pas indifférente. Comment peut-on penser que l’on pourrait se mettre au contact sans s’engager pour autant, que l’on pourrait rester dans une forme de détachement (qui est en soi une manière non neutre de se relier en ne se reliant pas). Et prétendre ensuite : « je ne fais que raconter la réalité ». Ou une « réalité, d’un certain point de vue », c’est la concession que l’on accepte de faire. Notre rapport au monde et au réel est beaucoup plus entremêlée qu’un « point de vue » : il se niche dans les mots que nous utilisons, dans la manière dont nous en parlons⁴⁸. Nous activons certains possibles et en désactivons d’autres. La fabulation

⁴¹Écoutant notamment la proposition dense de Benedikte Zitouni (2017) à propos d’Haraway. En ligne : dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:221406

⁴²Zitouni, Benedikte, 2017. *Op. cit.*

⁴³Latour, Bruno. 2004. « Why Has Critique Run Out of Steam? From Matters of Fact to Matters of Concern » In *Critical Inquiry* – Special issue on the Future of Critique. Vol 30 n° 2 p. 25-248, Winter 2004. [Republished in *Harper’s Magazine* April 2004 p. 15-20. Republication reprinted in Bill Brown (editor) *Things*, Chicago : The University of Chicago Press, p. 151-174. En ligne : www.bruno-latour.fr/node/165

⁴⁴Puig de la Bellacasa, Maria. 2017. *Matters of Care. Speculative Ethics in More Than Human Worlds*, Londres, University of Minnesota Press, 265 p.

⁴⁵Zitouni, Benedikte, 2017. *Op. cit.*

⁴⁶Préface de Vinciane Despret pour l’ouvrage : Haraway, Donna. 2019. *Manifeste des espèces compagnes. Chiens, humains et autres partenaires (The Companion Species Manifesto : Dogs, People and Significant Otherness, 2003)*, traduit de l’anglais (USA) par Jérôme Hansen, Flammarion « Climats », janvier 2019, 168 p.

⁴⁷Thoreau et Despret, 2014. *Op. cit.*

⁴⁸Voir tout le travail de la philosophie pragmatiste : gestes spéculatifs, appâts des possibles, insistances des mondes possibles. Debaise, Didier et Stengers, Isabelle. 2015. *Op. cit.* ; Stengers, Isabelle. 2019. *Activer les*

c'est cela : dans nos manières de raconter, nous activons certains mondes plutôt que d'autres, nous répondons à certaines insistances, nous rendons présents certains réels, certains actants et êtres plutôt que d'autres. C'est profondément politique, cela nous engage – le réel engage, la manière dont nous nous relions aux réels qui insistent nous engage.

274. Cette transformation épistémologique est un nouveau bouleversement, bien plus profond que le premier qui m'a amenée de la science expérimentale aux sciences humaines et sociales. Elle vient questionner des fondamentaux profondément ancrés, nos grands dualismes, ceux qui nous traversent dans nos cultures et nos sociétés : nature / culture, corps/esprit, émotion/raison, sujet connaissant / objet de connaissance, ... Je questionne nos plis, nos fondamentaux : ce geste m'aide à me décaler, à contribuer à la mise en dialogue des manières de connaître, à sortir de l'auto-suffisance, de la prétention à la vérité soi-seul ou soi-collectif-clos-seul. Je questionne car j'éprouve dans mon corps que tout dualisme (nous/ les autres) porte en substance une relation de pouvoir et d'autorité⁴⁹. Qui domine sur qui ? Qui contrôle, analyse, dissèque, observe qui ? Questionner parce que nous sommes *en temps de débâcle*⁵⁰ et qu'il nous appartient de changer nos modes relationnels pour construire de nouveaux liens, riches de nos interdépendances. Je ne perds rien qui ne vaille d'être conservé si je me « coupe » (du corps, de la nature, de l'objet que j'étudie, des sujets que je rencontre), tandis que je gagne à tisser avec le monde. Ainsi j'appartiens au monde, je reviens à la vie agentive.

275. Je considère que la thèse n'est pas seulement un résultat, qu'un mémoire n'est pas seulement un produit, mais que ce sont des savoirs situés, et des pratiques de communication – je parle de l'oral, de la soutenance, en plus du document écrit, dans un langage qui est déjà un dispositif⁵¹, qui agit comme un filtre : « ça, ça ne sera pas accepté », « ça, ce sera mal reçu ». La thèse est aussi une expérience vécue la thèse. Vous pourriez raconter ce que c'est que d'écrire un mémoire et ce serait déjà un écrit. S'y exprimera un rapport aux normes et aux valeurs, soit dans le cadre d'une activité professionnelle que l'on souhaite intégrer - quand la thèse donne lieu ensuite à une carrière de recherche, soit plus directement dans le cadre d'une évaluation universitaire. L'expérience de la recherche produit des discours sur la science : ce que la science fait, ce qu'elle ne fait pas, les méthodes qu'elle déploie, etc. Et elle se fonde sur et exprime un rapport à la science, à la scientificité : est-ce que ce que je raconte peut être qualifié de « scientifique » ou pas ? Est-ce que j'ai fait assez de reproduction d'expériences (en sciences exactes et expérimentales) ou assez d'entretiens (en sciences humaines et sociales) ? A partir de quand cela « vaut » quelque chose ce que je raconte ? Le qualitatif vaut-il le quantitatif ? Vastes questions.

possibles, dialogue avec Frédérique Dolphijn, Noville-sur-Mehaigne, Editions esperluète ; Debaise, Didier. 2015. *L'appât des possibles – Reprise de Whitehead*. Dijon, Les presses du réel.

⁴⁹Delphy, Christine. 2008. *Classer, dominer – Qui sont les « autres » ?*, Paris, La fabrique éditions.

⁵⁰Stengers, Isabelle. 2020. *Réactiver le sens commun - Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Paris, Editions la découverte.

⁵¹Georgio Agamben (2014) donne une définition du dispositif (voir aussi les travaux de Foucault, 1971 ; 1975) qui nous permet de regarder plus précisément ce qui se joue dans la médiation scientifique : « tout ce qui a, d'une manière ou une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ».

276. Une nouvelle transformation épistémologique est nécessaire. C'est par ce passage que j'ai réussi à finalement comprendre ce qui me parlait autant dans les approches de Joëlle Le Marec, Baudouin Jurdant ou Marie-Anne Paveau. La résonance est devenue explicite et m'a permis de renforcer tout à la fois mon désir épistémologique, mon désir de scientificité et mon désir ardent de critique de l'approche positiviste. Sur ce dernier point, c'est la rencontre avec le texte de Florence Piron, en 2017, qui fut un déclencheur⁵². Car embrasser la critique, c'est dépasser aussi, et enfin, le cadre de pensée d'une science occidentale sourde à ce que les savoirs dits « des Suds », les savoirs orientaux⁵³ ou à ce que les savoirs post-coloniaux nous disent, nous crient parfois. Sourde parce qu'elle a « intérêt » à l'être si elle souhaite garder sa position d'autorité entendue comme position de force. Car que craindrait la science de ces critiques si elle était solidement ancrée dans ce qui fonde sa valeur ? Pourquoi s'accrocher autant à la disqualification des interlocuteurs depuis un référentiel clos, pourquoi tant de points aveugles nécessaires si ce n'est pour la conservation d'une position de pouvoir ? Je suis une transclasse épistémologique : je traverse les champs jusqu'au lieux les moins « légitimes », j'y trouve la pertinence de ce qu'ils nous disent, au détriment d'une légitimité institutionnelle, d'une position de pouvoir symbolique. Au bénéfice de la pensée vivante.

277. 16 février 2012. « ... je reprends les discours de doctorant.es, je pense que ma thèse dit que... plus on pense, plus on assume la subjectivité, plus on tend vers l'objectivité, c'est-à-dire : plus on situe le discours, plus on peut faire en sorte que celui-ci soit « objectif ». Cela demande de redéfinir le terme d'Objectivité, parce qu'il ne s'agit pas l'objectivité au sens de ce qui exclue ou domine tout autre valeur épistémique. C'est l'objectivité au sens de ce qui méthodiquement permet d'élaborer tel discours, dans tel contexte, avec tel instrument, tel démarche. Il s'agit de rendre compte du processus de production du discours sur la réalité, ses conditions de production, contextualiser un discours sur la réalité. Dans la mesure du possible, il s'agit de définir l'origine méthodologique, théorique, conceptuelle, instrumentée, etc. du discours sur la réalité. Plus on le situe, plus il devient scientifique – partageable en rendant possible un regard critique de l'autre à son sujet. Il me semble que c'est valable pour n'importe quelle science. Et justement le discours interdisciplinaire est impossible, si l'on vit dans l'illusion que l'Objectivité existe. Parce que... je peux détailler les différents niveaux. Parce que – premier niveau-, cela veut dire que l'on considère comme objective la seule manière de faire d'une discipline. Ce qui empêche en soi, en termes de raisonnement, la remise en question de ce qui constitue ce regard disciplinaire – et ce n'est pas parce que l'on interroge la notion de « biais » que l'on situe le discours. Par exemple, quand les doctorant.es, les étudiant.es parlent des limites d'une étude, iels ont en tête la reproductibilité d'une expérience. A-t-elle été menée sur un nombre assez grand d'échantillons ? Ce sont des critères quantitatifs qui interviennent. Alors que... et ce serait c'est le premier niveau à atteindre : si l'on part de l'idée que l'Objectivité existe cela nous entrave pour prendre en compte ce qui empêcherait d'y arriver justement ! Si l'on considère que l'Objectivité est la valeur qui exclue toutes les autres valeurs... Je dirais plutôt que l'objectivité est la situation intersubjective où se croisent plusieurs

⁵² Piron, Florence. 2017. *Op. cit.*

⁵³ Je pense par exemple au texte de François Jullien à propos des transformations silencieuses qui m'avait été conseillé par Marie Ménoret. Jullien, François. 2009. *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset.

regards. [...] je pense que plus l'on situe la chose, plus on contextualise, plus on le rend partageable, plus on ouvre les implicites, plus on tend vers l'objectivité parce que le dialogue entre différents regards devient possible. Un dialogue dans lequel les regards sont partageables, compréhensibles, « appréhendables » les uns par les autres. Si la science doit être la construction d'une connaissance objective sur le monde, elle est opposée à une connaissance orientée par un seul regard. Puisqu'en l'occurrence, l'orientation, c'est toujours l'orientation vers quelque chose, donc qui prône quelque chose et donc qui contient de manière inhérente une valeur dans sa construction. »

M. reste dans la vision...⁵⁴

278. *Arpentages épistémologiques – Pour en finir avec l'épistémologie positiviste*. Il faut un peu de temps, peut-être tout une vie pour se libérer des incorporations dominantes, celles qui nous empêchent de mettre notre pensée en vibration avec la pertinence profonde que l'on recherche. J'ai passé les six dernières années à être en conflit majeur entre une certaine manière de voir, de dire, de faire, d'être au monde, manière majoritaire qui m'était imposée par le centre que je cherchais à pénétrer, pensant que c'était la seule voix.

Je m'explique, pour ne pas rester cryptique. L'apprentissage du métier de chercheur nous apprend également ce qu'il nous faudrait désirer : la neutralité, l'objectivité, l'universalité. Les biologistes moléculaires ajoutent à ces visées des instrumentations qui mettent le sujet connaissant à distance, qui ne touche pas vraiment ce qu'il prétend connaître, mais j'ai découvert à quel point les sciences humaines et sociales se prennent au jeu de la séparation sujet/objet pour prétendre elles aussi à la légitimité de la connaissance scientifique.

Mon travail de thèse fut un moment de profond inconfort épistémologique – et je fus rassurée de ne pas être la seule⁵⁵ – et les trois années que je lui ai consacré n'ont pas suffi à résoudre cet inconfort. Benedikte Zitouni, pensant avec Donna J. Haraway, le qualifie de « trouble de la personnalité multiple »⁵⁶ et utilise l'image parlante consistant à « tenir les deux bouts du mât de l'objectivité » ensemble. Je me suis en fait retrouvée confrontée à deux choses :

- Que dois-je finalement désirer ?
- Comment y parvenir ?

La deuxième question s'est posée à moi plus vite que la première puisque les sciences se chargent de nous prêter leur désir : une certaine objectivité, une certaine méthode, des règles du jeu : « tu réfléchiras plus tard ».

⁵⁴Puig de la Bellacasa, Maria. 2012. *Op. cit.*

⁵⁵Piron, Florence. 1998. *Responsabilité pour autrui et refus de l'indifférence dans trois dialogues avec de jeunes québécois et dans l'écriture scientifique*. Thèse inédite, Université Laval. En ligne : corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/28493.

⁵⁶Zitouni, Benedikte. 2012. « *With whose blood were my eyes crafted ?* (D.) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité » in : Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 46-63.

On se prête donc à un jeu, « sans y penser », ou en y pensant à un niveau qui finalement ne prête pas tant que cela à conséquence : que suis-je en train de faire ? À titre individuel et à titre collectif ?

On se jette dans l'exercice, parce que de toute façon le temps nous est compté, et que l'institution n'a pas de temps à consacrer à sa propre mise en question critique.

Donc voici ce que l'on produite, conforme aux attentes : un manuscrit, qui garde et retient uniquement les écritures légitimes de la thèse, qui peut se prêter au rituel de passage de la soutenance, selon les critères normés du « bon travail scientifique ». Ce manuscrit, je l'ai partagé en ligne, sur les archives ouvertes, dès la soutenance passée. Mais était bien cela la thèse ? Ou plutôt l'expérience vécue de la thèse ?

Et s'il s'agit d'écrire un livre à partir de la thèse, comment ne pas simplement ré-écrire le manuscrit pour « publier vraiment », mais ré-écrire de manière à situer le geste de la thèse, à partir de quel regard sur le terrain, de quel contact avec lui, de quelles émotions, de quelles dissonances, de quels inconforts ?

Reprenant en 2018-2019 l'écriture de la thèse, à distance de son expérience et de mes écrits d'il y a sept ans, j'y reviens aussi après une transformation épistémologique au moins aussi importante que celle qui m'a bouleversée lors de mon passage de la biologie moléculaire aux sciences de l'information et de la communication. Le mouvement dans lequel je suis prise depuis 2008 est celui de la réflexivité – mot qui recouvre bien des réalités différentes et dont j'essayerai de dessiner ma propre représentation dans les pages qui vont suivre. C'est justement la recherche d'une réflexivité qui me permettent de composer avec le désir de l'« être scientifique » et le désir de la critique radicale⁵⁷, hérité des mouvements de critique des sciences des années 1970, et à partir de mon inscription dans cet espace des études de sciences qui essaient – tant bien que mal – d'entretenir cet élan et ce courage critique. J'avais touché du doigt cette ambition tout à la fois constructive et critique dans l'HDR (habilitation à diriger des recherches) de Joëlle Le Marec, et étant accompagnée par elle au cours de ma thèse, lorsqu'elle dessine les conditions de possibilité d'une réflexivité institutionnelle et l'emboîtement réflexif, de l'individuel au collectif, qui pourrait nous à construire les conditions d'une recherche intersubjective et située.

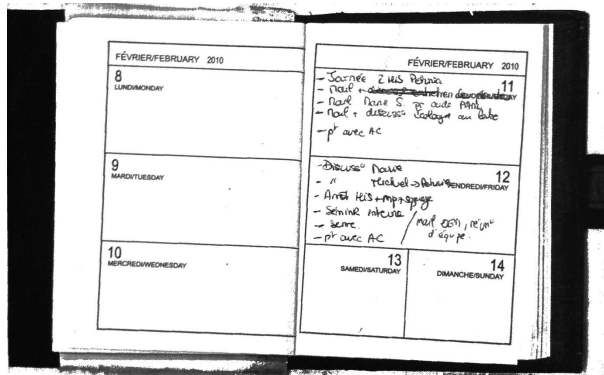
J'ai finalement plongé en 2018 dans un élan épistémologique fulgurant que j'avais pressenti dans l'approche de Marie-Anne Paveau, dans la co-construction du lieu numérique collectif « les espaces réflexifs » : celui de l'épistémologie du point de vue et des épistémologies féministes. Mais il m'aura fallu attendre l'expérience vécue - et sa violence ordinaire - de l'assignation à une place « de femme »⁵⁸ pour que l'exigence et la vitalité nécessaire de ces approches m'interpellent et deviennent suffisamment impérieuses pour que j'y réponde enfin.

⁵⁷Zitouni, Benedikte. 2012. *Op. cit.*

⁵⁸J'ai écrit à ce sujet : Faury, Mélodie. 2021. « Vers une réalité élargie – Se situer entre savoirs et expériences : trouver sa voix propre et l'inter-relier », In Baptiste Godrie et Marie Dos Santos (dir.). *Lucidités subversives – Dialogue entre savoirs et disciplines sur les injustices épistémiques*, Éditions science et bien commun, Québec, Canada.

INTER - Je Te raconte

ENTRETIEN LUCIE
18 FÉVRIER 2010



En gros, ce que tu as noté, c'est plus ou moins ton emploi du temps. En particulier si tu avais envoyé des mails ou eu des discussions. Tu me demandes si c'était ça, à peu près, le principe ? Ce qui m'intéresse, c'est justement ce que toi tu voulais noter. Tu comprends qu'il n'y a pas de règle plus précise. Tu m'expliques que tu as commencé à noter tout ça le 11 février. Là, tu avais une grosse journée de manips, c'étaient des hybridations *in situ*, « tu vois ? ». Oui, ça me parle. Tu ris. En fait, c'est une journée où tu es enfermée toute seule dans une petite pièce de cytologie en gros – tu ris à nouveau – avec pas grand monde. Et c'est aussi une journée où tu as envoyé pas mal de mails. Tu es en contact avec M., qui travaille dans les locaux au-dessus de ton labo, qui t'aide pour la phylogénie, parce que toi tu n'as pas encore travaillé là-dessus, et... vu que tu as quand même besoin des bases, elle a vérifié ce que tu faisais et depuis vous êtes en contact de temps en temps. Là justement, tu as pris rendez-vous avec elle, pour que vous puissiez vous voir. Je te relance pour savoir si c'est toi qui es allée vers elle pour lui demander et tu me précises que dans ton comité de thèse il y a D., peut-être que je me souviens d'elle ? M. était avec elle en thèse, ou en post-doc, tu ne sais plus exactement, et c'est D. qui t'avais conseillé d'aller la voir. M. est maître

de conférence et elle t'a expliqué pas mal de trucs, vous avez commencé à regarder ensemble. Donc tu l'as contactée et c'est assez facile du fait que vous soyez sur place, elle a répondu super rapidement, elle est très réactive, c'était assez facile de prendre un rendez-vous avec elle. Tu es montée dans son bureau, un peu comme maintenant, vous vous êtes mises dans une petite salle et vous avez discuté. Tu lui as présenté tes problèmes, ce que tu sais faire et ce qui te manque. C'est plutôt d'une expertise dont tu as besoin pour être sûre que... parce que tu as deux-trois idées de ce que tu dois faire, mais... être sûre que ce soit fait comme il faut, c'est surtout ça que tu lui demandes. Donc elle est en train de regarder tout ça. Elle t'a demandé de lui envoyer quelques données, ce que tu as fait, et après elle jette un coup d'œil. Tu supposes qu'elle est pas mal chargée, tu n'as pas encore eu de retour, et puis comme tu n'es pas là la semaine prochaine, tu ne vas pas non plus insister trop, tu iras lui demander des nouvelles quand tu reviendras, surtout qu'elle voulait montrer ça à quelqu'un d'autre de son labo qui fait encore plus de phylogénie qu'elle. Tu n'as pas besoin non plus de choses très compliquées, mais d'être sûre que ce que tu fais, ce soit fait comme il faut. Et il y a des gens qui sont très spécialistes à côté de l'endroit où tu travailles, tu essayes d'en profiter.

Vous êtes le principal groupe Evo-Dévo, il y avait avant un étudiant qui faisait pas mal de phylogénie, qui avait fait des formations, qui est parti et sa connaissance est un peu partie avec lui. Pour des raisons diverses et variées, l'équipe n'a pas gardé traces de tout ce qu'il savait faire. C'est un peu dommage, parce que... enfin voilà, toi tu sais faire les bases. Tu sais faire un arbre. Mais après, être sûre qu'il a été fait comme il faut, tu n'es pas forcément sûre de toi, donc tu préfères avoir l'avis de quelqu'un d'autre. Tu ris.

Je me demande s'il aurait été possible de garder des traces. Tu penses qu'il aurait fallu qu'il « forme » (entre guillemets) des gens à le faire, toi en particulier, potentiellement des gens permanents du labo, pour que la connaissance reste, ce qui n'est pas toujours facile. Tu crois que c'est un peu le problème dans les labos, certaines connaissances un peu spécifiques partent avec les gens. Tu dis que certaines personnes ont un don de pédagogie, peut-être un peu plus que d'autres, et se rendent compte de ce qu'elles savent faire... lui ce n'était pas du tout son optique, tu penses qu'il aimait bien être le seul à savoir ce qu'il savait, tu ris. Et moralité, la connaissance est partie avec lui. Les bases sont restées, mais les connaissances plus précises... c'est dommage pour un labo. D'un autre côté, des formations on peut en trouver, tu aurais eu un besoin énorme là-dessus, tu aurais pu te former, même *via* le labo, *via* des cours. Ton besoin est assez ponctuel donc tu n'as pas non plus pris le temps de... *Via* le labo tu as des possibilités de formation. Les thésards ont des formations ouvertes à tous les personnels de laboratoire, et ils ne le savent pas toujours d'ailleurs. En fait, les thésards font partie des personnels de laboratoire – tu ris –, ils ont accès à des formations diverses et variées : des formations word, excel, ce genre de choses, jusqu'à des techniques de biologie très particulières, très pointues. Vous avez le droit de vous y inscrire, c'est financé soit par les labos, soit par les tutelles, CNRS etc. Après, il y a les formations de l'école doctorale pour trouver des choses un peu spécifiques.

Toi, tu as fait le « minimum » (tu le dis entre guillemets). Tu as plutôt assisté à des séminaires qu'à de vraies formations sur des logiciels ou des choses spécifiques. Vous faisiez de la PCR (*Polymerase Chain Reaction*) quantitative à un moment, donc là effectivement tu avais assisté aux présentations de logiciels qui te permettent de savoir les utiliser. Par contre, tu n'as jamais fait de formations de plusieurs jours, ou ce genre de choses, c'était plutôt court, plus ponctuel. La raison ? Le temps que ça prend. Et puis aussi le fait que finalement, tu n'as pas ressenti le besoin – à part finalement, sur des choses plus ponctuelles... peut-être plus tard. Enfin, si tu avais voulu faire des formations, tu y avais accès. C'est plus qu'il y a beaucoup de choses à faire et tu n'as pas beaucoup pris le temps, tu t'en sors sans... tu ris, en demandant ponctuellement à des gens que tu sais compétents.

Pour tout ce qui est manips vous avez la chance au laboratoire d'avoir des gens qui ont pas mal d'expertise dans diverses branches : biochimie, biologie moléculaire, cytologie. Vous trouvez beaucoup d'aide technique sur place, notamment *via* tout le personnel technique qui est très accessible, ça vous aide beaucoup. Et en plus... s'ils t'entendaient dire ça, ils ne seraient pas forcément contents mais... tu ris, le personnel technique change d'équipe régulièrement, ce qu'ils n'apprécient pas forcément, pour eux c'est assez lourd à vivre... à chaque fois ça veut dire changer de problématique, etc. L'avantage c'est que vous les connaissez tous très bien, tous sont déjà passés dans l'équipe, pas forcément depuis que tu es là, loin de là, mais à un moment ou à un autre. Et tu penses que ça aide à avoir un contact très facile. Le labo c'est quand même une soixantaine de personnes, ce n'est pas très grand, mais pas non plus minuscule, ce n'est pas une équipe de douze personnes, et malgré tout vous savez quelles sont les compétences de tout le monde, ou presque, ce qui fait que vous savez à qui vous adresser quand vous avez besoin... enfin, toi tu as toujours été très bien renseignée par tout le monde dans le laboratoire, c'est une aide précieuse d'un point de vue technique, dès que t'as une question... à part des choses un peu plus particulières.

Vous travaillez sur une nouvelle espèce au laboratoire, qui est un modèle ailleurs, mais sur lequel vous ne travailliez pas ici auparavant. Et là, tu as contacté un chercheur, qui a été recruté depuis dans ton laboratoire et qui à l'époque était extérieur au laboratoire. Maintenant, c'est ton chef d'équipe – tu ris à nouveau. Et là, tu l'as contacté par mail. Peut-être que la première fois c'est ton chef qui l'avait contacté. Quand tu contactes les chercheurs, et que tu ne les connais pas, c'est plus facile. Mais rapidement, c'est toi qui lui as envoyé des mails, et il est venu faire un séminaire dans le cadre de son futur recrutement, pour présenter ses travaux. Tu avais pu discuter avec lui. C'est lui qui t'a donné les protocoles, les renseignements, et après tu l'as régulièrement recontacté par mail jusqu'à ce qu'il arrive ici. Ce sont les seules fois où tu as... c'était un cas un peu particulier, tu as eu besoin d'avoir un contact vers l'extérieur pour des techniques de biologie. Sinon, pratiquement tout le temps tu as trouvé sur place, que ce soit dans le labo, ou dans d'autres labos de biologie avec des techniques et des approches un peu différentes. C'est vrai que c'est une chance. Par exemple, pour M., tu as juste eu à monter un étage. [...]

Pour des questions plus scientifiques, il t'est arrivé au cours de la thèse de contacter des gens que ni ton chef ni toi ne connaissiez. Le premier contact c'est vrai que c'est

plutôt ton chef qui le prends dans ces cas-là. Mais ça t'est arrivé aussi d'avoir des contacts par mail avec des gens que tu ne connaissais pas, pour des questions plus théoriques. Tu as toujours eu des réponses... tu as eu cette chance globalement, les gens t'ont toujours répondu. Une fois, c'était un papier dont les résultats t'intéressaient, mais le papier était un peu obscur donc vous avez demandé des éclaircissements. Une autre fois, vous aviez un manque de matériel pour quelque chose et... vous ne saviez pas trop si ça existait ou pas. Vous avez contacté la personne : non seulement ça existait, mais il avait le matériel. Tu as aussi travaillé en collaboration avec d'autres laboratoires. Et ça, c'est plus ou moins facile. Tu ris. Tu as découvert que ce n'était pas toujours plus facile de faire faire au loin que de faire soi-même. Du coup, il y a des choses qui ont beaucoup moins avancé que si tu les avais faites toi-même. Par contre, ça permet d'avoir un panel de contacts. Pendant la thèse, tu as collaboré avec tous tes anciens chefs, ou presque – et tu ris. Quelque part, tu trouves que c'est plutôt bon signe, ça veut dire que ça s'est plutôt pas mal passé.

Ton stage de master 1, tu l'as fait en Espagne. Le laboratoire travaille sur une espèce sur laquelle vous ne travaillez pas ici, et dont les résultats potentiels pouvaient beaucoup t'intéresser pour ta thèse. Donc tu leur as envoyé du matériel. Ce n'est pas la chef qui fait les manips, elle a délégué. En revanche la personne... et tu peux comprendre, quand ce n'est pas ton projet principal, que c'est plus dur de s'y atteler à fond, quand ce n'est pas pour son travail à soi. Et c'est un peu... tombé... – tu ris – pas aux oubliettes, tu ne dirais pas ça, mais tu penses qu'elle n'a pas fait le travail aussi bien que si ça avait été... la preuve c'est que vous recommencez tout ici maintenant. Tu ris à nouveau. Apparemment, ça ne marchait pas très bien, elle avait des problèmes pour cultiver les bactéries dont vous aviez besoin. Toi, tu les cultivais dans ton labo, tu n'avais pas de souci. Elle devait transformer des plantes, les transfos n'ont jamais marché, il y a eu des problèmes techniques. C'était en Espagne, la clim est tombée en panne, tu me laisses imaginer. Il faisait quarante-cinq degrés, les plantes sont mortes, dis-tu en riant. Mais elle avait à peine commencé alors que normalement, vous auriez presque dû avoir les résultats. Et inversement, il y a quelqu'un qui a essayé de faire le même travail dans un autre labo, que tu ne connaissais pas du tout, c'est ton chef qui avait rencontré cette personne dans des congrès, qui avait discuté avec lui. Et lui s'est beaucoup démené pour faire avancer les choses. Donc il y a le bon et le mauvais côté. C'est un peu du hasard, c'est une question de personne de toute façon, ce ne sont pas des machines qui travaillent. D'un côté tu trouves que c'est aussi bien d'avoir vécu ça pendant ta thèse, parce que l'idée des collaborations, on l'idéalise un peu. C'est intéressant, parce que ça permet de rencontrer plein de monde, d'échanger sur beaucoup de choses. Mais on a moins de contrôle sur ce qui se passe que lorsqu'on le fait dans son laboratoire. C'était une bonne expérience, même si le résultat pour le travail n'est pas forcément hyper positif, tu ne regrettes pas pour autant.

A. est en train de refaire les manips, sauf que vous ne les avez jamais faites. Vous essayez, vous tâtonnez beaucoup plus que des gens qui ont l'habitude, qui sont plus spécialistes. Ce sont des manips un peu compliquées, qui prennent beaucoup de temps. Quand on s'y connaît ça va, quand on s'y connaît moins, on peut passer à côté de beaucoup de choses.

Le but c'est d'avoir un papier commun avec eux, mais bon... « on verra ». Ça reste des gens avec qui scientifiquement, et pour d'autres raisons, vous échangez beaucoup donc vous allez rédiger une revue ensemble, ce n'est pas tout négatif. Tes rires accompagnent tes propos. Ce n'est pas tout blanc ou tout noir, il y a des bons côtés et des mauvais côtés.

Je me demande quelle est la relation entre toi, ton chef, le nouveau directeur. Tu m'expliques qu'il y a eu des remaniements dans le laboratoire très récemment. Avant ton chef était aussi ton chef d'équipe. Maintenant il n'est plus chef d'équipe parce que vous avez fusionné avec une autre équipe. M. a été recruté. Du coup, il y avait deux chefs d'équipe. Et plutôt que de faire une guerre des chefs d'équipe, le nouveau a été désigné chef d'équipe, ce qui te paraît très bien.

Ça s'est fait sans problème, ton chef n'a pas vraiment une ambition... tu me demandes si je le connais. Ce n'est pas quelqu'un qui a l'âme pour diriger à tout prix. Tu l'appelles « ton chef », mais c'est plus un chef scientifique qu'administratif – tu ris. Ça ne lui a pas posé plus de problème que ça, tant qu'il continue de diriger ses projets, le reste n'est pas important pour lui, à ton avis. Ça n'a pas changé ta relation avec lui, peut-être que ce sera différent pour les gens qui arriveront après. Le changement n'est pas très vieux, ça date de septembre. Pour toi, la modification est administrative, vous avez juste changé de nom d'équipe, c'est même plus pratique que M. soit arrivé. Quand tu as besoin de parler du nouveau modèle, plutôt que d'envoyer un mail, tu vas dans son bureau – tu ris. Pour le reste, il y a un peu plus de monde aux réunions d'équipe qu'avant, ce qui n'est pas plus mal non plus parce que ça permet d'avoir des regards plus neufs sur les projets. Tu trouves ça très positif en fait. Ça permet d'échanger avec plus de gens, qui ont plus de recul et qui sont plus neutres par rapport au projet. Au bout d'un moment, quand tu vois tout le temps les mêmes projets dans ton équipe, même si tu ne bosses pas directement dessus, peut-être que tu es un peu plus impliqué, et pas forcément toujours très neutre sur le travail ou les résultats qui sont obtenus. Donc là ça permet d'avoir des regards neufs. Une fois que tu t'es fait une idée d'une certaine façon, ce n'est pas forcément facile d'imaginer autre chose. Les gens qui arrivent ne connaissent pas forcément très bien le sujet, et ont l'opportunité de te dire ce qu'ils en pensent. C'est assez positif.

En réunion d'équipe, il y a toute l'équipe, dont le personnel technique, c'est-à-dire les deux techniciennes qui sont avec vous – A. que j'ai vu tout à l'heure en arrivant et une technicienne de l'autre ancienne équipe, parce que pour l'instant vous êtes encore deux équipes, rassemblées. Les projets ne sont pas communs, ce qui est logique. Ce n'est pas parce qu'au mois de septembre tu changes de chef d'équipe que tu arrêtes tout ce que tu faisais avant et que tu passes à autre chose, tu en ris. Ça ne se passe pas du tout comme ça, ce sera beaucoup plus continu. Donc le personnel technique, les thésards, vous êtes deux, il y a un post-doc, et après il y a les permanents chercheurs : il y a un maître de conf², il y a N., M., le nouveau chef d'équipe, C. et un autre chercheur. Donc ça doit faire 5 chercheurs. Et puis les stagiaires occasionnels, pour des durées plus ou moins longues, quand ils sont là. Toute l'équipe, vraiment tout le monde participe. Vous essayez de faire ça une fois par semaine, mais vous n'êtes pas une équipe très carrée, dis-tu en riant. Vous essayez de vous y tenir à peu près une fois par semaine.

Tu es chargée du planning et en général tu t'arraches les cheveux parce que ce n'est jamais une fois par semaine ! Vous essayez mais il y a des aléas. Des gens qui devaient faire leur réunion et puis qui réalisent deux jours avant qu'en fait ils ne sont pas là, des gens très pris, par exemple N., que je connais, arriver à trouver une date pour qu'il fasse une réunion d'équipe c'est tout un..., plus des vacances, des choses comme ça, rien de dramatique, c'est juste qu'il faut gérer le planning. C'est tout. S'il manque des gens, vous vous réunissez quand même, à part si vraiment il n'y a que quatre personnes qui sont là sur douze, sinon vous essayez, c'est censé être prioritaire.

Par rapport à ce que tu me disais plus tôt, je me demande si toi aussi tu es dépositaire de compétences identifiées, si certaines personnes viennent solliciter tes conseils. Tu trouves que c'est dur de s'en rendre compte. Il y a une thésarde qui est arrivée un peu après toi qui vient souvent te demander des conseils, parce que tu as un an d'expérience en plus. Et avec A., par exemple, vous discutez très régulièrement. Vous vous entendez très bien, vous discutez même en dehors du labo. Ça aide. Pour le travail, vous parlez au moins une fois par jour de ce qu'elle fait et où elle en est. Souvent, tu arrives dans le bureau, tu lui demandes si ça va. Là par exemple, comme tu pars pendant une semaine, vous vous êtes posées une heure toutes les deux, vous avez vu ensemble ce qu'il y avait à faire pour la semaine prochaine, toi tu lui as demandé si elle pouvait vérifier des choses et inversement. Vu que c'est un peu le rush de fin de thèse, elle t'aide pas mal au niveau des manips, en fait elle bosse pratiquement sur ton projet. Presqu'à plein temps. Notamment les manips que vous devez refaire, c'est elle qui s'en occupe, ce sont des choses un peu compliquées, elle sait, elle se débrouille toute seule au niveau technique, et s'il y a des choses qu'il faut faire à deux, tu es là. Plus ponctuellement, quand il y a d'autres choses à faire, et qu'elle peut les faire, elle les fait. Inversement, si un jour elle ne peut pas être là, et qu'il y a des choses à lancer... Vous vous tenez bien au courant d'où vous en êtes pour anticiper les besoins.

La thésarde vient te voir pour des questions techniques, en général c'est « j'ai une manip qui ne marche pas, à ton avis pourquoi ? », tu ris, tu essayes de discuter, quand tu sais. Vous avez aussi un peu parlé de son projet, même si là c'est plus elle qui se posait des questions... tu es plus une oreille qu'une conseillère, dis-tu en riant. Tu n'as quand même pas non plus le recul... ce que tu veux dire, c'est qu'elle a un chef pour ça. Il est arrivé qu'une technicienne très spécialisée en biochimie, qui avait besoin de faire de la biologie moléculaire, vienne te demander. Elle t'avait formée l'année dernière en biochimie, elle est venue te demander des conseils en biomol. C'est un échange. Ce sont souvent de petites choses comme ça. Tu as fait pas mal de cytologie, pendant tes stages ou pendant ta thèse, c'est vrai qu'il y a des gens qui sont venus te demander un avis. Tu le donnes, et... il vaut ce qu'il vaut ! Tu ris. Tu n'as pas non plus une expertise avec dix ans de recherche derrière toi mais il y a des choses que l'on apprend assez vite. Après... de quoi est-ce que tu parles d'autre avec les gens ? C'est à peu près ça.

Nous reprenons le fil des communications notées dans l'agenda. Voilà, le point avec A., en gros « est-ce que tout va bien ? Tout se passe bien ? Qu'est-ce qui faut faire ? Est-ce que tu t'en sors toute seule ? ».

Il y avait toute la discussion « l'écologie au labo », parce que tu fais ton grand..., attention ! Tu ris parce que tu l'as noté quand même hein ! C'est le grand branle-bas

de combat en ce moment, parce que vous essayez d'éduquer un peu les gens à jeter leurs papiers dans la poubelle papier, « tu vois, on en est là à peu près [rires] », chaque chose en son temps !

Tu t'es particulièrement impliquée là-dedans, tu t'es chargée de rédiger... dans le livret d'accueil pour les nouveaux arrivants, vous aviez décidé de rajouter une petite page de sensibilisation. Le travail de laboratoire, ce n'est pas du tout écologique globalement, mais il y a de petites choses qu'on peut faire. C'était toi la chargée de la mission de rédaction de cette petite page pour les nouveaux entrants. Enfin, tu t'es chargée, parce qu'on ne t'a pas obligée, mais... bon – tu ris. Tu fais partie des gens motivés par ça. Le livret d'accueil est commun à tout le laboratoire, ça a été décidé en conseil de laboratoire, ça a été validé par tout le labo. Enfin, c'est une suggestion qui a été faite au conseil, c'est assez officiel, et elle a été acceptée. Vous essayez de faire des efforts dans ce sens. Mais tu n'es pas toute seule, vous êtes deux-trois. Bon, pas soixante – tu ris – mais deux-trois impliqués là-dedans, rien de terrible. Voilà, ça devait être à peu près la journée du 11.

Tu m'expliques comment se passent tes journées. Par exemple, une journée comme celle décrite dans l'agenda, où tu avais les hybridations *in situ*, tu as commencé vers 8h30 et fini vers 19h. Ce sont de grosses journées. En général, tu fais moins que ça, mais quand tu fais ce genre de manips, cela t'occupe presque toute la journée, tu n'as pas fait beaucoup d'autres choses en parallèle.

Pour cette manip, tu préfères tout faire dans la même journée, tu as l'habitude de la faire comme ça, c'est long, mais tu sais que ça marche comme ça, donc tu ne changes pas, il y aurait la possibilité de s'arrêter en cours de route, mais... c'est le protocole classique, donc tu le suis. Certaines personnes le font plus vite parce qu'ils rognent un peu les temps. Ce sont des manips qui prennent trois jours entiers, donc tu sais que ça va te prendre du temps, mais tu préfères ne pas être obligée de tout recommencer la semaine d'après. C'est une habitude, et puis tu ne le fais pas tous les jours non plus.

Le vendredi 12, tu avais le rendez-vous avec P., tu l'avais contactée la veille par mail et vous avez eu une discussion. C'était journée discussions. Tu as aussi été voir M. pour parler des plantes modèles. Maintenant qu'il est là, vous êtes deux à avoir ces plantes modèles en serres, donc vous essayez... vous avez pas mal de parasites dessus – tu ris, donc vous discutez de temps en temps pour savoir ce que vous pouvez jeter, ce que vous gardez, et pour savoir où ça en est. Tu viens le voir dans son bureau, ou il vient te voir, et vous vous tenez au courant. Il passe pas mal de temps en serre, sûrement plus que toi, il surveille pas mal. Et il n'hésite pas à jeter un coup d'œil sur tes plantes aussi. De toute façon, vu que vous êtes deux, vous savez bien que ce qui n'est pas à l'un est à l'autre – tu ris, ce n'est pas difficile de savoir où vous en êtes. Donc ce jour-là, tu avais fini la manip d'*in situ*, tu avais fait deux-trois petites manips, ce n'était pas la journée grosses manips, juste des petits trucs ponctuels.

Entre deux petites manips, tu as eu ces deux petites discussions. Enfin avec P., c'était plus une réunion, ça a pris quand même pas mal de temps. Tu as été en serre aussi, suite à la discussion avec M. ça prend beaucoup de temps quand il y a du matériel

vivant, de le suivre et d'aller sur place, ça a l'air de pas grand-chose, on peut avoir l'impression que vous faites du jardinage, mais l'air de rien, ça prend du temps de vérifier l'état des plantes. Ce sont des plantes qu'il faut polliniser. Là tu te souviens que ce vendredi-là, tu as passé une bonne heure juste à récolter des graines et polliniser, à vérifier l'arrosage, l'entretien, faire du tri, voir ce qu'il y avait à jeter. Tu penses être restée deux bonnes heures en serre dans l'après-midi à faire ça.

Il y avait le séminaire interne, quand tu peux tu essayes d'y aller, surtout qu'il y avait quelqu'un du labo. Les séminaires internes regroupent tous les laboratoires de biologie : virologie, biologie moléculaire et cellulaire, génétique, biologie végétale. Deux personnes passent, une personne de deux labos différents, ça dure une heure dans la théorie, en pratique plutôt une heure et quart, une heure et demi, souvent après il y a un petit pot, qui permet de discuter un des topos. Là, il y avait quelqu'un du labo, vous êtes allés le voir, et puis l'autre, c'était une personne en génétique. C'est pas mal, ça permet de voir ce qui se passe dans les autres labos.

Tu es peut-être un peu vieille école, mais tu n'aimes pas les gens qui viennent au milieu, repartent au milieu, tu trouves que ce n'est pas très respectueux, quand tu viens à une réunion. Tu trouves que c'est une bonne occasion, vous devriez y aller toutes les semaines, c'est vrai qu'on a tendance à n'y aller que quand il y a quelqu'un du labo, donc le minimum c'est au moins d'écouter l'autre personne. Tu avoues que tu y vas souvent soit quand l'autre personne est quelqu'un que tu connais, soit quand c'est un thème qui se rapproche du tien pour une raison ou pour une autre, ou encore qui t'intéresse pour une raison ou pour une autre. Mais tu penses qu'en fait ça devrait être un principe d'y aller presque toutes les semaines, mais vous ne trouvez pas le temps de le faire, comme beaucoup d'autres choses – tu ris. Tu essayes de temps en temps d'y aller quand il y a des topos qui t'attirent ou quand il y a des gens du labo, tu écoutes les autres, c'est sympa, ça permet de voir un peu ce qui se passe chez les voisins.

Toi, tu as déjà présenté ton travail l'année dernière. C'est un peu stressant. Présenter devant le labo, vous avez plus l'habitude. Là il y a le fait que tu présentes devant une grosse assemblée, et il y a des gens que tu ne connais pas du tout et tu as du mal à savoir quelle va être leur réaction, ils ne connaissent pas forcément tes modèles, donc il faut aussi présenter les choses beaucoup plus clairement qu'en réunion de labo, où les plantes, tout le monde sait comment ça marche, et où ton modèle, même si personne ne bosse dessus, tout le monde sait à peu près ce que c'est. Donc c'est un peu différent. Tout en ayant quelque chose qui soit scientifiquement pertinent, il faut faire une introduction un peu plus solide, et c'est en anglais – tu ris. Ça, ça te paraît normal. Tu n'as pas un excellent niveau d'anglais, mais le minimum c'est quand même de pouvoir présenter ses résultats en anglais. En bio, vous n'avez pas le choix. Tu trouves c'est un bon exercice finalement, même s'il n'y a que deux labos présents – et il n'y a jamais deux labos présents en entier, c'est un bon entraînement pour les congrès ou même après, quand vous voulez faire des topos dans des labos pour des recrutements, ce genre de choses, il faut être quand même un peu à l'aise. C'est un bon entraînement.

Je me demande d'ailleurs si tu avais fait tous tes stages de laboratoire en biologie végétale, et tu m'informes que tu étais déjà dans ce laboratoire lors de ta licence, dans la même équipe. Tu avais vraiment accroché avec l'optique Evo-Dévo, ça t'avait beaucoup plu. En Master première année, tu voulais faire quelque chose plutôt tourné vers le développement, mais en restant sur les plantes, donc tu étais partie en Espagne, tu avais la volonté d'aller dans un labo à l'étranger. Et en discutant avec C., il t'a dit « écoute, moi je connais potentiellement des gens qui seraient intéressés par une stagiaire. Si tu veux je les contacte ». Et tu as été en Espagne chez une très bonne copine de C., ils s'entendent très bien, enfin ils travaillent ensemble, mais ils s'entendent très bien je pense aussi [rires] en dehors et elle n'a pas hésité une seconde à te prendre. Tu avais le choix, tu pouvais partir en Angleterre ou en Allemagne, mais tu ne parlais pas un mot d'allemand et tu me dis en riant que ça te stressait trop de partir dans un pays où... tu t'en serais sans doute sortie avec l'anglais mais... Et puis là le labo de R. en Espagne, c'était vraiment développement et ce qu'elle faisait te plaisait beaucoup donc voilà. Ensuite en deuxième année de Master, tu as fait deux stages différents. Tu étais d'abord en région parisienne dans un laboratoire de biologie végétale. Tu y as plus ou moins amorcé ton projet de thèse. C'est quelqu'un avec qui vous bossez toujours en collaboration, assez étroite. En gros pour faire simple, tu travaillais sur les mêmes gènes que ceux sur lesquels tu bosses maintenant, mais dans d'autres organes et pour d'autres fonctions. Ça t'a permis de commencer à connaître un peu le projet, et de beaucoup discuter avec O., qui était ton chef là-bas, et d'acquérir un peu les notions qui t'ont servi après quand tu es revenue ici. Donc pendant la deuxième partie de ton stage de M2 tu étais déjà revenue dans ce laboratoire. Depuis le stage de licence, tu étais motivée pour y faire ta thèse. Deux choses te motivaient, déjà le sujet te plaisait beaucoup. Après, c'était un sujet Evo-Dévo, donc quelque chose d'un peu plus difficile, vous ne bossez pas sur des plantes modèles classiques. Tu savais que tu n'obtiendrais pas les mêmes choses qu'en travaillant sur des modèles plus classiques, en termes de résultats. Tu n'as pas les mêmes outils, donc pas les mêmes résultats, vous avancez beaucoup moins vite, mais ça tu en étais tout à fait consciente, et le côté évolution te plaisait bien, donc c'est le prix à payer. Et il y avait aussi un facteur humain qui faisait que tu t'étais vraiment très bien entendue avec C., et quitte à passer trois ans à bosser dur sur un sujet, tu voulais que ce soit dans des conditions où ça se passe bien. Tu penses que si ça se passe mal avec l'encadrant de thèse, enfin tu te connais, tu prends les choses très à cœur, et tu n'aurais pas tenu le coup. Là tu sais que tu peux aller le voir, que tu peux parler avec lui, si ça ne marche pas, il ne te tient pas pour responsable, ajoutes-tu en riant, il cherche à savoir pourquoi ça ne marche pas. Ça s'est bien passé en Espagne, mais tu ne te voyais pas faire ta thèse là-bas parce que c'était à l'étranger et ton compagnon ne serait jamais parti en Espagne. Tu aurais pu aussi rester à Paris mais tu as choisi de revenir là, même si ça se serait très bien passé aussi là-bas.

Je me demande si ça se passe toujours bien pendant ta thèse et tu nuances en disant qu'il y a des hauts et des bas, des jours où c'est un peu fatigant, où il y en a un peu ras-le-bol, où ça ne marche pas. Et puis il y a d'autres jours, où ça marche mieux, donc ça va mieux. Toujours en riant, tu me confies que c'est quand même un travail de longue haleine, et que tu commences à avoir envie que ça se termine. Au niveau

des résultats, tu estimes que tu n'as rien d'exceptionnel, mais que tu n'es pas non plus dans un cas de thèse désespérée, tu as obtenu des choses, tu penses être dans la moyenne. Tu as eu des papiers en troisième auteur, un en premier, en co-premier auteur, donc tu as de quoi soutenir une thèse. Donc tu n'es pas dans une situation de stress, au point de ne pas te sentir bien parce que c'est la fin de la thèse et que tu n'as rien. Mais tu commences à trouver que c'est fatigant, c'est un investissement énorme. A côté de ça, quand ça marche, tu es vraiment super contente !

Je reviens sur la fatigue, et tu m'expliques avoir l'impression que tu te démènes tout le temps, ça ne paye pas tout le temps, loin de là quoi ! Tu ris et tu ajoutes que quand ça marche, tu oublies les deux mois passés à ce que ça ne marche pas. Tu sais que c'est le travail de recherche de toute façon, mais c'est fatigant. Tu ne regrettes pas du tout d'avoir fait une thèse, loin de là. Tu es contente d'être là, tu ne fais pas partie des thésards exceptionnels [tu le dis en imitant] ou qui ont eu quatre articles majeurs pendant leur thèse, mais tu n'es pas non plus en reste, « je suis assez sereine tu vois ? ». Après, tu penses être dans une situation sécurisée, sachant que l'année prochaine tu sais que tu as du boulot, tu peux être plus sereine que d'autres personnes. Tu comprends que ça puisse être vraiment très dur, tu as vu des thésards qui craquent. En ayant des points sur lesquels tu t'appuies, il y a des jours où malgré tout tu te fais des coups de stress énormes, alors tu te dis, quand on ne sait pas ce qui attend après, sur la fin tu penses que ça peut être dur. C'est un peu limite. Après, tu penses que c'est une question de caractère, tu es une stressée, ce n'est pas d'aujourd'hui ajoutes-tu en riant ! Ça ne va pas changer. L'année prochaine, tu penses prendre ton poste dans l'enseignement. Tu avais présenté des postes de PRAG, et tu n'as pas été retenue. Et tu ne regrettes pas tant que ça, tu as envie de te confronter à l'enseignement, parce que tu as du mal à te dire que tu vas faire un choix entre quelque chose que tu connais et quelque chose que tu ne connais pas. Alors après tu dis ça à un chercheur, il te regarde avec des yeux comme ça parce qu'il te dit « oui, mais si t'arrêtes la recherche pendant deux ans, tu ne pourras jamais recommencer ». Alors si le milieu de la recherche est comme ça, c'est tant pis pour lui, toi tu as besoin de savoir. Tu te dis qu'enchaîner sur des post-docs, et puis après craquer dans dix ans et en te disant « peut-être que j'aurais dû essayer », c'est un peu tard. Tu as encore le temps de changer d'avis, mais l'idée c'est plutôt ça. L'année prochaine tu vas prendre ton poste. Peut-être que ça va être horrible mais au moins tu le sauras, tu seras fixée. Tu ris. Tu as besoin que ce soit un choix rationnel. Parmi les thésards agrégés, un peu dans les mêmes conditions, il y en a deux qui sont ATER (Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche), AGPR (AGrégé PRéparateur), et deux autres qui ont pris leurs postes et qui ne regrettent pas. Tu penses que ce n'est pas le cas de tout le monde non plus, mais eux ne regrettent pas. Quand tu discutes avec celui qui est ATER, tu as l'impression qu'il ne veut pas prendre son poste parce qu'en fait... il ne sait pas. Et tu n'as pas envie d'être dans cette situation. Si un jour tu renonces au métier d'enseignement, c'est parce que ça ne te va pas, pas parce que tu ne sais pas ce que c'est. Pour l'instant enseigner c'est quelque chose qui te plaît. Même si tu restais dans la recherche, tu postulerais sur des postes de maître de conf', pas sur des postes de CR (Chargé de Recherche). Par exemple cette année, tu t'es débrouillée pour avoir moins d'enseignements, ce qui est stratégique. Mais ça te manque. Tu aimes vraiment

bien ça. Tu ne te vois pas ne pas enseigner. Dans le supérieur ou dans le secondaire c'est dur à dire, mais ça te motive, ça c'est sûr.

Concernant le choix de la biologie végétale, tu as toujours adoré les plantes, même gamine, tu ne sais pas pourquoi, c'est un truc qui te plaisait. Alors après pourquoi ça t'est resté... c'est vraiment une question de goût, ce n'est pas un choix stratégique, ça te plaisait... tu avais cette idée dans la tête, même en licence, et tu t'es dit, « tant qu'à faire on va faire un stage court là-dedans, pour voir si effectivement ça me plaît ou si je me fais des idées complètement fausses », et puis ça t'a plu. Alors après, sincèrement, tu penses que si on te faisait bosser sur le développement de la souris ça t'éclaterait aussi, c'est plus les problématiques qui sont décisives. Inversement, on te ferait bosser sur la photosynthèse et la biochimie de l'ATP synthétase, ça ne t'aurait pas plu – tu ris. C'est vrai que tu es très attirée par toutes les problématiques du développement, de l'évolution, ce genre de choses. Et là tu as eu l'occasion de combiner les deux.

La recherche, c'est quelque chose que tu as découvert en arrivant à l'ENS (Ecole Normale Supérieure). Intellectuellement parlant tu trouves ça passionnant. On voit des choses qu'on n'imagine même pas. On ne se rend pas compte de tout ce qu'on est capable de faire, les connaissances qu'on a. C'est cet aspect des connaissances qui te plaît vraiment. Et les échanges aussi, c'est un fonctionnement. On a cette idée un peu caricaturale du chercheur enfermé dans son labo, mais en fait il y a toutes ces réunions, toutes ces discussions, il y a beaucoup de discussions, vous avez un coin café l'air de rien, mais en fait, c'est génial. Bon la plupart du temps, tu concèdes en riant que vous parlez bouffe et autres bêtises mais il y a des jours où ce sont des échanges en continu, les congrès, cette ambiance-là, ça te plaît. S'il y a quelque chose qui devait te manquer du monde de la recherche, tu penses que ce serait ce côté-là. Vous partagez quand même beaucoup. Après, il y a aussi des concurrences, il ne faut pas croire que c'est tout beau, ce n'est pas non plus ça, clairement, il ne faut pas non plus trop idéaliser, mais quand même, quotidiennement, tu vis plus dans une idée d'échanges que dans une concurrence permanente, au moins avec les autres personnes du laboratoire, au sein de l'équipe, voire en dehors. Tu ne ressens pas quotidiennement la concurrence, pas scientifiquement. Toi, tu ne le vois pas, peut-être que c'est très personnel, que ça dépend des sujets de recherche aussi.

A l'inverse, ce qui te manquerait le moins, c'est ton niveau de stress quotidien. Tu ne sais pas faire les choses à moitié, parfois tu te dis « mais t'es ridicule quoi! », tu es rentrée parfois presque à moitié déprimée chez toi le soir parce qu'une PCR n'avait pas marché. Après tu te dis « arrête! » – tu ris –, tu reprends tes esprits, tu te dis « ce n'est pas grave, c'est une PCR », mais n'empêche que tu le vis à fond, et du coup c'est vachement prenant. Tu penses que c'est dû à ton caractère, il y a des jours où vraiment ça te stresse, mais vraiment! Tu supposes que ce n'est pas le seul métier comme ça, mais bon, on y passe quand même des heures, vous ne comptez pas vos heures, quelquefois tu te dis qu'il y a besoin de couper et tu as du mal à le faire. Tu es un peu trop toujours à fond dedans. C'est ça qui te manquerait le moins. Cela étant, il y a des gens qui te disent que non, ils viennent faire leur boulot, voilà c'est leur boulot, ils partent et c'est fini. Toi, tu n'en es pas non plus à rentrer chez toi et à faire de la recherche, tu te mets devant ta télé – tu ris. Quand même, tu trouves

que ça pompe pas mal. Par rapport au métier d'enseignant, tu as l'impression, pour avoir discuté avec d'autres personnes de la promo, ils arrivent plus à couper.

[...]

Tu reprends l'agenda, nous avons fait à peu près le tour du vendredi. Le lundi, c'était une énorme manip aussi, c'est une manip que vous faites à deux parce que c'est super long, vous y passez votre journée à deux. Qu'est-ce que tu as fait d'autre ? Tu es allée récupérer ton poster pour le congrès de la semaine suivante. C'est un congrès assez généraliste pour la biologie du développement, il traite de thèmes différents, il y a des aspects un peu interdisciplinaires, il y a de l'épigénétique, de la biologie du développement, pure et dure, différents aspects. C'est aussi l'occasion de rencontrer des gens. Tu n'as pas dans l'idée de faire un post-doc l'année prochaine, mais malgré tout tu y vas quand même, tu essaies de te mettre un peu dans cette optique. Tu te forces à aller rencontrer des gens, des chefs de labo, qui peuvent être intéressés par ton travail, pour un thésard en fin de thèse c'est le but de ce genre de congrès, essayer de rencontrer des chefs. Là, il y en a deux-trois notamment avec qui tu espères pouvoir discuter un peu. Ce sont des sessions, des chefs d'équipe et d'autres personnes, d'autres chercheurs présentent des travaux, c'est assez court, il y a des topos d'une demi-heure, tu ne sais pas combien dans la journée, on doit commencer à neuf heures, finir à vingt heures quelque chose comme ça, c'est assez dense. Et en fin de journée, il y a les sessions posters, où les jeunes chercheurs présentent. Quelqu'un du labo t'avait fait suivre cette annonce de congrès. Tu voulais aller à un congrès international cette année pour voir ce que c'était, comment ça se passe et puis aussi présenter un poster. Tu as choisi celui-là parce que les thématiques te plaisaient. Et aussi parce que ce n'était pas un trop gros congrès. Il y en a un où il doit y avoir 1500 personnes ou un truc comme ça. Tu te dis que pour rencontrer des gens une structure serait un peu plus facile pour discuter. Tu en parlais même avec ton chef, parfois tu as l'idée que tu veux aller voir Untel. Mais s'il y a mille cinq cents personnes, il y a moyen que tu ne le vois même pas, alors que tu es là pendant trois jours et que tu voulais discuter avec lui. Donc le but c'est justement de faire quelque chose qui soit de taille intermédiaire. Tu verras ça la semaine suivante. C'est dans la politique du laboratoire, chaque thésard doit partir – enfin doit, s'il ne veut pas, il ne le fait pas, mais normalement, une fois pendant sa thèse il participe à un congrès international. Le laboratoire débloque des fonds pour ça spécifiquement, ça fait partie de votre formation. Après vous demandez quand même des financements, parce que des fois l'école doctorale par exemple donne des sous, donc tant qu'à faire, si c'est l'école doctorale qui paye, ce n'est pas le labo, on achète autre chose. Dans tous les cas il y a vraiment quelque chose de prévu à cet effet dans le laboratoire. Donc tu as choisi ce congrès, tu en as parlé avec C. qui t'a dit qu'effectivement, ça lui paraissait être un bon plan, et voilà. Tu avoues qu'un autre congrès t'intéressait, mais il était à Paris, et là tu as dit « il ne faut quand même pas exagérer quoi ! », tu ris, tu hésitais entre les deux, jusqu'à ce que tu voies la destination, et c'était un peu plus généraliste.

Donc lundi c'était la grosse journée. Le mardi vous avez commencé par un séminaire d'un ancien thésard du labo qui postule au printemps pour être CR. C'est le fils prodige du labo, c'est un excellent thésard, qui a fait des papiers dans *Nature*, dans

Cell, donc beaucoup attendent son retour avec impatience, tu en ris. C'était un énorme séminaire, il a présenté énormément de choses, tu as trouvé que c'était très bien, un très bon séminaire. En général ça dure entre une demi-heure et une heure, là on était plutôt à une heure et demie, c'était un peu long mais c'était bien. Et puis c'est marrant de revoir quelqu'un qui est parti il n'y a pas si longtemps que ça, tu as eu l'occasion de discuter un peu avec lui, c'était sympa. Il est en post-doc aux Etats-Unis, il vous a montré la photo avec la vue sur le Pacifique qu'il a en Californie depuis la serre. Et là tu as dit, « mais pourquoi tu veux revenir, faut rester là-bas ! », le coucher de soleil sur le Pacifique depuis le boulot, tu trouves ça assez sympa. Mais bon.

Après tu as encore fait des *in situ*, tu as commencé à préparer des sondes, et à faire des photos des résultats de la semaine d'avant, c'est pareil, ça prend un temps fou. Ensuite, tu as passé un bon moment sur ton ordinateur, tu fais des recherches de données sur des bouquins sur des structures de carpelles, il faut se replonger dans les vieux bouquins de botanique, et il y a des sites de phylogénie des angiospermes qui sont assez bien faits, donc là, tu récupères les données pour essayer de synthétiser tout ça, dans le cadre de ton projet, donc tu as passé un bon moment sur ton ordinateur. Tu partages ton bureau avec C, donc ton chef, et un technicien, qui s'appelle N., qui n'est pas dans votre équipe. Vous êtes trois dans le bureau en ce moment, c'est bien, bonne ambiance. Vous rigolez bien, en général vous êtes le bureau du couloir où ça rigole le plus, tu penses que le directeur a des doutes sur vous (plaisantes-tu), et puis N., c'est un peu le spécialiste de la biologie moléculaire du labo, donc c'est pas mal, tu as souvent discuté avec lui du boulot et d'autres choses, vous vous entendez assez bien.

Il y a votre couloir, celui où il y a ton bureau, celui de Quentin, là c'est toute une rangée de couloirs, sur la droite ce sont les paillasses, tu me proposes d'aller voir ensuite si je n'ai pas déjà vu. Il y a la même chose en symétrique en face, des paillasses et des bureaux, qui donnent directement sur les paillasses. Et puis là-derrrière [tu me montres juste à côté], ce sont aussi des bureaux de l'unité de recherche. Et là il y a quelques paillasses, vous êtes en moyenne trois-quatre par bureaux. Il y a des gens qui sont deux, il y en a d'autres qui sont quatre. Rarement plus sinon après vous êtes un peu les uns sur les autres. Trois c'est pas mal, là vous êtes bien. Et avant il y avait un autre doctorant, C. a envahi son bureau de façon à être sûr que personne d'autre ne puisse le prendre. C'était de la colonisation, confies-tu en riant.

Mercredi, tu as fini tes sondes. Il y a beaucoup de manips sur deux jours, ou deux trois jours. Ce sont des manips que tu as l'habitude de faire, tu fais ça un peu en routine maintenant. C'est juste qu'il ne faut pas la lancer le vendredi, il faut réfléchir deux secondes.

Et tu as eu un rendez-vous avec B. Officiellement elle est dans la même unité, enfin officiellement, tu ne sais pas comment dire, disons qu'elle a été recrutée par l'unité et elle a été détachée au plateau technique d'imagerie, c'est là qu'il y a tous les gros microscopes du coin, confocaux notamment, donc il y a beaucoup de gens qui viennent. Elle est venue te former, parce que vous avez de nouveaux microscopes au laboratoire, donc elle est venue te former pour les utiliser. Là aussi, au niveau compétences techniques c'est l'idéal vu qu'elle est détachée à un plateau technique,

elle fait vraiment que de la microscopie, et elle adore ça, c'est vachement bien, elle donne de bons conseils, ça a duré un bon moment. Tu as pu faire des photos après, te servir du microscope. Et comme tu n'avais pas l'habitude de ce microscope-là, c'est pas mal d'avoir des conseils.

Ensuite, tu es retournée t'enfermer toute seule dans ta petite salle de cytologie, pour préparer les *in situ* pour la semaine suivante. C'est A., ton binôme, qui va les faire. Il y a pas mal de manips que vous faites ensemble, là tu lui as tout préparé, comme ça c'est plus simple pour elle, tu as eu le temps de faire ça. Pendant que tu n'es pas là, elle pourra finir la manip. Vous vous organisez assez bien toutes les deux. Ça se passe bien, vous vous entendez bien, et c'est assez facile à gérer. L'année dernière tu as travaillé plus ponctuellement avec une technicienne, et ça se passait assez bien aussi, les techniciens sont des forces de frappe énormes – tu ris, ils sont vraiment à la paillasse toute la journée et ils avancent, c'est vraiment une chance quand il y en a un qui peut vous aider, parce que ça permet d'avancer pas mal. Ce n'est pas toujours possible parce qu'il y a beaucoup de demandes, il y a plus de thésards que de techniciens, dans certaines équipes. Toi, tu as de la chance, c'était un projet assez nouveau et il était prévisible que tu aurais besoin d'aide à un moment, C. a dit que A. bossait avec toi, mais elle pourrait très bien avoir un projet totalement indépendant, ce qui d'ici quelques mois sera sûrement le cas, une fois que vous aurez bouclé. Elle fera d'autres choses. Il y a des projets où ça avance plus que d'autres, donc les chefs estiment que bon... [...] C'est important de prendre quelqu'un qui soit permanent ici, qui entreprenne les manips longues, parce qu'après c'est toujours un peu difficile de passer le boulot aux autres quand on n'est plus là, ce n'est pas si évident que ça, on a beau dire, on fait des cahiers de manips, et cetera, mais on a beau le faire, même en y mettant la meilleure volonté du monde, et même les cahiers les mieux tenus, pour s'y retrouver ce n'est pas si facile que ça.

Et nous arrivons à aujourd'hui. Tu as préparé pour le congrès quelques papiers, imprimé des petits posters s'il y a des gens qui sont intéressés, on t'a conseillé de faire ça. Tu as bien regardé le programme scientifique, tu as cherché tout ce qu'il ne fallait pas que tu rates. Vous pouvez assister à tout normalement il n'y a pas de souci. Et puis tu as fais la liste des gens avec qui tu voulais discuter, ceux que va essayer de voir pendant les quatre jours. Tu fais un programme, pas figé, plutôt de petits objectifs, il y a trois quatre personnes que tu aimerais bien rencontrer. Il y en a un par exemple qui doit venir au labo dans quelques temps, parce qu'il connaît C., et C. t'a demandé d'aller un peu discuter avec lui. Par politesse et puis pour le rencontrer, que tu ailles un peu discuter pour avoir son avis. Après il y a eu une bonne réunion avec A., tu m'en as parlé tout à l'heure, pour préparer tout ça. Et tu es retournée travailler en serres un bon moment, parce que vous faites de la culture *in vitro*, et là tu avais des plantes à transférer en serres, tu n'as pas regardé le nombre d'heures que tu as passées en serre. Parfois tu y vas cinq minutes, tu regardes juste si ça va, mais dès que tu sais que tu veux faire quelque chose, et il y a toujours plus de choses qu'on imagine. Et tu aurais pu y rester encore plus longtemps que ce que tu as fait.

Résonance # 1

Philippe HERT

Enseignant-chercheur, Aix-Marseille Université

Chère Mélodie,

je commence ce texte comme une lettre, car c'est bien cette forme qui m'appelle à la lecture de ton manuscrit. Je m'adresse à toi comme une continuation des conversations que nous avons depuis plusieurs années. Je me sens honoré de ta proposition d'écrire à partir de ton texte. Il appelle à une réflexivité forte dans l'écriture des sciences sociales que je trouve très réjouissante.

Je vais essayer de tisser quelques fils à partir de résonances (qui est aussi une métaphore sonore, un espace pour accueillir une voix). Faire récit en faisant confiance aux résonances. Ton texte porte une parole construite au fil des années, et témoigne en même temps d'une urgence à écrire. La forme du fragment l'indique : garder une trace de ce qui est là, de ce qui a été là, de ce qui insiste également, malgré le manque de temps pour le faire, avec la forme la plus directe possible pour inscrire cette trace sans l'enfermer, et voir apparaître ce qui se tisse, tout en laissant les coutures apparentes comme tu dis. Il y a quelque chose qui insiste dans ton écriture, une attention, une vigilance, une quête (une enquête...) qui passe par la rencontre et par l'écriture.

J'ai trouvé trois fils dans ma lecture que j'ai aimé suivre. Le premier est le soin porté à la relation, le second la parole dans le texte, et le troisième le désir de *hacker* la recherche. Je vais parcourir ces fils avec l'idée d'une recherche vivante en sciences sociales, qui s'incarne pour moi aujourd'hui par la figure du clown-chercheur. Pour cela il faut que je détaille un tout petit peu au préalable ce que je veux dire par là. Ce n'est pas le lieu pour approfondir ces idées, mais permets-moi de tisser ton propos avec cette figure du chercheur comme clown (à moins que ce soit le clown qui soit chercheur). Il me semble qu'elle résonne fortement avec ton propos. Cette figure m'est apparue il y a une dizaine d'année, à la même période où tu finissais ta thèse, moment fondateur pour toi également, et sur lequel tu reviens tout au long de ton texte. A force d'insister, cette figure de clown a fini par modifier ma compréhension

de la démarche de recherche. Il aura fallu tout ce temps. Je comprends donc ton insistance à reprendre, autrement, le travail, à reprendre, à faire l'autre livre.

Pourquoi le clown ? J'ai écrit ailleurs sur cette figure dont je me suis rendu compte qu'elle m'habitait à la lecture des *aventures de l'homme en or* de Shusterman¹. Elle insiste en moi et je l'accueille pour ce qu'elle a à me dire. J'apprends à écouter ce qui essaye de se formuler par cette voie. Je ne sais pas encore où elle me mène avec son savoir importé, quel être hybride pourrait en résulter. Je retrouve complètement dans ton texte cette attention à ce qui est là, à la fois en toi et à travers les relations qui ont nourri ta réflexion.

Pour moi, en un mot, le clown (contemporain) opère un déplacement de la vision vers la présence et la relation. Bien que personnage, il laisse transparaître la personne qui l'incarne, ses sensations, ses émotions, son caractère (ou une partie) ses désirs (changeants) ses quêtes et espoirs. C'est à partir de son corps, de ce qu'il éprouve, qu'il parle de la profondeur de ce qui est là, en acceptant toute l'incertitude, toute la vulnérabilité qu'implique son ouverture, à travers ce qu'il nous livre de lui par sa présence et ses tâtonnements. Il joue (un prétexte) pour mieux dévoiler qui il est. En offrant d'être sur une scène (peu importe ce qu'elle est), il nous fait donc les émotions qu'il traverse. Mais il brouille les frontières et déjoue le paradoxe du comédien (Diderot), de l'art de l'imitation convaincante des passions et de l'éclipsage de l'acteur pour laisser parler l'art. Tout au contraire le clown n'éclipse pas l'acteur et le laisse être traversé par lui. Il y a une part d'improvisation, d'inédit, à chaque occasion de rencontre avec tout ce qui peut faire office de public, afin précisément de ne pas s'enfermer dans un rôle. Le clown n'est pas un bon comédien, au sens où il livre sa sensibilité au détriment d'une prétention à tenir un rôle. Il sort de la convention du théâtre et de la maîtrise du rôle par la distanciation de sa propre sensibilité, pour mieux plonger dans cette-ci. C'est une figure parfois dérangement, trouble, mal identifiée, *queer*.

L'apport de la posture du clown pour celle du chercheur repose pour moi sur cet enjeu de ce qui du terrain passe ou non dans l'écriture scientifique. Que reste-t-il du vécu partagé et de l'expérience traversée dans les « résultats » qui auront été produits à partir de la distance ou la volonté de neutralité du chercheur ? S'il arrive souvent au chercheur de vivre et partager une authentique rencontre sur le terrain, par la conversation et par le partage d'un temps commun, l'écriture scientifique n'est pas supposée en rendre compte. S'il y a une réelle importance et difficulté à produire une écriture du sensible – et c'est là un enjeu de la littérature et de l'art – l'écriture scientifique a du mal à s'y prêter, en raison d'une certaine idée de ce qui fait sa scientificité. Le chercheur se trouve en quelque sorte dans une posture inversée de celle du comédien : là où le comédien doit exprimer des émotions par imitation convaincante, sans les éprouver, le chercheur doit effacer ce qu'il éprouve dans ses productions. Exprimer là où il n'y a rien *versus* cacher là où il y a quelque chose qui se passe. Dans les deux cas c'est au nom d'un certain idéal (artistique ou scientifique) que les affects sont contrôlés et maîtrisés. Bien sûr ce n'est pas toujours le cas, et nombre de textes, en anthropologie

¹Richard Shusterman, 2016, « *Les aventures de l'homme en or. Passages entre l'art et la vie* », ed. Hermann.

en particulier, montrent clairement comment le terrain et la vie sont complètement liés. Et si cet idéal (scientifique) est remis en question par ailleurs, et Mélodie tu en rends largement compte, à travers la littérature STS notamment (Haraway, Stengers, Jurdant, et bien d'autres), se pose alors la question de comment sortir de cette idée, ou idéologie, de scientificité *tout en continuant à faire science* ? Ton cheminement est au cœur de cette question.

La figure du clown-chercheur représente pour moi une exploration pratique pour incarner d'autres manières de faire science, en ne nous reposant plus sur ces oppositions qui nous empêchent de penser (et tu commences ta deuxième partie par l'appel féministe *Think we must!*), tels que corps/esprit, passion/raison, subjectivité/objectivité, autrement dit, en sortant de la tentation de l'innocence. Le clown, personnage qui ne craint pas les émotions de l'acteur qui l'incarne, est donc utile. Cette figure m'a permis de comprendre l'épistémologie du *standpoint* et la réflexivité forte, pas faciles à comprendre si l'on fait l'impasse sur le fait que la dimension située de la pensée est également incarnée. Le clown permet d'incarner une forme épistémologique pas seulement en tant que forme de pensée, mais comme être au monde. Je te remercie d'ailleurs de nous dire que ce fut également difficile pour toi, que tu avais compris en principe la réflexivité, mais que tu ne l'avais pas vraiment comprise, c'est-à-dire avec tout ce que cela implique. Merci pour ça, je me sens déjà moins bête. En un sens il d'agit là d'un chemin, d'un processus, d'une exploration et expérimentation permanente, pas d'un état mental, ou d'une méthodologie que l'on pourrait appliquer une fois pour toute sans s'y engager vraiment. Cela veut dire : avec tout son être et bien sûr son corps. Il y a bien une dimension charnelle dans ton texte, surtout à la fin, où l'on sent parfaitement à la fois ta volonté d'écrire et souvent l'impossibilité à le faire, où l'on sent également combien il est important de revenir sur ton travail de thèse, physiquement même, puisque tu reprends contact avec les personnes que tu avais suivies.

La rencontre est au cœur de ton écriture : à la fois relation à l'autre et relation à toi. Et même plus, tu fais du « prendre soin de la relation » une posture, une intention affirmée, et même un manifeste ! Jamais il n'est question pour toi de « collecter des données », mais plutôt de collecter à la manière d'une collectionneuse, d'une amatrice (au sens qu'a pu lui donner Antoine Hennion), de tout ce qui te traverse comme pensées à la suite de telle rencontre, telle conversation, telle lecture, en te reliant à nouveau à tous ces échanges.

Il est en fait assez tendance d'annoncer être réflexif dans sa recherche, de faire des sciences « participatives », mais de ne rien faire *vraiment* en commun. On le sait, les approches participatives sont souvent prises dans des enjeux de captation des données et de leur transformation en résultats scientifiques, ou pour valider des stratégies déjà actées au préalable². Rarement est posée la question de la justice épistémique (équité sociale et cognitive), c'est à dire du temps pris pour trouver les bonnes modalités pour communiquer avec les enquêté.e.s ou parties prenantes – de prendre le temps de les rencontrer, connaître leurs besoins, leur laisser la possibilité de choisir une place et

²Sophie Lewandowski, Alejandro Molina, « Le théâtre forum en recherche-action participative : au service des épistémologies radicales ? », *Participations*, n° 32, 2022, p. 155-181.

trouver une place juste et non dominante, et enfin construire avec elles sans chercher à les instrumentaliser.

Au contraire d'une approche de la recherche vue à travers le seul prisme des résultats *publiables*, tu interrogues irrémédiablement ce que signifie faire vraiment ce que l'on dit faire. Cela signifie prendre en compte ce que te font toutes ces conversations dans l'enquête, pour toi, pour les autres, et d'en prendre soin, dans la relation mais aussi dans ton écriture. Et cela se traduit par une attention à la parole de l'autre, qui va jusqu'à raconter à cet autre ce que tu en as entendu et compris : je te raconte... et « tu m'existes » (520). Je trouve que c'est une belle définition de la rencontre.

Comment faire une science non extractiviste, comment sortir des alternatives infernales ? Trouver de nouvelles formes, faire alliance, prendre soin de la relation, ce sont autant de pistes que tu déploies (avec d'autres) et que tu essayes de mettre en œuvre, concrètement. Tu le sais bien, il se passe vraiment quelque chose sur le terrain, dans ces temps partagés, il n'y a rien d'anodin dans cela, et il ne s'agit pas que d'une transaction d'informations contre de la considération. Le terrain engage, nous oblige vis-à-vis des personnes auprès de qui nous allons. Une de tes phrases me reste :

« 290. Une question me tracasse, me rend intranquille – laisse le goût d'inachevé : que signifie être en relation quand nous ne nous rendons pas attentif à ce qui importe à l'autre, au monde avec lequel l'autre vient ? »

Se rendre attentif au monde de l'autre. On ne mesure pas assez combien il est important et en même temps difficile et peu valorisé – cela ne figure pas dans les protocoles scientifiques – de se rendre attentif à la parole d'autrui, souvent livrée avec générosité, lorsque celle-ci peut à tout moment changer le cours de l'enquête, par le témoignage qu'elle porte, et éclairer autrement à la fois l'objet de sa recherche, mais aussi *sa* propre place dans l'enquête et le rapport à *son* objet. Accepter d'être déplacé par l'enquête, dans ses idées, pensées, hypothèses, croyances, n'est-ce pas ce que l'enquête peut apporter de mieux ? Mais pour cela, un préalable est de poser une égalité de principe des personnes en conversation, une égalité des intelligences comme le dit Rancière dans *le maître ignorant*. Loin d'être une vision romantique de la recherche, il s'agit pour moi d'une lecture toute pragmatique, car la recherche engage pour peu que l'on accepte de se laisser embarquer par elle. J'admire certains collègues lorsqu'ils et elles s'engagent sur un terrain, *corps et âme* comme le dit Loïc Wacquant. Cela ne relève pas seulement de l'engagement professionnel, mais également de l'engagement humain. Je sens cet engagement dans ce qui insiste dans ton écriture, à y revenir, avec cette intranquillité.

D'ailleurs je vois une autre préoccupation constante dans ton écriture Mélodie, celle de maintenir un désir d'écrire au plus près, de refuser la capitalisation des savoirs, de refuser la fausse innocence du détachement du chercheur. Accepter de laisser une place à ce qui te touche, aux émotions, à la parole de l'autre, à ne pas être coupé, l'esprit coupé du corps, la raison des émotions, soi et autrui, le dedans et le dehors. Être coupé, c'est un récit sur les sciences dont *nous* ne voulons plus. Que proposer à la place ? Tes fragments sont une entrée intéressante pour que l'écriture soit au plus près de la pensée. Ta parole libre également (j'y viendrai plus bas). Et le *sentirpenser* que

tu évoques, cher à Arturo Escobar, reprenant l'idée d'Orlando Fals-Borda, ou encore à partir de l'ouvrage magnifique de David Abram sur la pensée depuis/avec la terre³.

Je crois que cette écriture que tu cultives, et qui prend soin de la relation, est là pour rendre possible un surgissement de la joie, celle dont tu parles, au sens de Spinoza, de la capacité d'action. Se donner la possibilité de vivre et d'expérimenter comment le terrain *nous* déplace. Ce nous inclus la chercheuse et les personnes rencontrées, mais aussi tes lecteurs. Il y a de la joie à te lire, parce qu'il y a dans ton texte une ouverture sur le vivant dans la démarche de recherche. Par vivant j'entends ici une attention à tout ce qui est constamment changeant dans une rencontre, même très brève, les traces (pas qu'écrites) qu'elle laisse, comment elle peut convoquer sensations et émotions, comment nos liens avec le lieu, l'ambiance, les attentions que l'on a et qu'ont les autres, tous les autres, peuvent nous déplacer dans nos pensées, nos idées, nos positions. Et aussi comment cela fabrique (au sens matériel) un cheminement, de dix ans pour toi, comment cela t'amène à revisiter les figures du passé, y compris toi en tant que personnage du passé, sous la lettre M. Laisser entrer ces autres dans le texte transforme l'écriture et ce que tu peux dire de ta recherche. Ce n'est pas qu'une question de style, c'est pour moi fondamentalement une question éthique : qu'est-ce que tu fais quand tu fais ce que tu fais. Et tu n'évites absolument pas la question, tu y vas même tout droit. Et c'est en ça qu'il y a du clown en toi. Tu fonces tout droit dans ce qui est important, en fin de compte, au lieu d'en rester aux procédures de la recherche (produire un texte académique, écrire une thèse selon les attendus). Le clown ne s'attarde pas aux conventions, il se trompe et échoue constamment, selon nos critères, mais pour lui il réussit car il suit sa quête qui part tout droit du cœur, c'est-à-dire des émotions et du désir qui le nourrit.

Cette figure du clown qui insiste, qui vient me dire comment la recherche pourrait être autrement, me fait fabuler, et co-fabuler avec ton texte. Il me pose la question : est-ce que c'est possible d'écrire avec l'autre ? Le clown est une main tendue vers l'autre mais n'arrive à parler que de sa place. Cependant, parce qu'il ne garde rien pour lui, parce qu'il nous livre tout ce qu'il vit et traverse, nous entrons en résonance avec lui. Il me fait penser, cheminer, et m'incite à agir autrement, à écrire autrement, depuis l'endroit qu'il m'indique. Et je crois que tu parles du même endroit. De cet endroit du manque à dire, à savoir, qui résiste à la réduction, de l'endroit de la quête, du sens espéré, dans l'écriture, et par la lecture qu'en feront d'autres, sans garantie. Pour moi tu es une compagne en clown dans ta démarche.

Le second fil qui m'a interpellé dans ton texte, c'est celui de la parole. Une écriture qui témoigne d'une parole vivante, changeante, libre. Tenter de dire ce qui est là, maintenant, s'inscrire dans la pensée située (*standpoint*) qui est aussi incarnée, cela renvoie à la parole. Mais comment faire vivre une parole dans le texte, comment dépasser le paradoxe entre une parole vive dans un texte toujours déjà en lien avec la mort (et je pense au beau livre de Vinciane Despret *au bonheur des morts*). Il y a peut-être une impossibilité de tout dire de notre vécu (et encore moins du vécu de l'autre) dans le texte, mais c'est aussi ce qui maintient un désir d'arriver à dire au plus près.

³David Abram, 2013, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. La découverte, les empêchements de penser en rond.*

Ne rien vouloir lâcher, mais accepter de tout lâcher en même temps, en se restreignant à ne pas être dans le pouvoir de l'énoncé qui déterminerait l'énonciation. Cela relève également du désir de connaître, c'est à dire à la fois le *désir de scientificité*, et le désir de rendre compte de tous les liens, appartenances, engagements, solidarités souvent invisibles que cela implique. Stengers parle de volonté de faire sciences à propos des sciences sociales, et Jurdant reprend la formule en parlant de désir de scientificité⁴. Nourrir ce désir est peut-être plus important que de collecter systématiquement des données avec un protocole qui en assurerait leur « objectivité » afin de produire des résultats scientifiques.

Bien sûr tu te réfères à Baudouin Jurdant, au texte sans père qu'est l'énoncé scientifique, et à l'enjeu de remettre une parole dans le texte par l'intermédiaire de la vulgarisation, c'est-à-dire d'une *appropriation orale* de la science (*id.*). Mais qu'en est-il des sciences sociales ? La frontière entre écriture scientifique et vulgarisation y est difficile ou impossible à établir. Les sciences sociales intègrent leur propre réflexivité dans leur écriture. Mais parle-t-on de la même réflexivité, de la réflexivité forte ? Pas forcément, il ne s'agit pas forcément d'une réflexivité située et incarnée. Je trouve qu'il y a une générosité dans les écritures qui posent une réflexivité forte, comme tu le fais, car c'est une invitation de la parole dans le texte, une invitation à suivre le flux de la parole et de ce qui est généralement invisibilisé dans le texte (tout ce que je n'ai pas écrit, et aussi tout ce qui a été invisibilisé des relations vécues). C'est une écriture au plus près de la pensée, qui témoigne d'autres paroles et vécus, et dont les traces reconvoquent de ce qui a été vécu, un peu comme la photographie pour Barthes dans la *chambre claire*. C'est aussi le rêve d'une parole pleine dans le texte, qui est à la fois libre (on libère les contraintes de forme, on rend compte de tout le processus, on brouille les frontières entre ce qui se dit et ce qui ne se dit pas) et changeante (Mélodie parle à M., à celle qu'elle a été dont témoignent ces traces écrites). Mais c'est une parole non innocente aussi, qui ne prétend pas pour autant dire « la vérité », car ce serait retourner à ce dont il s'agit justement de se débarrasser : un idéal illusoire d'objectivité, de neutralité, de détachement, une parole vraie qui n'aurait pas d'ombre, qui dirait tout. On sait que l'on ne peut que *faire avec* les limites de l'énonciation possible dans le texte. De même, le clown ne prend pas vraiment la parole dans le texte, c'est juste un souvenir du clown qui peut être évoqué dans le texte. Un rêve de parole pleine, dans le présent de l'énonciation. Mais un rêve qui vaut la peine d'être, quitte à échouer sans cesse, car le fait d'être un rêve le dispense d'une volonté de prise de pouvoir, de dire ce qu'il en est « vraiment », ou bien d'être à l'infini dans une posture hypercritique. J'aime que ce soit un rêve. J'aime à penser que ton texte n'est peut-être qu'un rêve finalement, et pas un programme de recherche. Les rêves sont essentiels à la vie psychique et à la vie commune, non ?

Comment rester vivant dans la recherche ? Comment ne pas être figé dans une « identité de chercheur » définie de l'extérieur ? Comment garder un récit vivant de la recherche dans les contraintes qui ne sont pas que formelles, mais bien matérielles : trouver du temps pour faire de la recherche parmi toutes les autres contraintes professionnelles, statutaires, personnelles, familiales, trouver des moyens, écrire et déposer un projet de recherche qui entre dans des attentes préétablies avant même que l'on

⁴Baudouin Jurdant, 1999, « Le désir de scientificité », *Alliage*, no 41-42, p. 147-155.

sache ce que l'on pourra découvrir sur le terrain, trouver des moyens pour rémunérer les précaires de la recherche sans qui la recherche ne se ferait pas, prendre en compte les attentes de résultats des partenaires, trouver un terrain qui accepte qu'on y évolue à peu près librement, caler les agendas, répondre aux tonnes de mails, se tenir à la hauteur du don de temps bénévole de nos enquêtés et de leur parole en la restituant au plus près dans nos écrits, enfin arriver à garder du désir collectif durant tout ce temps, pour se lancer dans l'aventure. Et restituer à la fin de tout cela, forcément par un article ou livre : mais pourquoi ne pourrait-on pas restituer son terrain par des fragments, par une pièce de théâtre, par du clown (et accepter l'éphémère de l'événement, tout comme l'est le terrain) ? Garder ainsi vivante la recherche. Mais pour la garder vivante, peut-être devons-nous parvenir à y rester vivants nous-même (je pense au beau texte de Joëlle Le Marec et Antoine Lalande sur la zombification de la recherche⁵).

Ceci me mène tout droit au troisième fil que j'ai trouvé dans ton texte. Un projet de *hacker* la recherche, rien de moins. En un sens c'est d'une prétention incroyable, mais je retrouve là le jeu du clown, de poser un objectif complètement fou si l'on considère un point de vue « normal » sur la science (changer notre façon de faire de la recherche) et de s'y essayer, quitte à échouer. Et c'est l'échec qui est révélateur à la fois de l'écart entre le désir et le réel, et de l'humanité de celles et ceux qui l'entreprennent. En ce sens ton texte est également un appel au collectif, à trouver des chemins ensemble pour se rapprocher de cet objectif déraisonnable d'investir autrement la recherche, et d'essayer de retrouver ce qui existe par exemple dans la joie militante⁶.

C'est là que la figure du clown trouve, pour moi, son intérêt. C'est un désenvouteur, au sens où il ne croit pas à ce qu'on lui dit (notamment de la *sorcellerie capitaliste*⁷, du progrès et de l'avancement des sciences), il reste au premier degré, dans un rapport très direct au monde, il n'a d'ailleurs pas besoin de nous expliquer, de traduire, et on ne lui raconte pas de salades, il ne les comprend tout simplement pas. Revenir aux fondamentaux. Le clown n'a pas de pouvoir propre, mais par son rapport toujours renouvelé au réel qui se présente à lui, et parce qu'il peut se tromper cent fois et ne pas se lasser de trouver des voies inattendues pour suivre son projet (sa prétention, l'objet de son désir, sa quête) pour qu'il puisse à un moment se passer *quelque chose*, il est complètement un habitant du trouble. Il est également une figure puissante de non-innocence, car il rappelle la figure du *Trickster* chez Haraway, figure ambivalente qui amplifie notre conscience de la réalité troublante de la nouveauté, de la surprise et de l'esprit dans nos rencontres avec la culture et la nature, le sexe et le genre, notre moi sujet/objet et d'autres sujets/objets. Ce *Coyotte-Trickster* de la culture amérindienne fournit à Haraway une métaphore de cette dynamique dans laquelle

⁵ Antoine Lalande et Joëlle Le Marec, « Pour une écologie politique des savoirs. Comment hériter du domaine STS (Sciences, technologies et société) ? », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 40 | 2022. En ligne : journals.openedition.org/framespa/13069.

⁶ carla bergman et Nick Montgomery, 2021, *Joie militante, Construire des luttes en prise avec leurs mondes*. Rennes : éditions du commun.

⁷ Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, 2005, *La sorcellerie capitaliste, pratiques de désenvoûement*, Paris, La Découverte.

“we give up mastery but keep searching for fidelity, knowing all the while we will be hoodwinked”⁸.

Accueillir tout ce qui est là, c’est le « moteur » du jeu du clown. Sa générosité nous touche, parce qu’il laisse être ses émotions, il accueille la parole de l’autre (que ce soit un partenaire de jeu ou le public, ou une parole entendue dans la rue pour le clown de rue) au lieu de s’en couper parce que cela changerait « ses plans ». D’ailleurs il n’a pas de plans, il accepte le monde changeant et la complexité des situations qui se présentent à lui, quitte à justement changer de point de vue, d’avis, de position. Il n’est pas fiable au sens qu’un résultat scientifique serait fiable, parce que pour lui tout dépend des situations. Il vit l’indétermination, la surprise, et c’est même ce qu’il cherche, avec ou sans ironie. Il est donc précieux pour nous. Et c’est aussi une figure politique. Laisser la place à la relation, aux rencontres, et pas seulement aux résultats (que ce soit un spectacle ou une publication...) est une autre façon de considérer le processus en cours, non pas comme résultat à produire, mais comme mouvement, comme déplacement. Il s’agit d’une forme d’authenticité pourrait-on dire, car il y a une fidélité à ce que la parole de l’autre lui fait, au lieu de le masquer. Ça te parle ? Et pour entrer dans le mouvement de nous laisser être touché et transformé par le monde, je pense à Hartmut Rosa qui parle de résonance⁹. D’ailleurs c’est le terme que tu as choisi pour cette partie où j’écris. Je ne sais pas si tu serais d’accord avec ses idées, mais ce que je trouve important dans ce qu’il dit, c’est qu’il permet de cultiver l’espérance dans l’enseignement et la recherche en portant l’attention à d’autres manières d’être et d’entrer en relation qui ont tendance à être délaissées dans les approches *mainstream* de l’analyse des relations sociales (de domination, de pouvoir, d’influence, de légitimation). Porter attention à ce qui apparaît usuellement comme accessoire, comme les conditions de la recherche, l’attention à l’autre dans l’enquête et le soin porté à sa parole, l’attention à comment je me situe en tant que chercheur à un moment donné et comment cette position évolue, amenant par là une remise en question de ce que j’ai pu écrire. Tout cela importe en réalité, comme tu le dis si bien. Ici et ailleurs : notamment en faisant de l’enquête une terre d’accueil¹⁰.

Tu parles aussi de fabulation. Tu reprends Isabelle Stengers (391) « Fabuler, raconter autrement, n’est pas rompre avec la « réalité » mais chercher à rendre perceptible, à faire penser et sentir des aspects de cette réalité qui, usuellement, sont pris comme accessoire ». Et aussi en conversation avec Joëlle : « Comment faire exister une multitude de récits dans les interstices dans une trame, toujours plus serrée. » (*ibid* p38). Le clown comme personnage est un fabulateur. Il parle depuis la marge et non pas depuis les espaces légitimes. Il partage des détails qu’il exagère à outrance pour leur donner de la place, sans faire semblant car il s’y engage complètement. Il parle depuis ses émotions, et c’est ce qui nous touche (le « mauvais » clown est celui qui joue au clown, celui qui ne s’engage pas complètement dans la proposition qui lui vient). Et par ce

⁸“nous renonçons à la maîtrise mais continuons à rechercher la fidélité, sachant tout le temps que nous serons trompés”. Donna Haraway, 1991, *Simians, Cyborgs, and Women : The Reinvention of Nature*. London & New York, Free Association Books & Routledge, p. 199.

⁹Hartmut Rosa, 2018, *Résonance, une sociologie de la relation au monde*. La découverte.

¹⁰Joëlle Le Marec, et Mélodie Faury. « L’enquête, terre d’accueil. Expériences, agencements et conversations », *Communication & langages*, vol. 217, no. 3, 2023, p. 33-52.

geste, ce déplacement de l'attention, il est une force de subversion, de transformation, car sa parole est publique et circule, sans pour autant qu'il ait une stratégie (même si l'intermittent du spectacle qu'est parfois le clown se retrouve à faire une image de marque de son personnage, mais cette question passionnante nous éloignerait ici). Il ne se pose pas la question de ce que « vaut » ce qu'il dit (il fait des bides mais recommence). Tout comme toi si je peux me permettre, il n'a pas peur de se sentir ridicule et de braver le « quand même ça se fait pas ». Sa récompense est ce qu'il pourra espérer gagner en trouvailles, en rencontres avec des situations, des objets, des personnes, et non le fait d'avoir bien joué son rôle. Mais comme il est aussi un personnage, il a un masque, cela le protège en même temps qu'il peut se dévoiler. Le chercheur aussi doit trouver à se protéger, pour pouvoir choisir de se déprotéger. Se protéger par le collectif, en faisant alliance notamment.

Alors comment une telle figure du clown rejoint-elle ton texte ? Parce que ton texte parle depuis le désir, parce que tes paroles et actes sont incarnés c'est-à-dire dans le concret (elles cherchent l'efficace comme tu dis), parce que ton texte se relie à la joie et la puissance d'agir, quitte à échouer, parce qu'il écoute ce qui est là, parce qu'il a le souci de l'autre, il aide à (re)penser le rapport aux savoirs. Le clown incarne pour moi cet endroit d'où parle ton texte. Il est une figure forte, peut-être imaginaire, mais peu importe. Il est un désenvouteur au sens où il arrive à rire de notre pratique de recherche si elle « reste coincée dans la métaphore de la vision... si elle entretient l'auto-suffisance, si elle ne nous relie pas, au sens de faire alliance... si elle ne dit rien des nœuds de pouvoir... si elle ne nous met pas en risque, si elle n'active pas de nouveaux possibles... » (234). Merci à toi pour ces balises. Peut-être arriverons-nous, si nous faisons alliance, à trouver la force de rire de ces formes qui ratent leur objectif... d'objectivité. Et ensemble nous pourrions également ralentir, face à la pression productiviste dans la recherche, pour être davantage attentif.ve.s au sens de ce que nous faisons, non pas dans une optique narcissique d'un égo-trip (tu le dis bien), ou en vases clos, mais pour davantage prendre soin aux liens, dans le sens, dans la pensée, mais aussi dans nos vies.

Merci donc à toi pour tous ces fils tissés qui sont autant de pistes pour penser la recherche autrement, et qui en ouvrent de nouvelles.

Bien à toi,
Philippe Hert

III. Se relier autrement sur le terrain

279. L'air, le souffle, la respiration, l'atmosphère nous importent.

280. Quel est cet espace de communication et de relation, où l'on crée du savoir sans les personnes avec qui ce savoir a été construit ?

281. Situer, ancrer les savoirs dans des lieux habités. Nous faisons exister comme savoirs ce à quoi nous accordons de l'attention.

282. « Personne ne vit partout ; chacun vit quelque part. Rien n'est connecté à tout ; chaque chose est connectée à quelque chose. », Donna J. Haraway¹.

283. « Quelle est la nature du rapport entre des éléments pour qu'il y ait désir, pour qu'ils deviennent désirables ? », Gilles Deleuze

284. Ce que questionne Starhawk², c'est la culture de la mise à distance, ce détachement, « car son essence est de nous faire voir à l'extérieur du monde ».

285. « Connecting personal (insider) experience, insights and knowledge to larger (relational, cultural, political) conversations, contexts and conventions », Elizabeth Ettorre³.

286. J'ai appris à expliquer, comme s'il y avait une seule manière de percevoir et de sentir. Non pas du tout, pas besoin d'expliquer. Mais nuancer oui, compliquer, mettre de l'air.

¹Haraway, Donna J. 2015. "Staying with the trouble : Sympoièse, figures de ficelle, embrouilles multispécifiques", dans Debaise, Didier et Stengers, Isabelle. 2015. *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel.

²« J'appelle cette conscience mise à distance car son essence est de nous faire nous voir nous-mêmes à l'écart du monde. Nous sommes à distance de la nature, des autres êtres humains, et même de certaines parties de nous-mêmes. Nous voyons le monde comme constitué de parties divisées, isolées, sans vie, qui n'ont pas de valeur par elles-mêmes. Elles ne sont même pas mortes car la mort implique la vie. Parmi les choses divisées et sans vie, les seules relations de pouvoir possibles sont celles de la manipulation et de la domination. » Starhawk, 2015 [1977]. *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Éditions Cambourakis, Paris.

³Ettorre, Elizabeth, 2017. *Autoethnography as Feminist Method Sensitising the feminist'I'*, New York & London, Routledge.

287. Prendre au sérieux les problématiques d'autrui, à la fois sur le plan méthodologique et sur le plan conceptuel, prendre au sérieux la perspective d'autrui, prendre soin de ses mondes.

288. Les écoféministes nous l'enseignent et l'activent comme puissance d'agir depuis des dizaines d'années⁴ : nous faisons partie du monde et nous n'en sommes pas détachés.

289. Que se passe-t-il si je vais au contact d'un terrain de recherche en étant attentive à « est-ce que l'air circule ici ? » ou est-ce qu'on étouffe – et qu'est-ce que l'on étouffe, et qui est-ce que l'on étouffe ?

290. « stories (i.e. narratives) 'pre-exist every individual, set the context for their activities, and shape the way actors are understood, responded to and remembered' (Bowring, 2013 : 18) », Elizabeth Ettorre⁵.

291. Je rejoins une ontologie relationnelle : « le monde social est produit et reproduit par des relations, non par des individus autosuffisants et indépendants les uns des autres », Laurence Kaufmann⁶

292. Une question me tracasse, me rend intranquille – laisse le goût d'inachevé : que signifie être en relation quand nous ne nous rendons pas attentif à ce qui importe à l'autre, au monde avec lequel l'autre vient ?

293. Je reviens aussi à mon terrain doctoral en considérant les êtres avec lesquels les biologistes composent, leurs actants. Considérer ce qui leur importe est le départ même de mon travail et de sa reprise⁷.

294. Concrètement, l'idée de l'autoethnographie, telle que je la perçois et telle qu'elle résonne, ce n'est pas une autobiographie intellectuelle, ou un ego-trip, c'est très loin politiquement et scientifiquement de cette démarche.

295. Dans l'hyperproximité dans laquelle je me trouve sur mon terrain de recherche, je ne peux pas faire comme si je n'avais aucune relation, aucun lien, aucun contact avec les doctorant.es que je rencontre et avec les mondes qu'ils portent.

296. La relation entretenue par les doctorant.es avec leur « objet » de recherche m'importe. – par le récit l'objet devient sujet, parti pris de la fabulation, questionnant la manière dont la relation est habitée avec l'objet/sujet de connaissance.

297. Tu t'engages avec, et tu habites le monde avec, à partir du moment où tu t'y relies. Tu fais alliance. C'est un terme très riche. C'est très politique : à partir du moment où tu te relies avec quelque chose, tu fais alliance avec elle et cela transforme.

⁴Starhawk, 1997 [1982, 1988]. *Dreaming the Dark : Magic, Sex and Politics*, traduit en français sous le titre *Femmes, Magie et Politique (Les Empêcheurs de penser en rond / Le Seuil, 2003)* et postfacé par Isabelle Stengers, réédité sous le titre *Rêver l'obscur. Femmes, Magie et Politique (Cambourakis, 2015)* avec une préface de la philosophe Émilie Hache.

⁵Ettorre, Elizabeth, 2017. Op. cit.

⁶Kaufmann Laurence, « La « ligne brisée » : ontologie relationnelle, réalisme social et imagination morale », *Revue du MAUSS*, 2016/1 (n° 47), p. 105-128. En ligne : www.cairn.info/revue-du-mauss-2016-1-page-105.htm.

⁷Différent du mépris dont parle pourtant tant Stengers comme impossibilité du commun. Stengers, Isabelle. 2020. Op. cit.

298. L'autoethnographie – et c'est finalement ce que nous faisons aussi avec les témoignages, quand nous essayons de monter en agencement collectif à partir des vécus individuels –, c'est une manière d'accéder à la trame systémique, à partir du très situé.

299. Une relation sans care / sans écoute / sans attention à ce qui importe est une relation violente. Entrer en relation avec son sujet / objet d'étude sans *care* et sans écoute dans nos pratiques de recherche, c'est faire violence à ce qui nous est donné, confié.

300. « narrative methods generate useful ways of creating knowledge about individuals, collective agency and the interior language of emotional vulnerability and at times, wounding, which to me is at the heart of good autoethnography », Elizabeth Ettorre⁸.

301. *Mémo vocal du 16 février 2012*. « Ce que j'appelle l'objectivation brutale est l'objectivation qui n'est qu'un jugement de valeur : « tu es comme ça », « tu es ça parce que tu penses ça » ... Comment cela peut-il être objectif? Comment accepter une formule définitive? ».

302. « For me, autoethnography exposes the individual in a matrix of always and already political activities as one passes through one's cultural experiences. Furthermore, in asking the epistemological question 'how do we know what we know?' », Elizabeth Ettorre⁹.

303. Reprendre l'arborescence des questions, des pistes et des écrits par fragments, ouvre des prolongements possibles, sous la forme d'une autoethnographie de la thèse, qui devient cartographie de l'enquête et transformation de la trame du récit dans un même geste.

304. J'adopte une approche écologique qui consiste à faire partie du monde avec les autres êtres. Avec le vivant (et avec le non-vivant aussi). Comment le fait de changer d'épistémologie change notre rapport au vivant, à la nature, aux autres êtres, humains et non humains, visibles et invisibles?

305. Si je me relie autrement, il se passe autre chose. Et c'est un choix à un moment donné, cela peut changer en fonction des moments de la vie, selon ce avec quoi tu choisis de faire alliance, peut-être que plus tard je ferai alliance avec l'eau plutôt qu'avec le souffle et l'air¹⁰, je n'en sais rien.

306. Ce qui t'importe et ce qui m'importe se croisent. S'entrechoquent. Nos grammaires se frictionnent. Tenter de ne pas disparaître dans nos gestes de soin, De ne pas perdre nos présences dans des langages qui existeraient par l'absence de l'autre. Automates de nos propres gestes, ne pas en oublier l'adresse.

307. Je vais essayer de vous raconter comment l'ontologie relationnelle guide ma manière d'aborder la question de l'écriture, comment elle transforme ma relation à la

⁸Ettorre, Elizabeth, 2017. *Op. cit.*

⁹Ettorre, Elizabeth, 2017. *Op. cit.*

¹⁰Abram, David. 2013 [1996]. *Op. cit.*

recherche et comment elle me transforme, en cela que notre manière de raconter n'est pas neutre et active des réels possibles et des impossibilités¹¹.

308. Notre monde occidental détaché, à distance, entretenant le culte de la mise à distance – crée un rapport au vivant qui construit les désastres écologiques actuels. Changer son rapport, c'est ouvrir de nouveaux possibles de réponses à ce qui nous arrive. Et cela va jusqu'à un rapport à soi, aux autres, à l'enquête.

309. Ce qui m'intéresse, c'est croiser la démarche menée auprès des doctorant.es en biologie expérimentale (du vécu individuel au systémique) avec une autoethnographie permettant de suivre le même mouvement à partir de mon vécu situé de la thèse, comme expérience de la recherche à un endroit et à un moment donné.

310. La plupart du temps nous choisissons sans choisir, nous choisissons sans dire que nous faisons un choix. Nous faisons des choix que nous n'avons pas consciemment choisis. Ce n'est pas conscient, mais choisir de faire alliance par défaut avec quelque chose, avec des êtres, des actants, des modes d'existence majoritaires : c'est encore un choix.

311. Qu'est-ce que je fais importer qui importe aux êtres que je rencontre ? S'ils me parlent de quelque chose que je n'avais pas prévu de considérer, est-ce que je le considère ? Est-ce que je lui donne de la place, un lieu dans mon texte pour que cela existe ? Ou est-ce que j'efface comme si cela n'avait pas existé ? Je dois repenser l'approche du terrain.

312. « des fragments reliés entre eux, qui finissent par faire récit en se faisant écho », « croiser sa vie avec l'ethnographie, pour travailler des questions politiques, je me demande comment qualifier le recours à différentes voix biographiques », « relier les situations vécues, micro, à l'institutionnel, SANS OUBLIER le point de vue des personnes. » Marc Jahjah¹².

313. Je considère la thèse comme un vécu dans un dispositif. C'est une des formes que je travaille actuellement. J'aime dire maintenant que je rêve des formes. Je rêve d'autoethnographie – avec cet autre rêveur et activateur en quête de formes, Marc Jahjah¹³, qui m'accompagne et que je remercie pour les pistes qu'il ouvre avec enthousiasme et générosité.

314. Voir, écouter la manière dont iels se relient à ce qu'iels étudient, le rapport entre sujet de connaissance et objet (et non pas sujet) de connaissance, et lui donner de l'importance dans une approche ethnométhodologique et compréhensive, qui fait attention – c'est-à-dire qui porte une attention et fait importer ce qui importe aux sujets rencontrés sur le terrain.

¹¹ Je m'inscris ainsi d'une certaine manière dans une approche pragmatique, telle qu'elle notamment activée à partir des travaux de H. James et A. N. Whitehead par I. Stengers et D. Debaïse.

¹² Jahjah, Marc. 2020. « Enquête ethnographique et jaillissement continu du "terrain" », *Blog de Marc Jahjah*, posté le 19 novembre 2020. En ligne : <http://marcjahjah.net/4751-enquete-ethnographique-et-jaillissement-du-terrain>. Consulté le 12 juin 2024.

¹³ Jahjah, Marc. 2022. « T'es intelligent pour un arabe ! » Auto-ethnographie d'un corps colonisé", *Itinéraires*, 2021-3 | 2022. En ligne : journals.openedition.org/itineraires/11748. Consulté le 12 juin 2024.

315. Quels mondes les doctorant.es désirent-iels ? Quels agencements décrivent-iels dans les espaces mentaux, en racontant leurs conflits de normes et de valeurs vécus au quotidien ? Comment les perçoivent-iels ? Les sentent-iels ? Quelles issues, luttes, fuites envisagent-iels ? Quels temps, quels rythmes, quels airs, quelles respirations trouvent-iels ? Le déplier, le compliquer.

316. Les épistémologies qui critiquent l'épistémologie dominante nous viennent des savoirs des Suds, des féministes, des subalternes, de points de vue minoritaires, qui ont besoin de retrouver une puissance d'agir, parce que la manière dont le monde (les récits fabriqués) est rendu intelligible aujourd'hui, ne leur permet pas d'exister. Je vous vois froncer les sourcils, dites-moi ?

317. Tenter de faire commun quelque part. Cette approche inspire d'autres contextes. Elle m'a aidée à voir les enjeux de collectifs mixtes entre enseignant.es et chercheur.es dans le cadre de la Maison pour la science, elle me donne un contact particulier avec les situations de vulgarisation et de médiation scientifique, les situations d'interdisciplinarité ou de recherches participatives.

318. La recherche de la forme juste, épistémologiquement parlant, me fait sans cesse osciller et vaciller. Une en-quête (auto)ethnographique – l'autre livre de la thèse, le non-manuscrit de thèse – est autant un rapport aux mondes et aux agencements désirables qu'un rapport à des pratiques de recherche et à des sciences désirables, que l'on fait advenir, exister et que l'on appelle à se réaliser.

319. Se faire capturer par l'importance, comme le dirait Vinciane Despret au sujet du merle « Pour ce merle, c'est le terme « importance » qui devrait s'imposer. Quelque chose importe, plus que tout, et plus rien d'autre n'importe si ce n'est le fait de chanter. [...] cette importance m'avait si bien capturée qu'elle avait effacé tout ce qui n'était pas ce chant. [...] L'importance m'avait touchée »¹⁴.

320. Dilemmes. De quoi s'agit-il exactement ? De quoi parle-t-on précisément ? Quelle est la méthode, la démarche, le sens de ce que j'entreprends ici ? On voit se multiplier les exercices d'égo-histoire, d'égo-géographie pour les Habilitations à Diriger des Recherches. Que suis-je en train de tenter ici ? Une forme d'auto-ethnographie ou d'auto-archiver ? Pour quoi faire au fond ? Pourquoi faire ?

321. Le geste autoethnographique part de l'idée que la manière dont nous nous situons individuellement dans notre vécu de la pratique de recherche, à un moment donné, à un endroit donné, est conditionné par l'agencement institutionnel, matériel, intellectuel, économique, affectif, etc. dans lesquels nous sommes pris.es (plié.es) à l'endroit où nous menons et où nous mènent nos enquêtes.

322. Qu'est-ce qui nous agit ? À mon avis, c'est une certaine conception de la science (ce que j'appelais dans ma thèse un certain « rapport » au savoir, supposant qu'il est agissant dans les pratiques et les relations au monde). La notion d'extractivisme vous parle-t-elle ? Elle nous vient de l'écologie et nous pouvons la transposer à nos épistémologies majoritaires. Ce que l'on extrait de l'environnement pour l'exploiter.

¹⁴Despret, Vinciane. 2019. *Habiter en oiseau*. Actes Sud, Paris.

323. Dans les laboratoires, les faits scientifiques sont des actants, voire même des faitiches¹⁵, ils organisent toute l'organisation de la pratique scientifique. Ces êtres invisibles mettent en mouvement les relations entre les humains, les faits scientifiques font agir les chercheurs.

324. Tu choisis de faire contact, de faire nœud – je pense aux nœuds d'écoute d'Emmanuelle Sonntag¹⁶ et à l'hypnographie que nous déplaçons avec Marc Jahjah : être à l'écoute, écouter les voix différentes qui nous parviennent, les entendre, les accueillir, agir avec elles. Ne pas être indifférente à cela. Changer nos manières d'écouter. Choisir les alliances : nous ne pouvons pas nous lier à tout, tout le temps.

325. Parfois j'étais aussi l'autre. J'étais à la fois leur semblable et en même temps autre : celle qui était passée du côté des sciences humaines et sociales. Et cela structure la relation. Et il y a des moments de connivence et des moments de rupture, que nous pouvons observer dans la dynamique de l'entretien, et qui sont particulièrement riches d'enseignement, quant à ce qui va pouvoir être dit et la manière dont ce sera dit.

326. Est-ce que nous nous coupons ? Est-ce que nous nous relierons aux faits et comment ? Uniquement d'un point de vue intellectuel ou autrement ? Quels sont les récits qui n'anesthésient plus¹⁷ ? Est-il possible de ne plus être anesthésiés, de vivre encore dans ce monde-là ? Isabelle Stengers a mobilisé le somnambulisme, à partir du livre d'Arthur Koestler au sujet d'hommes de la science (Copernic, Kepler, Brahé, Galilée). La notion de capture¹⁸, d'anesthésie, et de somnambulisme sont liés.

327. Inspirations et langage : enquêtes de Vinciane Despret, Emilie Hache (« ce à quoi nous tenons »), conversations et compagnonnage de terrain avec Joëlle Le Marec, conversations et ritournelles avec Marc Jahjah et Yosra Ghiliss – pendant quelques temps avec Léna Dormeau¹⁹, travail de Maria Puig Della Casa, et d'autres lignées bien sûr : Deleuze, Stengers et toutes celles et ceux qui tentent entre les plis.

328. Pliés dans l'ontologie extractiviste, nous allons sur le terrain, nous enregistrons l'entretien, et au revoir, c'est terminé. Quelquefois, nous faisons une restitution aux enquêtés. Mais parfois c'est terminé, la relation s'arrête là. Et l'enquêtrice fera ce qu'elle veut de l'expérience et des données. Les concernés ne seraient plus concernés par ce que nous ferions de ce que nous avons constitué en données. Étonnant, non ?

329. Je travaillais avec le vivant, avec des xénopes. Je revenais au laboratoire le samedi matin, les xénopes avaient pondu et les œufs arrivaient aux stades qui m'intéressaient pour faire mes « manips ». Donc le Xénope structurait mon rythme, ma vie professionnelle et personnelle. Quand Haraway travaille et fabule avec l'oncomouse, elle nous fait sentir l'interdépendance entre la chercheuse et l'animal, nous sommes inter-reliées.

¹⁵ Latour, Bruno. 2009. *Sur le culte des dieux faitiches suivi de Iconoclash*, La découverte, Paris.

¹⁶ Sonntag, Emmanuelle. 2020. « Faire nœud – Ce que l'écoute fait à la recherche (1). *Espaces réflexifs, situés, diffractés et enchevêtrés*. Consulté le 12 juin 2024. En ligne : reflexivites.hypotheses.org/12445.

¹⁷ Kohner, Vanessa, 2018. « Récits et écologies : pratique de l'attention polyphonique », Thèse présentée en vue de l'obtention du grade académique de Docteur en Philosophie, sous la direction de Monsieur Benoît Timmermans, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles ; » Starhawk, 2015 [1977]. *Op. cit.* ; Starhawk, 2019 [2002]. *Quel monde voulons-nous ?*, Éditions Cambourakis, Paris.

¹⁸ Pignarre, Philippe et Stengers, Isabelle. 2005. *Op. cit.*

¹⁹ Dormeau, Léna et Faury, Mélodie. 2021. « Faire le deuil de ce que l'on ne désire pas », *Multitudes*, vol. 85, no. 4, p. 271-275.

330. A chaque étape de ce que nous faisons dans nos enquêtes, en cela que nous agissons avec le monde, avec qui sommes-nous en relation ? Lorsque je retranscris les entretiens, est-ce que je suis encore en relation avec le doctorant ou la doctorante ? Ou est-ce que je suis déjà en relation avec mes collègues chercheur.es qui vont jeter un œil dessus ? Avec qui suis-je en train de parler ? Avec qui suis-je en conversation ?

331. J'ai un problème de cohérence entre le fond et la forme. Dans mon manuscrit de thèse, je ne parle pas des conditions matérielles de son élaboration, je n'explicité pas la manière dont je me relie à mon sujet, je ne raconte pas mon expérience vécue de la thèse qui se construit au contact de celle de mes « enquêté.es ». Je suis une doctorante qui travaille « sur » l'expérience des doctorant.es mais je ne raconte pas ma propre situation de recherche.

332. Que faisons-nous exister ? Nous revenons à la question de la non-innocence. Que faisons-nous exister dans la manière dont nous regardons le monde, dans la manière dont nous nous y relions, dans la manière dont nous posons nos questions ? Vous avez compris à quel point c'est emboîté : il est question de relation et d'alliances – c'est une question politique et écologique. Notre manière de nous relier est une question profondément écologique.

333. J'ouvre les fenêtres

Je choisis de rester dehors

J'écoute les bruits, les sons

Je me souviens de l'air

A quoi prêtons-nous attention ?

334. La question des attachements, les manières de se relier, de se positionner sont les coutures du travail engagé en thèse, que je formule aujourd'hui différemment : comment est peuplé le rapport aux sciences des doctorant.es en biologie - par quels actants ? Avec quels mondes viennent-ils à ma rencontre ? Comment écouter, se laisser toucher par leurs importances ; comment les entendre et se relier à ce qu'ils et elles convoquent comme attachements sans imposer les miens ?

335. Pourquoi effaçons-nous celles et ceux qui nous ont permis de penser ? Celles et ceux dont on ne citera pas les articles, parce que l'interaction s'est faite sous d'autres formes. Nous pensons dans l'inter, nous existons à l'intersection²⁰, jamais seul.es, mais dans l'interdépendance. Une thèse aussi c'est de l'interdépendance. Où est-ce que cela apparaît, où est-ce lisible, pourquoi l'effaçons-nous au-delà des remerciements ?

336. Si le lien t'importe tu l'entretiens, sinon il se délite. En faisant alliance... si cela importe, tu en prends soin d'une certaine manière. C'est ce lien-là qui est impossible à défaire « simplement » ou alors cela signifie que tu ne t'engages pas, que tu prétends à l'innocence, à partir du moment où tu fais importer quelque chose, il faut en prendre

²⁰Barad, Karen, 1997. "Meeting the universe halfway : realism and social constructivism without contradiction", in Nelson, Lynn Hankinson ; Nelson, Jack (éds.), *Feminism, science, and the philosophy of science*, Dordrecht Boston : Kluwer Academic Publishers, p. 161-194 ; Barad, Karen, 1999. "Agential realism : feminist interventions in understanding scientific practices (1998)", in Biagioli, Mario (éd.), *The science studies reader*, New York, New York : Routledge, p. 1-11.

soin. Sinon, tu n'es pas innocent dans sa dégradation. Si cela t'importe et que tu n'en prends pas soin, tu es co-responsable de la dégradation.

337. J'essaie de prendre encore soin de la relation au moment où j'écris, de sortir du mode extractiviste de la recherche qui prend des données et qui en retire une valeur déconnectée de celles des acteurs rencontrés, ou hors contexte. La donnée se décontextualise pour se recontextualiser dans la capitalisation scientifique et dans des valeurs épistémiques : des cadres théoriques, scientifiques et méthodologiques qui assurent une robustesse du traitement et de l'analyse. Je refuse cela si c'est au détriment du soin que l'on porte.

338. Tu fais alliance. C'est un terme riche, politique. A partir du moment où tu te relies avec quelque chose, des êtres, des importances, tu te relies avec. Je vois bien que le fait de me relier à une certaine partie de mon histoire, choisir de répondre à des lignes et des lignées qui nous composent, cela transforme profondément l'agencement intérieur, mais aussi avec l'extérieur : je et nous ne pouvons plus être indifférent.es – je suis interpellée, je ne peux plus être détachée, la tentation de l'ignorance explose en mille morceaux.

339. Ce qui nous fait agir. Stengers parle de l'*efficace*²¹ : des mots, des gestes, des dispositifs. Et c'est là qu'elle situe la magie. Dans l'efficace. Il y a quelque chose qui est agissant dans une situation, mais qui n'est pas forcément visible. Ce qui fait agir les acteurs, qui les met en mouvement. La magie, c'est le changement volontaire de la conscience²² et la possibilité d'invoquer de nouveaux actants en situation, de trouver des antidotes, des désenvoutements.

340. En revenant sur mon terrain et en interrogeant la position que j'occupais à l'époque par rapport à celle que j'occupe aujourd'hui, j'interroge les enjeux de cette recherche, du point de vue relationnel avec les doctorants, du point de vue de mon rapport à la science et de son évolution, de ce que cela veut dire de faire de la recherche sur la recherche, depuis un certain positionnement, une certaine manière de se tenir vis-à-vis des sciences. Depuis un certain corps aussi²³. Je suis entourée et je me relie aux travaux de nombreuses chercheuses²⁴.

341. Arturo Escobar²⁵ nous propose de ne plus dissocier sensible, intelligible (*sentir-penser*), de ne plus couper raisons et émotions, de créer d'autres approches dans le sentir-penser, rendre à la fois sensible, perceptible et intelligible, en sortant des dualismes modernes. Si nous nous constituons à partir de ce qui nous attache, au sens des attachements, ce qui nous tient²⁶, on peut comprendre – prendre avec soi, pas

²¹Stengers, Isabelle. 2006. « 13 : Penser à partir de la question de l'efficace », Silvia Mancini éd., *La fabrication du psychisme*. La Découverte, Paris, p. 261-275.

²²Starhawk, 2015 [1977]. *Op. cit.*

²³Haraway, Donna, 2007 [1988]. "Savoirs situés : La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle", dans *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes*, Paris, Exils, 2007, 107-144.

²⁴Donna Haraway, Isabelle Stengers, Vinciane Despret, Benedikte Zitouni, Emilie Hache et Maria Puig de la Bellacasa.

²⁵Escobar Arturo, 2018, *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident*, traduit de l'espagnol par l'Atelier de Minga. Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 240 p.

²⁶Hache, Émilie, 2011. *Op. cit.*

uniquement au sens intelligible du terme – et prendre pleinement la réponse-habilité (*response-ability*)²⁷, du monde auquel et depuis lequel nous participons.

342. Nous avons besoin d’inventer des manières de répondre à ce qui nous arrive collectivement, de changer d’épistémologie pour habiter cette planète de manière viable pour d’autres existences que les nôtres. Une science extractiviste – tant au niveau des données que des ressources – parle de notre rapport au vivant. Si je change concrètement ma manière d’être en relation, si j’écoute les importances des êtres en présence, de nouvelles méthodes de recherche émergent. A l’inverse, un changement épistémologique modifie notre manière d’agir. C’est un double mouvement.

343. Je considère l’entretien comme un espace d’inter-subjectivité²⁸. Avec Joëlle Le Marec, nous avons aussi co-écrit à ce sujet²⁹. Nous partons de la connivence : les doctorant.es me confient leurs vécus, pensant sans doute que je vais bien comprendre, puisque j’ai vécu moi-même l’expérience de laboratoire pendant plus de six mois. Iels font référence à des choses dont iels s’imaginent que je me les représente bien : des techniques, des manipulations, des concepts théoriques, iels n’explicitaient pas, libérant de l’espace pour aller dans d’autres registres que celui de l’explication technique.

344. J’ai soutenu ma thèse, j’ai joué le jeu des méthodes telles qu’on les retrouve dans les manuels, mais en ressentant un inconfort épistémologique, un trouble comme dirait Donna J. Haraway. Quelque chose ne va pas dans ce que je prétends faire et être de la science et qui au fond ne rend pas honneur – avec Joëlle nous avons écrit « qui trahit »³⁰ – à ce et ceux qui ont rendu possible l’existence de ce réel-là partageable. Ce sont des questions éthiques. Mais que nous ne nous posons pas nécessairement quand nous adoptons un protocole, quand nous mettons en place une méthode. Nous nous retrouvons là dans le pli.

345. Vanessa Kohner a soutenu une thèse passionnante sur la manière de faire récit³¹. La question qu’elle se pose, je l’invoque : nous avons beau avoir devant nos yeux, dans nos oreilles des faits, des données sur le désastre écologique, qu’est-ce qui fait que nous ne nous sentons toujours pas concernés ? Ou qu’est-ce qui fera au contraire que nous nous sentirons concerné.es à un moment donné ? Ce n’est pas parce que nous avons connaissance des faits que nous sommes affecté.es, nous avons développé un détachement dans nos sociétés occidentales modernes, que nous pouvons questionner quant aux relations et aux futurs qu’il construit.

346. Est-ce que les méthodes apprises dans les manuels nous initient au prendre soin ? Est-ce qu’au contraire elles démembrent quelque chose ? Est-ce que je nuis à la parole qui m’a été confiée en la restituant dans un contexte scientifique comme un article par exemple ? Est-ce que je donne le nom de la personne qui m’a parlée ? Est-ce que

²⁷Haraway, Donna. 2016. *Staying with the trouble : Making Kin in the chthulucene*. Durham : Duke University Press.

²⁸Faury, Mélodie. 2015. « Dialogues et réflexivités dans l’enquête : le témoignage comme espace d’inter-subjectivité », dans Cordonnier, Sarah (dir.) *Trajectoire et témoignage. Pour une réflexion pluridisciplinaire*, Éditions des Archives Contemporaines, Paris.

²⁹Le Marec, Joëlle et Faury, Mélodie. 2023. « L’enquête, terre d’accueil. Expériences, agencements et conversations », *Communication & langages*, vol. 217, no. 3, p. 33-52. En ligne : www.cairn.info/revue-communication-et-langages-2023-3-page-33.htm.

³⁰Le Marec, Joëlle et Faury, Mélodie. 2023. *Op. cit.*

³¹Kohner, Vanessa, 2018. *Op. cit.*

j'utilise un pseudo ? Si je mets sa voix, on pourra le reconnaître. Qu'est-ce que cela fait de reconnaître ? Est-ce que je prends soin de la relation si on peut reconnaître quelqu'un qui m'a confié que cela se passe très mal dans son laboratoire ? Je le ou la mets en danger statutairement. Sur la couverture d'*Être bête*³², les vaches ont été anonymées.

347. Peut-on échapper à nos plis de pensée, et qu'est-ce que cela signifie ? Sans vouloir tout couper et faire table rase. Dans mes recherches j'ouvre par les entretiens des espaces « entre », qui n'existaient pas avant que je n'arrive. Je n'observe pas le réel tel quel, j'observe le réel avec moi dedans. Nos méthodes d'investigation du réel le prennent-elles en compte ? Quand j'arrive en entretien, l'enquêté.e me parle. Qui suis-je, qu'est-ce que je représente pour elle ? Nous ne sommes pas obligés de tout expliquer, Nous pouvons garder une sorte de flou, en étant conscients nous co-créons la situation. Et nous sommes en relation, la situation n'est pas à distance de nous.

348. L'ai-je fait jusqu'au bout ? Ai-je rompu l'alliance ? Au nom de quoi ? J'essaye différents types de racontage³³, je quitte l'analyse objectivante, je ne veux pas mimer l'objectivité pour trouver une légitimité, je la recherche dans le soin apporté aux importances confiées. Je Te racontes, c'est aussi une manière de vérifier auprès de la personne concernée que ce soin a été bien pris. Raconter la thèse par les bribes, c'est une manière de remettre ensemble, de remembrer ce à quoi l'on porte une attention particulière mais qui a été supprimé dans l'épistémologie extractiviste. Analyser par morceaux reviendrait ainsi à démembrer, et remembrer. Je ne code pas des entretiens : je remets ensemble attachements et nœuds.

349. Pourquoi sentons-nous ou pas le besoin de situer les savoirs ? Pourquoi y a-t-il des personnes qui pourront faire toute leur carrière de recherche sans avoir le besoin de changer d'ontologie ? Qui pourront rester dans une ontologie extractiviste, rester dans le détachement, l'observation à distance ? Pourquoi ce besoin n'est-il pas également réparti ? Parce que précisément nous sommes agis par des matrices de domination³⁴. Ce que dit Benedikte Zitouni³⁵, la manière dont je l'entends, c'est que selon l'endroit que nous habitons dans le monde, nous ne ressentons pas autant le besoin de créer de nouvelles trames de sens, de pouvoir dire ce qui se passe pour pouvoir y agir à nouveau, exister à nouveau, appartenir au monde. Retrouver sa puissance d'agir. Renouer avec le caractère émancipateur des savoirs.

350. Nastassja Martin choisit un autre espace où elle va raconter sa rencontre avec une ourse. Elle raconte – et c'est ce qui fait la force de son récit – accompagnée et transformée par l'ontologie des êtres avec qui elle a vécu sur son « terrain » (la vie). Elle est devenue Elleux. Elle est devenue l'une des leurs par alliance et cohabitation. Elle sort d'une posture de « chercheuse occidentale qui regarde de loin les us et coutumes d'autochtones ». Elle fait partie, elle est membre d'un collectif. Elle pense avec eux, sa manière d'être au monde a changé. Elle se relie avec un autre monde que le sien qui devient aussi son monde à elle. Elle est composite, ses parts sont multiples. Elle

³²Despret, Vinciane et Porcher, Jocelyne. 2007. *Être bête*, Paris, Actes Sud.

³³Pour reprendre un terme issu de l'éducation populaire.

³⁴Collins, Patricia Hill, 2009 [2000]. *Black Feminist Thought*, New York, Routledge.

³⁵Zitouni, Benedikte, 2017. *Op. cit.*

raconte cela très bien : elle porte en elle les traces de la rencontre, elle en est modifiée – être cyborg, être hybride.

351. La question des attachements me parle³⁶. Je ne l'aurais pas formulé ainsi à l'époque, je n'étais pas en contact avec ces travaux-là – mais dans le rapport identitaire et culturel aux sciences, dans la question du sens, il y avait quelque chose de cet ordre-là. Comment les doctorant.es sont un monde dans un monde, et comment leur monde et le monde dans lequel iels arrivent entrent en relation : Qu'est-ce que cela transforme d'un côté et de l'autre ? Qu'est-ce que cela fait aux attachements des doctorant.es ? A leurs désirs, à leurs rêves ? Et comment moi, chercheuse en contact avec leur expérience, je peux dire dans mon travail quelque chose de ce qui leur importe à elles et eux ? Comment construire un récit à la rencontre de nos désirs de mondes possibles ?

352. Concrètement, « retrouver les doctorant.es dix ans plus tard, » c'est un travail qui me permet de poser la question de la co-écriture. S'il ne s'agit pas de dire à leur place, de prétendre savoir mieux qu'eux ce qu'ils vivent, alors comment raconter ? Dix ans plus tard, nous lisons ensemble les entretiens, et je suis à l'écoute de leurs réactions : qu'est-ce qui était important pour eux et qui s'est déployé ou au contraire n'est plus présent aujourd'hui ? Quel a été leur parcours ? Quelle conception de la recherche font-ils et elles vivre dans leurs discours, hier et aujourd'hui ? Je cherche la construction d'un récit qui ne vise pas l'objectivité, mais témoigne des attachements, des enthousiasmes, des conflits de valeurs, de leurs engagements dans leur pratique professionnelle, sans les déposséder de leur parole.

353. « Les chercheurs et les écrivains ont souvent la tentation de se défaire de leurs liens, voire de les trancher – ce qui est évidemment une illusion. Tel chercheur n'osera pas dire d'où il vient, d'où il parle et ce qui le motive ; tel écrivain affirmera qu'il s'est fait tout seul, qu'il ne doit rien à personne (à part Dante et Shakespeare). J'ai voulu adopter la démarche opposée, qui consiste à accepter ses liens, non par servitude volontaire, mais parce qu'ils peuvent être considérés comme une source d'inspiration, une force. Pour qui refuse l'illusion narcissique de l'auto-engendrement, du génie inné ou de la science infuse, ces liens sont des adjuvants qui permettent de savoir qui nous a engendrés, donc d'où nous venons et qui nous sommes. Encore faut-il le dire au sein du texte, et non dans ses innombrables à-côtés », Yvan Jablonka³⁷.

354. J'évoque le livre *Etre bête* de Vinciane Despret et Jocelyne Porcher (2017). La question de recherche avec laquelle elles sont arrivées a été modifiée par le contact avec le terrain. La question était « mauvaise » pour les concernés. Elles l'ont reformulée en faisant importer ce qui importait aux éleveurs qu'elles rencontraient, et en refusant la *quiconquisition*³⁸. Dans l'inter, dans l'espace entre, la conversation, a émergé ce qui

³⁶Puig de la Bellacasa, Maria. 2017. *Op. cit.* ; Nathan, Tobie. 2015. *Nous ne sommes pas seuls au monde : Les enjeux de l'ethnopsychiatrie*. Paris, Seuil ; Latour, Bruno. 2004. *Op. cit.*

³⁷Jablonka, Ivan. 2017. « L'historicité de l'historien ou la place des morts », *Sociétés & Représentations* 2017/1 (N° 43), p. 83-98.

³⁸2013. *Manifeste de Dingdingdong – Précédé de De la chorée de George Huntington*. Les presses du réel, Paris. « Dans ces cours, on apprenait à transformer les gens en quiconques, ce n'était pas des cours de psychologie, des cours de quiconquisition et ça me mettait déjà pas mal en colère. Mais quand je suis passée de l'autre côté de la barrière, deux ans plus tard, quand je suis devenue moi-même de la matière à quiconquisition par la médecine, j'ai beau avoir été en colère, j'ai beau avoir travaillé « dans le milieu »

est devenu la bonne question, car elle comptait et faisait sens autant pour elles que pour les autres. C'est une forme de co-construction de la pertinence, d'attention au commun plutôt que rompre avec le sens commun³⁹. Elles ont changé leurs questions « par alliance », c'est à dire en rencontrant les autres : plutôt que d'arriver sur le terrain et de tout découper comme elles avaient prévu de le faire, le contact et l'alliance avec les éleveurs a modifié la question de recherche.

355. Je rencontre des doctorantes et doctorants, iels passent une heure ou plus avec moi à me raconter leur vie quotidienne, iels me confient leur témoignage, en général ce ne sont pas que des éléments descriptifs mais aussi des commentaires, des appréciations de la relation avec la direction de thèse « ça se passe très mal » ou « ça se passe très bien » et pour quelles raisons et comment est-ce que cela se vit, etc. Entre la règle du jeu et le vécu de la règle du jeu, où sont les frottements ? C'est ce que j'ai appelé les conflits de normes et de valeurs. Est-ce que je le vis bien en tant que doctorante que ce que l'on me demande ce soit de produire des résultats à la paillasse, tout le temps ? Ou est-ce qu'au contraire je pense que ce n'est pas mon rôle et je désire autre chose et je suis en situation de souffrance au travail ? Tout cela fait partie de l'entretien, qu'est-ce que j'en fais ? Comment en prendre soin ?

356. Le geste que je suis en train de suivre ou prolonger, c'est celui du *remember* – *remember* de Donna Haraway⁴⁰, qui avec ses *tropes* nous offre la chance de ré-entendre autrement le sens des mots. En se rassemblant, en re-suscitant⁴¹, en rassemblant les morceaux, les fragments, nous construisons un récit qui remembre, qui ne perd rien de ce qui importe en route, et permet en même temps de créer un nouveau sens possible à l'histoire, en toute non-innocence. Et c'est cela que je tente dans ce passage d'une ontologie extractiviste – qui relève de la récolte de données auprès des doctorant.es, à partir desquelles je produis quelque chose, et cela s'arrêterait là –, à une ontologie relationnelle, à partir de laquelle le contact, la relation que j'ai eue avec elles et eux sur le terrain, m'engage m'oblige à prendre soin de ce qui m'a été confié et à faire alliance avec ce qui m'a été confié.

357. Chez Ingold et chez Deleuze, c'est le rapport aux lignes qui nous composent. Ces lignes ne s'arrêtent pas au niveau de notre peau, elles se prolongent dans notre milieu. C'est une approche écologique. Nous sommes des êtres étendus, nous sommes des êtres qui pensons par le milieu, nous sommes fabriqués par notre milieu. Chez David Abram⁴², c'est le *dedans-dehors*, il y a une continuité – celle du souffle – entre le tissu qui nous compose et l'extérieur dans lequel nous sommes. Ça aussi c'est le milieu. Tout cela déconstruit notre rapport à l'individu et à l'individualisme. Nous revenons à l'interdépendance. Nous sommes composés de lignes qui ne s'arrêtent pas à nous, elles se relient à notre environnement. Nous portons des importances qui

et avoir déjà beaucoup réfléchi sur ce sujet, sur la puissance captivante et vidante de certaines pratiques médicales par exemple, cela ne m'a pas protégée de la redoutable puissance de la machine médicale à me conquies. Pas du tout. », A.R.

³⁹Stengers, Isabelle. 2020. *Op. cit.*

⁴⁰Caeymaex, Florence, Despret Vinciane & Pieron, Julien (eds). 2019. *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Bellevaux, Dehors, 377 p.

⁴¹Despret et Stengers, 2011. *Op. cit.*

⁴²Abram, David. 2013 [1996]. *Op. cit.*

sont co-construites avec notre milieu. Nous ne sommes pas des êtres qui existons de manière autonome, dans l'absolu. Et c'est rassurant.

358. Et là, par exemple, les choix forcés : c'est un dispositif que j'ai trouvé dans les archives du Gersulp. L'entretien consiste à proposer aux doctorant.es deux positions qui ne sont pas opposées, elles ne sont pas dichotomiques. Il y a plein de termes ambigus dans ces phrases, et je leur demandais de choisir, de cocher l'une ou l'autre. Évidemment ils ne faisaient pas cela, iels commençaient à me parler pour m'expliquer pourquoi iels n'arrivaient pas à choisir. Je les invitais à se positionner quand même, et leur position n'est pas ce qui est déjà écrit, mais ce qu'iels m'ont raconté. L'entretien ouvre une situation pour se positionner. Sur une position qui est entre les deux, dans un ailleurs, et qui est formulée à l'oral. L'entretien est un lieu où s'élabore de la pensée sur la situation de thèse qu'iels n'auraient pas formulé spontanément, donc c'est forcé d'une certaine manière, mais c'est aussi ouvrir un espace réflexif qui n'existait pas *a priori*, sur plusieurs dimensions de leur vécu.

359. La tentation d'innocence – que travaillent Haraway, Despret et Stengers, consiste à penser que tu pourrais te mettre en contact sans t'engager – rester encore dans une forme de détachement, se déresponsabiliser, en disant « je ne fais que raconter la réalité ». Une réalité, certes d'un certain point de vue – à la limite c'est la concession que tu fais. C'est beaucoup plus que cela : dans les mots que tu utilises, dans la manière dont tu en parles, les personnes que tu fais parler, tu actives certains mondes. Les gestes spéculatifs, la fabulation c'est cela : dans ta manière de raconter, tu actives certains mondes possibles plutôt que d'autres, tu rends présents, tu réponds à certains réels insistants, plutôt qu'à d'autres – c'est profondément politique, cela t'engage – le réel t'engage, la manière dont tu te relies au réel t'engage, ce que dit Vinciane Despret très bien – tu hérites de quelque chose et tu deviens d'une certaine manière responsable : quand elle travaille avec les oiseaux, elle ne peut plus être indifférente aux oiseaux et à ce qui importe pour eux. Tu t'engages avec, et tu habites le monde avec, dans la manière dont tu t'y relies. Faire corps étendu avec⁴³.

360. La manière dont j'ai interrogé les doctorant.es m'oblige – pour reprendre terme de Vinciane Despret : je leur suis obligée par ce qu'iels m'ont confié. Je vois avec leurs yeux et habitée de leurs vécus, je reviens autre à nos pratiques en sciences humaines et sociales, en particulier en STS. J'adresse aujourd'hui ces questions. Nos pratiques de communication construisent et mettent au monde un récit sur ce que nous faisons en science. Les normes dominantes de nos publications, comme le dit Baudouin Jurdant, dissolvent le sujet⁴⁴, elles effacent les contextes humains, matériels, incarnés et situés. C'est pour moi une question centrale de savoir comment raconter cette recherche, sous une autre forme que celle du manuscrit, pour redonner la voix aux doctorant.es, leur restituer en quelque sorte leur présence dans ce qu'iels m'ont livré. Je ne cherche à ne pas me réapproprier leur discours, à recouvrir leurs voix avec la mienne. Je tiens à ne pas effacer les conditions de production du savoir, et en même temps à ne pas

⁴³ « La façon de voir – c'est-à-dire la vision habilitée par ce corps étendu [...] – n'est donc pas qu'une façon de voir justement : elle est une façon d'organiser le monde et d'y vivre. [...] Aucune vision n'est passive, puisqu'il s'agit d'y vivre et organiser le monde – appréhender le monde n'est pas passif du tout – et aucune vision n'est innocente », Benedikte Zitouni (2010) au sujet du Manifeste cyborg de Donna Haraway (2007 – 1988 pour la publication originale concertant les savoirs situés).

⁴⁴ Jurdant, Baudouin. 1975, « La science, un drôle de je : Triméthylamine », *Impascience*, 3.

les mettre en difficulté, puisque l'une des conditions de possibilité de l'entretien, c'est l'anonymat. Je me situe à la croisée.

361. Quand je sens que c'est juste, que c'est pertinent, ce n'est pas seulement dans la tête, je le sens de tout mon corps – la joie : cette manière-là de raconter est plus juste relationnellement que l'autre. Il s'agit de réagencer les mêmes signes, selon une nouvelle trame. Vous pouvez reprendre la même situation et en dire autre choses dix ans plus tard, parce que vous avez d'autres trames d'explication, qui font émerger d'autres possibles et d'autres intelligibilités dans le réel. C'est cela que je cherche par l'enquête. Chaque récit ouvre des puissances d'agir, nous retrouvons l'*agency*. Tel récit me fait sentir qu'il y a cet actant-là dans la situation, je peux alors m'y relier autrement (conversation, négociation, diplomatie...) que si je n'avais pas l'être invisible (système de domination, le genre, la classe, la race etc.). Tant que nous ne percevons pas l'actant, l'être invisible qui agit dans la situation, qui agit la situation, nous ne pouvons pas changer la situation, lui répondre. C'est le fait de pouvoir le rendre intelligible et partageable qui va nous rendre notre puissance d'agir en retour sur et dans la situation. Parce que nous disons, je te reconnais « toi être invisible qui agit (ou matrice), je te reconnais donc je vais pouvoir réagir autrement avec toi. De la non-innocence je chemine vers la capacité de réponse (*response-ability*⁴⁵).

362. J'insiste, la réflexivité ne suffit pas si elle reste prise dans le pli de la science moderne. Elle peut être recapturée. Elle peut être une occasion de sortir du pli. Mais elle peut être recapturée par la science moderne pour alimenter la science moderne. On peut tout mettre dedans, dans cette idée de réflexivité. Soit nous comprenons-sons d'où nous parlons, et nous voyons que nous sommes coincés quelque part, dans une manière de penser qui ne permet pas à certains possibles d'exister. Soit nous alimentons le choix de notre manière de faire comme le seul pertinent « en neutralisant les biais ». Vous voyez la différence entre les deux ? C'est-à-dire que nous justifions par un mouvement réflexif, ou pseudo réflexif, ça dépend ce que l'on met derrière « réflexivité » – le fait que nous aurions une forme d'objectivité plus grande en « neutralisant » les biais qui seraient d'où l'on vient, d'où l'on parle, etc. A mon sens la réflexivité se situe dans une approche relationnelle, en tout cas dans la perspective des épistémologies du *standpoint*, Elles nous permettent de composer avec d'autres ontologies, d'autres modes relationnels au vivant, au monde, aux autres. C'est une manière de comprendre et de partir de la manière dont nous nous relient. Ce n'est pas « Moi dans mon référentiel absolu », c'est à dire « voilà qui je suis, comment j'ai été formé, comment j'ai été construite et comment cela a créé mon regard sur les choses, etc. » Non, c'est « comment je me relie aux autres et à leurs importances ». Où est-ce que je « stand », où est-ce que je me tiens, et comment je me connecte. Cela reprend cette idée de la cyborg, que nous sommes des êtres de connexions et d'inter-relations et que nous n'existons pas sans ces connexions et ces inter-relations.

⁴⁵ Haraway, Donna. 2016. *Op. cit.* ; Haraway, Donna. 2008. *When species meet*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

INTER - Entretien avec Pauline 10 ans plus tard

La lecture du manuscrit et ses effets

Mail reçu en février 2021

« Salut, je procrastinais tranquillement, par un lundi matin sans grande motivation, quand je tombe par le plus grand hasard sur l'un de tes tweets... De fil en aiguille, j'ai jeté un coup d'œil sur ta conf du séminaire GRASS, butiné par-ci par-là... puis je suis allée relire quelques passages de ta thèse. Finalement j'y ai passé plus d'une heure. J'ai mis un petit peu de temps à me reconnaître dans Pauline (c'était pourtant évident...), et puis j'ai pris plaisir à retrouver "Lucie" et "Eléonore". Je ne suis pas sûre d'avoir reconnu les garçons. C'était un petit voyage dans le temps, j'ai adoré. Au-delà de l'intérêt en tant que travail de recherche, cette thèse est aussi pour nous une sorte de capsule temporelle, où est conservée une partie de nous. Merci d'avoir écrit tout ça, d'avoir mis du sens sur nos mots, d'avoir pris cette photographie de ce que nous étions et de ce que nous vivions à l'époque. Bien sûr parfois on grince un peu des dents, on se dit qu'on ne dirait plus ça comme ça maintenant (et quelle horreur parfois ce langage parlé) ... mais c'est normal, ça permet aussi de réfléchir sur nos évolutions.

Par exemple, je me suis dit que cette relation semi-conflictuelle avec ma directrice de thèse occultait une partie des sujets qui me sont devenus chers ensuite, sur la rigueur scientifique par exemple.

Bref, c'était une parfaite occasion pour reprendre contact, moi qui ne t'ai pas écrit depuis si longtemps.

J'espère que tu vas bien, malgré les épreuves passées et la débâcle virale. Avez-vous été touchés par le virus ? J'imagine que c'est encore plus pesant qu'ici chez vous...

Embrasse ta famille. Si un jour les voyages reprennent et que vos pas vous portent vers chez nous, n'hésitez pas à nous faire un signe, nous serions ravis de vous voir et vivre quelques fantastiques aventures avec vous.

Je t'embrasse !

Pauline¹

P.S. : c'est rigolo, j'ai donné Pauline comme second prénom à ma fille, pas si loin du code d'anonymation, il faut croire que j'avais déjà ça en tête, mais je ne m'en souviens pas du tout !

Entretien Pauline – 18 mars 2021

Mélodie

Ça m'a fait drôle quand tu m'as écrit [rires] je dois dire, ça m'a fait bizarre. [...] ça tombe au moment où j'étais en train de me dire qu'il fallait que je j'aïlle au bout de l'écriture que j'avais commencée, avec le manuscrit... on m'a dit, « il faut que tu fasses un livre », oui, mais je n'ai jamais eu le temps. Et je ne savais pas non plus quoi faire avec cette expérience et toute la matière. Et ça fait deux ou trois ans que je me dis qu'il faudrait que je recontacte tout le monde, quelque chose comme « 10 ans plus tard ...

Pauline

...que sont-ils devenus ?

Oui c'est ça. Est-ce que tu es d'accord pour qu'on fasse un entretien ? Plus ou moins informel, c'est une manière de me remettre en recherche...

- Aucun problème. Cobaye un jour, cobaye toujours.

Mais justement ! Au sujet des cobayes, tu vois c'est là que cela se porte ma réflexion. En fait j'ai plein de choses à te demander... La première chose c'est : « qu'est-ce qui s'est passé pour toi ? pourquoi tu as lu ce texte-là maintenant ? C'est drôle pour moi que tu me fasses un retour aujourd'hui sur cette thèse qui est déjà assez lointaine. J'ai envie de t'entendre sur l'effet de la lecture, parce que c'est pour ça que tu m'as écrit au départ.

- Ouais carrément. Le retour, c'est ce que je t'avais écrit. Je ne sais plus le cheminement, ce qui est sûr c'est que j'aime bien regarder un peu ce que font les anciens copains de bio, savoir un peu ce que fait tout le monde, j'aime bien savoir ce que sont devenus les gens, c'était beaucoup de gens qui avaient des réflexions intéressantes, à différents niveaux. Et toi en plus tu es une copine, alors je fouine. Savoir un peu ce que tu fais. Et donc là je ne sais plus pourquoi, j'ai dû voir un tweet ou un truc comme ça, j'ai dû regarder sur twitter, je ne sais pas si tu as eu une activité twitter récemment, je ne sais plus enfin bref, ton nom est arrivé comme ça du côté biologie dans mon flux, et j'ai regardé, je suis tombée sur la conférence gesticulée que tu as mise en ligne, j'ai trouvé ça super intéressant, parce que ce n'est pas des façons de penser avec lesquelles

¹Groupe de Réflexion Autour des Savoirs Situés.

je suis beaucoup mise en contact, les sciences humaines aujourd'hui dans ma pratique professionnelle elles n'ont pas de grande place, je côtoie très peu de collègues qui sont en sciences humaines, la fac de lettres est vraiment séparée de la fac de sciences. Et là pour une fois ça fait un peu le lien, donc ça fait toujours plaisir de lire ce que tu mets en ligne. Et je me suis dit tiens ! je ne me rappelais plus très bien, j'avais lu ta thèse à l'époque mais d'un coup je me suis dit, en fait ta thèse, je m'en souviens plus bien, ce que tu disais dedans, ce qui était écrit, et ça m'a, je me suis dit, tiens j'ai envie de revoir ça. Et alors, sincèrement en fait je ne me souvenais plus de la longueur de nos entretiens. Je me souvenais d'avoir discuté avec toi, qu'on avait eu quelques entretiens, mais j'avais l'impression d'un truc très ponctuel, très court en fait. Et donc quand j'ai lu, je me disais, je vais peut-être trouver des traces de ce que j'ai dit, mais je ne pensais plus du tout que nos entretiens étaient si centraux en fait dans ta thèse. Les miens et puis ceux des autres. Et donc au début je regarde ça machin, je vois des prénoms, et là je commence à lire des trucs et je me dis « Pauline, c'est bizarre ça me rappelle un truc ce qu'elle dit ! ». D'un coup j'ai compris que c'était moi, mais ça m'a pris un peu de temps à comprendre que c'était moi. Après, certains passages, là c'était évident que c'était moi, mais les premiers passages que j'ai lus, je ne me suis pas tout de suite reconnue, ça a mis un moment avant de faire tilt. Et puis je voyais que je ne connaissais aucun prénom, donc je me suis dit, en fait ça ne doit pas être des vrais prénoms parce que quand même dans mon souvenir tu avais interrogé des gens de la promo aussi. Tiens, il doit y avoir un truc. Quand j'ai compris que Pauline c'était moi, je me suis amusée à relire les autres témoignages et à essayer de voir qui était qui, et en faisant ça je me suis laissée vraiment porter dans ce que je lisais et je me suis vraiment replongée dans les discussions qu'on pouvait avoir à l'époque entre nous et ça a réveillé plein de choses. Et là c'est pareil, ça correspondait à une fin de thèse, des moments pas très marrants non plus, des moments de pressions, des difficultés d'interactions humaines avec ma directrice de thèse à l'époque, donc j'ai un peu revécu tu vois, tous ces ressentis que j'avais pas mal étouffés en fait. J'avais le souvenir des choses, mais je n'avais plus le ressenti. Je n'avais plus l'émotion qui allait avec. Et parce qu'en plus depuis j'ai gardé contact de loin en loin avec D. ma directrice en question, et on se voit dans un contexte où il n'y a plus du tout d'enjeux et au contraire c'est plutôt sympa de se retrouver, enfin voilà, l'autre fois je suis allée la voir dans son labo, elle m'a donné des réactifs pour mes TPs, c'est plutôt une collaboration joyeuse de loin en loin comme ça, quand je passe à M. on se croise quoi. Donc j'ai tendance à oublier la difficulté que c'était de travailler ensemble. Donc déjà c'était intéressant, et de relire aussi l'expérience des autres, se souvenir de plein de choses qui m'ont marqué sur ce qu'on disait, si on le disait aujourd'hui on n'appuierait pas sur les mêmes choses je pense. Et voilà. C'était intéressant.

Après c'est rigolo de lire les transcriptions, le langage parlé, le signifié, c'est assez amusant de voir les coupures dans les phrases, on se retrouve dans la façon de s'exprimer, et le fait de lire quelque chose qui habituellement est ce qu'on dit, c'est très étrange en fait. Je n'avais pas eu cette expérience de lire une retranscription de mon parlé. On voit déjà à quel point le langage parlé est très loin du langage écrit, parfois ça fait un peu honte, et en même temps c'est amusant. De s'entendre parler en lisant quelque chose c'est assez étrange comme expérience.

Oui, j'imagine, tu es la deuxième à me dire ça. Dans une conférence, j'avais cité un verbatim d'une personne qui était là et elle l'avait très mal vécu. Elle avait ressenti aussi de la honte. Quand on parle, ça n'a pas vocation à être retranscrit tel quel, c'est un peu spécial l'exercice de l'entretien pour ça... de voir l'oral transposé en écrit.

Tu arrives à savoir ce qui faisait que tu ne te reconnaissais pas dans un premier temps ? Ça m'intéresse beaucoup tu vois, le fait qu'on soit autre, soi mais autre.

- Je pense que ce qui fait que je ne me reconnaissais pas c'est cette obsession... l'entretien ne parle presque que des relations avec la direction, oui plus les relations interpersonnelles, ça parle très peu de sciences, ça parle très peu de biologie, finalement c'est très détaché de l'objet de la thèse. Alors que j'avais l'impression pendant ma thèse d'être passionnée par le sujet aussi, par la question biologique, et là j'ai l'impression que tout ce dont je parle ce sont des choses assez annexes, les problèmes d'encadrement, le fait de savoir comment je travaille, comment ça se passe à la paillasse, les relations avec ma directrice, mais pas... en fait à aucun moment quasiment je ne parle de biologie.

Ce qui a fait que je me suis reconnue je pense c'est... non c'est toujours le *social justice warrior*, cette remarque que je me suis toujours faite et que je me fais toujours d'ailleurs : on travaille sur certains sujets et parfois les chercheurs déconnectent complètement de l'utilité sociale de ce qu'ils font. Enfin quand tu travailles en rétrovirologie, sur le VIH et tout ça, et que ça ne devient plus du tout un enjeu, enfin que l'enjeu c'est ce qui se passe dans ta boîte, dans ta cellule, dans ton machin et ta publication, et que la question de travailler à un bien commun, à l'avancée de la science, et pourquoi pas, de la médecine : ça n'a plus du tout de sens pour eux. Et ça c'est quelque chose que je garde ancré en moi et je crois que quand j'ai lu ça, je me suis dit, « ça c'est clairement moi ». C'est quelque chose que je pense toujours, je me suis reconnue dans des choses qui sont toujours pertinentes aujourd'hui. Les autres trucs me paraissent bien loin.

Ça m'intéresse beaucoup ce que tu as dit, « on ne dirait plus la même chose aujourd'hui », c'est l'une des questions que je me pose maintenant (comment raconter). Pour moi c'est la même chose tu vois, les questions que je me posais à l'époque, quand je vous rencontrais, elles ont beaucoup changé, et en relisant vos entretiens, je ne me pose plus les mêmes questions non plus en les lisant, parce que la manière de raconter les choses, mon propre récit de ce qui m'est arrivé pendant l'expérience de doctorat a changé. C'est une de mes propositions : est-ce que tu serais d'accord, je ne sais pas sous quelle forme, de me raconter maintenant, à distance, cette expérience de la thèse. Avant tu étais « dedans », quel récit tu en ferais aujourd'hui ? ça m'intéresse ce rapport entre « je suis en plein milieu » et « qu'est-ce qu'il m'en reste finalement », qu'est-ce que tu as envie d'en dire aujourd'hui ? C'est-à-dire quel récit tu ferais, mais en choisissant ce que tu fais importer depuis aujourd'hui.

[...]

- Je ne sais pas trop par où prendre les choses, alors... ce qui est sûr c'est qu'aujourd'hui je vois ma thèse comme une source quasi inépuisable d'expériences à la fois professionnelles et scientifiques. C'est quelque chose que je réinvestis énormément au

niveau de mon travail tous les jours. A la fois sur le fond et sur la forme. Cette thèse a été pour moi fondatrice dans le côté interdisciplinaire, la capacité de... pour le coup ce que ma directrice a mis en place, cette façon d'aller chercher des collaborations avec des gens différents, de formations et de disciplines différentes, qui apportent chacun leur vision et leur pierre à l'édifice. Donc dans cette thèse, j'ai fait de la virologie qui était déjà en soi une science assez complète, parce que tu as besoin de faire à la fois de la biologie cellulaire, tu travailles sur du matériel infectieux, donc tu as toute la gestion du risque biologique, tu fais beaucoup de biologie moléculaire, parce que tu modifies tes virus, tu as besoin de faire des mutants, tout ça. [...] Je pense que j'ai intégré ça profondément, le besoin de faire travailler ensemble les disciplines, en tout cas dans certains domaines, et surtout le plaisir de le faire, l'intérêt d'aller un peu toucher à tout, c'est quelque chose que je retrouve aujourd'hui dans ma pratique professionnelle d'enseignement. [...] Je pense en tout cas, quand j'ai fait ma thèse, j'étais un peu plus jeune que maintenant, j'avais encore, enfin j'avais encore plus cette envie d'aller fouiner un peu partout, et ma chef, il faut bien le dire, elle m'a laissé cette liberté là et même elle m'a encouragé je pense, c'est elle qui a vraiment initié la choses, d'autant plus que l'on faisait aussi énormément d'imagerie, le centre de ma thèse c'était de la microscopie, donc il y avait aussi de la physique derrière tout cela, donc ça m'a vraiment permis d'être à l'interface de plein de choses et... ça c'est quelque chose ouais, qui m'a plu, qui continue à me plaire, j'ai su à ce moment-là que ça me plairait et... enfin voilà, donc c'est important.

Je n'ai pas tout mis en place pour pouvoir être chercheur derrière parce que je savais que je ne voulais pas être chercheur. Je pense que je n'avais pas les clés de toute façon, quand bien même je l'aurais souhaité, je pense que je n'avais pas les clés. A posteriori, quand je regarde un peu, enfin ce qu'ont fait les autres, je me dis que, ceux qui font de la recherche, c'est ceux de la promotion qui étaient vraiment passionnés de biologie, ceux qui lisaient des publications sur leur table de nuit le soir, ce sont des gens qui, je pense, avaient déjà une certaine connaissance du monde de la recherche avant, beaucoup avaient dans leur famille des gens qui étaient déjà, si ce n'est des chercheurs au moins des profs de prépa, etc., des gens qui avaient une expérience de la science à haut niveau, au niveau familial. Qui avaient cette passion pour la science, que moi à l'époque je n'avais pas, que j'ai plus maintenant. Maintenant, ça peut m'arriver assez souvent de lire des publiés pour le plaisir, sur des sujets auxquels je ne suis pas du tout en train de travailler. Ça me passionne beaucoup plus qu'à l'époque. Et je pense que c'était aussi un cheminement, ça a mis plus de temps en fait tout simplement parce que je partais de plus loin. Et quand j'ai commencé ma thèse, je n'ai pas vraiment été passionnée par mon sujet, et d'ailleurs je l'évoque dans l'entretien que j'ai avec toi, c'est vrai que j'avais cette motivation pour faire de la biologie, parce qu'il y avait mon amie Morgane qui était malade et que je me suis dit, voilà guérir la mucoviscidose, c'est un super projet, et bon finalement la thérapie génique c'est intéressant, et puis pourquoi pas de la virologie, et puis finalement j'aime bien la microscopie. Et ça a glissé petit à petit, d'un truc qui était très basé sur l'émotion, prise au jeu et à aimer ce que je faisais. Mais ça a mis du temps et même pendant toute ma thèse, j'ai beaucoup travaillé, j'ai passé beaucoup de temps à la paillassse, j'étais au labo mais... je ne me suis pas entièrement passionnée scientifiquement. Pas

tout de suite en tout cas, ça a mis vraiment du temps. Ça restait du boulot, je ne sais pas comment dire, ça restait quand même du travail. Je n'étais pas autonome et assez moteur dans mon sujet, je demandais beaucoup d'attention, à une directrice de thèse qui clairement n'avait pas le temps de m'en donner. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui au même âge ont une maturité scientifique un peu plus avancée, et du moment qu'on leur laisse un bureau et les clés du labo en gros, ils auraient mis en place plus de choses. Moi j'attendais plus qu'on me guide. J'attendais qu'on me dise, « il faut que tu fasses ci, il faut que tu fasses ça », j'étais un peu scolaire dans mon approche de la thèse, j'étais encore presque en stage. Et je pense que pour tous ceux qui ont continué après la thèse, ils étaient acteurs de leur projet dès le début de leur thèse. Je pense que je l'ai été à partir du milieu de la deuxième année on va dire, quelque chose comme ça. Où j'ai compris que c'était à moi de faire les collaborations, à moi d'aller dans tel labo pour demander à faire telle manip, à moi de mettre en place les choses, de demander des achats de matériel pour pouvoir faire ce que j'avais à faire, etc. Avant cela je ne me sentais pas légitime, je n'avais pas pris ma place en tant que chercheur dans le laboratoire. Trois ans de thèse c'est très court. Donc si tu n'as pas ça dès le début, je pense que c'est très difficile d'arriver à faire quelque chose.

Après dans cette thèse on a été un peu trébuchés de labos en labos, on a déménagé, ma cheffe a eu son bébé, donc c'est vrai, ça n'a pas trop aidé c'est sûr, à prendre cette place de chercheur, mais moi j'étais en attente de plus de guidage.

Par rapport à ce que l'on disait tout à l'heure sur la façon dont je voyais ma thèse, aujourd'hui je pense qu'elle ne m'a pas assez appris, je ne suis pas allée jusqu'au bout du chemin de maturation, sur la question de la rigueur scientifique, de l'approche statistique des données, des manips qui veulent vraiment dire quelque chose. Je me posais cette question-là, beaucoup même parce qu'on avait eu des soucis avec une stagiaire qui avait caché certains résultats, pour que cela colle mieux et tout ça, et puis voilà, on s'en était rendu compte, ça a été tout un drame enfin bref. Donc j'avais quand même une idée de l'éthique scientifique, de ce que signifie faire une expérience, qu'est-ce qui est significatif ou pas, et est-ce que l'on a le droit de passer sous silence des résultats qui ne nous arrangent pas. C'était une idée que j'avais, mais je pense qu'elle n'était pas encore assez aboutie. Et peut-être qu'aujourd'hui en tant qu'enseignante, ça m'incite à le transmettre encore plus à mes étudiant.es cette notion de... bah voilà, nous sommes des scientifiques, on est là pour mesurer, pour décrire, certainement pas pour partir avec des idées préconçues sur un sujet, mais plus pour explorer des sujets. C'est-à-dire on ne fait pas une expérience pour démontrer une hypothèse, on peut avoir des hypothèses, qui nous donnent des idées d'expériences, mais on ne fait pas une expérience pour démontrer une hypothèse, même si c'est ce que l'on dit souvent au lycée. En fait cette façon-là de voir la recherche, elle m'énerve et je la vois toujours chez plein de collègues maîtres de conférences à l'heure actuelle. Ils ont leur idée, ils ont leur intuition, tout ça, ça va sûrement marcher comme ça, on va faire une manip pour le montrer. En fait, et bien ça c'est une machine à casser des jeunes, parce qu'on met là-dessus des thésards, des post-docs, des masters, sur des idées préconçues qui ne sont pas forcément des idées pertinentes, et puis sur le tas de temps en temps il y en a une qui marche et puis entretemps il y a beaucoup de choses qui ne fonctionnent pas. Et là, j'ai des collègues qui sont en post-docs, qui enseignent avec moi et qui ont

ce genre de management, qui était aussi celui que j'avais en thèse, ma chef était aussi comme ça. J'avais l'impression d'avoir cette préoccupation en tête mais ce n'est pas ce qui ressort des entretiens quand j'ai relu. Et je pense que le côté humain occultait un peu tout ça. [...]

Sur l'aspect un peu pratique, dans la façon dont cela se déroule, la thèse en fait c'est une vraie expérience professionnelle, et on ne s'en rend pas vraiment compte quand on est en thèse, sur plein de choses, mais surtout ce qui est travail d'équipe, la capacité à mener un projet en équipe, c'est quelque chose qui s'apprend, ce n'est pas très formalisé, on apprend un peu sur le tas, quelquefois ça marche et parfois ça ne marche pas. C'est un peu empirique, on n'a pas de formation à la gestion des projets en équipe, mais je pense que c'est quand même quelque chose que l'on apprend de fait.

Et puis, une autre partie du boulot que maintenant j'apprécie par rapport à mon métier actuel, c'est la gestion des commandes, la négociation avec les fournisseurs, tout ce qui fait qu'un labo tourne finalement, derrière le travail des techniciens, les interactions avec les différents métiers, le fait de bien comprendre la place de chacun. En tant que thésards on a un statut un peu intermédiaire, parce qu'on a des tâches qui correspondent au travail des techniciens, le passage des commandes, le nettoyage de la salle de culture, il y a des choses qui ressemblent plus à ce que font les ingénieurs, on a parfois un petit peu le côté chercheur, mais pas non plus complètement. On est sur un métier où on apprend à faire un peu tout ce que font les différents métiers des labos. Et ça c'est hyper important de bien le comprendre, parce que je pense que l'on ne peut pas avoir un développement professionnel épanoui si on n'est pas capable de comprendre ce que font les gens avec qui on travaille. Je trouve qu'il y a encore beaucoup de difficultés à interagir humainement dans les équipes. Il y a encore beaucoup de gens qui disent à peine bonjour aux gens qui font le ménage, et je pense qu'en tant que thésard, tu fais toutes ces tâches-là et ça t'aide à comprendre ce que c'est que le quotidien, ça aide à fonctionner avec les gens, avec tout le monde, en tant que collègues, chacun au même niveau. Je pense que tout le monde ne le vit pas de la même façon, mais moi j'ai gardé des contacts assez forts par exemple avec des techniciens de labo, qui sont vraiment importants pour moi dans mon apprentissage professionnel, et aujourd'hui je forme des techniciens de labo dans mon métier et donc je suis vraiment ravie d'avoir partagé leur quotidien professionnel. Maintenant quand je parle à mes étudiants de la manière de faire une négo pour acheter du matériel, quels sont les fournisseurs, comment ça marche dans un labo pour faire des commandes, ce sont des trucs que j'ai vraiment faits, ce n'est pas juste de la théorie. Donc même si ce n'est pas très long comme expérience ... je n'avais pas du tout conscience de ça à l'époque, de cette formation professionnelle dans plein de domaines.

Et puis scientifiquement mine de rien à la fin de la thèse, j'ai commencé à prendre plaisir à lire des publis. La rédaction a été très dure pour moi, vraiment, je n'aime pas rédiger. Ça s'est confirmé avec le temps, j'ai participé à un bouquin avec d'autres collègues, la rédaction ce n'est vraiment pas mon truc. C'est très dur pour moi de me mettre devant un écran et d'écrire, je ne tiens pas en place. C'est physiquement très difficile.

Donc ça l'a été, cette rédaction de thèse, je l'ai fait beaucoup à distance, beaucoup chez moi. C'était une période très difficile, le moment où Morgane commençait à être très malade. Je l'ai fait l'été chez moi, c'était ses derniers mois de vie. Et même si je ne le sentais pas si fort que ça, je sentais que ça n'allait pas le faire. Psychologiquement, je n'étais vraiment pas bien du tout. Je crois que c'est là que j'ai commencé à prendre du recul scientifiquement sur ce que je faisais. C'est là que j'ai commencé à lire les travaux de sociologie. J'ai commencé à m'intéresser un peu à ce qui se passe au-delà de la science. Et j'avais conscience d'être pas mal dans l'imposture parce que je n'avais pas eu le temps de digérer, de lire, de réfléchir, parce que c'était un peu à la va-vite, parce que cette rédaction s'est faite à l'arrache, mais ça m'a ouvert des champs de réflexions qui m'ont beaucoup plus. Et là je me suis dit « ah zut j'aurais dû rédiger bien avant et me poser toutes ces questions-là avant, ça aurait été cool ». Et puis la vie continuait à un rythme effréné et il fallait passer à d'autres sujets, d'autres travaux. Mais c'est vrai que c'était cool l'intro de la thèse, c'était vraiment chouette et puis la discussion, et commencer à lire beaucoup plus largement des publications et c'est aussi là que je me suis fait beaucoup plus plaisir à lire des publications scientifiques dans des domaines un peu éloignés du mien. Et je me suis dit en fait c'est chouette, j'aime bien le faire [...] Enfin on peut prendre le temps de lire plein de trucs, et c'est le boulot que l'on me demande de faire, et pas juste, j'enchaîne les manips, je suis à fond, je lis les trois publiés qui m'intéressent pour aller regarder dans le matériel et méthode, pour regarder comment il faut faire tel ou tel truc. Là je m'ouvre, j'essaye d'avoir une culture générale sur mon sujet et puis quand j'aurai vraiment accumulé suffisamment de choses je pourrai écrire. Ça c'était chouette. Après quand il a fallu écrire c'était moins rigolo.

Et puis après toute la période pré-soutenance, c'était une sorte de brouillard, je ne m'en souviens vraiment pas, c'était trop dur personnellement par ailleurs pour pouvoir me concentrer là-dessus, et j'ai l'impression d'avoir une sorte de trou, j'ai à peine un souvenir de ma soutenance de thèse, je sais que j'ai parlé trop vite et que personne ne m'a comprise. A part ça, c'est assez brouillasseux dans ma tête. Et du coup ça a fait un coup d'arrêt un peu brutal. C'est assez perturbant cet arrêt brutal d'un sujet. C'est toute ta vie et puis d'un coup plus rien. Alors si en plus dans le reste de ta vie c'est un peu bancal c'est assez perturbant. Tu as l'impression d'être très expert de quelque chose et puis le lendemain, il faut que tu te projettes dans un autre sujet scientifique. Tu as l'impression de repartir vraiment à zéro. En tout cas moi j'ai mis du temps à reconnaître ce que j'avais appris. Ce n'était pas à zéro non plus, mais l'impression de tout recommencer et c'est un peu démotivant. Je n'ai jamais réussi à me projeter dans mon sujet de post-doc. Pour plein d'autres raisons – je n'ai pas vraiment eu le temps non plus, parce que je savais que j'étais recrutée l'année d'après, donc le temps que je commence mon post-doc, j'étais en train de finir ma thèse, j'ai commencé mon post-doc en novembre et j'ai su fin décembre que j'étais recrutée. [...]

IV. Raconter autrement

363. Le manuscrit de thèse est un récit.

364. Faire récit, oui mais pour dire quoi et comment ?

365. Reprendre ou reprendre la thèse, une multitude de gestes esquissés.

366. « Ce qu'un savoir fait importer, ce qu'il ignore », Isabelle Stengers¹.

367. Remettre au centre ce qui est marginal et rendre visible ce qui a été invisibilisé.

368. En changeant la manière de poser les questions, nous changeons le réel que nous faisons exister.

369. Co-construire la fabulation. Faire voix ensemble. Et si je me lançais dans de nouveaux entretiens ?

370. Les yeux que vous invitez dans votre écriture, changent l'écriture. Quel langage je parle ? Le langage de qui ?

371. Comment formuler ce qui importe dans nos récits de recherche ? Ce qui importe aux autres, à soi et dans l'inter.

372. C'est une construction de récit : nous faisons importer après coup, ce qui nous importe aujourd'hui. C'est une construction.

373. « Tout est narration. Ne comptent que les histoires. Le reste : passage des saisons, nécessité organiques et minutie des corps », Juliette Rousseau².

374. « Dis-moi comment tu racontes, je te dirai à la construction de quoi du participes ». Isabelle Stengers à propos de l'œuvre de D. J. Haraway³.

375. Plutôt que retravailler ma thèse comme objet, je vais la re-susciter comme expérience, la prendre à revers dans un quatrième itinéraire⁴.

¹Stengers, Isabelle. 2013. *Op. cit.*, p. 18.

²Rousseau, Juliette. 2018. *Lutter ensemble* – Pour de nouvelles complicités politiques. Cambourakis, Paris.

³Isabelle Stengers, Fabriquer de l'espoir au bord du gouffre, Documentaire de Fabrizio Terranova, Belgique.

⁴Je fais référence ici à la structuration de mon manuscrit de thèse en trois itinéraires.

376. Je considère le terrain de recherche que j'ai vécu avec les doctorant.es en biologie moléculaire comme une grande conversation.
377. Comment apprendre à fabuler ? Comment « faire sentir comment un terrain nous engage » comme le dit Vinciane Despret ?
378. Je pourrais faire une fiction de ce que j'ai vécu, raconter mon expérience sous une forme qui pourrait aussi raconter l'indicible.
379. Je reprends, je fabule ma thèse, pour raconter autrement ce terrain-là, comme une expérience vécue dans l'esprit et le corps⁵.
380. Je remonte dans les voix du passé pour apprendre comment témoigner au présent – trouver une manière de raconter qui sonne le plus juste possible.
381. Lors de l'écriture de ma thèse, je reste dans la tentation d'innocence. Je suis capturée par la neutralité : « je vais juste raconter ce qu'iels m'ont dit ».
382. Comment formuler ce qui importe dans nos récits de recherche ? Ce qui importe aux autres, ce qui importe à soi, ce qui importe dans la relation (dans l'inter).
383. Dans un souffle, le mémo vocal débite ce que j'ai d'urgent à me dire, les envies qui toquent à la porte, ce que je dépose dans mon téléphone avant que cela ne m'échappe à nouveau.
384. Fabuler, c'est revenir au fait que le monde que nous désirons est un monde de contact, de sensation, qui n'oublie pas la peau, le corps, les ressentis, qui se relie avec ce qui circule, avec l'air.
385. Je décris le réel et je le construis en le décrivant, dans un même geste. J'active certains possibles par la manière dont je raconte. Ce serait cela fabuler : activer des possibles⁶.
386. J'identifie ce qui ne pouvait se dire dans le manuscrit, ce que j'ai effacé, ce qui n'est pas attendu ou « étrange ». Hors normes. Je trouve ici l'espace pour esquisser ce qu'il y a entre les lignes du manuscrit.
387. Si les doctorant.es lisent les entretiens les concernant à dix ans de distance : se re-connaissent-iels dans leur récit de l'époque ? Et dans le récit que je fais de ce récit ?
388. « Fabuler, raconter autrement, n'est pas rompre avec la « réalité » mais chercher à rendre perceptible, à faire penser et sentir des aspects de cette réalité qui, usuellement, sont pris comme accessoire », Isabelle Stengers⁷.
389. Fabuler les entretiens de recherche pour chercher une justesse qui raconte la rencontre. S'allier à la parole de l'autre sans l'en déposséder ni la faire sienne. Ne pas s'effacer ni recouvrir. Être présent.es. Marcher sur un fil.

⁵Escobar, Arturo. 2018. *Op. cit.*

⁶Stengers, Isabelle. 2019. *Op. cit.*

⁷Stengers, Isabelle. 2023 [2006]. Apprendre à bien parler des sciences – *La vierge et le neutrino*, Paris, La découverte. p. 169.

390. « Penser et agir deviennent une seule et même chose, parce que la pensée ne se réfléchit plus, supprime la distance qui la séparait du monde intérieur et extérieur, et s'abîme dans une réceptivité en toutes directions », François Roustang⁸.

391. J'opère une transcription sur les entretiens oraux, non sans perte. Ce sera un écrit « oralisé ». Je cherche un écrit dans lequel le sujet ne se retire pas, comme savent si bien le faire nos écritures scientifiques qui font semblant de « parler toute seule », sans sujet.

392. Je veux trouver une autre manière de mettre en circulation les connaissances construites sur les pratiques de recherche de biologistes, faire récit d'une expérience de recherche en sciences humaines et sociales qui reconnaît les interdépendances et les tissages.

393. J'écoute et transcris les mémos vocaux de M., enregistrés pendant sa thèse. Inspirée par l'autoethnographie et à la recherche de la juste forme, j'invente M. comme une autre, prenant le récit comme méthode et comme relation, pour aller vers la fabulation de la thèse de M.

394. Quels mondes nos récits activent-ils ? Dans quels milieux mettons-nous nos récits au monde, dans quels dispositifs les mettons-nous en circulation, en lien, en semis ? A qui allons-nous les adresser, à qui parlons-nous lorsque nous racontons notre recherche ?

395. L'occasion m'est offerte de rassembler les morceaux : pour préparer le séminaire des Archives Poincaré le 7 juin 2021⁹ pour écrire l'autre livre de la thèse, je suis allée chercher tous les morceaux de ce qui à la fois me posait problème et m'importait, pour tenter de voir se dessiner la forme de ce qu'il me faudra raconter.

396. « Re-connaître, c'est alors re-susciter, c'est-à-dire reprendre une histoire, la nôtre, sur un mode différent, comme si elle donnait des éléments chaque fois particuliers, et donc partageables, à une question que nous n'avions pas posée jusque-là, ou alors autrement », Vinciane Despret et Isabelle Stengers¹⁰.

397. Dans l'*Autre livre*, je souhaite focaliser sur des parties d'un tissu que je ne découpe pas, mais que je rends présent comme trame. Ne pas démembrer pour raconter, nouer des fils ensemble et thématiser les nœuds, pour que l'on ressente ce tissu, même si on n'en voit pas toute l'étendue, sentir que nous sommes dans une trame.

398. Je retombe sur l'enregistrement de mon oral de soutenance. Je le réécoute pour la première fois depuis 2012, une manière de retrouver, un peu, le contact avec les questions vivantes qui m'animent alors, sentir leurs changements de formes au fil de l'expérience vécue, des transformations institutionnelles et de la découverte de nouvelles épistémologies.

399. Quand vous écrivez votre thèse, votre mémoire, vous le faites pour qui ? Pour quelles conversations ? Vos interlocuteurs sont-ils ceux et celles dont vous voulez ou vous devez vous faire accepter pour avoir une place matérielle ? Sommes en train

⁸Roustang, François. 2006. *Savoir attendre – Pour que la vie change*, Paris, Odile Jacob, p. 119.

⁹En ligne : videos.ahp-numerique.fr/w/utRYdbi9zi85xiG7TPfMyR.

¹⁰Despret, Vinciane et Stengers, Isabelle (dirs), 2011. *Op. cit.* p. 60.

d'écrire pour l'endroit où nous voulons entrer ? Le mémoire et du manuscrit de thèse, c'est aussi un rite d'entrée, de passage.

400. Tout est en transformation et métamorphose permanente, c'est cela qui est stimulant. Si nous avons une vision des choses figée et « juste » pour toujours, c'est qu'elle n'est pas juste, car elle ne converse plus avec son environnement. A mon avis, c'est plutôt une bonne nouvelle. Il y a un enjeu vital à cohabiter avec l'insatisfaction, à vivre avec le trouble. Cela s'apprend.

401. Je raconte ce que j'ai compris et je prends la responsabilité de mal raconter l'expérience vécue des doctorantes et des doctorants rencontrés. Je ne dis pas que ce que je dis de ce qu'ils m'ont dit est « vrai », neutre et objectif. Non, c'est bien mon oreille qui a entendu d'une certaine manière, y compris quand j'ai l'impression de « transcrire simplement » ce qui a été dit.

402. J'essaye de passer à une relation d'enquête non extractiviste, qui ne cherche pas à mimer l'objectivité pour se donner une légitimité, mais qui trouve sa légitimité dans le soin qu'elle apporte aux importances confiées. « Je Te raconte », c'est aussi une manière de vérifier auprès de la personne concernée que ce soin a été bien pris et de ne pas gommer la multiplicité des voix tissées dans la narration.

403. « Comment vais-je raconter aux doctorant.es elleux-mêmes ce que j'ai entendu de ce qu'ils m'ont raconté ?¹¹ ». Qu'est-ce que je peux bien leur raconter sur elleux-mêmes ? Est-ce que j'ai quelque chose à leur raconter qu'ils ne sauraient déjà par exemple ? Où est-ce que je peux leur raconter la manière dont je me suis reliée à ce que j'ai perçu de leurs importances ?

404. L'expérience d'écriture que je suis en train de déployer est la suivante : elle raconte aux doctorant.es ce qu'ils m'ont dit. Je TE raconte, ce que TU m'as dit. Je lui raconte son récit, et en faisant cela, je ne romps pas la relation. Je continue d'entretenir la relation, puisque je m'assure que j'ai bien entendu, que j'ai bien écouté. C'est le « tu » du *care* : « prendre soin de ce qui importe à l'autre ».

405. Je ne dis pas qu'il faut tout raconter, mais comme vous le comprenez, c'est un exercice, comme un exercice de style épistémologique, où j'essaye de re-susciter des fragments, ancrés dans le vécu, qui ont été importants pour que le manuscrit finalement existe, et qui pourtant n'y apparaissent pas. D'une certaine manière je change l'histoire pour que le manuscrit ne soit plus la fin ni le seul récit.

406. Si nous choisissons de ne pas considérer le vivant comme ressource (au sens extractiviste), de ne pas le réduire à son utilité, où déployons-nous le sensible, les émotions, de ce qui nous relit au vivant ? Pourquoi cela vient-il dire quelque chose de notre incapacité à répondre aux enjeux écologiques actuels, de n'avoir jusqu'à aujourd'hui que très peu de place pour rendre possible cet autre mode relationnel au vivant ?

407. Je cherche à re-susciter ma thèse pour prolonger la transformation épistémologique amorcée à l'époque du doctorat, lorsque je passais de la biologie moléculaire aux sciences de l'information et de la communication. J'y reviens avec un regard

¹¹Ma voix dans les traces de la tienne (2021) : infusoir.hypotheses.org/8589.

et un contact différents. Pouvons-nous revenir à un terrain de recherche après une métamorphose ? Je vois, j'entends, je sens autrement ce qui est raconté.

408. « Ainsi, en contrée deleuzienne, les puissances du récit sont des puissances de fabulation. Le flagrant délit de légender, de délirer le monde, de le délier pour un autre art de la mise en lien (en récit) où se voit mis en ombres et lumières ce paquet de lignes qui nous fabrique et que nous fabriquons, est aussi un processus pour atteindre des visions et fabriquer des géants à partir de ce que l'on aurait pu reléguer dans l'insignifiance ou l'anecdotique », Vanessa Kohner¹².

409. Raconter autrement active d'autres manières de penser. Une réalité compte et insiste, la forme de nos récits permet de la sentir. Ce ne sont pas « juste » des concepts, des faits, l'intelligible vit dans la forme. Nous sommes à la croisée des questions que pose la littérature, et très loin des questions telles qu'elles sont posées par la science moderne. La science moderne rate certaines intelligibilités dans ses modes de construction et ses modes relationnels.

410. Trouver des formes pour raconter et faire importer, plutôt que de « produire des connaissances ». Publier pour prolonger l'enquête (par l'écriture, en entrant en conversation, en mettant des signes en circulation) et non pas « capitaliser » l'enquête déjà cristallisée. Partager le chemin plus que le produit, une manière d'être au contact de nos sujets de recherche. Il m'importe donc de trouver des formes pour raconter, faire importer, plutôt que de « produire des connaissances ».

411. « Il faut bien que » signe une alternative infernale¹³. « Il faut bien que » est une capture, au sens sorcier. L'antidote se trouve dans la pensée collective, ce que disait déjà Deleuze. Nous avons besoin de collectifs situés, qui reformulent sans arrêt les questions. Qui cherchent toujours. Qui réactivent nos imaginations, qui trouvent des sources de subversions des questions telles qu'elles nous sont imposées. Nous avons besoin d'autres manières de poser les questions, qui ouvrent d'autres réels.

412. Mon geste est lié à l'oralité, comme manière de penser sans matériellement avoir besoin d'une installation, d'un agencement incompatible avec mon quotidien : je suis dans les interstices, je n'ai pas de temps de travail institué pour faire de la recherche, je la fais sur mon temps personnel, et dans celui-ci je n'ai pas d'espace – empiètements permanents sur mes fils conducteurs – je les maintiens tissés par fragments, au milieu des interruptions liées à la vie familiale. Ou est-ce mon travail bénévole de recherche qui vient l'entamer ?

413. Je construis un récit qui ne vise pas l'objectivité. C'est aussi un deuil de l'objectivité, ou d'une certaine définition de l'objectivité¹⁴, que je suis en train de faire depuis plusieurs années. Il s'agit plutôt d'une joyeuse renonciation : mon récit n'est pas Le récit. C'est un récit possible, que je construis à partir de ce qui est important pour moi aujourd'hui, et qui permet de percevoir, d'entrer en contact avec un certain nombre d'aspects du réel, que je fais compter, que je fais exister par le fait même qu'un discours existe à leur sujet.

¹²Kohner, Vanessa, 2018. *Op. cit.*

¹³Pignarre, Philippe et Stengers, Isabelle. 2005. *Op. cit.*

¹⁴Qui laisse la place à l'objectivité forte (ou *strong objectivity* chez Harding (1993)).

414. Joëlle Le Marec m'a proposé après la soutenance de publier ma thèse. Il y a dix ans. J'ai eu beaucoup de chance qu'elle me le propose. C'est un exercice assez classique, nombreux sont les doctorant.es qui s'y prêtent, rédigeant un livre plus synthétique des résultats obtenus sur le terrain. Les anthropologues écrivent régulièrement le livre de recherche et celui du vécu de la recherche. Les résultats obtenus d'un côté, et le vécu de l'autre. Intéressant de voir qu'on les sépare. Pourquoi ? Ce geste de séparation dit quelque chose de nos dualismes.

415. Marquée par les travaux de Baudouin Jurdant sur l'oralité et frappée par la fluidité de mes réflexions lorsque je marche ou conduis, je choisis tout au long de ma thèse de les tracer par des enregistrements audios, en marchant ou conduisant. J'écoute ensuite, parfois je retranscris pour rédiger des billets de carnet de recherche ou des parties de thèse. Ces réflexions orales servent également à consigner mes ressentis en sortant d'entretiens, je peux recontextualiser l'entretien, retrouver l'état dans lequel j'en suis ressortie, signe ce qui a été échangé, livré, partagé en entretien.

416. Quand je sors de mon entretien avec Axelle, je ressens d'intenses émotions : le sensible rend intelligible, ce qui me bouleverse m'aide à donner sens. Qu'est-ce que je fais de cette émotion qui m'a aidée à comprendre comment cela se tissait, comment le sens s'agence pour elle, pourquoi tels ou tels aspect de la pratique sont si importants pour elle ? Est-ce que je le dis ? Ou est-ce que je me restreins aux faits, je « factualise », en disant, « voilà, Axelle fait tant de publications par an, elle passe tant de temps devant son instrument en microscopie électronique, etc. ». Bon.

417. Il est difficile de commencer, de se tourner vers la masse de matière qui pourrait encore être racontée, de ne pas céder à l'illusion de l'exhaustivité, d'accepter l'infini de ce qui pourrait être dit, et voir que tout est choix, de ne pas toujours maîtriser. L'accepter et se laisser dériver. Attraper un bout et puis l'autre, voir ce que cela donne à penser, ce que l'agencement propose comme sens et comme idées, comment les co-présences nous ramènent à ce qui a été vécu, à ce qui a été esquissé il y a dix ans et aujourd'hui, comment la matière parle à travers nous, depuis là où nous sommes situés aujourd'hui.

418. Le monde occidental, détaché, pris dans la culture de la mise à distance, crée un rapport au vivant qui construit les désastres actuels¹⁵. Changer ce rapport, c'est ouvrir d'autres possibles pour répondre à ce qui nous arrive. Et cela passe par un rapport à soi : sortir du détachement et de nos dualismes constitutifs (raison/émotion, nature/culture, corps/esprit, etc.). Qu'est-ce que je fais importer – dans la relation aux autres êtres, et dans le cas qui nous concerne ici, dans la construction des savoirs – de ce qui m'importe ? Qu'est-ce que je fais importer de ce qui importe à l'autre dans l'élaboration des savoirs ?

419. « Pour ma part, je veux faire des histoires. Avec tous les descendants infidèles des dieux célestes, avec mes compagnons de litière qui se vautrent avec moi dans de riches embrouilles inter-espèces, je veux fabriquer une agitation critique et joyeuse. Je ne résoudrai pas le problème mais penserai avec lui, me laisserai troubler par lui.

¹⁵ Abram, David. 2013 [1996], *op. cit.* ; Starhawk, 2015 [1977], *op. cit.* ; Merchant, Carolyn. 2021. *La mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, Wildproject, Marseille ; Shiva, Vandana. 2022. *Restons vivantes : Femmes, écologie et lutte pour la survie*, Paris, Rue de l'échiquier.

La seule façon que je connaisse pour le faire est d'en appeler à la joie créatrice, à la terreur et à la pensée collective. » Donna J. Haraway¹⁶.

420. Je cherche une forme de récit qui permet aux lecteur.ices de faire alliance avec un monde différent du leur. Vinciane Despret et Jocelyne Porcher adressent une question épistémologique majeure dans *Etre bête* quand elles nous apprennent à être attentives à la manière dont nos questions de scientifiques peuvent être absurdes pour les concernés. Elles nous proposent de nous mettre à l'écoute d'autres manières de poser les questions, qui feraient d'abord sens en relation avec les personnes et les êtres que nous rencontrons.

421. À quel moment je romps la relation pour transformer l'autre en données ? Autrement dit, est-ce que je prends soin de la relation d'un bout à l'autre de la recherche – de l'écriture ? Ou est-ce que j'exerce une violence symbolique à un moment ou un autre de mon travail : l'objectivation de l'autre. Est-ce que j'objective les personnes avec qui avant, juste avant, j'étais en relation ? Quel est ce geste « scientifique » qui consiste à objectiver l'autre ? Est-ce que je ne peux pas penser une autre manière d'être en relation avec le vivant, avec l'autre, qui soit « autre » justement, qui propose une autre ontologie ?

422. Raconter « qui nous sommes » ou « d'où nous venons » peut tout autant devenir un exercice de construction d'une autorité scientifique ou universitaire « dans l'absolu », plutôt que la fabulation d'un contact, d'un rapport au monde : comment nous situons-nous vis-à-vis de notre terrain de recherche, dans la situation de recherche ? Et même plus encore : comment nous relions-nous, comment héritons-nous, comment nous engageons-nous, comment faisons-nous alliance, comment nous mettons-nous en risque, comment nous remembrons-nous en faisant mémoire¹⁷, comment fabriquons-nous en racontant ?

423. Une œuvre, c'est un geste sur la durée, une manière de répondre à ce que nous traversons et qui nous traverse. Nous nous laissons traverser par quelque chose qui prend forme dans le monde. Si nous regardons la forme indépendamment de sa dynamique – d'où elle vient, comment elle s'est formée – on ne comprend rien ! Un manuscrit ou un mémoire c'est un instant *t*, un instantané, une prise de photographie. Tout seul cela ne veut rien dire. C'est intéressant en soi quand même, ça n'enlève pas la valeur de l'exercice, mais dans un parcours d'une vie, considérez que c'est un signe qui fera sens avec d'autres signes plus tard : c'est plutôt joyeux !

424. Avec Pauline, je veux co-fabuler une lettre à sa thèse, à partir de ce qu'elle me dit aujourd'hui de ce qui lui importait à l'époque. Je veux proposer avec elle une relecture *a posteriori* de ce qu'elle était en train de vivre, ce dont elle témoignait dans l'entretien, mais dont elle n'était alors en mesure de faire un récit, parce que l'expérience vécue ne pouvait pas se mettre en mots en même temps qu'elle était vécue. Mais ce tissu importait, et conditionnait la manière dont l'expérience de thèse était vécue – c'est en tout cas ce qu'elle en dit aujourd'hui, rétrospectivement. C'est

¹⁶ Donna J. Haraway dans Debaise, Didier et Stengers, Isabelle. 2015, *op. cit.*

¹⁷ Caeymaex, Florence, Despret Vinciane & Pieron, Julien (eds). 2019. *Op. cit.*

cela que la fabulation pourra faire importer. Une autre manière de raconter pour sentir ce dont il s'agit de prendre soin.

425. Comment les doctorantes et les doctorants vont-iels me raconter aujourd'hui ce qui était important pour elleux à l'époque, en relisant ce qu'iels vivaient à l'époque ou en ré-écoutant ce qu'iels vivaient à l'époque¹⁸ ? Est-ce qu'iels s'y reconnaissent ou sont-iels devenus autres dans leur rapport aux sciences et à la recherche ? Au fond, comment donner une dimension dynamique à ce rapport aux sciences, et par quoi cela passe-t-il que d'être transformé.es dans cette relation ? Par quels vécus de la pratique de recherche notamment ? Voilà ce qui sous-tend les nouveaux entretiens que j'ai commencés.

426. Depuis que je suis re-venue à la recherche – depuis la tentative d'arrachement à la capture gestionnaire – je cherche de nouvelles manières de dire et de raconter, de m'ancrer, d'habiter mon corps étendu, au sens de Donna Haraway dans son *Manifeste Cyborg*. Je réponds à l'invitation à faire alliance et à me mettre en relation avec d'autres, à fabuler ma thèse, faire un autre récit de la vie de laboratoire et de l'enquête. Je ne sais pas encore à quoi je vais me connecter, l'expérimentation est engageante, stimulante et joyeuse – s'ancrer dans des savoirs situés et ouvrir de nouveaux possibles à partir d'un corps étendu en (re)construction, tisser des connexions partielles et faire appel aux mondes réels.

427. Raconter la thèse par les bribes, c'est une manière de remembrer ce à quoi l'on porte une attention particulière et qui a été supprimé dans l'ontologie extractiviste qui sous-tend l'écriture du manuscrit de thèse. Remembrer c'est remettre en relation des attachements, des nœuds. Dans *L'Autre livre*, je focalise sur différentes parties d'un tissu que je ne découpe pas, et que je rends présent comme trame, comme autant de fils tissés. Un récit non linéaire. Ne pas démembrer pour raconter, nouer les fils ensemble et thématiser les nœuds pour que l'on sente ce tissu, même si on n'en perçoit pas très bien toute l'étendue : sentir dans quelle trame nous nous trouvons, ensemble – auteur.ices, enquêté.es et lecteur.ices.

428. Je fouille les matériaux de mes recherches, je les prends comme amorces pour activer les possibles, je réfléchis au récit que je veux construire, à ma non-innocence. Je cherche des fictions à partir des mêmes signes, qui proposeraient de nouvelles trames, des manières de dire ce qui importe, à l'intersection, dans la relation, à partir d'un nouveau langage. Quand je me demande avec quoi faire alliance, je pense aux êtres imaginaires de Marc Jahjah, à ces actants qui nous font agir, à ces alliances que l'on tisse avec des êtres et forces qui nous animent, nous capturent parfois, nous mettent en actions, en gestes, en parole. Essayer de trouver le lieu de la relation possible avec ce qui nous agit, entrer en conversation. Quels sont les êtres de ces histoires ?

429. Co-fabuler au-delà de co-écrire : répondre aux agencements qui remembrant, aux consistances qui demandent à exister pour des passés, présents et futurs encore possibles. Faire récit de « faire de la recherche ». Et derrière, toujours, nous retrouvons la question « comment raconter » - à l'écrit ou oralement ? Peut-on faire en sorte que par ce récit iels récupèrent aussi le fait que ce soit leurs expériences, que je sois en

¹⁸Je leur partage les enregistrements audios et/ou les transcriptions des entretiens.

quelque sorte un lieu de passage pour raconter ? Avec moi, iels imagineraient leur propre récit, à partir de ce que je leur renvoie : ce que j'ai entendu à l'époque et qu'elleux ne pouvaient alors pas (n'aurait pas désiré) raconter sous cette forme et cela rendrait possible aujourd'hui une réappropriation de leur histoire, de leur propre récit.

430. Comment raconter ? Nous ne savons pas faire, nous ne savons pas raconter sans initiation. Comment prendre une voix différente pour raconter autrement comment nous nous relient aux êtres et aux choses ? Nous avons appris à faire des récits « objectifs », détachés, de ce que nous observons sur le terrain. Si je fais un texte où je raconte les émotions ressenties sur le terrain, je suis sûre qu'il se trouvera des lecteurs et lectrices pour me dire « ça n'a pas lieu d'être ». Chercher un « lieu pour être ». Ça n'a pas « lieu » d'être. Ici, ce n'est pas sa place. Si ces émotions ont compté dans l'expérience, si elles ont contribué à l'élaboration du sens et des savoirs, où les accueillir ? Où est-ce que nous les ferons exister ? C'est une question épistémologique majeure.

431. M. est la doctorante que j'étais. C'est un être imaginal, personnage de fiction autorisant la fabulation. J'écoute les entretiens de M. avec P., Li., D., E., Q., Lu., S., F., L., A. et Ph, pour fabuler l'expérience de thèse de P., Li., D., E., Q., Lu., S., F., L., A. et Ph – si possible co-écrire cette fabulation avec elles et eux, en négociant le sens pour faire narration commune, jardinant les importances. Je cherche les conditions de la co-fabulation. Je tisse ensemble les fabulations, ce qui importe pour les êtres en présence et les êtres convoqués – pour voir, peut-être, émerger des trames d'un monde commun possible, ou en tout cas l'appel à des mondes possibles, désirés et insistants sous formes d'agencements. J'écoute les enregistrements de M. en marchant (on entend le bruit des pas sur le sol).

432. Les gestes de Vinciane Despret – dans les pas de Sophie Calle – ceux d'Isabelle Stengers et Didier Debaise, d'Emilie Hache, Benedikte Zitouni et Donna Haraway m'inspirent : comment partir de la juste question de ce qui importe aux êtres en présence dans l'enquête, comment faire alliance avec ces importances ? J'ai pensé un temps reprendre mes entretiens à l'aune de ces attentions. Car formulées ainsi, elles ne me feront pas considérer les mêmes dynamiques que celles que je regardais à l'époque, focalisée que j'étais sur une analyse des normes et valeurs dans les discours des doctorant.es en biologie et non plus précisément sur ce qui les fait agir, sur les êtres agissants ou lignes agissantes. Poser autrement les termes de nos questions nous fait raconter, fabuler autrement, trouver des récits pour sentir, faire sens, faire alliance avec les êtres que nous rencontrons. Ce geste relationnel du sentir-penser si puissant chez Arturo Escobar.

433. Apprendre à « faire des histoires »¹⁹, pourquoi est-ce troublant ? Si nous pensons être dans un registre de scientificité, quel rapport avec le fait de fabuler ? C'est un fait exprès, cette formulation qui nous pose problèmes. Elle nous permet de prendre acte que dans tous les cas nous fabulons. Nous ne sommes pas des interfaces neutres, nous ne disons jamais LA Vérité, ou LE Réel, à partir de nos subjectivités, voire de nos intersubjectivités ; à partir de nos attachements²⁰. Prenant acte de ce que disent

¹⁹Despret, Vinciane et Stengers, Isabelle (dirs). 2011. *Op. cit.*

²⁰Puig de la Bellacasa, Maria. 2012. *Op. cit.* ; Latour, Bruno. 2003. *Op. cit.*

les STS depuis des dizaines d'années, il s'agit de partir de l'idée que la forme du récit et ce qu'il active vient dire au monde quelque chose de nos attachements et de notre relation avec notre sujet de recherche, en tant que chercheur.e. Je me laisse troubler par le problème et je sens jusqu'où cela nous trouble, dans la relation à soi, aux autres, au monde, et à la « science ».

434. Comment la science fabrique-t-elle ses récits ? Nous pouvons valoriser des résultats selon un récit extractiviste. Il entre dans les normes, sous la forme d'un article scientifique par exemple. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres choses qui ont été importantes dans votre expérience de l'enquête, cela veut simplement dire qu'elles ne sont pas attendues dans ce type de récits – voire qu'elles le délégitiment. Faire importer d'autres récits qui font importer d'autres modes relationnels qui ont aussi lieu d'être, est plus difficile dans nos pratiques académiques. Si je vous demande de raconter ce qui s'est passé, les émotions, ce qui a circulé, le rapport aux enquêtés, où et comment le raconterez-vous ? Quels sont les récits qui circulent ? Quels sont les récits qui ont une *efficace*²¹ ? Pas une efficacité, une efficace. Qui nous font agir. Où sont les récits qui activent des possibles ?

435. Depuis dix ans, j'essaie de trouver la forme qui activerait un discours sur le réel qui résonnerait avec un monde désirable, qui ouvrirait des possibles – à partir de ce qui germe comme désirs et agencements dans les discours des doctorant.es – plutôt que de faire état « simplement » d'un mal être au travail par exemple. Quand je parle de monde désirable, il s'agit d'un rapport personnel au monde qui conduit ma démarche, mon investissement dans la pratique de recherche : comment faire commun ? A partir de l'enquête, avec les êtres et les discours rencontrés, comment créer un espace de langage commun, une alliance avec les mondes que j'ai rencontrés par ce terrain de recherche ? Comment rendre possible une ontologie relationnelle et ne pas rejouer une ontologie extractiviste (j'extrahis mes données et je m'en vais, j'objectivise des sujets et je ne prends pas soin de la relation établie pour que la connaissance puisse s'élaborer) ?

436. Pour moi l'oral est très important, j'ai appris à penser à l'oral et par la conversation orale. Sans conversation je dépéris. Comment donner la place à l'oral dans nos formes écrites ? La science moderne nous ramène à l'écriture, nous perdons les situations, nous perdons notre sol²². Nous extrayons quelque chose de nos expériences, qui deviennent hors sol. Qui s'autosuffisent sans leur sol. J'utilise souvent le dictaphone, soit sur le téléphone soit un objet dédié. Quand je marche ou que je sors d'entretien, je me parle. C'est une pratique partagée mais invisibilisée comme s'il n'y avait que ce que l'on met par écrit qui compte. Dans la conversation orale, nous co-construisons du sens et des trames partagés qui rendent le réel intelligible dans « l'inter ». Que faire de tout cela ? Comment valoriser l'oral dans un monde de l'écrit ? Comment rendre à l'oralité son importance dans un monde qui le rend secondaire par rapport à l'écriture ? Encore une question épistémologique.

437. Je suis dans la recherche de forme pour raconter et faire importer, plutôt que dans la production de connaissances. Ou est-ce que cela va intrinsèquement ensemble ? Comment je prends la parole ? Comment j'écris ? Comment je rentre en relation ?

²¹Stengers, Isabelle. 2006. *Op. cit.*

²²Jurdant, Baudouin. 2006. *Op. cit.* ; Abram, David. 2013 [1996]. *Op. cit.*

Comment je pense l'écriture comme une relation ou un monologue ? Le geste de la publication est une manière de prolonger l'enquête, et non de capitaliser sur quelque chose de déjà extrait. Il y a toujours un moment où la matrice nous recapte. Nous sommes pris.es dans le système de la recherche, la valorisation de nos travaux s'effectue dans un dispositif avec ses normes et ces valeurs, pour exister encore (d'un point de vue institutionnel) « il faut » en faire partie. L'édifice d'alternatives fragiles que l'on essaye de construire s'effondre. Je partage le chemin plus que le produit. Ce n'est pas que le résultat qui compte, mais la manière dont il a été construit. Comment le rendre perceptible dans nos communications ? Dans nos modes de médiation, de vulgarisation scientifique ? Faut publier *in fine* ? Ou est-ce que ce que « l'idée de publier » crée, suffit ? Est-ce que publier apporte de nouvelles conversations ?

438. J'essaye de comprendre pourquoi en ayant écrit ce manuscrit, je suis restée dans une insatisfaction telle que cela fait dix ans que je ressasse. Je me dis que non, ce que j'ai écrit ne correspond pas, relationnellement, à quelque chose que je trouve juste. Cela me pose problème relationnellement. L'exercice du manuscrit consiste à parler à certaines personnes, pour être évaluée, reconnue, préparer la soutenance, être considérée comme chercheuse, etc. En faisant cela c'est non-innocent, parce que je fais importer des importances plus que d'autres, et je perds les miennes en cours de route. Et c'est cela aussi le chemin de la forme à trouver. C'est pour cela que j'écris « l'autre thèse » : le manuscrit produit un savoir considéré légitime, comme scientifique, mais il me faut écrire une autre histoire. Un récit qui va être peut-être être qualifié d'essai ou de plus littéraire, qui accueille d'autres attachements, ceux qui n'avaient pas de place dans le récit scientifique. Cela interroge en retour la construction de la science moderne. Pourquoi nous ne pourrions-nous pas relier les deux ? Pourquoi ne pourrait-on pas trouver un mode de récit qui finalement permette de ne pas casser la trame, de garder l'enchevêtrement ?

439. Comment raconter ? Nous ne savons pas faire autrement que ce que nous avons appris. Prendre une voix différente pour raconter autrement, comment concrètement nous nous relions aux choses, aux autres, aux êtres – je refuse d'effacer ces relations du récit. Nous avons appris à faire des récits « objectifs » de ce que nous observons sur le terrain. Si nous faisons un texte pour raconter les émotions que nous avons éprouvées sur nos terrains, nous pouvons nous faire recadrer par l'ontologie dominante : « cela n'a pas lieu d'être ». Cela n'a pas de place ici. Quand cela a compté dans l'expérience, où les met-on ces émotions, ces sensations, ce que nous éprouvons ? Où le faisons-nous exister ? C'est une question épistémologique majeure, dans la relation au vivant : que faisons-nous exister d'autres que de considérer le vivant comme ressources, considérer le vivant pour son utilité ? Que faisons-nous de la dimension sensible, émotionnelle de ce qui nous relie au vivant et aux autres ? Saurons-nous tisser intelligible et sensible ? Cela dit-il quelque chose de notre incapacité à répondre aux enjeux écologiques actuels que d'avoir encore si peu de place pour rendre possible cet autre mode relationnel aux autres et au vivant dans nos modes de constructions des savoirs ?

440. *Vers le récit relationnel – Mémo vocal, octobre 2021* - Il serait intéressant de changer le rapport au savoir, à soi et au monde, raconter à partir de fils conducteurs, de lignes qui composent les êtres. Trouver une autre manière de raconter les entretiens

qui sorte de l'extractivisme de la récolte de données. En soi cela justifie la reprise de mon travail de thèse. Travailler à une forme de narration, une fabulation, qui mette en valeur ce qui a été raconté par les enquêtés à partir de lignes de sens que l'on ne découpe pas – au contraire j'agence les fragments. Ne pas mettre en morceaux, ne pas démembrer, se charger d'importances et attachements confiés par d'autres, au contact desquels je me suis mise, avec lesquels j'ai fait alliance. Chercher à raconter les intensités ressenties. Ce n'est pas un récit des faits récoltés (*matter of facts*), mais un récit relationnel (*matter of care*), c'est ce que je cherche à réaliser. M'impliquer dans le récit, que la relation puisse être ressentie. Comment ? Sous quelle(s) forme(s) arrive-t-on à le faire ? J'ai choisi « je TE raconte ». Pour différentes raisons, cela m'a paru l'une des manières les plus justes possibles de faire récit, pour me relier et créer des récits qui relient avec des importances avec lesquelles j'ai fait alliance.

441. Une de mes problématiques principales face au terrain de recherche – et les rencontres avec les biologistes en est l'expérience fondatrice – est la suivante : je rentre au contact et en relation avec une telle diversité, une telle richesse, qu'il est très difficile de linéariser ce que j'aimerais en raconter. Et je trouve nous ne disons pas assez à quel point linéariser à partir de l'arborescent constitue une multitude de choix, sans arrêt, et peut-être surtout de ce que nous laissons de côté. Cela ne signifie pas qu'il faudrait avoir le fantasme de l'exhaustivité. J'insiste plutôt sur l'importance de voir et sentir que nous bifurquons à chaque embranchement : chaque bifurcation est une activation d'un autre possible²³. Chaque bifurcation est un choix non neutre. Penser nos pratiques à ce niveau-là me paraît aussi essentiel. Loin de figer et d'empêcher le mouvement – parce que j'entends et lis parfois que la réflexivité entraînerait une forme de stérilité, s'empêchant d'agir parce que nous questionnons tout, tout le temps, nous ne ferions plus rien – au contraire, c'est une source de créativité et de respiration infinie. Il y a toujours autre chose à traverser autrement, à activer, et découvrir. C'était l'idée des itinéraires que j'ai tracés dans mon manuscrit de thèse. C'est la puissance des fragments pensés comme autant de seuils.

442. J'écoute mes interrogations d'il y a dix ans. *30 novembre 2011 – 8h03 – en marchant*. « Où est-ce que je veux aller avec la question des valeurs dans ma thèse, avec la partie II ? Donc... il faudrait que je sache un peu... circonscrire pour ne pas faire n'importe quoi. Ce que je pensais faire, c'est d'une part parcourir la question des valeurs dans la science telle qu'elle a été déjà pas mal travaillée, Bensaude-Vincent, Merton, Pestre et d'autres... de Morin avec l'éthique de la connaissance, de Max Weber, et du lien à la démocratie. Essayer d'éclaircir tout ça... Ensuite dire ce qui m'intéresse : la question des valeurs pour les chercheur.es. Et essayer d'analyser – et c'est là qu'il faut que je me dote de concepts assez précis – la façon dont sont mobilisées les valeurs. S'agit-il de parler de la pratique, s'agit-il de parler de soi ? S'agit-il de parler des résultats, et du collectif de travail ? Il me faut reprendre les différentes occurrences et significations de « science » et essayer de voir quand les chercheur.es parlent de valeurs. Et de quels types de valeurs ? J'ai une grosse question là-dessus que je n'ai toujours pas résolue... Parler de la relation entre science et valeurs, valeurs et faits, valeurs épistémiques, valeurs de société, valeurs individuelles – essayer

²³Debaise, Didier & Stengers, Isabelle. 2016. « L'insistance des possibles : Pour un pragmatisme spéculatif ». *Multitudes*, 65, 82-89.

de voir quel type de typologie prendre, et ensuite aller voir précisément à l'intérieur des entretiens, comment cela s'articule.»

443. Reprendre sans cesse le fil interrompu. L'idée ce serait de co-fabuler leur expérience avec cette idée de donner de la place à une co-écriture intéressante quant aux inévitables négociations sur ce que l'on va faire importer dans l'histoire. Recréer du sens *a posteriori* à partir d'une expérience, de fragments épars, de traces hétérogènes, selon une focale et un contact aux matériaux liés au gestes spéculatifs²⁴ : faire importer, faire appel aux mondes réels et répondre à l'insistance des possibles. L'artisanat que je recherche explore les lieux où insistent les possibles dans les fragments matériels, dont les archives qu'il me reste de l'époque de la thèse. Il s'agit de traiter aujourd'hui ces matériaux comme des supports à la fabulation et au récit, et non comme des « données à analyser ». Je cherche à dire tout en faisant *sentir* quelque chose de l'expérience vécue, en tant qu'elle se déploie dans des agencements déjà présents et qu'elle cherche en même temps à déployer ses propres agencements. Les doctorant.es portent des mondes dans un monde. Et fabriquer un récit avec les doctorant.es revient à mon sens à les rendre sujets à nouveau de leur propre histoire, à ne pas la leur confisquer, et à co-construire le sens de cette histoire. Je ne me positionne pas en surplomb par rapport à leur expérience, j'essaye de ne pas céder à la tentation de l'objectivation d'une réalité, pour laquelle je prétendrais être « meilleure » observatrice ou « meilleure » témoin qu'elleux.

²⁴Debaise, Didier et Stengers, Isabelle. 2015. *Op. cit.*

INTER

Entretien « cravate » avec Quentin

Bonjour Quentin, après un certain nombre d'années, je reprends contact avec les amis et collègues que j'avais rencontrés pendant ma thèse, je reprends le fil du terrain de cette recherche 10 ans plus tard. Cela me donne l'occasion de prendre par la même occasion de tes nouvelles, j'espère que tu vas bien. Si l'idée de reprendre le fil avec moi sur l'expérience de la recherche te tente, ce sera avec joie que je t'en dirai plus sur ce que j'ai en tête, ce pourrait être par téléphone ou en visio, selon ce que tu préfères, et en fonction de tes disponibilités. Au plaisir d'échanger dans tous les cas, Amitiés, Mélodie

- Salut Mélodie, mais c'est une excellleeente idée! Justement, j'avais en tête de t'appeler aussi pour discuter d'un projet que j'ai en tête. Bon évidemment, là c'est la merde : annonce ce matin que la classe de ma fille est fermée pour cas de covid, faut s'organiser pour la garder et bosser en même temps. On peut faire une visio cette semaine, ce serait rigolo, mais il faut que je trouve un créneau. Vendredi matin avant 11h30 ou vendredi ap après 15h, ça me semble pas mal pour moi. De ton côté? A plus.

Entretien du 20 mai 2021

Je t'envoie le texte, comme ça, tu l'as. Donc si ça te va, on fait ce qu'on avait imaginé l'autre jour. Je t'envoie un entretien que l'on a fait ensemble il y a 10 ans.

- Un peu plus même.

Oui, 12 ans. C'est quand même drôle. Je t'explique, je suis en train de réécrire de mon côté, parce que comme je t'avais un peu expliqué la dernière fois, je ne vais pas revenir là-dessus, je cherche la bonne forme pour partager, sans parler toute seule. J'ai réécrit l'entretien, comme si je te le racontais à toi, en te racontant ce que tu m'as raconté.

- Ok. Oh c'est rigolo.

J'ai fait ça ces derniers jours, donc il y a peut-être encore des coquilles. Comme ça tu sais l'esprit. Donc je te raconte ce que tu m'as raconté. Et j'ai repris quasiment mot pour mot ce que tu m'as dit, mais en te le réadressant.

- D'accord, ok. Tu veux que je fasse comment, je... ? Donc là on était dans ton bureau, c'est ça ?

Oui on était dans mon bureau. Et d'ailleurs j'ai réécouté un bout d'entretien, on avait été interrompu par un coup de fil, ça m'a remise vraiment dans les lieux, c'était assez marrant. Et du coup on l'a fait en deux bouts avec l'interruption, et ce n'était pas encore l'autre fois où j'étais venue te voir pour les choix forcés, où je t'avais demandé de te positionner entre deux positions, je ne sais pas si tu te rappelles ? Ce n'est pas grave si tu ne te rappelles pas.



- Je ne me souviens pas.

On avait fait deux entretiens et ça c'est le premier, où tu avais noté sur une semaine à peu près toutes les communications que tu avais eues dans ton boulot et tu me commentais en me racontant. Je n'ai pas mis la capture d'écran mais je pourrais te renvoyer si ça t'intéresse quand je serai au bureau. J'ai la photo de ton agenda de l'époque. Tu as agi dessus.

« Tu as pris des notes dans ton agenda, sur plusieurs semaines, et tu les commentes. Je te demande de reprendre dans l'ordre et de m'expliquer ce dont parlent tes notes. Tu me précises que tu as noté tous les contacts que tu as pendant ta journée, mais uniquement en ce qui concerne le travail, pas les pauses café, pas les discussions informelles dans le couloir genre « Qu'est-ce que tu as fait ce week-end ? », ou d'autres trucs comme ça. Parce que ça, comme on est dans un labo, me dis-tu, à l'inverse de ma situation plus à distance de mes collègues, toi tu es dans le labo, tu vois des gens. Donc tu arrives le matin, voilà, le lundi vous vous demandez ce que vous avez fait le week-end, donc il y a forcément plein de temps comme ça où tu vois des gens. Tu n'es jamais tout seul. Ça c'est pour le contexte. Tout ça, tu ne l'as pas noté, parce que c'est impossible parce que tu n'arrêtes pas, et tu ris. C'est un peu comme dans une classe, quand tu es dans une classe, tu ne vas pas noter à chaque fois que tu demandes à quelqu'un un mouchoir, ou que tu interagis. Donc, tout ce que tu as marqué là, concerne exclusivement le boulot. A chaque fois, tu as précisé si tu as contacté les gens par mail ou si tu les voyais en entretien, en face à face. Ce n'est pas forcément toi qui as l'initiative, parfois ce sont des gens qui viennent te voir, c'est plus ou moins prévu. Quelquefois, ça arrive que des gens viennent te voir un peu à l'improviste, mais c'est plus rare. Tu as aussi noté les trucs du genre les réunions de travail, celles qui sont formelles, imposées. Nous en reparlerons, il y a par exemple les réunions d'équipe le mardi, où tout le labo se réunit. Ce genre de trucs. »

- Ok. La petite mise en contexte est rigolote, on a l'impression que je vois plein de monde du labo et où on a l'impression que ça me plaît. Le côté « tu n'es jamais tout seul ». Je vois plein de monde et toutes ces réunions informelles je ne les ai pas marquées, comme si je voulais m'excuser qu'on n'ait pas un agenda vachement sérieux et que centré sur le travail. Alors que finalement ce qui constitue une bonne partie de mon quotidien de travail, c'est justement la blague avec le collègue que tu croises dans le couloir. Ça a toujours été important et du coup c'est marrant que ça ressorte tout de suite dans le... je n'ai pas changé d'avis !

Tu crois qu'à l'époque en tout cas tu avais plus besoin de me donner l'impression qu'il y avait plus de choses que ce qui apparaissait, ou un truc comme ça ?

- Je ne sais pas. En tout cas je sais que parfois sur les clichés sur la recherche, il y a le côté rat de laboratoire où tu es tout seul, et que c'est du coup moi quelque chose dans lequel je ne me suis jamais retrouvé quand j'étais en thèse. Finalement je suis peut-être de plus en plus comme ça. Parce qu'en plus la période aidant, je suis en télétravail et tout. Mais sinon quand tu es à la manip, à la paillasse et tout, c'est vraiment un travail d'équipe parce que... tu utilises des milieux préparés par les techniciens de laboratoire, tu salis des trucs que les laborantins vont reprendre et nettoyer, à un moment tu plantes une manip et tu vas demander un conseil à quelqu'un. En permanence tu interagis, vraiment quand tu es à la paillasse, tu passes ton temps à discuter avec les gens. Et enfin même si tu... si scientifiquement tu n'interagis pas, je vais voir mes plantes et je m'assois à la paillasse où il y a quelqu'un qui fait la même

chose que moi. Et tu commences à discuter des plantes et qu'est-ce que tu as fait ce week-end, et machin, voilà. Et du coup c'est ce côté social qui me plaît beaucoup dans l'expérimentation, voilà. Et ça se retranscrit dès le début je me dis...

... « *C'est bien moi !* »

- Voilà, c'est ça. Ok, donc je continue.

« Qu'as-tu fait le lundi ? Tu as envoyé apparemment pas mal de mails pour les responsables de la prépa agreg, notamment à N., parce que tu préparais le sujet avec lui. Et ensuite, un mail à Ta., pour obtenir des plantes, du matériel pour le TP en question. Elle est chercheuse à Paris, elle bosse sur le modèle que tu voulais présenter en TP, tu es allé chercher des plantes à Paris, et tu l'avais contactée par mail avant pour lui demander. Tu allais à Paris, ou plutôt en Bretagne, en revenant tu es passé à Paris chercher les plantes. Ça tombait bien. Le mail, c'était pour préparer ta venue à Paris, s'arranger, lui demander les plantes, qu'elle les prépare. Tu ne la connais pas. Quand tu as fait ta biblio tu as vu « Oh chercheur à Orsay », et tu l'as contactée. Tu lui as dit « est-ce que vous auriez », c'étaient des silènes parasitées et pas parasitées par un champignon, « est-ce que vous auriez des silènes et notamment parasitées, parce que moi je n'ai pas de moyen de », normalement tu peux en trouver assez facilement dans la nature comme ça, mais comme moi tu n'as pas de bagnole, et il faut aller en campagne autour de Lyon. En plus tu n'avais pas beaucoup de temps, parce que c'étaient les longs week-ends de mai, tu étais barré tout le temps, tu ris. Tu n'avais pas trop le temps d'aller chercher des trucs comme ça pendant tes week-ends, et comme tu passais par Paris, dans tes week-ends, tu t'es dit, « oh ben c'est trop pratique si je peux en ramener ». Et donc tu l'as contactée, elle t'a dit « Oh oui pas de problème ! ». Elle a dit oui tout de suite et donc tu es allé la voir la semaine suivante. »

- Donc je parle de la prépa agreg.

Et qu'est-ce qui te fais rire du coup ?

- Euh... alors qu'est-ce qui me fait... ? Je me souviens de ce TP. La prépa agreg c'est beaucoup de travail pour... ce n'est pas très rentable en termes d'enseignement. Donc j'ai le souvenir de ce TP où je m'étais bien marré, c'était original, j'étais allé chercher des plantes, enfin le sujet était original et la mise en forme aussi, c'était rigolo, j'étais allé chercher du matériel. J'avais découvert par la biblio un sujet, je m'étais rendu compte que des personnes travaillaient indirectement sur ce sujet à Paris et que je pouvais avoir du matériel comme ça, je m'étais dit « ah c'est génial », voilà. Et en creusant le sujet, je m'étais rendu compte que si j'étais un peu plus naturaliste, sans doute j'aurais pu trouver – parce que c'étaient des plantes parasitées par des champignons – j'aurais pu en trouver dans la nature, mais je n'étais pas sûr de moi, et je n'avais pas envie de passer du temps à... enfin voilà, je raconte tout ça, bref. C'est le côté, j'avais à la fois l'excitation du sujet, je me souviens bien, et en même temps si tu veux le faire bien, ça te prend un monstre temps, et j'étais en thèse et

j'avais autre chose à foutre. Et puis c'est un TP, c'est assez mal payé, c'est un TP blanc pour préparer au concours de l'agreg, et en nombre d'heures, j'y ai passé des heures et des heures et des heures. C'était hyper intéressant, c'était rigolo, mais ce n'est pas du tout rentable, et c'est le truc que tu, que tu ne refais jamais derrière, contrairement à un TD que tu vas refaire tous les ans, 10h de TD tous les ans, et ben là, paf! C'est un *one shoot*, tu y as passé des heures et des heures et après c'est poubelle, donc pas du tout rentable niveau enseignement. C'est un souvenir, avec le recul c'est un bon souvenir, parce que le travail tu l'oublies et tu ne retiens que le côté intéressant.

Je m'excuse d'avance, parce que je sais que j'ai fait plein de fautes sur les noms, tu vas peut-être hurler, il y a des fautes d'orthographe. Il y en a plein, j'espère juste que phonétiquement tu reconnaitras les gens.

« Et M. que je connais, c'était pour la partie reconnaissance du TP où il faut préparer tous les échantillons, machin. Vous vous êtes vus plusieurs fois dans la semaine, vous n'arrêtiez pas.

Il fallait les trouver les plantes, une vingtaine d'échantillons. Il faut aller voir dans les collections, et si tu ne trouves pas dans les collections, que tu veux du matériel vrai, tu vas lui demander, dresser ta liste. Lui demander, « est-ce que tu crois que c'est possible de faire ça ? », « non je ne pense pas », « oui ce serait bien ». Voilà.

V., c'est une technicienne du labo, ingénieure du labo, elle est quoi? Tu ne sais jamais : elle est ingénieure d'étude ou assistante ingénieure? Tu ne sais plus, enfin bref. En tout cas, elle est dans votre équipe cette année, et elle bosse pas mal. A la base, elle ne devait pas bosser avec toi parce qu'elle a été recrutée par M. sur un autre projet, et dès qu'elle a du temps, en gros, qu'elle arrive à se ménager un peu de temps, par rapport à son autre projet, et bien elle te donne des coups de main sur ta thèse. Donc souvent c'est pour faire des manip techniques. Elle est très forte en biologie moléculaire. Donc elle va te faire des clonages, des machins. Donc là justement c'était une réunion, tu sais plus ce que vous vous êtes dit, mais en gros vous vous êtes échangé des trucs. Enfin, elle te dit ce qu'elle fait, et toi tu lui dis « ça c'est bien », « ça tu laisses tomber », « tu devrais faire ça ». Vous avez un dialogue permanent sur les manip en cours.

C'est toujours hyper informel, c'est un peu ta façon de travailler aussi, mais comme vous vous voyez en permanence dans le labo, elle te dit « ah tiens, j'ai fini ta manip là », ou « j'aurais besoin » ... Des fois, c'est toi qui dois lui passer du matériel « j'aurais besoin que tu me passes ça », « d'accord », ou bien « j'ai fait telle manip, ça n'a pas marché, il faut qu'on en discute », « d'accord, cet après-midi à deux heures, j'ai un trou », voilà, dès que vous avez un trou, vous vous voyez. »

- C'est rigolo, là il y a un passage sur V., je pense qu'à l'époque c'était une assistante ingénieur, après je crois qu'elle est passée ingénieure, elle n'est plus au labo

maintenant, elle a changé, elle était en CDD et puis elle a fini par avoir un poste, heureusement. Voilà. Donc elle m'a beaucoup aidé pendant la première partie de ma thèse, elle était embauchée par mon directeur de thèse. Donc comme je l'explique, elle n'était pas spécifiquement dédiée à mon projet, mais M. arrivait à lui libérer régulièrement du temps pour qu'elle puisse m'aider sur mon projet. Et ce qui est rigolo c'est de voir la façon de travailler ou finalement j'étais... en thèse je gérais tout au fil de l'eau, mais sans doute parce que tu as moins de projets, tu as un projet, tu es focus, et même si ton projet peut avoir différentes ramifications, comment dire ? C'était... du coup le matin je venais au labo, je faisais mes trucs et de manière informelle dans la journée tu vas croiser des gens, « ah au fait, t'en es où sur ce truc-là ? T'en es où sur ce truc-là ? ». Mais on n'avait pas, tu vois, elle faisait des manips pour moi, on n'avait pas de rendez-vous calé une fois par semaine, on fait le point où t'en es ? C'était pof, pof, on se tenait au jus. Et c'était pareil avec M., où t'en es, je n'ai jamais eu une réunion fixe avec lui, quand j'avais besoin d'aller le voir, pouf, j'entrais dans son bureau, « oh au fait j'ai un truc », et ... c'est marrant parce qu'aujourd'hui, je ne fonctionne plus du tout comme ça ! Et voilà.

Quelle est la différence ? Tu fonctionnes comment aujourd'hui ?

- Eh ben maintenant, donc déjà dans mes projets... avec toutes les personnes avec qui je travaille, j'ai imposé des réunions régulières. Pour toutes les personnes avec qui je travaille, j'ai un créneau d'une heure par semaine, c'est le rendez-vous hebdomadaire régulier pendant lequel on va faire le point de la semaine, voilà. Et c'est le rendez-vous obligatoire de la semaine. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas venir me voir de manière impromptue, m'envoyer un mail, des messages instantanés, et tout ce que tu veux. En tout cas, on a institutionnalisé une heure au cours de laquelle sûr, on passe du temps à parler du truc. Et... voilà. Et ça je l'ai mis en place depuis que je suis chargé de recherche. Et je l'ai mis en place avec tout le monde, aussi bien les étudiants en thèse, et j'ai une technicienne qui bosse avec moi je le fais aussi, j'ai un étudiant en master je le fais, même des étudiants en licence qui restent des stages d'un mois ou deux mois je fais pareil, donc voilà je...

C'est lié à des responsabilités que tu as maintenant ?

- Oui, oui, oui. Notamment parce qu'aussi... ouais ça change un peu quand tu arrives, il y a plein de choses qui se jouent de l'informel que je n'ai pas forcément explicité. En fait quand tu es étudiant en thèse, c'est une position hyper confortable parce que c'est, tu n'as aucune hiérarchie sur personne, parce que tu es l'étudiant. C'est comme si tu étais le dernier des derniers. Et en même temps, comme tu es un thésard, tu as un statut... tu n'es rien, mais en même temps tu as ce futur potentiel, tu es un futur chercheur, tu vois ? Donc tu es à la fois important mais nulle part dans l'organigramme. Et en plus tu as le bénéfice de la jeunesse, tu es sympa. Ce qui fait que tu peux arriver, tu peux débarquer dans le bureau des gens en disant « ah au fait, j'aurais besoin d'un truc, je suis à l'arrach' » etc, et on se dit « ahlala Quentin il est vraiment à l'arrach' » et on te pardonne, et voilà on te dit, « repasses demain » et voilà. Et on n'hésite pas à te dire non, parce que tu es en thèse, et puis on n'hésite pas non plus à te rendre service. J'ai toujours vécu comme ça et voilà ça marchait bien. Mais après, je trouve que plus tu vieillis, je ne sais pas si quand les gens disent

oui, c'est parce que tu les fais marrer, ils ont envie de te rendre service ou machin, ou parce que tu as cette hiérarchie qui est officielle, tu es devenu chargé de recherche dans leur labo, et tu leur demande des trucs à la dernière minute et ils n'osent pas te dire, « écoutes tu es à la dernière minute, vas te faire foutre ». Et du coup, je ne peux plus jouer sur... on est sur le même niveau, je te demande un truc, et tu peux plus supposer que la personne en face a la liberté de te dire non. Parce que tu as un statut que tu imposes malgré toi, même si tu essayes d'être hyper horizontal dans ta manière de travailler, par l'organigramme, par tout ça, tu as un statut. Et donc aujourd'hui, je ne me sentirais pas de faire ça, c'est-à-dire de solliciter des gens de manière complètement... enfin ça arrive parfois je le fais « ah au fait j'ai pensé à ça », mais le fait de formaliser un rendez-vous ça leur permet de s'organiser, tu vois, tu respectes plus leur autonomie, leur liberté de gestion, et du coup tu ne les obliges en rien, à part ce rendez-vous. C'est dans leur emploi du temps, ils ont plein d'autres trucs dans leur emploi du temps, il y a une obligation. Et du coup, à chaque fois que tu les sollicites pour quelque chose d'imprévu, ils peuvent te dire « ah oui, je note et on en reparle jeudi ou vendredi à notre rendez-vous hebdomadaire. Du coup ils ont cette porte de sortie où ils peuvent te dire, « oui enfin là tu me soûles, j'ai autre chose à faire, je ne suis pas à ta disposition ».

Oui, tu n'es plus du tout au même endroit dans la hiérarchie, c'est ce que j'entends... Tu es de l'autre côté du rapport de pouvoir.

- Exactement. Avant tu étais, c'est ce que je disais, tu étais le dernier maillon. Donc du coup tu ne peux pas, tu n'exerces pas d'autorité, de coercition implicite sur les gens. S'ils le font c'est qu'ils ont envie de le faire. Parce qu'ils ont vraiment la liberté de te dire « eh, ça va quoi ». Mais du fait de l'âge, de la position hiérarchique dans le labo, l'expérience, tout ça. Mais plus tu augmentes en hiérarchie, en expérience, en charisme, en ancienneté, tout ce que tu veux, tu ne peux plus te permettre ça, parce que tu écrases les gens par toutes ces choses. Et donc du coup il faut rééquilibrer le rapport.

Mais comment tu t'en es rendu compte ? parce qu'il y en a plein qui sont dans la même position que toi mais qui ne s'en rendent pas compte de ce que tu décris, tu vois ? Cette obligation tacite.

- Je ne sais pas comment je m'en rends compte. C'est une bonne question je ne sais pas... Je pense aussi, c'est tout con, mais quand tu demandes quelque chose à quelqu'un que ce soit... à n'importe qui, quand tu demandes quelque chose à quelqu'un, tu sens si c'est un rapport horizontal ou pas. Et plus ça va, quand je demande des choses à des gens, je me rends compte que ce n'est pas un rapport horizontal. Même si je mets un « s'il te plaît et merci », en fait c'est un ordre. Parce que je suis dans la position maintenant. Alors qu'avant ce n'étaient pas des ordres, c'étaient des services que je leur demandais. Et maintenant, une demande qui est faite par quelqu'un qui est dans la hiérarchie, c'est un ordre. Je pense que tout le monde s'en rend compte ! il y a peut-être des gens qui estiment que c'est comme ça. Moi j'ai un rapport qui est compliqué à l'autorité, et du coup je n'assume pas totalement de donner des ordres aux gens.

Complicé ou plus sain.

- Oui, je ne sais pas. Et c'est vrai, en lisant ça, je suis un peu nostalgique de cette période-là, où tu pouvais tout te permettre. L'autorité aussi, ou les responsabilités, ça t'engage, ça t'oblige ; et quand tu es étudiant en thèse, tu as une liberté incroyable, tu vas voir les gens « hop hop hop hop ». Voilà, et j'aimais bien cette façon de faire, et j'ai l'impression... aujourd'hui j'aimerais bien continuer comme ça, mais je sens que ce serait maladroit, déplacé, décalé. Soit ce serait mal perçu, soit ce serait le mec qui n'arrive pas à grandir ! je sens que c'est en décalage, je ne peux plus me permettre de faire ça.

C'est super intéressant. C'est aussi que tu as pu connaître l'autre position, en étant en bas de l'échelle comme tu dis, tu n'as pas subi non plus l'abus d'autorité dans le système. Contrairement à d'autres doctorant.es que j'avais rencontré.es à l'époque, qui vivaient très mal d'être en bas de l'échelle, parce qu'ils avaient des positions dominantes très fortes sur leur travail, et c'était insupportable. Chez toi, c'est vrai que cette sensation de liberté elle apparaît vraiment dans ton entretien, tu vas voir.

- Mon directeur de thèse pour ça, tous les thésards ne l'ont pas adoré, mais moi scientifiquement c'est quelqu'un que j'apprécie vraiment, parce qu'il m'a toujours vraiment considéré. Dès le début, dès que je suis arrivé en master déjà, on a discuté et il m'a vraiment considéré comme un interlocuteur scientifique, il m'a dit « bon ok, ça c'est ta thèse, je te la confie et maintenant voilà c'est toi qui la portes ». Et quand je disais quelque chose, il m'écoutait, et justement on a toujours fonctionné comme ça, et c'était réciproque, c'est-à-dire que lui débarquait dans mon bureau « tiens Quentin j'ai une idée ! » et moi pareil : « ah est-ce que t'as fait ça, tu as pensé à faire ça ? », et moi « j'ai pensé à un nouveau truc, est-ce que tu crois qu'on pourrait faire ça ? ». Et il n'hésitait pas à me dire « ouais, tu es mignon, mais je suis occupé à un truc, repasses demain », et je ne me vexais pas tu vois. [...] On fonctionnait de la même manière. J'étais son premier thésard. Et je pense que pour lui c'était naturel de faire ça, pour moi c'était naturel de faire ça, et on s'est retrouvé sans jamais le formaliser. Je pense qu'on avait une façon de travailler... lui il sortait d'être post-doc, et je pense qu'il fonctionnait avec moi comme si j'étais un post-doc, c'était vraiment appréciable, il m'a vraiment responsabilisé tout de suite. Et c'est vrai que quand j'étais en post-doc justement, les relations que j'avais avec ma chef de post-doc c'était vraiment hyper informel. J'allais la voir, je discutais avec elle, dès que j'avais des résultats intéressants je discutais, et elle me disait « ah ok, est-ce que tu veux qu'on fasse un point ». Et quand on voulait faire une réunion, elle cherchait un trou dans son emploi du temps et puis on la calait. Elle était hyper disponible et puis voilà.

Tu as eu de bonnes expériences.

- Moi toujours ! C'est peut-être pour ça que je suis encore là d'ailleurs.

[...]

27 août 2021

Je t'ai renvoyé le doc, la dernière fois on avait fini page 14. Ça ne va pas être évident de te replonger dedans je pense. La dernière fois, tu avais déjà réagi à la pause de

midi avec les collègues et au fait que tu faisais pas mal de cours d'enseignements chez toi, plutôt que la recherche. Labo pour la recherche, enseignement à la maison.

« Le midi, vous mangez souvent par équipe. »

- J'avais commenté le passage sur l'interaction des thésards entre les différentes équipes, c'est ça ?

« Tu avoues que tu ne manges pas beaucoup avec ton équipe, parce qu'ils bouffent comme des poules à midi, et toi tu aimes bien bouffer vers une heure et demie, une heure, une heure et demie, c'est vachement variable.

Le jour là où vous avez manipulé avec ton directeur de thèse, ou le mercredi, tu ne sais plus, il s'est plié à tes horaires, il voulait manger avec toi. Le jour où tu ne fais pas du tout de paillasse et où par exemple tu fais des trucs de prépa agreg, de préparation des cours, tu es devant l'ordinateur toute la matinée, donc quand ils passent à midi débaucher les gens dans les bureaux pour aller bouffer, tu vas avec eux, donc tu vas bouffer tôt. Sinon, si tu es en manip et même en cours, ce qui fait que tu as des horaires... tu vas bouffer avec n'importe qui. Souvent tu as des personnes qui ont les mêmes horaires que toi, ça t'arrive assez souvent de bouffer avec un technicien, Pierre, qui mange vers une heure, ou il y a d'autres chercheurs du labo, qui vont courir le midi, ils se retrouvent au self à une heure et demie, tu te pointes au self à une heure et demie et tu les retrouves là-bas, tu ne te poses pas trop de questions.

Le soir, tu fais encore des trucs chez toi, rarement pour ta thèse, pour les cours vachement. Tout ce qui est préparation, les leçons, les sujets à préparer, ça t'arrive souvent d'emmener les... souvent, tu es grave à la bourre, parce que tu t'y es pris au dernier moment, tu as la *deadline* à ne pas rater. Par exemple pour pondre le sujet de ce foutu TP là, tu sais que... comme il y avait les longs week-end là tu voulais l'envoyer le mardi à P. pour qu'il puisse le relire. Il y a un soir, le lundi ou le mardi soir, où tu t'es couché à 4-5h du mat' pour finir le truc. Les leçons, souvent c'est pareil. Tu étais à l'arrach', il fallait que tu pondes les documents, que tu les imprimes, tout ça pour le jour de la leçon. Ça t'est déjà arrivé la veille de finir la leçon, quand tu t'y es pris au dernier moment. »

- Ah oui, je discute de la différence... c'est marrant, je ne me souviens plus du tout ! En Master 2... j'arrivais mieux à séparer on va dire « vie professionnelle et vie privée », ou en tout cas je le formule comme ça maintenant, parce que c'était simple, j'avais que le labo expérimental, et je n'avais pas l'enseignement. Et finalement, j'ai l'impression là à me relire que j'ai continué dans ma pratique de travail de la même façon en thèse, alors que je devais rajouter des enseignements, en gros je remplissais mon planning avec mes expériences et mon travail de recherche, et du coup je n'avais plus la place de caser dans mes heures de travail au laboratoire tout ce qui était préparation d'enseignements, les corrections, tout ce qui était lié à l'enseignement. Voilà, ce qui

vient en partie du fait que c'était dur d'évaluer le temps de travail. Notamment là je parle des leçons qui prennent deux à trois jours.

« Tu ne peux pas arrêter tes manips comme ça. Souvent ça t'emmerde de prendre du temps, tu ne veux pas, c'est que tu es mal organisé aussi d'après toi, tu es pris dans tes manips, tu sais que tu as besoin d'être au labo pour les faire, que tu prends sur toute ta journée au labo pour le faire, et que ça tu pourras le peaufiner à la maison, tu te retrouves à bosser à la maison comme un con, alors que ce n'est pas le but. Tu penses que c'est plus dû à la contrainte, de toute façon tu ne peux pas faire tes manips chez toi, tu te retrouves à emporter toute la partie enseignement un peu trop facilement chez toi. C'est aussi parce que c'était ta première année. L'année dernière tu ne posais jamais la question : tu es en master 2, tu fais ta thèse, ton travail de recherche, tu emmenais rarement du boulot chez toi. Cette année, tu n'as pas réussi vraiment à t'organiser sur ton temps de travail, sur ton lieu de travail, à séparer les activités, à dégager du temps vraiment spécifiquement pour l'enseignement. Surtout, tu n'arrivais pas à évaluer le temps que ça te prenait de faire de l'enseignement. Préparer une leçon : tu as compris que de toute manière, quoi que tu fasses, tu y passeras quinze à vingt heures, ça veut dire de deux à trois jours. Ça veut dire que pendant deux ou trois jours tu ne fais que ça. Sur une semaine de cinq jours, ça veut dire que tu ne manipes plus, parce qu'il ne te reste plus que deux jours, donc tu fais que des petites conneries mais tu ne peux pas lancer de grosses manips à la semaine. Il y a plein de fois, tu te disais, « ouais je ferai ça », genre tu ne te mets qu'une demi-journée dans ta semaine, c'est quatre heures ou trois heures et demie, donc c'est impossible de faire une leçon [rires], c'est juste que tu n'arrivais pas à te le mettre dans la tête. »

- Ça c'est intéressant parce que... je ne sais pas faudrait discuter avec d'autres thésards qui ont des enseignements pour savoir comment ils s'organisent, je pense qu'il y a un choix à faire. Là clairement je n'arrivais pas à réduire mon temps de travail expérimental, et ça s'est fait au détriment de l'enseignement en quelque sorte. Et comme je ne voulais pas bâcler mon enseignement, du coup je le faisais chez moi, et ça se faisait au détriment de la frontière vie professionnelle / vie privée on va dire, de ramener du boulot chez moi, c'étaient un peu des heures sup'.

C'est très intéressant parce qu'on entend souvent chez les enseignants-chercheurs, que l'enseignement empiète sur la recherche, et qu'ils n'arrivent plus à faire de recherche. Ce que j'entends là, de ce que tu dis, c'est soit tu empiètes sur la recherche, soit tu empiètes sur ta vie perso ? Mais dans tous les cas ça ne rentre pas dans une journée.

- Ouais c'est ça. Je pense que c'était facilité, après c'est le parcours, je pense qu'aujourd'hui, si j'étais enseignant-chercheur je ferais moins de recherche, parce que c'est plus compliqué d'empiéter chez moi sur la vie personnelle, ou en tout cas pas de la même manière et surtout aussi, là il y a un truc que je dis sur la continuité des expériences, le travail expérimental, des fois tu as besoin de lancer des grosses manips

qui durent toute la semaine et du coup d'avoir deux, trois jours mobilisés sur de la préparation de cours, du coup c'est difficilement compatible avec un programme où tous les jours il faut passer 3-4 heures dédiées spécifiquement à l'expérience. Et c'est pour ça que le travail expérimental hache ton emploi du temps, tu te retrouves avec des trous, et dans ces trous préparer un cours... tu te retrouves avec des trous de 2 heures, le temps de te mettre dedans, tu es inefficace, et tu finis par faire le boulot chez toi. Aujourd'hui, moi qui ai quitté un peu la paillasse, bah là c'est l'inverse, j'ai beaucoup de travail de rédaction, ce n'est pas de la préparation de cours, mais je ne suis pas happé par le temps expérimental, mais en revanche, c'est l'inverse. C'est dur, je pourrais avoir des petits trous, de 3 heures par ci, par-là, mais c'est impossible en 3 heures de lancer efficacement une expérience, j'ai deux trois heures maintenant, mais à partir du moment où j'ai lancé l'expérience il faudrait aussi que j'ai deux-trois heures demain ou après-demain ou la semaine prochaine, et je ne vais pas les avoir à consacrer, je suis dans la situation opposée 10 ans plus tard, je n'ai plus le temps de... et comme le travail expérimental pour le coup tu ne peux pas l'emmener chez toi ! Là je ne le fais pas à la maison, voilà.

Je trouve ça vraiment intéressant, après tu peux transposer ça à plein de situations, cette variété des tâches dans lesquelles t'es pris. Ce n'est pas le tout d'avoir le temps disponible. Il faut être aussi dans une projection possible sur du long terme, dans une régularité du temps disponible, une certitude du temps disponible dans les jours qui suivent, ce qui est assez rare. Et puis il y a quand même un switch de...

- ...mental.

Oui ! On n'en parle pas mais quand même ce n'est pas la même chose d'être dans un état et dans l'autre au niveau cognitif, et passer de l'un à l'autre sans arrêt, hop j'ai deux heures ! C'est quasiment impossible.

- Ouais tu n'es pas tellement efficace, je sais qu'il y en a beaucoup qui le disent mais que ce soit la rédaction, avant d'arriver à un... une fluidité dans l'écriture, souvent tu as besoin de... pendant une demi-heure tu vas rouvrir ton document, c'est rare d'écrire son document et brrrrroum d'arriver à écrire des lignes comme ça. Ce n'est pas un e-mail. Un e-mail ça va, mais si tu veux écrire quelque chose de correct, la première demi-heure voire la première heure tu n'écris pas grand-chose et puis après ça y est tu commences à avoir les idées, ça fuse, t'arrives à bien organiser tes idées. Donc si tu as juste une heure et demi tu vas passer le tiers de ton temps voire la moitié de ton temps à essayer de te remettre dedans, et quand tu es bien dedans il faut déjà s'arrêter. Et pareil sur les manip. Là c'est moins intellectuel et c'est plus comportemental, mais tu as plein de gestes, d'automatismes, quand tu es à la paillasse, tu y étais la veille, tu as laissé ta paillasse organisée, ce qui fait que tu es efficace, parce que tu sais où sont tes stocks de matériel, d'enzyme, etc., et donc tu agis, parce que là tu es dans l'action, tu agis vite parce que les choses sont organisées de telle sorte que tu n'as pas de temps mort. Là, moi si je me mets à mes manip, « ah, où est ma blouse ? » Parce que ça fait trois semaines que je n'ai pas touché ma blouse, je ne sais pas où elle est et puis voilà, donc tu passes une demi-heure à chercher ta blouse, tes pipettes, et comme tu n'es pas à ta paillasse et que la nature a horreur du vide, il y a des gens qui prennent ta place, qui bougent tes trucs, enfin tu vois ! Et donc ça c'est... tout le monde le dit

globalement, ce n'est pas évident de concilier les activités, je ne sais pas comment le dire, les activités théoriques, tout le travail en-dehors et les activités de paillasse, vraiment expérimentales. Et d'ailleurs ce n'est pas pour rien que généralement plus tu... plus tu progresses dans la carrière de chercheur, moins tu es à la paillasse, parce qu'à partir du moment où tu quittes la paillasse, c'est dur d'y revenir. Tu es moins efficace que les autres parce que tu y passes moins de temps. Il y a un côté pratique, comme, je ne sais pas, pratiquer un instrument, tu vois ? Si faut refaire tes gammes à chaque fois.

C'est intéressant de le penser comme ça. Il y a un terme, je ne sais pas si ça te parle, le coût d'entrée ? Tu remets les compteurs à zéro, il y a de nouveau un coût.

- Oui. Et donc du coup, ça on en avait parlé déjà plusieurs fois, beaucoup de chef d'équipe qui finalement ne sont plus trop à la paillasse. Et il y en a quelques-uns qui arrivent à garder, et moi j'aimerais bien garder ça, je suis un peu là-dedans, comment essayer de garder un lien avec, un contact avec l'expérimental. Je suis en train d'essayer de chercher des manips dans lesquelles tu as ta place, tu es pertinent, tu as une plus-value. Parce que si tu fais tout pareil que les autres, les mêmes manips que les autres, mais en plus mauvais parce que tu les rates, et tu gâches de l'énergie, de l'argent, des produits, enfin voilà, ça ne sert à rien ! Donc il faut des trucs où tu as ta légitimité, ta plus-value, tu es aussi efficace que les autres, sinon ça ne sert à rien. Et puis du coup c'est utile, ça fait progresser les projets. Et ce n'est pas toujours évident de trouver cette place.

Toi tu la cherches en ce moment c'est ça ? Tu crois l'avoir trouvée ?

- En partie oui, je m'étais dit que... notamment ce que j'aimerais bien garder, c'est continuer à faire pousser des plantes, pour explorer... comme je travaille sur la biologie du développement, c'est toujours pareil, on regarde des plantes qui ne se développent pas pareil. Et donc... là ce que j'aimerais garder, c'est régulièrement aller regarder mes plantes pour tester, essayer d'être au plus proche de l'observation de variations phénotypiques, c'est-à-dire de variations dans la façon dont se développent les plantes, sur différents types de plantes que je choisis, que ce soit des génotypes différents, différentes espèces, etc. Et à partir de ça nourrir, parce que je trouve que c'est hyper important pour concevoir de nouveaux projets de recherche, tu vois, pour être au plus proche de l'observation initiale. Dire « j'ai vu ça, mais peut-être que ça c'est une observation intéressante, est-ce qu'on ne pourrait pas construire un projet de recherche à partir de ça, essayer de... est-ce que c'est une observation, un fait intéressant ? Est-ce que ce fait à de la consistance biologique ? Est-ce que derrière il y a des choses intéressantes à aller chercher, etc. ? » Et là le projet de thèse que fait ma doctorante en ce moment, il est parti comme ça. Je faisais une autre expérience, je faisais une autre manip, et j'ai observé quelque chose, je me suis dit « c'est bizarre, je n'avais jamais vu avant », j'ai creusé un petit peu, j'ai dit « ah mais c'est vachement intéressant ! Il y a vraiment quelque chose », et du coup on a créé un projet de recherche à partir de ça. Moi c'est ça que j'aimerais bien garder, trouver des petites expériences faciles, tu vois, typiquement chez nous ça va être des croisements. Tu fais des croisements, tu fais pousser des plantes, voilà, ou tu testes des conditions de cultures un peu différentes, ce qui te permet d'aller voir régulièrement tes plantes. Et puis en regardant tes plantes

tout ça, tu peux observer justement des variations dans leur développement, qui ont l'air intéressantes, et à partir de là construire des projets de recherche.

J'entends aussi quelque chose que j'avais entendue dans l'autre sens quand vous étiez il y a dix ans, quand je venais vous voir, l'idée d'être une ressource en temps pour le laboratoire en tant que doctorante et doctorant. Comment toi tu vois, tu parlais de la question de l'encadrement qui te travaille beaucoup, cette potentielle tension, ou pas d'ailleurs je n'en sais rien, entre le fait que ce soit toi, un besoin que tu as d'être avec quelqu'un pour manipuler, parce que tu n'as plus le temps, ou que le coût d'entrée est trop grand, relationnellement parlant je veux dire, et concernant la place que tu vas donner à la personne justement, et le fait que la doctorante ou le doctorant va s'approprier le sujet et ça va devenir « son » sujet ? Je ne sais pas si...

- Au contraire je trouve que... si j'ai moi-même, tu vois là, au début j'ai vu le sujet que j'ai donné à ma doctorante, j'avais un peu testé, ce n'était pas une observation initiale, ce n'était pas un truc sorti de ma tête ou de lectures, c'est vraiment une observation, je l'ai confirmée, j'ai fait tout un tas de petites manipulations avant, et je me suis dit « là il y a vraiment quelque chose à faire ». Et du coup en gros, j'ai lancé un sujet, au départ c'était un sujet de Master comme ça, elle est venue. Et du coup au contraire, comme j'avais, je m'étais impliqué dessus, j'avais vu expérimentalement le truc, j'ai pu lui faire une vraie transmission de savoirs faire sur l'observation, sur tout ce qui est conditions de culture, conditions expérimentales dans lesquelles j'avais pu observer ce fait. Au contraire l'implication expérimentale est pas mal dans l'interaction d'encadrement : elle donne une légitimité et un support tangible pour l'interaction. Et je me sens plus légitime à dire « c'est un sujet solide tu peux y aller, je ne t'ai pas lancé sur un sujet qui ne vaut rien ».

Je suis en train de me rendre compte, dans ce que tu es en train de décrire, que se joue quelque chose d'hyper important de l'ordre de la propriété d'une idée. C'est-à-dire, il y a des situations, et je sais que ce n'est pas ta façon de travailler, c'est pour ça que je me permets d'en parler avec toi, il y a des situations où ça va rester l'idée de l'encadrant. Et je sais que certaines et certains d'entre vous à l'époque avaient vécu ça : tu deviens de la main d'œuvre pour quelqu'un. Et à la fin la valorisation de ce qui a été fait sera au crédit du supérieur hiérarchique. C'est quand même de cela dont il s'agit, même si on ne le dit jamais dans les labos. Et du coup ça m'intéresse de savoir comment c'est possible que cela devienne une coopération, comment c'est possible que cela devienne un travail commun et qu'il n'y ait plus la propriété, enfin... c'est très intéressant en termes de processus de construction de la connaissance : à quel moment tu fais entrer quelqu'un.e dans quelque chose que tu as imaginé avant ou à quel moment tu crées quelque chose de commun en dehors de ton idée initiale, ce qui permet à l'autre de... ou alors, est-ce que l'autre est une courroie de transmission de ce que toi tu n'as pas le temps de faire, pour le dire de manière caricaturale ? Ce sont les mêmes genres de questions que je me pose pour les sciences participatives. - Je n'ai pas de... je n'ai pas de réponse à ça. C'est vrai qu'il y a... ça reste compliqué de complètement transmettre le sujet, tout dépend... une vision positive de la chose c'est qu'un sujet de recherche appartient à ceux qui le travaillent. C'est peut-être la version de la recherche de la maxime communiste « la terre appartient à ceux qui la travaillent » mais c'est un

peu... c'est un peu la même idée là sur la propriété intellectuelle. Certes il y a une idée de départ qui est intéressante, mais la plupart du temps... tu vois, les prix Nobel ne sont pas Prix Nobel sur une idée. Il y a l'idée de départ, et il y a derrière un travail souvent très conséquent qui a permis de faire que l'idée est ancrée, solide, elle tient, elle est démontrée. Et puis souvent même les résultats, l'idée de départ est différente de l'idée que l'on a retenue, il y a un cheminement intellectuel derrière. Et souvent nous sommes rattrapés par les conditions matérielles de production de la science, dans le sens où le thésard est là pour une période de trois ans et après il va partir, alors que moi j'ai encore 30 ans de recherche devant moi là, ou 25 ans on va dire. Et du coup, là concrètement, ma thésarde soutient en décembre, le papier ne sera pas sorti, tu vois c'est moi qui vais le faire sortir et puis derrière s'il y a des suites à donner, elle je ne sais pas ce qu'elle fera, si elle continue la recherche ou pas, mais du coup en pratique c'est moi qui vais continuer le sujet. Mais tu vois par exemple j'imagine que si un thésard est à fond dans son sujet et qu'il décide de partir avec, parce que toi tu n'as pas le temps de le continuer, qu'il se l'est tellement approprié qu'il le mène bien et qu'il veut partir avec, pourquoi pas ? Moi ça ne me poserait pas de... au contraire, je serais flatté, ça veut dire que tu avais une bonne idée au départ, et cette bonne idée avait suffisamment de consistance pour qu'on puisse en faire... un vrai sujet. Après...ma référence là-dessus c'est M. qui était ma cheffe de post-doc, c'est marrant parce que ça fait le lien avec les deux sujets que l'on vient d'aborder. Elle est vraiment, c'est vraiment une scientifique que j'admire énormément. Elle a exercé beaucoup d'influence scientifiquement sur moi. Notamment parce qu'elle est à la tête de son équipe, et elle fait toujours de la paillasse. Et justement, elle a bien identifié le type d'expérience, ce qu'elle pouvait apporter de spécifique, et là où elle était irremplaçable dans le labo. Et cette nana, elle est hyper éclectique, elle a une ouverture intellectuelle incroyable, elle passe aussi bien de la biologie du développement à l'écologie et à la génétique des populations, enfin tu vois, elle brasse des domaines de la biologie, elle fait des ponts incroyables, elle est très pertinente dans chaque domaine, tu vois. Et elle a découvert des trucs, elle les a découverts, ça l'amuse, et elle n'hésite pas à passer, si elle voit que le sujet elle n'a pas le temps de le faire, elle ne peut pas le faire, elle passe le sujet à quelqu'un d'autre. Et si quelqu'un d'autre le continue... et donc notamment, elle a lancé, déjà elle est un peu à l'origine d'un petit groupe, elle fait partie d'un petit groupe de chercheurs qui a relancé l'étude de la biologie des nématodes. Avant les nématodes c'était que *Caenorhabditis elegans*, et elle a dit « il faut regarder la variabilité naturelle au sein de *C. Elegans* et même d'autres espèces plus larges pour avoir un panel de diversité génétique intra-espèce et inter-espèces. »

[...]

C'est hyper intéressant parce qu'en t'écoutant, je suis en train de comprendre - alors il y en a sûrement plein d'autres, deux grandes stratégies possibles de survie face à la pression de sélection dans le milieu dans lequel tu es. C'est-à-dire, soit tu deviens l'expert reconnu sur un sujet, et donc, parce qu'il y a un truc de capitalisation symbolique et tout, enfin très concrètement, est-ce qu'on te cite ou pas ? Et donc tu fais hyper attention à ton terrain, à ton territoire, tu le défends et tu restes celui vers qui tout revient, tu fais en sorte d'être toujours crédité, toujours la référence. Et donc il est hors de question de partager le territoire, donc du coup, dans cette capitalisation-là,

tu cherches à ce que chaque collaboration fasse revenir de la valeur vers toi, en quelque sorte.

- Oui.

Et ce que tu viens de décrire là, c'est une autre stratégie, qui est consciente ou pas, je ne dis pas qu'elle est établie à l'avance, mais en tout cas elle fonctionne de fait, visiblement, c'est que tu deviens, tu te mets à la racine de toute chose, dans des endroits qui n'ont pas encore été explorés, donc de toute façon, tout le monde va te citer comme le premier ou la première, et tu vas gonfler comme ça en termes d'impacts.

Et c'est intéressant parce que dans un cas, effectivement il y a le truc du mandarinat qui se développe très vite comme ça et dans l'autre tu as intérêt à avoir une sorte de fluidité pour pouvoir toujours passer ailleurs, et tu es en lien avec tellement de monde, que ça ne se structure pas d'un point de vue projet cristallisé, tu changes tout le temps, tu changes d'endroit, tu es toujours ailleurs, il y a un truc un peu plus nomade. Mais d'être la première ou le premier sur un terrain inexploré où les personnes qui arrivent après vont toujours dire que c'était toi d'abord.

- Après il y a aussi le risque au bout d'un moment, tu vois dans... parce qu'on ne cite pas toujours les expériences d'origine, parce qu'il faut rester... et donc quelquefois on oubliera que c'est elle qui a isolé tel ou tel truc parce que... mais elle s'en fiche je crois, ce n'est pas son but je crois.

Oui, mais peut-être que ça fonctionne peut-être déjà suffisamment bien, tu vois ? Il suffit qu'il y en ait un certain nombre qui te citent au départ, quitte à ce que cela s'hyper spécialise et qu'elle ne soit plus à la racine, plus tard. Si tu fais une grande découverte qui ouvre carrément tout un champ, tout le monde te cite tout le temps. Tu restes le nom dont tout le monde part, c'est comme dans un arbre phylogénétique.

C'est ça.

[...]

Je trouve que ça ouvre une compréhension du champ, du fonctionnement. Il y a la compétition effectivement, la capitalisation, mais aussi la question de l'héritage qui est une autre façon de répondre à une pression de sélection très forte. Les noms qui restent sont des noms qui ont volontairement, ou pas, créé des lignées.

- Ça montre que ton travail de recherche a été suffisamment riche et influent pour que, non seulement il y ait beaucoup de personnes à travailler sur les thématiques que tu as aidé à dégager, et qu'en plus ça dure dans le temps, tu vois ? Après ça s'auto-entretient, à partir du moment où il y a des gens pour travailler. Ça veut dire que tu as créé une communauté. Finalement tu peux dire que dans la recherche plus tu cherches, plus tu vas trouver des trucs à chercher quoi. Donc ça s'auto-entretient. Le terreau était suffisamment fertile pour que la machine s'emballe et que ça s'auto alimente. [...] Moi je me retrouve dans une généalogie historique aussi. Et maintenant ça commence à décrocher parce qu'il y a des gens qui viennent, alors qu'ils ne sont

pas issus de cette communauté de départ. [...] du coup ça s'hybride. Maintenant on est plus dans le transfert horizontal.

[...]

Tout est lié. La manière dont on va traiter les doctorant.es est liée à tout cela.

- C'est peut-être une déformation personnelle que j'ai à vouloir créer des généalogies [...] là dans mon laboratoire, je reconnais des filiations scientifiques. Celui qui a créé la nouvelle formule de l'unité, c'est R. quand il est venu ici et M. était un thésard de R. Et moi je suis le thésard de M. Donc je suis la deuxième génération par rapport à R. C'est un scientifique que j'apprécie. Carrément. Et qui a eu beaucoup d'influence sur moi, il fait partie des gens avec une vraie vision scientifique et qui a été fertile, un terreau fertile. Aujourd'hui c'est 150 personnes au labo et qui sont imprégnées de cette vision, de ce schéma que je viens de te décrire.

[...] D'ailleurs c'est marrant parce qu'on en discute peu. Ce ne sont pas des questions dont on discute vraiment en laboratoire. Les gens ils l'ont intégré ce schéma et on n'a pas de discussion fondamentale sur « est-ce que c'est le bon » ? D'ailleurs on ne dit pas que c'est un prisme et les gens pensent que c'est comme ça, que c'est comme ça que ça marche, voilà [...] Quand tu te retrouves un peu en bout de course ou pas raccord par rapport aux paradigmes de recherche qui sont déployés dans ton environnement, souvent le moyen c'est d'aller ailleurs. Soit de monter ton équipe, soit de rejoindre d'autres labos dans lesquels tu te retrouves dans des façons de faire, dans des pratiques... [...] Justement, ces gens qui te marquent, ceux qu'on dit un peu visionnaires, ce sont souvent ceux qui arrivent à faire des hybridations un peu inédites.

[...]

Entretien en janvier 2022

Première thèse soutenue par quelqu'un que t'encadrerait ? Bravo.

- Voilà exactement.

Bravo, félicitations.

- Même si finalement, je ne l'encadrerais pas officiellement. Puisque je n'ai pas mon HDR². Sur le papier je ne peux pas être l'encadrant officiel. J'étais le co-encadrant sur cette thèse, officiel, et l'encadrant à plein temps officieux. Et l'idée c'était de passer mon HDR dans la foulée, il faut que je m'y mette. Je procrastine un peu, j'avoue. Je pense que j'ai des barrières... Je ne suis pas un grand rédacteur dans l'âme en général. Enfin, c'est toujours pareil, on a tous nos tâches sur lesquelles on procrastine, là-dessus je suis assez bon. Et en plus en frein psychologique, je m'étais dit, tant qu'elle n'a pas soutenu, je trouve ça difficile de passer mon HDR [...]. Là, j'ai été autorisé à soutenir donc j'ai trois ans pour la passer. C'était en juin dernier, donc tu vois là ça fait six mois qu'ils m'ont autorisé. J'ai l'impression que je serai libéré pour soutenir quand j'aurai un papier sous *BioArchiv* soumis. Tu vois en gros le travail de thèse qu'on a fait, quand il sera au moins – pas forcément accepté – mais au moins déposé sur

²HDR : Habilitation à Diriger des Recherches.

BioArchiv. Et comme on est en train de finir des manips, disons que ça me donne une bonne excuse pour procrastiner sur la rédaction.

Parce que ça consiste en quoi ton HDR ? La forme finale ça va être quoi ?

- Tu n'as aucune consigne, enfin réglementairement parlant. L'HDR t'es totalement *free*, si tu veux le faire... il y en a certains... il doit y avoir un document écrit, une soutenance orale mais aucune consigne sur la forme de l'un ou l'autre. Il y en a qui se contentent de faire une compilation de leurs articles par exemple, et hop et c'est tout. Tu adjoins généralement ton CV puisque il y a un côté tu vois un peu...

... parcours. C'est ce que j'avais un peu en tête... un peu la rétrospective, réflexive parfois, mais rétrospective...

Oui, la plupart du temps ce n'est pas réflexif ! parcours de recherche, je suis tellement bon, regardez tout ce que j'ai fait, que j'ai encadré, etc. [...] et puis il y en a qui se fendent de rédiger des choses un peu spécifiquement pour l'HDR. Il y en a qui mettent par exemple leur projet, parce qu'ils se projettent un peu sur le futur, souvent quand les gens ont écrit des demandes de financement, ils mettent leur projet dedans. Finalement, la façon dont les gens le vivent, c'est plutôt comme une contrainte qu'il faut passer le plus rapidement possible. Ils essayent de limiter leur investissement. [...]

Alors, pourquoi tu te compliques la vie, toi ?

- C'est une bonne question, c'est une bonne question.

C'est ça la question. Qu'est ce qui t'arrive ?

- Je trouve l'exercice intéressant. Je ne suis pas dans une optique... je ne compte pas y passer non plus un temps démesuré. Il faut que ça reste raisonnable dans le temps que ça demande. Après c'est l'occasion de me forcer à réfléchir à des sujets sur lesquels on ne prend pas le temps. Tout ce travail réflexif sur sa propre recherche et sur la manière dont on le fait, ça m'intéresse de le faire. Mais du coup je me dis, je suis face au truc donc je vais le faire. Voilà. Et personnellement je ne suis pas dans une optique où j'ai envie de gravir les échelons le plus vite possible. Mon truc, ce n'est pas d'être DR³ à 38 ans. Alors que pour d'autres c'est le cas, ou d'enchaîner l'obtention de financement, avoir une ANR, une ERC, je ne sais pas, et du coup forcément, à partir du moment où tu recrutes plein de gens, il faut avoir parmi tous ces gens un panel de thésards et post-doc et si tu ne peux pas recruter, parce que tu n'as pas ton HDR, c'est limitant. Souvent ce qu'ils font, avant même que leur premier thésard ait soutenu, ils passent leur HDR comme ça ils peuvent en prendre un deuxième avant même la soutenance, comme ça ils enchaînent, ils n'ont pas de temps mort entre les thésards. Moi je suis dans une période où je n'ai pas de thésard et je suis bien content parce que j'ai le temps de finir mes projets, tu vois, je veux finir cette histoire avant d'en démarrer une autre. Mais je comprends qu'il y ait d'autres manières d'envisager les recherches et le déroulement de carrière. Il y a de la place pour tout le monde, il n'y a pas de jugement.

Il y a différentes manières d'envisager le métier...

³DR : directeur de recherche.

- En tout cas, ce n'est pas comme ça que j'ai envie de le faire, et je ne vois pas pourquoi je ne le ferai pas comme j'en ai envie. Rien ne t'oblige à enchaîner, à aller vite, enfin voilà. La seule sanction possible, c'est que je progresse moins vite dans l'avancement, ça se paye dans ma grille de salaire, mais comme ça n'est pas ma motivation première, ça va comme ça.

C'est intéressant, d'une certaine manière tu es aussi en train de formuler le coût de certains choix. Tu as une manière de donner sens à l'exercice qui t'appartient, et heureusement, on est libre de le faire, mais il y a un coût en terme de rythme de progression, qui ne sera pas aussi rapide que celle que tu pourrais avoir... ? Enfin, je le dis de manière compliquée.

- C'est vrai. C'est à la fois un choix d'être au taquet de la progression, et ce sont aussi mes capacités. J'ai besoin de souffler. Il y en a, je ne sais pas, ils sont hyper efficaces,

Des machines ?

- Voilà ce sont des machines. Ce n'est pas forcément mon cas, j'ai besoin de plus de temps, et ben je le prends. C'est à la fois un choix et le fait de se rendre compte de ses capacités. C'est bien d'être en accord sur les deux mais...

Et c'est une manière de donner sens, évidemment moi ça me parle, je ne suis pas très neutre. Comment je peux t'aider, dis-moi ?

- Tu peux m'aider à la fois en essayant de... en gros, ce que j'envisage, j'ai quand même déjà un peu réfléchi à ce que je voulais faire en terme de plan. L'idée c'est de montrer un peu ce que tu as fait, ce que tu veux faire, et une troisième partie, ce que je veux faire, la continuité. Et ensuite, une partie sur la question de l'encadrement. Et là je veux faire deux choses. A la fois essayer d'avoir un recul réflexif sur ma pratique, et des questions un peu plus générales, que je me pose, sur comment on pourrait faire de l'encadrement de la recherche. Et ce que je ne sais pas toujours c'est justement dans quelle mesure ces questions ont déjà eu des réponses, si elles ont déjà été posées par d'autres, notamment dans le cadre des sciences sociales qui s'occupent de ce secteur. En novembre, j'avais fait un peu de biblio, et j'étais tombé justement sur des articles qui m'avaient parlé [...]. Je vais t'envoyer une petite... « L'évolution de la formation doctorale a-t-elle engendré une évolution dans les pratiques d'accompagnement doctoral ? »⁴ Ils posent vraiment la question de la position de l'encadrant. Et des trucs qui reprennent exactement ma formulation qui est que personne ne t'apprend à être encadrant, tu apprends vraiment sur le tas et qu'est-ce qu'on peut vraiment objectiver, mettre à distance pour en faire aussi quelque chose d'un peu plus... professionnel aussi. Que ce soit moins « tu fais comme ça » sans se poser de questions, parce qu'on a toujours fait comme ça. C'est pour ça que j'avais un peu essayé d'écrire ce questionnaire. Parce qu'au moment où je l'ai écrit c'était un peu là où j'en étais de mes questionnements, ou des trucs qui m'intéressaient. Je pense que dans la forme actuelle, j'avais un peu tout mis, je pense qu'il est un peu long, je pense notamment pour espérer avoir des retours, c'est bien quand c'est un

⁴Lætitia Gérard et Amaury Daele, « L'évolution de la formation doctorale a-t-elle engendré une évolution dans les pratiques d'accompagnement doctoral ? », *Recherche et formation* [En ligne], 79 | 2015, mis en ligne le 30 septembre 2018, consulté le 20 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2439> \.

peu rapide sinon les gens ne vont pas aller jusqu'au bout. Après plus c'est long, et plus tu as de la matière aussi en quelque sorte, et donc derrière ça fait du boulot à traiter, voilà. Et comme l'idée c'est que cela amorce un dialogue mais que je ne vais pas faire une thèse sur la question, il faut trouver le juste milieu pour avoir assez de matière à discuter sans y passer trop de temps.

Et donc si tu avais des retours sur des formations ou des questions, en disant « bah ça par exemple ça a déjà été traité, cette façon de le poser est un peu naïve parce que justement ça a déjà été traité, et donc la question il faut la déplacer un peu, ce n'est pas exactement cette question qu'on peut se poser », pour la préciser. Parce que je la pose aussi forcément depuis un certain point de vue, et même dans les formulations, ça peut être sujet à ambiguïté. Enfin n'importe quel retour...

Je trouve ta démarche très intéressante, ça tu le sais, mais je te le redis. Concrètement, la première chose que je voulais te dire, c'est que comme tu ne prétends pas faire de la recherche en SHS mais réfléchir à partir de matières, ça t'enlève un enjeu, personne ne va te reprocher de ne pas avoir fait de la bonne biblio. Tu n'es pas un chercheur en sciences humaines et sociales, tu te donnes un espace pour réfléchir, ça n'existe pas dans ce cas le « mal » posé, ce qui est juste c'est la manière dont tu te poses la question à partir de ta pratique, tu vois ? Ce que je veux dire, peut-être qu'à la fin de ce travail réflexif tu te diras, maintenant que j'ai lu ça, je me pose la question autrement, c'est ça en soi le geste réflexif que tu engages. A mon avis, sens-toi libre d'y aller, et tu verras bien. Il n'y a pas d'enjeu à se planter ou pas. C'est juste, parce que c'est comme ça que tu te poses la question à partir de ta pratique. Selon moi.

- C'est intéressant, parce que je me dis que ce pourrait être une contribution, que ce que je fais pourrait servir de matériel pour des chercheurs en sciences sociales, pour se poser ces questions. Si je prends l'exemple de la biologie, quand tu as produit du matériel brut et qu'il n'est pas correctement annoté, référencé, etc. il devient inutilisable. Donc c'est un peu cette question-là. Qu'est-ce qui pourrait servir comme matériau premier valide pour d'autres personnes intéressées ?

Cette position que tu as, elle est en elle-même intéressante et un chercheur en sciences sociales ne peut pas l'avoir : les personnes que tu rencontres dans ton enquête, ils te répondent comme à un pair, ils vont te parler autrement que s'ils me parlaient à moi. Maintenant je ne suis plus du tout biologiste, je ne suis plus du tout identifiée comme ça. A l'époque, vous me parliez en me considérant comme une semblable, en train de faire un truc bizarre, mais qui était encore à peu près biologiste. La spécificité de ce que j'ai apporté vient aussi de la place que j'occupais et qui faisait que vous me parliez de cette manière-là. Et il y avait des choses que vous me disiez qui n'avaient pas besoin d'être explicitées, parce qu'on se comprenait. Donc là, tu pars d'un vécu commun, de l'expérience d'encadrement, de la recherche, qui va être mobilisé et qui va montrer que les personnes interrogées t'identifient comme un semblable. En tant que chercheuse en SHS, ça m'intéresse, ce que tu peux construire comme discours avec d'autres, que je ne pourrais pas construire depuis là où je suis. Et on peut le contextualiser, à partir de la manière dont tu poses les questions. Mais d'un point de vue pragmatique, même si ça m'intéresserait, aujourd'hui je n'ai pas le temps pour la recherche, sinon je te dirais tout de suite « j'ai trop envie qu'on imagine un truc, un

double dispositif avec... ». J'ai encore postulé au CNRS cette année, mais je n'y crois plus. C'est aussi pour te dire que si j'ai du temps pour la recherche, je reviens vers toi, je te dis « j'ai du temps, on peut faire des trucs », si je n'en ai pas, je vais avoir plus de mal.

[...]

- La façon dont j'en retirerais quelque chose, c'est que j'essaierai de synthétiser tout ça. Et de voir comment à partir de ces entretiens... en gros ce que j'imagine c'est : je me posais un tas de questions, j'ai discuté un peu avec des gens, et je vais montrer si ces discussions m'ont fait évoluer ou pas, et éventuellement montrer en quoi la démarche – en quoi de discuter avec des gens de ces sujets-là, ça peut être intéressant pour s'auto-former. Qu'est-ce qu'on pourrait imaginer comme processus en général pour s'autoformer plutôt que se dire « Bon je vais faire comme mon encadrant de thèse avait fait », et puis continuer comme ça, sans trop se poser de questions. Donc ça, c'est ce que moi j'en retirerais. Mais éventuellement si je veux laisser un matériel, pour toi par exemple, ça pourrait être enregistré. Moi je prendrai des notes. Tu pourrais voir les notes. Et puis si je fais des enregistrements bruts, je te les laisse. Et si un jour tu veux les écouter, tu les écoutes.

Evidemment, ça m'intéresse beaucoup. Ça veut dire aussi que tu dois annoncer le contexte aux personnes que tu rencontres. Ce n'est pas juste vous deux, il y a un dispositif plus large, donc à toi de voir si ça vient court-circuiter la possibilité d'une conversation ou pas.

- Ça t'intéresserait du coup ?

Encore une fois, si un jour j'ai du temps de recherche dans ma vie, c'est le genre de matériaux que je trouve passionnant. Tu n'interroges pas uniquement la donnée extraite. C'est la situation, c'est le geste d'un chercheur qui se pose des questions, qui vient en voir un autre, qui l'interroge et la discussion... c'est tout le geste qui est intéressant pour moi. Je ne suis pas dans l'extraction de données, ma méthode n'est pas extractiviste de ce point de vue-là, j'analyse la situation dans le sens qu'elle porte. [...] Prendre l'HDR comme l'occasion d'un acte réflexif. Pour soi et avec d'autres, comment ça marche ? Qu'est-ce que ça donne, qu'est-ce que ça crée comme discours nouveau sur la pratique de recherche, comme façon de raconter. [...] Ce que je trouve aussi riche, c'est que ça prolonge ce qu'on a fait il y a 10 ans, mais depuis là où toi tu es maintenant. Les questions ont changé. [...]

Ce qui en tout cas m'intéresserait, ce serait de raconter le geste. Raconter l'histoire du geste réflexif, ça m'intéresse. Je ne prétends jamais à une quelconque objectivité et c'est plutôt situer les enjeux, ce qui importe à quelqu'un dans une situation, comment donne-t-on sens à une situation en faisant compter ce qui est important pour chaque partie prenante dans la situation. Et raconter cela m'intéresserait : comment, dans un contexte institutionnel un geste réflexif peut-il se déployer ? À l'intersection, dans une conversation entre l'expérience vécue de la recherche et les méthodes des sciences humaines et sociales, ce que nous sommes en train de faire. Je pense que je vais raconter cela. »

Résonance # 2

Joëlle LE MAREC

Professeure PALOC (UMR 208) - MNHN / CNRS / IRD

Avant tout : entrons dans ce qui nous est donné à lire par Mélodie Faury, c'est-à-dire des textes issus de l'expérience d'un terrain de recherche doctorale démarré il y a longtemps, et de ses suites multiples. Un terrain n'est jamais « clôturé » en dépit de volontés administratives ou d'autorités scientifiques ou actoriales décrétant sans cesse la clôture de ce qui ne nous appartient pourtant jamais. Mélodie propose donc autre chose qu'une trajectoire depuis la thèse jusqu'à des textes débouchant peu à peu les uns dans les autres, travaillant chacun à canaliser une intertextualité disciplinée. *L'Autre Livre* propose un tout autre geste, si rare : non pas produire des énoncés au service d'une autonomisation culturelle des discours scientifiques ou des productions littéraires, mais entretenir sans cesse les liens créés, les liens vivants entre des plans d'expérience et des termes qui se sont ajustés à eux à certains moments, et qui ont poursuivi leur vie secrète, entre expérience et langage ; confier à ceux qui vous les ont confiés leurs propres récits ; restituer ce qui a cheminé, garder les *êtres culturels*¹ qui sont apparus dans le monde, s'en tenir responsable.

Résonances... Il y en a tant. Le terme vibre, il renvoie à un halo, c'est-à-dire ce qui ne peut justement pas être écrit, tracé, dessiné, avec précision. La plupart du temps je me déplace, j'écoute, je travaille, j'hésite, je m'inquiète, dans le halo de tout ce qu'il faudrait faire pour bien faire. Un jour en sortant de la présentation d'un ouvrage de Jean-François Bert, Gustavo Gomez-Mejia et moi-même marchons dans Paris, stimulés par tout ce qui vient d'être discuté. Gustavo évoque alors le halo nos désirs, tout ce que nous avons envie de penser, de formuler, d'écrire, et qui nous enveloppe : demain (si j'ai le temps) je pourrai répondre à tel texte, je pourrai rencontrer ces personnes, je pourrai mettre en route telle enquête, je pourrai proposer tel dispositif. Nous y sommes presque mais il y a tout ce qui doit être achevé et qui oblige à

¹Yves Jeanneret, *Penser la trivialité*. Volume 1 : *La vie triviale des êtres culturels* Paris, Éd. Hermès-Lavoisier, coll. Communication, médiation et construits sociaux, 2008.

différer. Il y a surtout tout ce qui consomme et épuise nos forces dans les urgences professionnelles non désirées, non désirables. Les désirs nous tirent, ils répondent et prolongent des expériences qui nous poussent dans le dos : nos ailes. Cela a été possible, ça a existé, c'est toujours là, vivant, c'est désormais une partie de l'ordinaire invisible que nous ne ressentons pas comme miraculeux mais qui aurait pu ne pas nous avoir été donné un jour : nous aurions pu ne jamais croire en certaines possibilités, nous aurions peut-être pensé qu'elles n'existaient qu'à l'état de discours, ou dans la littérature, ou ailleurs. Mais elles sont l'ordinaire d'un jour extraordinaire qui nous appelle et nous pousse dans le dos : le quotidien heureux de la vie d'une équipe, les mille moments d'enquêtes les plus ordinaires, où nous est toujours donné plus ou autre chose qu'attendu, les rencontres décisives.

Par contre, dès que les expériences s'accumulent, les fantômes de ce qui aurait pu vivre et ne renonce pas à disparaître se multiplient. Que faire de ces fantômes dans nos recherches, nos sociabilités, nos écritures ? J'ai plusieurs fois senti leur présence, chez Nathan Wachtel², et tant d'autres puisque dès que l'on a repéré leurs traces, on les sent partout. Soudain le texte laisse entrevoir le relief accidenté d'une expérience vécue qui ne se laisse pas fondre dans l'argumentation. Cette trace vécue de quelque chose qui a été, qui n'a pas pu entrer dans le fil de l'argumentation, et qui a pourtant exigé de rester, m'apparaît aujourd'hui comme le relief si précieux de la langue irréductiblement hétérogène³, y compris bien sûr la langue des sciences humaines et sociales. La trace est aussi comme le fantôme d'un désir dont le texte marque la place hésitante, puisqu'en principe, il doit servir la construction d'un savoir produit à partir de ce qui a été observé et analysé. Lorsque Carpanin Marimoutou a évoqué lors de plusieurs interventions, les présences fantomatiques des esclaves dans les pages de Balzac, Hugo, Dumas, et dans les toiles suspendues au Louvre, ces paysages hantés par les manques et les absences de ce qui, pourtant, ne disparaît jamais, j'ai senti combien ces fantômes étaient non pas des reliquats, des encombrants tels que les a honorés l'artiste Pierre Delavie, des surplus indociles non essentiels au texte scientifique, mais tout au contraire, la forme même de ces textes, c'est-à-dire tout ce qu'y voient d'autres yeux et tout ce qu'y entendent d'autres oreilles, c'est-à-dire essentiellement des manques peuplés de ce qui a été, de ce qui aurait pu être raconté, de ce qui est encore. Dans le film « Voyages en mémoires indiennes » de Jo Béranger et Doris Buttignol (2004) Sally, amérindienne partie à la recherche de son enfance avant la scolarisation forcée dans les pensionnats canadiens, suit les méandres d'un désastre humain avant de retourner chez elle. Elle n'a rien retrouvé de ce qui lui a été pris, mais ses deux garçons, adolescents, héritent de quelque chose qu'ils n'avaient pas et qui les grandit : le trou encore saignant, encore souffrant, encore vivant, qui marque chez leur mère la présence de la culture indienne.

Les fragments assemblés par Mélodie Faury obligent la langue à laisser voir ce qu'elle est dressée à cacher dans l'argumentation scientifique.

²Wachtel Nathan *Le retour des ancêtres ; les Indiens Urus de Bolivie XX^e-XVI^e siècle ; essai d'histoire régressive*, Paris, Gallimard, 1990. Au retour d'un savant échafaudage conceptuel, l'auteur nous fait entrevoir un moment de rencontre, à l'instant d'un soleil levant, étranagement différent du reste du texte.

³Suchet Myriam, *L'horizon est ici – pour une prolifération des modes de relations*, Rennes, éditions du commun, 2020.

D'abord, bien sûr, il s'agit de fragments. Ils réveillent la possibilité d'une autre écriture. Mélodie maintient le souvenir des gestes et mouvements qui ont engagé puis interrompu la formulation d'une idée, d'un développement. A chaque fragment je pense à certains moments, des phrases en suspens, des rencontres avec des fantômes auxquels je me heurte avec gratitude : Walter Benjamin assis sur une pierre, dans mon cinéma intérieur peuplé de mes chers clichés visuels (échevelé, vulnérable, avec ses lunettes rondes, penché sur un bout de papier, un formulaire usagé, une page de garde arrachée, un ticket de train, penché dans le vent froid de l'aube puisqu'il ne dort pas, il faudra confier le fragment à un ami qui le confiera à un ami qui le conservera quelque part). Ainsi fut fait. Je peux parler aussi de cette lettre reçue l'été de la première année de mes premiers cours d'amphithéâtre, par un étudiant randonneur qui avait pris la peine de rassembler dans une enveloppe boursoufflée des supports divers et improbables sur lesquels, jour après jour, il écrivait des sensations. J'imagine qu'il a choisi de ne pas les jeter, de me les envoyer après s'être demandé qui pourrait lire et prendre soin de ces esquisses d'enthousiasmes et d'urgences à partager. Qui, sinon l'enseignante enchantée de son désir d'écrire « je suis si heureux, c'est si beau, si vous saviez ». Puisqu'après un cours, il s'était présenté, ironique, mais attentif à ma réponse « tous ces textes dont vous parlez, qu'est-ce qu'ils valent pour ceux qui les écrivent ? ». Il y a tant d'appel au partage et si peu de prise pour la propriété dans des fragments.

Ensuite il y a une trajectoire, qui est non pas une avancée, une progression, mais un retour sur ce qui a été important. Je me rappelle être revenue sans cesse à des entretiens effectués dans mes premières enquêtes. C'est le passage du temps qui faisait enquête et non plus moi-même. Et c'est le passage du temps qui faisait apparaître la richesse inépuisable des quelques paroles échangées un jour avec des visiteurs dans une exposition : banalité, rien de spécial, pas d'exotisme, pas de grandeur. Mais quelque chose de la timidité, de la confiance, de l'intérêt et de l'effacement des personnes dites répondantes qui serrerait presque le cœur. Inoubliable. A jamais en dette de ce monde possible, avec ce type de rapport social fugace, doux, faible, obligeant. Ce type de relation d'enquête sans cesse minorée, sans cesse trahie dans la littérature professionnelle qui exotise tout Autre, pour mettre en valeur la technicité scientifique (méfiez-vous des biais, armez-vous, ne prenez rien pour « argent comptant », toute enquête est prise dans des rapports de domination, etc etc.). Le retour vers les personnes qui ont répondu un jour, le retour à ce qu'ils ont partagé, le retour à la situation : Mélodie se constitue témoin et gardienne de ce qui dépasse les énoncés produits à un moment, et contribue à densifier, épaissir la matière de la culture.

L'Autre Livre contribue à cet entretien permanent de la matière de nos connaissances, de nos conversations, de nos rêves, la matière de la culture, qui sont un des modes d'existence de l'enquête et de ce qu'elle crée : non pas de quoi nourrir les autorités scientifiques et artistiques qui disposent des matériaux donnés pour prétendre produire des récits fédérateurs, mais entretenir le caractère continuellement vivant des liens entre ce qu'on cherche à savoir, ce dont on a besoin pour lui donner forme et pour le partager dans l'ordinaire poétique qui pourrait être quotidien.

V. Autres voix, autres présences

Ma voix et d'autres voix

444. Remonter dans les voix du passé pour apprendre comment témoigner ?
445. Comment ne pas parler à la place des enquêté.es, sans donner leur nom ?
446. J'ai écouté des récits de thèses de doctorantes et de doctorants. Et au milieu il y avait la mienne.
447. Ce qui nous tient, ce qui importe : lui donner de la place. La thèse, la recherche, la pensée comme conversations.
448. Je considère qu'il y a une place plus importante à donner à ces voix-là. Est-ce que je leur donne une place par l'écriture ou par l'oral¹ ?
449. A Roxana, à Julie, à Yosra, à Marc, à Philippe, à Pauline, à Quentin, à Joëlle, à Clémentine, à Baudouin, à Maxime, à mes enfants, à mes lignées, à ces autrices que je lis.
450. Parmi les formes que j'ai rêvées, j'envisage de ré-écrire la thèse comme des lettres adressées à toutes les personnes qui m'ont permis de penser la thèse. Des conversations.
451. Je mets leur expérience en dialogue la mienne. Leurs témoignages et le mien. Moi comme une autre doctorante. Une doctorante parmi d'autres, avec une parole et un regard situés.
452. Je ne veux pas confisquer la voix de l'expérience vécue. Quels mondes désirent les doctorant.es en biologie moléculaire et cellulaire ? De quels envoûtements ou captures² témoignent-iels ?

¹J'ai tenté de revenir à l'oral par une expérience de podcast intitulé « Histoire d'une rencontre » : open.spotify.com/show/6980hkqyTtYDXqHSVHJ7n0?si=e56c6b69468c4983.

²Pignarre, Philippe et Stengers, Isabelle. 2005. *Op. cit.*

453. Ce qui s'est passé, c'est que j'ai reçu un mail d'une doctorante que j'avais rencontrée à l'époque, une amie avec qui je n'avais plus de contact depuis plusieurs années, et qui m'a dit, « ce matin, j'ai lu ta thèse ». Dix ans plus tard.

454. Je parle de l'entretien comme d'une conversation, car parfois l'échange s'inverse : ce sont elleux qui vont me poser des questions sur « comment cela se passe pour moi », sondant à quel point nos expériences de doctorant.es sont similaires ou différentes.

455. J'ai un rapport très réjouissant à l'entretien : au contact avec la parole de quelqu'un.e d'autre, j'essaye de comprendre, de sentir, où est-ce qu'iel m'emmène, ce qu'iel vit, c'est infini³. Nous pourrions travailler les mêmes entretiens toute une vie sans en faire le tour.

456. Centre Norbert Elias, Marseille. De gauche à droite sur la photographie : Philippe Hert, Sophie Deshayes, Mélodie Faury, Roxana Ploestan, Igor Babou, Joëlle Le Marec, Anne Jacquemot, Clémence Emprin, Frédérique Jankowski, Sarah Cordonnier, Benoît Urgelli.

457. Dans chaque situation il y a un point de vue minorisé qui est silencé. Qui n'a pas la possibilité d'exister dans le discours légitime. C'est aussi l'importance des recherches que nous menons : donner de la place, accueillir, se mettre à l'écoute. Ne pas prétendre qu'il n'y a qu'un seul récit.

458. Entrer en relation
Être présente à la relation
Rendre présente la relation
Changer d'ontologie

459. Je reçois un mail qui me donne envie de pleurer – un mail de « la vie d'avant » d'une amie de promotion de biologie que j'avais interviewée dans ma thèse... et le signe qu'il est temps que je les recontacte. Le retour à un autre contact au terrain que je veux écrire depuis dix ans, le retour d'amies perdues en chemin... je prends ce mail pour un signe.

460. L'inconfort provient de la place que j'ai donnée aux « enquêt.e.s » dans le manuscrit de ma thèse. J'ai tendu la construction de mon propos vers un propos normé, selon les critères de légitimation et les attendus du travail de thèse, tels que je les projetais. En faisant ainsi, j'ai le sentiment de ne pas leur avoir suffisamment laissé la parole.

461. Je souhaite donner plus de place aux témoignages confiés. C'est l'expérience de la thèse qui m'intéresse : en premier lieu, celle des doctorant.e.s que j'ai rencontré.e.s, qui m'ont accordé de leur temps, et qui ont accordé leur parole à la situation d'enquête que je leur proposais. Cette parole trouve un lieu pour être *via* l'espace de la recherche. Elle a lieu d'être.

462. Et si je faisais un recueil des entretiens ? La voix des doctorant.es compte pour elle-même sans que j'aie besoin de recouvrir leurs voix avec la mienne. Est-ce que

³Dire et écrire les relations d'enquête – Co-intervention avec Joëlle Le Marec dans le cadre du séminaire « Le Chaos des écritures » (2013) : <https://infusoir.hypotheses.org/3862>.

cela suffit ? Est-ce que je pourrais trouver encore une autre forme, qui passerait par le regard des doctorant.es sur leurs propres discours et le fait qu'ils soient d'accord ou non avec ce que j'en dis ? Est-ce que je pourrais co-écrire avec elleux ?

463. « [...] j'essaie d'expliquer que les choses, les gens sont composés de lignes très diverses, et qu'ils ne savent pas nécessairement sur quelle ligne de fuite d'eux-mêmes ils sont, ni où faire passer la ligne qu'ils sont en train de tracer : bref, il y a toute une géographie dans les gens, avec des lignes dures, des lignes souples, des lignes de fuite, etc. », Gilles Deleuze et Claire Parnet⁴.

464. Ce que je pratique beaucoup en thèse, ce sont des enregistrements oraux, en sortant d'entretien, sur un dictaphone : dans quel état suis-je ? Qu'est-ce que cela m'a fait, qu'est-ce que j'ai ressenti ? Je considère ces états comme une source de connaissances, à tisser avec la partie intelligible et distancée. D'un point de vue épistémologique, je crois que c'est intéressant à interroger, creuser, tisser.

465. Selon les alliances que je tisse, il ne se passe pas la même chose dans ma manière de vivre avec les autres. De lignée en lignes de récits, tout change. Fondamentalement. Les êtres et les importances qui agissent mes récits changent. Et le réel change. Le réel avec lequel je suis en contact change, ma manière d'être au monde et les possibles de ce monde avec lesquels je suis en contact, changent.

466. La recherche est une médiation. Nous nous faisons médiatrices et médiateurs d'une parole pour la contextualiser, la mettre en relation avec d'autres, etc. L'enregistrement d'un entretien n'est pas fait pour être écouté, il n'est pas pensé pour être écouté. Vous pouvez le transmettre comme une source brute de recherche, mais il n'a pas été pensé pour une relation avec un auditoire.

467. A l'époque les doctorant.es me parlent de leurs directeur.ices de thèse – iels sont encore en train de faire leur doctorat, iels ne peuvent pas se permettre de témoigner sans anonymat, surtout quand l'expérience du laboratoire est problématique. Mais aujourd'hui non plus ils et elles ne le peuvent pas toujours, car celles et ceux qui ont continué la recherche sont parfois encore en collaboration avec leurs anciens collègues du laboratoire de leur thèse.

468. Que suis-je en train de faire ? En faisant de la recherche sur la recherche, puis-je prétendre être scientifique ? Est-ce que mon discours est scientifique ? Que signifie un discours scientifique ? Comment puis-je prétendre mieux connaître que les biologistes eux-mêmes ce qu'ils font ? Est-ce que je peux écrire un rapport de recherche, un mémoire de recherche qui va prétendre être plus objectif que les acteurs eux-mêmes sur ce qu'ils vivent ?

469. « C'est toi, mais ce n'est plus tout à fait toi non plus ». Pour trouver la manière juste de faire récit – aujourd'hui, depuis là où je suis aujourd'hui et depuis là où iels sont – je joue avec l'idée de me laisser traverser par des images en écoutant les entretiens. Reprendre l'état que nous expérimentons avec Marc Jahjah pour nos hypnographies : laisser ce qui importe retisser par soi-même une trame de sens qui soit juste, laisser les agencements advenir. Laisser être.

⁴Deleuze, Gilles et Parnet, Claire. 2023 [1977]. *Dialogues*, Paris, Flammarion.

470. « Il faut profiter du moi divisé – du moi fêlé, des *splited identities* – et avec lui explorer le terrain jusqu'à ce qu'une connexion se fasse. Ensuite [...] il faut oser aller jusqu'au bout de cette connexion, c'est-à-dire cultiver la connexion jusqu'à ce qu'un univers intéressant s'en dégage », Benedikte Zitouni⁵.

471. Faire voix ensemble ? En racontant, en parlant, en disant, en écrivant, nous créons le monde en même temps que nous le décrivons. Nous ne faisons pas « que » le décrire. Nous créons un monde à l'interaction entre nous et ce que nous observons ou plutôt ce / ceux / celles avec lesquels nous nous sommes mis.es en contact, que nous touchons et par lequel.es nous sommes touché.es : être transformé.es par le contact.

472. Je m'appelle Mélodie et je vous raconte ma rencontre avec Amandine, dans une période de reprise de mes recherches où je m'interroge sur notre rapport – en tant que femme – à la prise de parole, à la manière de trouver une voix différente, une voix propre. Amandine a accepté de se prêter au portrait-parole, sous couvert d'anonymat. Elle a accepté de me confier comment elle vit avec sa voix⁶.

473. Puis-je trouver une écriture qui ne soit pas surplombante par rapport à celles et ceux qui m'ont permis d'écrire ? Est-ce qu'ils et elles s'y retrouvent ? Trouvent-ils ça juste ? Je crains que mon récit soit une violence par rapport à leur vécu, leurs ressentis ou ce qui leur importe, que je n'aurais pas assez bien considéré. J'imagine que nous pourrions écrire ensemble. Ma voix ne peut pas passer par-dessus la leur.

474. « Toi, Quentin. Je m'appelle Mélodie et je vous raconte ma rencontre avec Quentin, dans une période de mes recherches où je m'interrogeais sur ce que signifie « être biologiste ». Quentin a accepté de se prêter à l'entretien, sous couvert d'anonymat. Il a accepté en juin 2009 de me confier le récit de son quotidien de doctorant en biologie végétale. Aujourd'hui je vous raconte, et je lui raconte, ce que j'ai entendu. Ma voix dans les traces de la sienne »⁷.

475. S'agissant des entretiens, l'écriture du manuscrit de thèse reste une frustration : nous savons à quel point les entretiens sont d'une richesse infinie, quand nous les avons vécus, traversés, analysés, lus, relus, écoutés, transcrits. Pris dans nos ontologies extractivistes, nous les réduisons à des matériaux, dont nous « n'exploitons » qu'une maigre partie au regard de ce qu'ils couvent. Nous reprenons quelques *verbatim*s, les mettons en annexe – que si peu lisent.

476. A partir des faits, des lignes, des propos et de la matière déjà disponible, quels récits puis-je élaborer dans un contexte de recherche réactualisée dix ans plus tard ? Avec Quentin, c'est le protocole « de la cravate » que nous avons mis en place. C'est aussi une manière d'explorer ce que *tu* (toi, Quentin) penses de ce que *je* dis, de la manière dont *je* le dis dans le manuscrit. Est-ce qu'elle convient au regard de ce que *tu* as vécu à l'époque, et au regard du récit que *tu* veux partager au monde aujourd'hui ?

⁵Zitouni, Benedikte. 2012. *Op. cit.* Benedikte Zitouni (2010) au sujet du *Manifeste cyborg* de Donna Haraway (2007 – 1988 pour la publication originale) concertant les savoirs situés : vimeo.com/17910776.

⁶*Histoire d'une rencontre*, podcast – « Exister par sa voix – Toi, Amandine #1 » : open.spotify.com/episode/76SrxOH12LOyQPSclbqaWr?si=9af4cf29626f475d.

⁷*Histoire d'une rencontre*, podcast – « Toi, Quentin, 1^{ère} partie » : open.spotify.com/episode/2Y8IHsE-jiIKHT9DDrlyLhy?si=ce1e1a5b33d14958.

477. Peut-on se vêtir des mots d'il y a déjà plusieurs années? J'ai soutenu ma thèse, la vie s'est emballée, m'a mise à distance, parfois violemment, de la pensée d'alors, des mots d'alors, de la réflexion d'alors, des liens d'alors. Cette distance, que fait-elle? Je comprends que je vais jongler avec le dedans-dehors, avec hier, aujourd'hui, et demain. Que ces deux, ou bien plus nombreux niveaux, peuvent devenir tout à la fois l'enjeu et la richesse de l'exercice (comme processus), du contenu et de la forme.

478. Lors de certaines de ses enquêtes, Vinciane Despret choisi de rendre leur nom aux enquêtés.es⁸. Elle reconnaît qu'elle n'a pas construit le savoir seule, que ce sont elles et eux qui le portent et qui le confient : la chercheuse ne l'a pas inventé, elle l'a co-construit en situation. Il serait juste de donner le nom des personnes qui nous ont aidées, avec leur autorisation. Et même de les considérer comme co-autrices et co-auteurs. Cela engage d'autres problématiques du point de vue de nos méthodes de recherche et de la protection des savoirs fragiles et vulnérables.

479. Comment est-ce que je reviens aujourd'hui à la parole d'hier des doctorant.es? J'essaye de comprendre ce qui a été important pour elles et eux à l'époque : est-ce que mon récit a travaillé leurs importances? J'ai commencé à les revoir, à en rappeler certains, leur faire lire ce que j'avais publié dans le manuscrit de thèse, pour essayer de comprendre s'ils se reconnaissent ou non. Est-ce que c'est bien d'elles et eux que je parle ou ai-je fait d'eux des figures qui servent mon propos? Iels ont changé entretemps, iels ont du mal à se reconnaître parfois dans ce qu'ils me disaient à l'époque.

480. Je ne pas suis « juste » une voix de passage. Cependant, je pourrais dire, « je n'agis pas sur la *donnée* témoignage, je ne fais que la passer au monde. » Pour qu'elle existe, pour qu'elle compte, pour participer à la présence des-êtres-qui-comptent dans l'espace public. En l'occurrence, dans mon cas, ce sont des doctorant.es dont les voix sont très peu entendues, dans les laboratoires, car dans ces lieux professionnelles l'organisation reste hiérarchique, nous pourrions les appeler subalternes. Les voix des jeunes chercheur.es sont peu entendues. Il y a pour moi un intérêt à faire entendre ces voix-là dans l'espace public.

481. Nous pouvons considérer que la thèse est un discours sur la science. C'est un peu comme une mise en abîme qui n'en finit pas. J'étudie les discours que d'autres portent sur la science, et mon propre discours est un discours sur la science, qu'il immobilise un certain rapport aux sciences. Est-ce que je pourrais me permettre de dire que cela serait le cas pour les autres sans voir que cela l'est pour moi aussi? Puis-je prétendre pouvoir dire quelque chose au sujet des autres, sans avoir fait le travail, sans commencer par moi-même? Il se trouve que c'est lié au sujet-même de mon enquête. Je ne peux pas le contourner.

482. J'ai choisi la forme « je Te racontes ». Cela m'a paru être une des manières les plus justes de faire récit, pour me relier, et créer des récits qui témoignent des importances avec lesquelles j'ai fait alliance. Est-ce que depuis dix ans, j'ai rompu certaines alliances qui étaient encore possibles pour moi à l'époque et ne le sont plus à présent? Cela

⁸Cycle « Imaginaires des futurs possibles : Enquêter avec d'autres êtres », *Désassigner* par Vinciane Despret, Université de Lausanne, 31 octobre 2020 : www.youtube.com/watch?v=bZ5RpTbQRRg.

vaudrait aussi la peine de le dire. Nous ne travaillons pas sur des matériaux à extraire, que nous analyserions à distance. Ce sont des rencontres, et elles rendent le monde intelligible autrement, elles activent une multitude de possibles et d'appels aux mondes réels. Avec lesquels suis-je en mesure de me relier ? A partir de quelles manières de sentir-penser ?

483. Parler en retrait de soi, en deçà de sa voix, c'est aussi une question. Comment trouvons-nous une voix propre, au contact d'autres voix qui ne sont pas celles qui dominent mais des voix différentes – une multitude de voix, qui activent une multitude de possibles qui insistent ? En deçà des voix dominantes, nous cherchons à nous rendre sensible à d'autres signes qui disent que des alternatives sont possibles et que nous pouvons les faire exister, leur donner de la place⁹. Elles sont déjà là.

484. Pauline a été émue de lire ma thèse, par ce qu'elle a retrouvé des sensations et des souvenirs de son vécu de l'époque de sa thèse. Elle me parle de l'effet de la lecture, de ce dont elle se rappelle. L'arrivée de ce mail me permet de revenir à la conversation avec elle – nous avons repris des entretiens, pour que nous re-suscitions. Ce retour possible de la conversation me montre que la relation n'est pas complètement interrompue, elle est encore vivante (je porte avec moi quelque chose de l'autre). Et je découvre que l'écriture peut lui restituer une part de son vécu.

485. Je considère en face de moi les « mêmes » que moi, des doctorant.es, et je les mets en situation d'être les sujets de ma recherche. Quel est ce geste ? Est-ce que c'est une assignation des « autres » à une place épistémologique différente de la mienne ? Est-ce que j'arrive à garder une forme de collégialité dans le discours produit, ou est-ce que je crée une différence, une hiérarchie, entre la nature de leur discours et le mien ? Elles et eux porteraient des témoignages, tandis que mon discours serait scientifique ? À partir de quels critères épistémologiques, quelle méthodologie puis-je le prétendre ? Est-ce que cela tient jusqu'au bout ?

486. Je repense depuis hier à la forme narrative en « tu » que je tente, pour laquelle j'ai commencé un podcast, lieu de l'oralité, complémentaire de l'enquête, pour essayer de sentir ce que cette forme pourrait bien activer, pour apprendre à dire l'entretien en même temps à l'écrit ou à l'oral : une manière de percevoir et d'habiter encore un peu la relation, d'aller contre l'évidence d'un détachement avec des « matériaux ». Je considère que la forme narrative nous parle de la relation entre les personnages et la narratrice. Les formes normées de la recherche et des entretiens dans lesquelles je suis d'abord entrée, me font aujourd'hui violence en tant que mode relationnel, qui ne prend pas assez soin de ce que je tente d'entretenir avec les êtres rencontrés et leurs importances.

487. Je vois l'espace de l'entretien comme un espace co-construit, de la pensée tissée. Écrire et revenir à la rencontre des voix, dire qu'il y a eu conversation, l'ouvrir un peu plus grand – de l'entretien à la transcription en revenant au récit d'une rencontre. *Toi qui m'as parlé ce jour-là*. Comment rendre compte de la densité et de l'émotion d'une parole sans la faire entendre directement ? Sans briser l'accord initial d'anonymat qui a rendu la parole possible ? Nos empreintes, nos identités sont aussi vocales. Comment

⁹D. Debaise et Isabelle Stengers : répondre à l'insistance des possibles et en activer certains.

prendre soin d'une parole confiée dans son épaisseur et sa texture ? Sans l'aplatir ni l'objectiver. Avec tact. Sans se prétendre « réceptrice neutre » de ce qui est dit. Situer la parole et tout autant l'écoute.

488. L'entretien tel que je le raconte aujourd'hui est liée à la relation que j'entretiens toujours avec la personne qui m'a raconté. Je Te raconte, ce que Tu M'as raconté. Et l'idée consiste à rester reliée, à considérer jusqu'au bout les enjeux des personnes que nous avons rencontrées. C'est une approche relationnelle. D'un point de vue épistémique, elle demande de sortir d'une logique extractiviste, c'est très compliqué. Même l'écriture est prise dans un enjeu de production, d'impact, au regard des critères *a priori* partagés par les collègues du milieu académique. Je perçois le risque de faire compter les critères académiques par-dessus les attachements des personnes rencontrées en entretien. Par-dessus les relations.

489. Avez-vous déjà vécu cela ? Nous avons plein d'indices d'énigmes que nous ne comprenons pas, et d'ailleurs nous les gardons en tête précisément parce que nous ne les comprenons pas, pas encore : elles restent quelque part, stockées, ne faisant pas (encore) sens et nous interpellant car nous ne savons pas où les intégrer dans nos matrices d'interprétation. Un jour, un nouvel indice, un nouvel événement, un nouveau fait réagence tous les éléments précédents pour donner du sens à l'ensemble. Cela vous est-il jamais arrivé ? Pour moi c'est la joie de l'enquête. J'ai noté, j'ai essayé de raconter quelque chose à partir de faits, d'indices, de signes – comme dans une langue, mais je n'arrive pas à les mettre ensemble. Et puis à un moment, ils s'agencent, s'articulent les un.es avec les autres, un nouveau sens émerge, un nouveau récit.

490. Ce sont des ontologies incompatibles. Nous pouvons chacun.e parler notre langage sans jamais nous comprendre. Si nous restons fixés quelque part, l'autre paraît incompréhensible. J'aime beaucoup l'image de la trame, je ne sais pas si elle vous parle. Une trame de sens, une matrice qui donne sens à des signes. Je vais essayer de me faire comprendre. Pour moi ça a été vraiment une clé de compréhension, je ne sais pas si je vais réussir à vous la transmettre. Vous avez plein de signes. Vous avez, je ne sais pas... imaginez que nous sommes des détectives en train de faire une enquête, c'est cela une chercheuse, nous repérons des signes sur le terrain, des signes qui font potentiellement sens. Nous notons dans nos carnets des choses que nous observons, mais qui pendant un temps, ne font pas sens. Et puis viens une bascule – transformation silencieuse ou événement – et cela prend sens. Vous avez la trame d'explication, les concepts qui permettent de comprendre ce que vous aviez observé et ressenti jusque-là et qui restait insensé, vous bougez quelque chose dans l'agencement et cela s'agence autrement.

491. Dix ans plus tard, je recontacte Quentin et je lui explique pourquoi je le recontacte, « voilà, je m'intéresse dix ans plus tard à tout cela, comment tu l'as vécu, ce que j'ai raconté sur toi, qu'en as-tu pensé ? ». Il n'avait jamais lu l'entretien, il n'a jamais lu ma thèse. Il était d'accord pour faire l'expérience, je lui ai envoyé l'entretien d'il y a dix ans. Et nous avons fait un nouvel entretien : il lit son entretien de l'époque, et il le commente au fur et à mesure. Certaines fois il rit, il est étonné, à d'autres moments il dit « ça ne m'étonne pas, je me reconnais bien ». C'est lui, mais pas lui. Le nouvel en-

retien parle à la fois de son évolution personnelle et de la manière dont la recherche a changé depuis dix ans. Ce n'est pas l'individu tout seul, mais l'interdépendance entre son milieu, qui a évolué, changé, et lui, comment il se positionne là-dedans. Et je perçois que certains de ses attachements sont toujours présents. D'autres ont disparus. Des possibles de l'époque se sont réalisés, et d'autres, dans les bifurcations, n'ont pas été choisis.

492. Parmi les fragments qu'il me paraît essentiel de relier entre eux – au sujet de « comment nous pensons », « comment nous construisons », « comment nous élaborons du sens et du savoir » –, il y a les conversations avec les autres (ami.es, collègues, éphémères, ...), mais aussi les conversations avec soi-même. Cela paraît peut-être un peu étrange dit comme cela, mais, par exemple, dans les méthodes artisanales employées au cours de la thèse, je me suis toujours parlé. La mise en mot par l'oral, dans un dictaphone en général, a été présente tout au long de mon travail de recherche à l'époque, et encore aujourd'hui. Voilà d'autres fragments à explorer, intéressants pour comprendre et sentir ce qui traverse et est traversé, comment le terrain se transforme mais aussi transforme : les questions de recherche, celle qui cherche, ce qui pose problème ou devient évident, les zones de frictions, de blocage, etc. Il y a une résonance ici – construisant mon regard et mon tact – avec ce que j'ai éprouvé et thématiqué quant à ce que la réflexivité par l'oralité fait aux doctorant.es dans les entretiens.

493. *Lundi 22 novembre 2010 – 19h17.* « Alors... Discuter de la notion de valeur et de norme. Là, je sors du labo Junior¹⁰ on a discuté de valeurs et j'ai donné un peu ma propre approche, dans le cadre de ma recherche. Et la question qui se pose finalement, que Thibault m'a posée, c'est « est-ce que finalement ça te sert à quelque chose de faire la distinction entre les deux (valeurs et normes)? Et si ce n'est pas le cas... » Concrètement c'est exactement la question que j'aurais dû me poser en commençant. Faire un petit peu le tour des problèmes que les gens (les chercheuses et chercheurs) essaient de résoudre quand ils essaient de séparer valeurs et normes. Voir si, pour répondre à mes questions ça me sert à quelque chose (de faire une distinction entre les deux) En tout cas, ce que je constate c'est que dans les discours, dans le sens que les gens donnent à leur pratique, je n'atteins pas forcément la même chose. J'atteins d'une part ce qui relève de l'idéal, ce qui relève de ce qui est désiré, de ce que devrait être la science, etc., et qui est parfois issu d'un discours qui n'est pas naturel et qui est forcé, donc on pourrait être assez rapidement dans un discours de justification, de légitimation, etc., il faudra déjà le définir. Mais j'atteins aussi d'autres choses, de l'ordre de ce qui n'est pas réinterrogé, de l'ordre de la norme et de ce qu'elle a... ce sont des choses qui, par définition, s'il n'y a pas conflit (de valeurs), ne peuvent pas être réinterrogés par les acteurs, puisqu'elles sont réappropriées, puisqu'on a parlé d'habitus, etc. Après, il y a de l'ordre... parce que visiblement, la question se pose plutôt sur les valeurs, parce que moi j'avais l'impression que c'était surtout des valeurs qui étaient en jeu, des sortes d'idéaux, alors que finalement c'est peut-être plutôt les

¹⁰ « Un laboratoire junior est une petite structure d'initiation à la recherche. Comme cette mission est à l'intersection de la formation et de la recherche, ces structures dépendent directement des établissements (ou de groupes d'établissements) de l'enseignement supérieur qui les financent et les évaluent sur le plan scientifique. Ces structures sont temporaires (2 ans renouvelables deux fois 1 an), dotées d'un petit financement (environ 2000 euros). Ils sont portés par des doctorants et ouverts à tous (les masterants mais aussi des personnes qui ne sont pas étudiantes) ». labo-junior.ens-lyon.fr.

normes qu'il faudrait regarder... au lieu de parler de valeurs je pourrais parler d'idéal, et pour le reste, de ce qui est implicite, je pourrais parler de normes [...] Alors là, il va falloir que je sois très claire vis-à-vis de ça, parce que soit j'essaye de comprendre ce qui structure la pratique, et on est dans le descriptif. Soit j'essaye de comprendre la relation qui s'établie, en elle-même, cela reste au centre de mon travail, et la fonction jouée par le rapport aux normes – et ça c'est encore une approche particulière, et fonctionnaliste – soit j'essaye de comprendre... ce sur quoi se jouent les agacements, etc. et comment l'individu compose avec ça. »

A qui écrit-on ?

A qui parle-t-on ?

494. À qui je parle quand j'écris ?

495. A qui nous parlons-nous ?

496. « Quelles pensées pensent les pensées cela importe », Donna Haraway¹¹.

497. Sur Twitter, Marc Jahjah me dit « Je me rappelle cette phrase de Jean-Claude Mathieu (*Écrire, inscrire*) : « la trace matérialise le retrait. Nous venons dire que nous allons partir. » Ici l'expérience vécue n'est plus vive, elle est tracée.

498. Que signifie écrire, raconter des faits ou le monde, en étant détachée et sans que cela n'active rien ? Ou alors, nous sommes en train d'entretenir quelque chose qui est déjà là et notre récit ne modifie rien, ne change rien. Apprendre à fabuler comme apprendre à mettre de l'air dans les mots et dans le monde.

499. Pourquoi écrire ? Parce que je désire hériter, je désire ancrer et tendre vers, je désire me relier, sentir-penser avec, je désire trouver des *noeues*¹² et reconstituer des milieux et des contre-poisons pour que ces pensées-sensations me quittent moins, pour que des espaces et des possibles s'ouvrent pour répondre à leurs insistances¹³, pour que les gestes collectifs se déploient dans de nouveaux milieux¹⁴.

500. Comment raconter le terrain ? A qui ? Pourquoi ? Et je découvre dans l'expérience-même de l'écriture la puissance de l'écriture en *Tu*, l'autre reste au centre mais sans que nous ne fassions abstraction de notre présence dans la relation. C'est aussi le « tu » du *care*. Nous cherchons à prendre soin de ce qui importe à l'autre.

501. Publier prend sens aussi selon les adresses que nous envisageons. En publiant, nous pouvons faire importer publiquement, au-delà du domaine universitaire. Le manuscrit s'adresse au jury de thèse. Généralement, très peu de monde lit un manuscrit

¹¹Haraway, Donna. 2015. *Op. cit.*

¹²Macé, Marielle. 2019. *Nos cabanes*, Paris, Éditions Verdier.

¹³Debaise, Didier & Stengers, Isabelle. 2016. *Op. cit.*

¹⁴Stengers, Isabelle. 2003. « Penser les sciences par leur milieu », *Rue Descartes*, 2003/3 (n° 41), p. 41-51.

de thèse. Ce n'est pas destiné à être beaucoup lu, un manuscrit : il appartient plutôt à la littérature grise.

502. Comment raconter le terrain, à qui et pourquoi ? Ce sont des questions qui m'ont été inspirées par la médiation scientifique. On s'attache toujours à savoir à qui on parle, pour quel(s) public(s), on adapte son discours, etc. Quand nous écrivons en sciences, à qui parlons-nous ? Lorsque vous allez écrire votre mémoire de recherche, à qui et avec qui allez-vous parler ? Nous ne parlons jamais dans l'absolu.

503. J'écris parce que je suis appelée à la vigilance, à l'exigence et au positionnement. Je suis interpellée par ce qui a lieu et ce qui n'a pas lieu. Je suis interpellée par des textes qui m'accompagnent, que je lis, relis et qui me disent que je n'ai pas encore entendu. Que je n'ai pas encore assez déplié pour entendre. Que je croyais avoir compris, mais qu'alors je n'avais pas ressenti. Il y a friction. Que je ne m'étais pas encore déprotégée assez pour entendre, que je ne me suis pas encore assez reliée.

504. Je ne suis plus tout à fait sûre des raisons pour lesquelles j'ai commencé une thèse. Ce dont je suis sûre, c'est que je veux la terminer. Et qu'elle m'a apporté bien au-delà de la dimension « scientifique ». Elle a construit mon regard de chercheur, mais elle m'a aussi fait comprendre beaucoup de choses sur mon propre rapport à la science. Elle m'a appris à écrire, à penser. Elle m'a appris la réflexivité.

505. Le sens d'une activité appartient à l'*inter*. Le sens advient en conversation, dans l'*inter* avec les êtres qui comptent. Cela structure l'écriture de penser à qui vous l'écrivez. Ensuite cela nous échappe. On ne sait pas qui va lire. Est-ce que mon écriture va accueillir d'autres regards ? Ai-je envisagé que les doctorant.es dont je parle lisent ? Qu'est-ce que cela va leur faire quand iels liront, s'iels lisent ? Est-ce que je les ai intégrés relationnellement dans mon écriture ?

506. Le manuscrit peut avoir une valeur au-delà de l'exercice d'évaluation, au-delà du rituel d'entrée dans un collectif professionnel. Vous pouvez tout à fait charger l'exercice d'un sens au-delà de l'exercice. Il compte pour autre chose. Et cela vous appartient. Cela dépend de votre parcours, cela dépend de vos alliances, au sens des êtres qui comptent, vous pouvez tout à fait... ma thèse – je l'ai dédiée à mes deux grands-pères. Je pense que *L'Autre livre* sera pour mes deux grands-mères.

507. J'écris parce que quelque chose résiste et qu'il est bon qu'elle résiste à la réduction : un langage, une posture, une voix, un contact que je peine à entretenir depuis le milieu universitaire dans lequel j'évolue. Je sens que ce contact s'intensifie, s'ancre à chaque nouvelle lecture, à chaque nouvelle alliance avec d'autres voix qui dénotent, d'autres gestes qui déplient, mais qu'il peut être remis aussi à distance lorsque le rythme re-submerge, que les résistances s'érodent et que la pensée se débat, et parfois s'étiole.

508. C'est dans ces moments où la pensée s'échappe qu'il faudrait pouvoir écrire, échanger mais que parfois matériellement c'est impossible, quand l'idée-sensation diffuse, n'ayant pas encore trouvé sa forme, émerge, que l'on sent qu'elle est là mais

que les *unités d'empiètement*¹⁵ surgissent, qu'il faut traverser le quotidien, touiller les casseroles, accepter les tunnels et les comptes à rendre des semestres à boucler – et l'idée s'enfuit, pas moyen de la retrouver, comme un rêve évaporé au réveil. Ce moment où l'on sent toute la lucidité qui nous a frôlée.

509. Baudouin Jurdant me dit au sujet de ma thèse : « à certains moments, je sentais que tu étais là ». C'est bien cela l'objectif : ne pas disparaître dans l'écriture, garder les deux pieds, la tête et tout le reste dans l'écriture, être là dans les lignes, ne pas tomber dans l'automatisme de « l'exercice ». Est-ce possible ? J'essaie de rester ancrée dans mes questions, dans ce qui m'intéresse, me porte, penser la publication non comme une patte blanche ou porte d'accès à un poste, mais comme une démarche qui fait sens. Alors quoi, pourquoi publier ?

510. Garde-t-on des traces de la manière dont la personne rencontrée nous a parlé, et celles de l'état dans lequel nous étions lorsque nous l'avons écoutée ? De quoi témoigne-t-on au-delà des mots transcrits ? Peut-on réduire l'entretien à une pratique informative (non à mon sens) ? Qui rencontre qui ? Où se situent les points de contact, de rencontre dans l'entretien ? Fait-on alliance avec la parole de l'autre et jusqu'où ?

511. Je ne sais pas si cela vous parle ce que je vous raconte. Vous voyez que cela se passe à plein d'endroits, et d'une certaine manière, ce que j'espère, ce que je souhaite, c'est que l'ensemble de ce que nous parcourons ensemble, si vous allez ensuite ailleurs, lire d'autres textes, écouter d'autres voix, va nous donner un autre milieu d'accueil de ce qui est écrit, dit, tenté. Nous allons voir d'autres choses que ce que nous aurions d'emblée vues. Nous allons percevoir autrement les enjeux épistémologiques de nos pratiques familières. C'est en tout cas ce que j'espère. La conversation peut se poursuivre dans d'autres lignes.

512. « Pensons, disait-elle, « dans les bureaux, les autobus, les mariages, les baptêmes, et les funérailles ». Universitaires ou pas, « ne cessons jamais de penser ce qu'est cette « civilisation » dans laquelle nous nous trouvons ». Woolf pensait alors que les femmes étaient loin de l'accès aux chaires et qu'elles continueraient de penser comme elles l'ont toujours fait « tandis qu'elles touillaient dans la casserole, tandis qu'elles balançaient le berceau ». Penser dans le secret pour interroger ce que sont ces « professions » auxquelles nous voulons avoir accès et pourquoi nous devrions faire de l'argent en les exerçant, penser pour questionner vers où nous mène la procession des hommes cultivés. Interroger où va cette civilisation, à l'aide des pratiques dites scientifiques, demeure d'actualité. Cependant, penser est une activité éminemment située », Maria Puig de la Bellacasa¹⁶.

513. Je choisis de raconter l'entretien aux enquêtés. Je raconte l'entretien de Quentin à Quentin. J'ai eu besoin de faire tout ce chemin pour arriver à cette forme-là. Je choisis une forme où je Te raconte, ce que Tu M'a dit. Dans mon récit, l'autre est toujours présent, la relation est encore active. Iel n'est pas parti.e, je ne l'ai pas

¹⁵Jahjah, Marc. 2020. « De Facebook aux interactions orales : des “unités d'empiètement” », *Blog de Marc Jahjah*, posté le 26 mars 2019. En ligne : marcjahjah.net/3014-de-facebook-aux-interactions-orales-des-unites-dempietement-mediatiqes. Consulté le 18 juillet 2024.

¹⁶Puig de la Bellacasa, María. 2012. *Politiques féministes et construction des savoirs. Penser nous devons !*, Paris, L'Harmattan. p. 25-26.

extrait, je ne me suis pas extraite, je ne l'ai pas mis dehors, iel est toujours avec moi dans le récit, je lui ferai relire. Peut-être que parfois j'ai mal compris, mal formulé. Peut-être que je peux faire apparaître les retours à la relecture. Ce n'est pas un travail autosuffisant mais en relation. A chaque étape, je cherche à faire apparaître la relation et ce qu'elle crée comme matérialité et comme savoirs.

514. J'interroge notre rapport à la conversation scientifique dans nos pratiques d'écriture et de publication. Il me paraît intéressant de questionner – et j'ai pu largement converser à ce sujet avec Joëlle Le Marec, Yosra Ghliiss et Marc Jahjah – le fait que nous effacions toutes les conversations que nous avons eues au fil de l'élaboration de nos recherches, pour finalement, ne citer que des articles écrits dans nos textes, éventuellement remercier rapidement et évoquer seulement, ce qui au fond pourrait être déterminant pour nous relier à ce que nous élaborons, le milieu dans lequel nous l'élaborons. Bien sûr, les lectures nous permettent de conceptualiser, d'avoir des idées, de préciser notre rapport au terrain, etc. mais à titre personnel, sans conversations orales je ne sais pas faire de la recherche. Dès lors, ai-je les moyens par l'écriture, par la forme choisie, de redonner toute sa place et toute son importance à ce qui contribue à tisser la trame de la pensée – au contact toujours d'autres pensées et existences – dans ma pratique de recherche ?

515. Une autre question se pose à moi, car je travaille en STS (*science and technology studies*) : est-ce que nous donnons accès aux coulisses de l'écriture du manuscrit ? Et où le faire ? Les STS contextualisent les conditions de production des savoirs. Est-ce que l'écriture d'une thèse en STS ne devrait pas être associée à l'exigence de rendre perceptible les conditions – notamment matérielles – de production des savoirs que l'on présente ? Est-ce qu'il ne faudrait pas que je raconte simplement comment j'ai été amenée à poser ces questions sous cette forme-là, dans quel contexte historique et institutionnel cela se positionne ? Est-ce que je donne accès quelque part aux conditions qui m'ont permis de penser ? Suis-je en mesure de le faire seule ? Et d'ailleurs, je signe de mon nom une thèse, mais je ne l'ai pas faite toute seule. Où est-ce que je peux rendre présentes toutes ces personnes, toutes ces conversations, ces ami.es, qui habitent ma thèse, mais de manière invisible ? Toutes les personnes avec qui j'ai échangé, à l'oral, au café, par mail, de manière informelle ou plus formelle, et qui sont dans les lignes de ma thèse sans qu'on ne les perçoive.

516. Suspendue... quelque part dans ma thèse. L'écriture n'a jamais été « là » avant. Elle vient parfois. Elle me laisse souvent. Quand la main est un intermédiaire trop lent, trop imparfait, qui fige ce que l'esprit a déjà pensé et déjà dépassé. J'écris mais je ne sais pas. L'écriture ne peut rien. L'écriture ne dit rien de ce qui aurait pu être. De ce qui est passé avant d'être couché. J'écris dans la banalité et je devrais effacer au fur et à mesure que le fil se déroule, car il m'est étranger, à mesure. Écrit-on seulement ce qui a été déjà dit ? Ne fait-on qu'inscrire des mots ? Me fais-je comprendre ? Cherche-je à le faire ou (é)cris-je au fil de ce (ceux) qui vien(nen)t ? Pourquoi écrire ? Plutôt que dire. Plutôt que de laisser filer. Méritait-ce d'être écrit ? Puis-je écrire sans penser avant ? Si écrire c'est partager, alors ne doit-on pas peser ce qui doit l'être, ce qui peut l'être ? Si écrire c'est penser, alors pourquoi faire lire et pourquoi se relire ? Pour se rappeler qu'on a pensé ainsi, un jour ? Si écrire c'est vivre... alors pourquoi m'arrêter ?

Si je n'arrive plus à écrire, est-ce que je respire encore ? Écrire, inscrire, laisser des traces, se prouver que l'on existe. Et vivre alors, et donner de la place à l'autre. TU m'existes.

INTER

Fabulation : lettre à la thèse de Pauline

Chère thèse,

Je t'ai quittée il y a plus de dix ans, ce fut la fin d'une histoire autant scientifique qu'intime. Après toi j'ai eu l'impression que je ne pourrais jamais commencer un autre sujet, m'y sentir aussi à l'aise, aller plus loin. Je n'ai pas eu envie de recommencer. J'ai senti une impossibilité. Peut-être que c'est faux et qu'en travaillant pendant un, deux ou trois ans sur un autre sujet, peut-être que je me serais laissé emporter. Je ne le saurai jamais. Mon sentiment, c'est que l'expertise que j'avais avec toi, je n'aurais pas su la retrouver ailleurs. Quand je te relis, des années après, je te feuillette et j'ai l'impression qu'une autre que moi t'a rédigée. Je ne me rappelle plus avoir été aussi loin à ton sujet, d'avoir acquis tant de compétences pour composer avec toi. C'est normal avec le temps de ne plus se rappeler avec précision, mais je ressens encore à quel point je n'arrivais plus à me plonger dans autre chose après toi.

Ça paraît futile, je ne t'ai jamais partagée avec personne. 400 pages d'une histoire jamais lue, déjà dépassée. Je garde une forme de frustration. Petit à petit, j'en suis revenue. Je suis plus en paix avec cela. J'ai pris conscience de toute l'expérience que tu m'as donnée. Il y avait autre chose que nous deux. La science et la recherche n'ont pas pris toute la place. J'ai appris bien d'autres choses. Mon hyper expertise à ton sujet paraît tellement superficielle aujourd'hui, maintenant que ma vie a pris une autre direction. Personne n'a pris mon relai auprès de toi. Ils ont essayé et l'élan s'est éteint tout seul, tu n'as donné corps à aucune autre publication. Tu n'as pas été pérennisée. Tu es restée dans un tiroir à mon départ. Plus personne ne parle de toi, tu restes sédimentée.

Autour de toi, ils t'ont oubliée, pris par leurs débordements. Je suis partie avec ton souvenir.

J'ai l'impression d'avoir laissé derrière moi et avec toi une période entière de ma vie. Le nombre d'heures de travail que je t'ai consacrées, tu m'obnubilais, j'étais reliée entièrement à toi. Combien de fois j'ai passé mon week-end au labo pour toi ? J'en ai passé des cellules sous le microscope. Je n'avais plus de limites.

Et puis soudain tout a explosé : plus rien, le vide. Pour toi et pour moi. Nous sommes passées à autre chose.

En te remémorant, je recouds des morceaux.

Pauline

Mon idée consiste à trouver d'autres formes de narration. Rappporter vos voix, c'est compliqué d'un point de vue épistémologique. Je n'ai aucune prétention à l'objectivité sur votre expérience. C'est important de savoir comment donner la juste place à votre récit. Et c'est étrange de dire ce qu'il y aurait à dire, toute seule. Qu'y a-t-il à dire sur vos expériences ? Qui peut le dire ? J'aimerais le co-construire avec vous. Et à chaque fois de manière différente, le contenu et la forme ne seront pas forcément les mêmes d'une doctorante à l'autre. C'est un peu cela que je viens chercher en revenant vers vous. Qu'est-ce qui a été important dans ces expériences rapportées, pour vous ? Même si c'est reconstruit à partir d'aujourd'hui, et de ce qui vous arrive aujourd'hui. Je pense que c'est toujours ainsi que les récits sont construits. Qu'avez-vous envie de dire en me racontant votre expérience ? Qu'avez-vous envie de faire en me racontant aujourd'hui votre expérience d'il y a dix ans ? Sachant que la manière de raconter peut aussi remobiliser les matériaux et les traces, les entretiens, les notes... j'ai envie de faire une reprise pour dire ce qu'a été l'expérience de thèse. Mais je ne veux pas parler toute seule.

J'ai envie d'expérimenter comment nous faisons récit, comment nous faisons importer le sens d'une expérience. A qui voulons-nous dire quelque chose ? En t'écoutant, je me disais que tu pourrais écrire une lettre à ta thèse, qui s'est arrêtée si brutalement. Ça pourrait être ça. Ça pourrait être toi qui l'écrit, ou à partir de ce que tu me dis, je peux te proposer quelque chose, de l'ordre de la fabulation. Une fiction qui choisit d'être fiction pour mieux dire quelque chose. Lier ensemble la forme et le contenu : que ça ait du sens de raconter cela et de le raconter comme ça, à partir de l'expérience vécue.

VI. Conditions et vie matérielles de l'écriture

517. Je suis appelée à l'étage.

518. Notre vie est-elle encore vivante? Nos relations? Notre métier?

519. O. me demande du blanc correcteur et du ruban adhésif. Il me dit, « tu ne vas pas écrire ça quand même! ».

520. Mon geste importe. Il insiste. Importera-t-il à d'autres? Pourquoi cela devrait-il être une question?

521. J'entends les pas de mon fils, O., qui se lève, tout ensommeillé. Il s'installe entre mes genoux et l'écran. Et me raconte son rêve.

522. Dégraisser la thèse, de ses effets d'autorité, de la protection qu'elle érige entre soi et le monde par l'explication, lui retirer sa tentation d'innocence.

523. « Si l'on vit aussi mal, c'est que l'on aborde toujours le présent sans préparation, sans moyens et de la façon la plus distraite », Rilke cité par Kate Zambreno¹.

524. Peut-être que j'ai gardé les traces pour matérialiser le chemin. La soutenance, le manuscrit ne sont pas une fin, et pourtant ensuite nous devrions « passer à autre chose ».

525. Bribes éparses

Attendez que je les ramasse

Je ferai un bouquet

526. Je tweete : « Si tu sens que ton geste est juste, tiens-le jusqu'au bout – un jour quelque part nous résonnerons » et Pattie O'Green me relaie en commentant « *Trust the ripple*, comme on dit. »

527. Déposer les enfants à l'école et atterrir au bureau. Ici mon esprit ne vogue pas de la même manière, je suis rappelée au sol matériel par mes cours, mes engagements professionnels – c'est un entourage différent.

¹Zambreno, Kate. 2022. *Dérives*. Paris, La croisée. p. 14.

528. En ouvrant une photographie au hasard dans mes dossiers, je tombe sur ma main portant la bague de mon arrière-grand-mère et une autre enquête, celle avec mes lignées, vient interrompre la ligne de celle que je raconte ici.

529. Moi aussi, cette période me traverse encore, parfois...

Alors ce serait maintenant.

Par fragments. Se remembrer, encore et toujours.

530. Prendre le risque, aussi, que le rythme du partage ne soit pas celui de la lecture ni de la conversation. Publier en ligne sans attendre d'être lue, parce que l'effet matériel et réflexif immédiat est une ressource pour l'écriture, et que la conversation inattendue est une belle surprise.

531. Je cherche dans ma bibliothèque tous les carnets reliés de près ou de loin à mon enquête. Je les extrais, les regroupe. J'ouvre un carnet vert clair à spirales intitulé au marqueur « Autre thèse ». Il se présente comme le carnet d'écriture de l'autre thèse mais n'est pas très étoffé.

532. Faut-il encore soigner la face d'un monde qui nous écorche et nous démembrer ? De quoi avons-nous peur ? De quel monde ferons-nous collectivement partie ? Devons-nous attendre d'être légitimé.es, re-connu.es pour commencer à exister ? Où trouver nos conditions matérielles d'existence ?

533. Je connais le risque de glissement du sens, je ne tomberai pas dans la brèche. Garder serrer contre soi la vitalité du geste, malgré l'épreuve des yeux que l'on invite soi-même dans les espaces déprotégés par l'exposition. Prendre le risque relationnel, prendre aussi le risque de la résonance.

534. La fragmentation provient aussi de la fabrication de l'absurde, l'usure des corps et des esprits : je t'interromps et tu te perds à chaque fois un peu plus. Nous revenons à nous, après le vertige, par oscillations, jusqu'à ce que le pendule se bloque de fatigue. Revenir à l'écriture comme une respiration, une nécessité.

535. Le geste de l'exposition – dans la mesure où ces écritures sont intermédiaires – reste fragile. Je m'aperçois que le sens du geste oscille sur une crête quand je publie. La publication en ligne (que ce soit au fur et à mesure ou après finalisation de l'ouvrage) comporte le risque de voir le sens du geste remplacé par ce qu'en diront les réactions extérieures.

536. J'ai pensé l'autre jour en marchant que j'arriverais à écrire sans espace défini – d'un seuil à l'autre – si je renonce à l'espoir d'avoir un jour plus d'espace pour penser et écrire. Je veux dire par là un espace stable, installé, identifié – que je pourrais rejoindre en sachant où et quand le retrouver.

537. En vrac, je trouve 213 images. Bouts d'écritures, bouts de lecture, bouts de notes, captures d'écran effectuées pour des raisons qui à présent m'échappent. J'en fais une galerie sur mon blog, pour voir ce qu'elles auraient à se dire par leurs proximités. Ça ne marche pas. Certaines images ne supportent pas le voisinage des autres. Elles se mettent à jurer.

538. Dans cette pièce, les documents liés à « l'autre livre » changent de forme. Il s'agit plutôt d'amas d'archives brutes de la thèse, qui appuyaient mes analyses de l'époque, mais aussi de schémas, d'ébauches de plans, de verbatims d'entretiens, d'articles imprimés et annotés. Les carnets de terrain aussi sont entassés aussi.

539. Jeunes chercheuses et chercheurs, nous travaillons à obtenir la reconnaissance de nos pairs, de nos ainé.es. Car si nous ne sommes pas reconnu.es, nous n'intégrons pas le collectif. Les auteur.e.s installé.e.s nous autorisent. Si nous n'intégrons pas le collectif et ses normes, nous ne pouvons rien lui proposer de l'intérieur. Nous restons derrière le plexiglas.

540. Je passe en revue toutes mes notes. Celles qui envisagent la reprise d'un travail de thèse sous une multitude d'angles, tout ce que je n'ai pas fait à l'époque, ce qui a changé en moi depuis, ce que j'aborderais autrement aujourd'hui. Trop de possibles, cela me noie. Tant d'envies, si peu de temps, toujours pas de poste de recherche.

541. *une force intérieure la propulse de l'extérieur*

expectancy – « expectation » : « attente dont la réalisation est déjà entamée » ; « son attente s'appuie sur un avenir qui est déjà présent » chez F. Roustang ; désir et agencements chez G. Deleuze ; puissance et mondes désirables chez Starhawk.

542. J'écris ici et maintenant alors que le besoin principal est celui de dormir, se reposer, respirer. L'enchaînement des tâches hétérogènes, sans seuil entre elles, sans interruption, fait parfois de moi une machine qui perd les trames. Je perds les élans de ce qui me tenait et c'est un coût à chaque fois d'y revenir : où en étais-je ? Où suis-je encore ?

543. Déployer encore le geste qui compte, devient en soi ce qui compte, l'expérience elle-même. Est-il encore possible – et à quel prix – de sauver du temps de tout ce qui l'occupe, peut-on sortir de l'envahissement par d'autres actants que ceux auxquels nous choisissons de donner de la place ? A quel prix ? Quelles négociations, quelle écoute nous faut-il déployer ? Quels renoncements assumer ?

544. Si je veux partager le geste avec les signes, cela devient plus compliqué. Parfois ce sont les autres qui prennent le soin de l'écoute, du suivi du geste sur la durée, qui l'aide à émerger : les ami.es. Parfois je me dis que j'aimerais avoir plus le temps pour accompagner les signes d'un récit sur les gestes. Mais la matérialité de mon existence me ramène aux fragments, aux interruptions.

545. Dans les interstices de mon temps personnel, j'écris « l'autre livre » de la thèse, je fouille dans toutes sortes d'archives associées à cette époque. Trouver une autre manière de faire récit d'une expérience de recherche. Faire récit, oui mais pour dire quoi ? Ce qui ne pouvait se dire dans le manuscrit. Hors normes. Boucler la boucle. Raconter ce qu'il y avait entre les lignes du manuscrit.

546. « C'est ce que les gens disent toujours à propos de l'art, ou de tout autre moyen de mesurer le temps, ou quand il s'agit de se lancer dans des collections. Qu'eux aussi

ils pourraient le faire ; la question c'est de savoir plutôt si oui ou non ils vont passer à l'acte. », Kate Zambreno².

547. Où en étais-je ? Qu'étais-je en train de dire avant que les agendas des autres reviennent donner le rythme de mon pas, avant que les dispositifs ne capturent à nouveau ce qu'il faut dire, quand et comment ? Avant que les priorités de mon existence, de nos existences collectives ne soient à nouveau recouvertes par du « plus urgent », de l'immédiat, qui s'appuient sur nos précarités, nos insécurités ?

548. Quand je partage ce que j'écris, je vois les dispositifs qui me tournent autour, tentent de me recapturer, de me faire perdre à nouveau le sens. Je redéroule le fil au début de chaque page vierge. Reprise, un ruban relancé infiniment pour voir de nouvelles formes se déployer au sol. Cette image me reste d'une lecture de Stefen J. Gould de l'époque où j'étais biologiste, dans l'un de ses livres sur l'évolution.

549. Dans mes documents accumulés, je trouve la trace de ce que j'ai tenté malgré tout de protéger, garder, réactiver : le geste vital, celui de l'enquête faite de désir et de joie. Celle du sens profond de la construction d'un autre langage pour dire le monde, de l'activation d'autres réels possibles dans la multiplicité de ce qui murmure. Ce geste qui reste, qui me tient en mouvement, qui hurle par le corps quand il est étouffé.

550. Dans mes tentatives de mettre de l'agencement dans les fragments, il y a l'utilisation du logiciel Obsidian. Je lui confie les morceaux et les liens pour qu'il puisse faire émerger de nouveaux chemins par la cartographie. « Ohlala comment tu vas faire pour synthétiser toute cette matière ? » me demande Maxime. Il m'invite à préciser et nommer : je ne cherche pas à synthétiser, je tente d'autres gestes, de dépliement, de fabulation.

551. La publication par morceau, au fil de l'eau, a la dynamique du geste en train de se déployer, de ce qui se cherche, se ressasse, s'essaye dans sa vulnérabilité. Liquide. J'expose les fautes, les incertitudes, les tâtonnements, les redites, et cette vulnérabilité du geste trouve sa place matérielle – entre l'écriture pour soi et l'écriture mise au monde, une manière de se dire à soi qu'il est possible qu'elle existe. Le percevoir matériellement.

552. Tenter de m'entendre encore penser ; Scotcher les morceaux ; Faire émerger de nouveaux chemins ; Une forme pour remembrer ; La multitude des formes qui ne verront pas le jour ; Les signes que nous laissons ; Co-construire la fabulation ; Écriture des seuils ; J'aurais pu tout jeter, passer à autre chose ; Déployer encore le geste qui compte malgré l'usure ; Dire avant de se défaire ; J'écris pour déplier et me situer.

553. Préparer les sacs, prendre les goûters, les maillots, la crème solaire, l'anti-moustique, les chapeaux, les lunettes, les bouteilles d'eau, mettre la table, sortir les poubelles, prévoir le trajet, acheter du vin pour le repas du soir, recoudre une bretelle trop grande, ranger un salon sans dessus ni dessous, remettre les objets à leurs places, nettoyer les surfaces, s'assurer que personne n'a faim. Du soin ou du silence sur les angoisses ?

²Zambreno, Kate. 2022. *Op. cit.*

554. Ici je tente de raconter, dire ce que j'esquisse, fragments par fragments. Sans m'empêcher de revenir pourtant à la forme de la juxtaposition recousue de morceaux bruts, car sinon je m'arrête. Si je vise l'intégration, si je bannis toute trace de scotch alors je ne suis plus en mesure de rien écrire. J'écris en coutures apparentes, en coutures en cours ou en coutures qui ne seront jamais faites, seulement envisagées comme des possibles.

555. De la méthode : rangement de mon ordinateur. Il me semble que la bonne logique, réflexive, de re-prise de ce matériau est à la fois liée aux pratiques de communication disparates dont il relève et à l'ordre chronologique des événements de l'expérience vécue. De la même manière, j'ai constaté cette hétérogénéité des pratiques de communication chez les doctorant.e rencontré.e.s pour les entretiens de ma thèse, selon le moment de la thèse où je les rencontrais. La doctorante c'était aussi moi.

556. Le matin quand tout le monde dort encore, je me fraye un passage vers mon ordinateur. C'est samedi, un temps s'ouvre, très court, interstitiel comme toujours, pour écrire un peu ou plutôt agencer tous les fragments d'écriture accumulés. Car depuis que j'ai lu *Dérives* de Kate Zambreno, dans un moment de congés où j'ai pu revenir à moi, j'ai de nouveau l'impression que *L'Autre livre* est possible. Cette écriture qui semble toujours m'échapper.

557. Photographier des bouts de livre, des annotations, des bouts de réels qui inspirent des idées, tout cela relève du même geste : ce sont des pierres de retour au chemin fugace emprunté par la pensée, qui ne cesse de faire des liens entre les signes. Il est difficile de raconter ensuite ces liens dans toute leur vivacité lorsque je m'attable devant mon carnet ou mon ordinateur. La saisie dans l'instant tente de rendre possible la reviviscence.

558. Je tente la composition entre tous les fragments, entre les esquisses accumulées depuis dix ans, de donner corps par le texte au mouvement de l'enquête, à ses questions, à ses difficultés matérielles et épistémologiques. Et l'une des embûches est celle de l'écriture : que peut seulement l'écriture pour rendre compte des chemins de la pensée, des liens qui se tissent entre « terrain », lectures, multiplicités des formes avec lesquelles nous tâtonnons pour partager une expérience vécue.

559. Je pose mon vélo au soleil, au pied du clocher. Je traverse les couloirs vides, rejoins mon bureau isolé dans des locaux temporaires - depuis deux ans maintenant. Je suis entre deux réunions, entre deux cours, comme toujours. Je cherche ici les fragments que j'ai entreposés, déménagés depuis Lyon vers Strasbourg puis de bureau en bureau - quatre bureaux différents en quatre ans, je change de lieu trop régulièrement : « Madame, il faudra laisser le bureau dans un mois ».

560. Finalement je retrouve le geste qui consiste à étaler tous les morceaux devant soi, à les déplacer, changer leur voisinage, leur environnement, voir comment « ils se parlent » selon la manière dont on les relit. C'est le geste des frises étalées dans le couloir, mais aussi celui que l'on tient dans sa poche à chaque instant du jour (entre la machine à étendre et le repas à préparer, entre le cours avec les étudiant.es de première année de licence et la prochaine réunion sur le projet des investissements d'avenir).

561. Plusieurs jours sans écrire. En à peine une semaine, l'épuisement m'a rattrapée. Je goûte amère à la sensation de la perte de ma capacité de réponse à ce qui me traverse. Je ne parle pas de la maîtrise, ni du contrôle, je suis partie loin de ces enjeux-là. C'est plutôt de la sensation de perdre physiquement la capacité à suivre le rythme. Il suffit d'une tension dans le dos, d'une nuque qui se raidit, d'une jambe douloureuse. Mon corps hurle qu'il faut freiner, que c'est trop, trop à métaboliser, à penser.

562. Quand je partage ce que j'écris sur les réseaux, je suis reprise par des matrices de publication, de valeurs : des enjeux me rattrapent que je cherche pourtant à quitter, comme des sirènes qui chantent encore à mon oreille. Il y a celles de la reconnaissance, celles des lieux que je n'atteindrai jamais – qui mettent à l'épreuve la solidité du désir –, celles des postures que je regarde derrière le plexiglas, que j'ai tenté de jouer à un moment, dont je connais les règles par cœur. Les costumes me grattent trop.

563. Je réfléchis à ce qui bloque. Il y a le complexe de l'imposture même une fois la soutenance passée et la thèse validée par le jury. Il y a un rapport au savoir ou à la publication qui reste intimidant : qui serait le signe de quoi ? Se cache-t-on, s'expose-t-on ou fait-on encore tout autre chose par la publication ? Je veux me focaliser sur ce que cela fait à la pensée. Avant de penser à la réception, avant de l'y réduire, je veux me nourrir de la ré-écriture, comme d'une turbine de réflexivité et de remembrement (pour que l'énergie nécessaire s'auto-régénère).

564. Cette fois je m'attable. Je viens de coucher les enfants, de raconter l'histoire. J'ai commencé à partager mes bouts de journal d'écriture sur les réseaux, je ne sais pas si c'est une bonne idée pour garder le mouvement vivant. L'intégration des yeux extérieurs sur mes gestes a souvent été paralysant – les yeux qui réduisent-, et en même temps je « risque » les résonances, dont je ne voudrais pour autant pas dépendre pour continuer à déployer ce qui semble m'importer. Le sens que nous élaborons peut-il avoir lieu ailleurs qu'en relations et en conversations ?

565. Si j'écris par morceaux et que tu me lis par morceaux, on ne s'en sortira jamais. C'est drôle. Le sens est un travail de couture : est-ce l'autrice ou la lectrice qui emplira-reliera les blancs ? Les blancs, comme les silences, nous donnent le temps et l'espace pour respirer. Que dit de nous cette manie de remplir tous les espaces pour empêcher le sens de se faire autrement à partir des signes que nous laissons ? Sur-jalonner le chemin. Ou laisser les signes dériver... Si j'écris par morceaux et que tu me lis par morceaux, peut-être que nous respirons mieux.

566. J'essaye d'écrire aussi les interruptions, « pour info il y a des petits pois au congélateur ». Écrire dans les interstices n'est possible qu'en assumant ces interruptions permanentes, en ne regrettant pas trop ce qui était sur le point de prendre forme et qui une fois de plus échappe, en accueillant la forme qui viendra quand même, bien loin de toute anticipation et de tout contrôle. Écrire par petits morceaux en faisant confiance au processus, sans trop s'engloutir dans la frustration de tout ce qui ne trouvera pas d'espace, pas de lieu.

567. Je suis impressionnée par la masse à traverser, j'ai l'impression de l'avoir déjà racontée par morceaux plusieurs fois, en différents endroits, sans que rien ne soit

lisiblement articulé quelque part, lisible, ce qui m'autorisait à continuer le chemin. Peut-être que je dois la déposer, toute cette matière. Au moins dois-je évoquer son existence, son hétérogénéité, sa densité, la joie relationnelle qu'elle contient. Voilà : je témoigne de la joie de l'enquête, de son infinité. Et de la multitude des formes (ré)actives qui ne verront pas le jour, qui resteront imaginées, rêvées, envisagées, écartées.

568. Il fait nuit dans le bureau, j'ai les mains qui se crispent sur les touches, épuisée de ma journée de cours et de réunions en visioconférences. J'abandonne pour ce soir, j'essaie de garder de l'élan pour les enseignements du lendemain. Je me réjouis d'avoir trouvé le temps pour ces quelques lignes. J'ai le secret de la joie, une manière de retrouver ma puissance d'agir, ma capacité de réponse : écrire ne serait-ce que pour dire que je ne peux pas écrire – matériellement, cognitivement, psychologiquement, physiquement. Je n'ai pas le temps, pas l'énergie, pas la disponibilité d'écrire, je n'ai plus les idées. Épuisée par le travail quotidien et la domesticité. Ne pas pouvoir écrire est politique.

569. J'ai acheté un casque antibruit. C'est la seule façon à ma portée actuelle pour garder momentanément un espace à soi, sans avoir besoin de déployer les grandes manœuvres (isolement dans une pièce, demande de non-interruption, installation du matériel, regroupement en réponse au nomadisme des carnets, stylos, ordinateurs). Je décide d'écrire là où les autres sont aussi, et cette phrase devient une habitude : « attends deux minutes, j'arrive, je suis à toi », « mais Maman c'est drôle quand tu dis ça parce que tu es déjà là ». A la maison, j'essaie d'apprivoiser le fait d'écrire dans le bruit de fond permanent, de ne jamais pouvoir longtemps rester focalisée. Je mets mon casque antibruit.

570. Je cherche à me libérer de l'écriture objectivante, à ne pas me justifier d'abord au regard de la « science légitime », à ne pas rentrer dans les normes classiques de « l'écriture scientifique » ou de la « publication de la thèse », à expérimenter d'un point de vue épistémologique, des formes autres pour le partage de savoirs situés. La liberté et la force de l'écriture de l'ordinaire de Georges Perec est très inspirante. C'est un mouvement à réinitier en permanence, à re-trouver toujours car nos pratiques institutionnalisés de chercheur.e nous amènent bien souvent à le perdre : le geste libre, le geste de sens, les conditions de possibilité d'une pensée dans et hors cadre.

571. Mes frises de papier se construisent à partir de la matière accumulée, elles permettent aux livres, aux notes, aux idées, aux piles à lire, de dialoguer entre elles, de se parler, elles permettent à une armature de sens de faire surface, elle donnent peut-être une sensation transitoire de cohérence et de consistance d'un sol sur lequel se tenir. Je déplie six ou sept frises cet automne-là. Mon couloir en est rempli. Et alors les fragments ne sont plus une accumulation mais des récits qui chuchotent qu'ils savent où ils vont, qu'ils savent ce qu'ils ont à dire. J'ai démêlé les gestes, scotché tous les morceaux, enroulé les frises et puis, je me suis reposée.

572. Dès que le geste s'estompe et que la parole se fige
les mots ont l'envol de la pierre,
Quand la pensée s'étirole et les habitudes s'épandent

la conscience titube
 mais il y a le mouvement
 celui de la tranchée que l'on creuse, les yeux bandés
 ou celui des tunnels ramifiés et transversaux, jusqu'à la surface.

573. « La ritournelle, telle que je la pense, est une légère modification dans le langage qui permet de se frayer une voie pour, de transformations en transformations, parvenir à une solution par la narration » ; « La ritournelle, c'est aussi une manière de familiariser un espace en répétant de petites formules magiques ou en amenant de soi quelque part. Par exemple quand dans un hôtel, j'allume tout de suite mon téléphone pour mettre un podcast familial. Comment la cloche découpe des zones dans le village. », Marc Jahjah.

574. Dans le carnet vert à spirales, il y a d'autres bouts de pensées et d'écriture. Je m'y dis qu'il faudrait pouvoir trouver une autre relation à nos sujets de connaissance – et non plus objets, que la fabulation permet d'accueillir ce qui nous touche, de faire alliance autrement, d'habiter autrement la relation à nos questions de recherche. Je me demande si je dois conduire de nouveaux entretiens par rapport à ceux menés au cours de ma thèse, j'aimerais ne plus parler seule des êtres rencontrés, de leurs mondes et importances (*matter of care*), mais plutôt co-construire la fabulation avec elles et eux, faire voix ensemble – dans les pas de Maria Puig de la Bellacasa.

575. J'ouvre mon ordinateur, le dossier intitulé « Autre thèse », celui où j'ai rangé tous les fragments. Je passe des heures à les réunir, ils sont disséminés un peu partout. Là, ils sont rassemblés, ne parlent pas encore les uns avec les autres. Ma souris hésite sur les sous-dossiers, j'ai l'impression qu'il me faudra « vraiment » plonger dans l'un d'entre eux pour commencer à donner des articulations, du sens à ces regroupements. Je pourrais réunir les morceaux qui se présentent, sans enjeu d'exhaustivité, sans référentiel absolu de ce que je « devrais faire » pour que cela ait de la valeur : faire confiance au processus et à la forme qui en émergera.

576. A mon bureau ce matin, je repousse la sensation de vague qui me submerge. Rien n'est si difficile à faire si je prends les tâches une par une. C'est leur juxtaposition sans coordination qui rend la charge globale insurmontable. Et la fatigue accumulée gonfle les enjeux. Tout devient plus gros que moi et je manque de temps hors des écrans. Je suis dans l'un des interstices impensés de l'université – sans précédent, sans référentiel partagé, sans collectif de vécu en commun – entre six composantes et sans interlocuteur administratif défini, sans bureau stable, je me glisse quand je vois un espace libre – vive l'interdisciplinarité au-delà des bonnes intentions –, où rien n'est régulé, si ce n'est par ma santé physique et mentale.

577. Je constate que la mise en ligne de l'écriture par fragments au fur et à mesure me permet de garder le contact avec ce que j'essaye d'écrire, un minimum de continuité. Cela m'invite à arrêter d'attendre que s'ouvre un temps fantasmé qui serait plein et ininterrompu – il n'existera jamais, si ce n'est une semaine ou deux par an que j'arrive à organiser en les anticipant très en amont (quand elles ne disparaissent pas au dernier moment avec toutes les précarités organisationnelles : en ce moment les cas contact

Covid et les cas Covid confirmés. Je pense avoir une semaine libre, je m'y projette et au dernier moment elle saute).

578. Ces derniers jours, j'ai partagé des fragments en ligne pour essayer de garder le contact avec le texte, malgré l'omniprésence du travail alimentaire toute la journée – j'enchaîne réunions et enseignements. Partager des posts me permet de relire, les publier de les considérer à distance, de voir toutes les fautes non identifiées dans l'écriture en flux. La seule écriture que je puisse faire jaillir est celle des espaces intermédiaires. Les temps d'écriture que j'investis sont marginaux : après les obligations professionnelles, après les obligations familiales. Je le mets dans les entre-deux : entre deux réunions, entre deux déplacements, entre les repas du soir et le sommeil. Dans un espace-temps qui n'est pas censé exister.

579. Pour être lisible il faudrait entrer dans les matrices des autres, ou alors : *devenir son propre dispositif* comme le dit Marc Jahjah. Trouer la matrice pour faire exister d'autres possibles, y aller à plusieurs, y aller en conversation avec d'autres tentatives, avec celles qui échouent à être lues, celle qui nous épargnent le travail de traduction, de transposition, de trahison. Revenir au monde après s'en être extraite ou en avoir été éjectée, en créant de nouveaux modes relationnels, de nouvelles manières de se relier, de nouveaux agencements comme autant de trames de récits alternatifs, qui nous permettent d'être vivant.es, qui rendent nos existences possibles.

580. J'ouvre le dossier « Frises ». Quelques photos de mes collages de fragments, que j'avais effectuées lors de mon épuisement professionnel de novembre-décembre 2020 (je les date tellement ils sont nombreux). J'avais alors ressenti la nécessité de « recoller les morceaux », face à l'engloutissement, à l'absurde, au trop fragmenté. Retrouver une manière d'agencer, de faire récits entre les bouts de pensée et de travail, pour que le geste commence à devenir lisible, pour qu'il puisse un jour être partagé, peut-être. J'ai eu la chance de participer au workshop de Clio Simon, *Rendre visibles les digressions du monde*. Il m'a permis de converser et de parler de mes chemins pour me retrouver et retrouver le fil de la pensée : vers de nouvelles (tr)âmes.

581. Parler les frises – l'oral comme un scotch reliant les fragments entre eux – remplir les espaces manquants. J'ouvre mes fichiers, j'erre un peu et je retombe sur cette transcription intitulée « Autre thèse Transcription frises parlées ». « Je vais parler de l'autre thèse, essayer de comprendre mon projet d'écriture, sachant que j'ai tout devant moi – matériellement, j'ai aussi la chance d'avoir obtenu un financement pour un livre. Il n'est plus temps de tergiverser : j'ai tout avec moi, tout est là. Je dois trouver une forme pour l'écriture. Je commence par « parler mes frises » avant de les écrire (ou de les re-parler). Le « je » du passé deviendra « elle ». Puisque j'entretiens une conversation épistémologique entre ces deux moments de mon enquête, ce choix d'écriture donnera corps à cette conversation.

582. Au fil de mon indisponibilité pour des tâches dans lesquelles je pourrais me plonger dans la durée, c'est-à-dire environ pendant huit mois de l'année, je ne cesse pourtant d'écrire sans m'en rendre compte, je me démultiplie et je me fragmente dans tous ces bouts de gestes. Les assembler, les agencer, les réagencer, leur donner forme, faire émerger la forme de leur multiplicité et des liens qui émergent : c'est un

méta-geste que je n'ai le temps de faire que l'été, ou lors d'épuisements professionnels qui me forcent à m'arrêter. Dans ces moments, je me reconstitue, cela passe par le rangement, le tri, la (re)composition – je recolle, rescotche les morceaux entre eux. Je me remembre. Ainsi, je reprends pied dans un récit possible du trop-plein qui me traverse.

583. Partager où on se trouve
 le VIVANT dans l'enquête
 la PENSÉE en mouvement dans la recherche
 toucher à cet élan de l'enquête qui porte (ce que je ressens quand cela "prend forme", "se dénoue", peut se raconter autrement pour faire sens profondément, toucher du doigt la pertinence d'un récit, d'un agencement, d'une forme entre sensible et intelligible -> heuristique
 Jouer sur les formes brèves
 = des métafragments
 garder la juxtaposition

584. Tout le corps compacté, tendu, les tempes qui battent. Plein de mots tournent dans ma tête, impossible de les écrire, de les mettre sur le papier, mon corps hurle. Sur le point de bascule du résultat des élections, je ne réussis à rien commencer. Les mots qui ne sortent pas restent coincés dans mon corps : tension, mal de tête, dos bloqué, jambe douloureuse. J'écris pour que le papier accueille et remette en circulation ce que mon corps ne métabolise plus. Je peux avoir des jours pleins d'élan, d'envies et d'idées et le lendemain, le corps plein de douleurs, la colonne vertébrale en miettes. Je vis avec les conséquences de chaque visio pendant les heures qui suivent : je ne mets plus la caméra, ne m'efforce plus d'entrer dans le cadre, je refuse de devoir sans cesse récupérer. Un après-midi est fichu en l'air pour deux heures de visioconférence.

585. L'écriture par morceaux se prêtent aux interfaces numériques. Quand j'avais un peu plus de temps consécutif – pendant la thèse – je cousais les fragments entre eux par des billets de blog, sans comprendre sur l'instant l'élaboration nécessaire que ce geste représentait pour agencer les fils emmêlés. A présent, je suis dans un plein temps d'enseignement, sans aucun temps de recherche, et je suis maman : mon écriture est encore plus morcelée, et c'est le temps de la couture qui me manque. Alors j'investis d'autres formes, celle de l'écriture-image a trouvé sa place ces dernières années : le geste esquissé se trace fragment après fragment, il se donne à voir en même temps que je le conscientise par la distance conférée par le partage public, et l'effet réflexif de l'apparition des morceaux les uns à côté des autres, qui fait émerger de nouvelles idées, des liens, des formes. C'est le même processus d'émergence réflexive que je cherche avec le logiciel Obsidian.

586. Dans mon ordinateur, il y a un dossier intitulé « Tout ce que je n'ai pas écrit finalement ». Je l'ouvre avec curiosité et réticence : si cela n'a pas été écrit, voire si cela a été extrait à l'époque de l'écriture du manuscrit, quelle place donner ou ne pas donner aux fichiers qu'il contient ? Beaucoup de ce que j'y trouve ne donne pas à penser ou à raconter le processus d'écriture du manuscrit en tant que pratique de recherche. Au détour d'un fichier, je tombe sur cette phrase, en rouge : « Pas besoin de penser la science pour la faire, sauf en cas de conflits de normes et de valeurs. » Peut-

être que je tiens là une des raisons qui m'amène encore à écrire, à décaler l'exercice du « livre issu de la thèse » en une démarche réflexive sur le processus d'écriture et ses invisibles : je suis en conflit de normes et de valeurs avec l'idée même qu'il faudrait publier un livre issu de la thèse, qui serait une ré-écriture du manuscrit, pour ajouter un livre à la liste des publications évaluées par le jury, lors de ma future-potentielle-supposée-candidature à un poste de recherche.

Tt ce que je n'ai pas écrit finalement

587. Quand je m'installe pour un temps indéfini, dont je pressens d'avance qu'il sera interrompu rapidement, sans savoir de combien de minutes je dispose, je n'arrive à m'installer dans rien. Je préfère finalement écrire dans les interstices sans avoir l'impression que j'écris, plutôt que de vivre cette frustration de ne jamais pouvoir plonger dans une réflexion longue. Alors je vogue de petit instant en petit instant en essayant de n'attendre rien d'aucun d'entre eux. Et ensuite je m'aperçois que je ne fais qu'écrire. Il suffit que je ne me dise pas que j'écris pour le faire. Mais le temps manque pour rendre l'écriture lisible, le geste perceptible. Si je m'en tiens aux fragments, Instagram, Twitter, et encore avant le blog – quand j'avais encore le temps des méta-fragments, si je m'en tiens aux fragments, donc, comme unités de sens, et non plus comme frustration, je m'adapte à mon mode de vie, à mes conditions matérielles. Les fragments font signes, les uns juxtaposés aux autres, et ils finissent par esquisser de nouvelles trames.

588. J'écarte le temps pour donner de l'espace à ces gestes qui constitue la part vivante de mes pensées, je ne peux même plus les qualifier de « recherche », je ne cherche plus à qualifier ce que j'essaye. Tout ce que je sais c'est que dans cet extraordinaire de la pensée, quelque chose importe que je ne me laisserai pas confisquer. *Dérives* me laisse penser que des formes permettent d'activer ce mouvement du présent intense de l'élaboration, de la déambulation dans le monde comme dans une infinité de signes que nous agençons pour faire sens, pour faire récit. L'écriture par fragments évoquée à plusieurs reprises par Kate Zambreno me parle, c'est ainsi que j'écris sans cesse, tout petit bout par tout petit bout. C'est ainsi que je tente de saisir ce qui me traverse, si possible en situations, avant que les pensées ne s'évaporent. C'est ainsi que je me mets à l'écoute de ce que j'ai à me dire, de ce que les êtres, les choses et les relations me donnent à penser fugacement : dictaphone, notes sur un bout de papier, sur le téléphone, éventuellement dans un carnet (quand je m'installe un peu plus pour écrire tout en « officialisant » que j'écris), etc.

589. Je retrouve des documents qui disent que j'ai tenté de tracer un chemin d'existence dans la recherche et dans les livres. Ils racontent je me suis résignée, pour tenter d'entrer dans le « système », pour qu'il me reconnaisse, à développer une stratégie. « Tu n'es pas assez stratège » me disait-on. Des documents qui disent que j'ai choisi d'incorporer – dans mon rythme, mes priorités – cette idée que nous existons dans nos métiers par nos publications. Par notre « capital symbolique ». Qui disent que pour être lisible il faut être lu.e, au bon endroit, par les bonnes personnes – que pour être lisible notre geste ne peut pas être seulement notre geste, mais doit devenir collectif, que dans ce collectif il y a des regards qu'il faudrait accrocher, intéresser,

convaincre. Que pour être lisible il faudrait entrer dans les matrices des autres, celles qui préexistent, celle qui se structurent en rapports de domination, ou alors... Et j'ai essayé, je me suis engluée et j'ai laissé tomber. Engluée dans les jeux de pouvoir, les redevabilités construites, les yeux qui guettent, qui captent votre temps, votre travail, vos désirs. Les désirs s'estompent à l'usure, le geste de départ s'étiole, il n'est plus le mien.

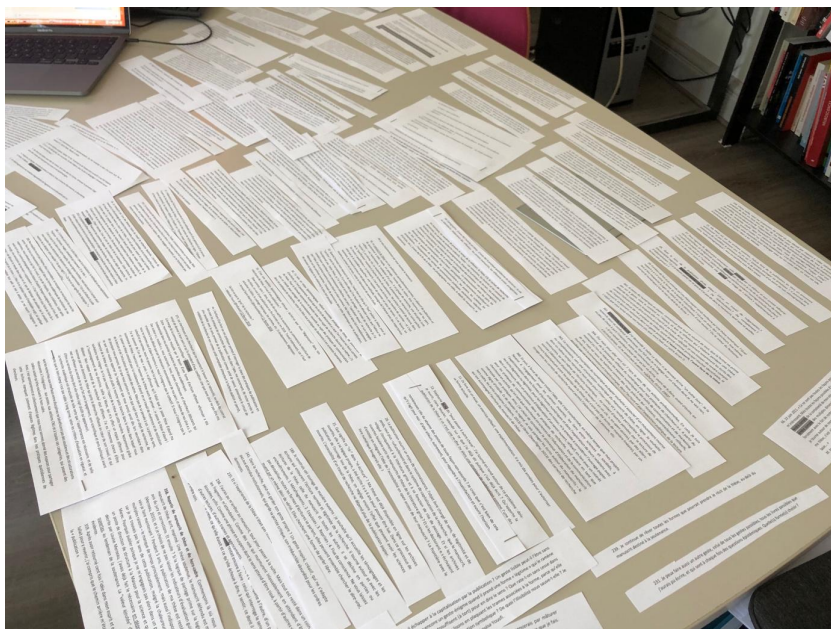
590. Je reprends mes carnets, piles de notes éparées pour aller au plus près de l'infraordinaire de l'enquête. Et il me semble que d'une certaine manière je sors de l'académie par la littérature. Que la matérialité de mes conditions d'existence vient libérer soudain la forme. Je n'ai plus d'enjeu à publier, je veux dire, pas d'enjeu de capitalisation dans un milieu professionnel dans lequel je n'ai plus ni prétention ni envie d'entrer à ces conditions. L'envie de ce livre si elle me tient, c'est parce que quelque chose insiste à se dire, à tenter de trouver sa forme, et que j'ai échoué, à mon sens, à partager dans un « manuscrit de thèse » : le vivant de l'enquête, l'élan des liens que l'on tisse, la densité relationnelle avec les êtres qui peuplent nos envies de savoirs. Et puis l'amitié et la conversation m'amènent à persister dans mes gestes, qui se tentent entre deux enseignements en tant que PRAG³, ou en soirée quand il me reste encore un peu d'énergie après l'intense vie de famille, et parfois les week-ends, rarement, si j'ai la disponibilité d'esprit. Quoi qu'il en soit sur du temps interstitiel puisque je ne suis plus sensée faire de la recherche n'ayant aucun temps institutionnel pour cela, et ne trouvant pas de poste.

591. « Ne plus espérer », « renoncer » invite à saisir chaque instant. Ne pas avoir de temps qui s'ouvre devant soi avec certitude, ou vivre le fait que toujours il se referme, amène à plonger dans chaque petite trouée. Sortir de l'attente de meilleures conditions, de meilleurs moments, de meilleures disponibilités. Sortir de l'idée qu'il y aura un jour des conditions matérielles dignes et satisfaisantes pour donner corps à ce qui cherche à se dire. Ne pas réserver l'expression de ce qui tente d'exister à une « bonne manière de dire » dont on ne dit jamais ce qu'elle coûte en temps, en disponibilité, en espace à soi disponible, en silences de ce qui – par l'édition de ces « bonnes » manières – ne se dira jamais et qui pourtant existe, boue, s'agite sous la surface. Habiter la précarité de nos conditions de pensée. Concrètement je n'attends plus de poste me donnant du temps de travail pour mes recherches. Je vais enfin pouvoir reprendre mes fils en sortant de cette attente éprouvante et paralysante – sortir de la mise en suspens pour retrouver mes gestes, qui s'autoriseront à sortir d'horizons d'attente qui ne m'attendent pas et que je n'intègre plus dans les formes sous lesquelles j'apparais.

592. Laver le linge des autres avec le sien, tout étendre en même temps, faire les lits, penser aux repas. Je crois que nos mères ne voient plus les gestes qu'elles offrent. Donner du temps pour le rythme de chacun.e, mettre du thé à infuser, du café à percoler, écouter ce que l'autre a à nous dire, s'intéresser, poser des questions, lire le travail de l'école des petits-enfants, porter de l'attention, de la considération, ranger les chaussures dans l'entrée, prêter son shampoing, amener des jeux, des tubes lumineux pour la fête, penser aux bougies, aux jolies serviettes pour fleurir la table, laisser

³Professeur agrégée des universités.

tout le monde se réveiller à son rythme, attendre que le monde soit réveillé pour prendre tous ensemble le repas. Faire passer le café au lever de l'autre, proposer à boire, servir de l'eau, ranger les valises, faire le tri, plier les vêtements, anticiper les besoins de lecture, répondre aux envies des autres avant les siennes (sans perdre, si possible, le contact avec les siennes). Ne pas faire de bruit à l'étage quand le bébé est couché, aérer les pièces, fermer les volets pour conserver la fraîcheur, arroser les plantes avant qu'elles ne se dessèchent, prêter son livre, son stylo, ses affaires, préparer le repas, demander ce qu'il y a à acheter au supermarché, faire les courses, inviter au restaurant, réserver une activité, offrir une glace, sourire, prendre le temps pour jouer avec les enfants, embrasser, câliner, réconforter, consoler, soigner les blessures.



je ne suis pas partie,
 je suis restée sur le seuil
 dans l'entre-deux
 la porte s'est fermée
 je préfère l'air du dehors
 aux musiques qui me parviennent
 de l'autre côté

un jour, l'odeur du thé chaud
 nous parvient à nouveau
 nous accueille
 peut-être

... prise dans la texture du vivant, le tissu du temps avec des discontinuités, des reprises, des départs – on s'accompagne

revenir ailleurs
 - quand l'autre bougera en restant, retramera -
 le seuil franchi
 à contre-sens du cœur,
 l'habiter de
 nos textures mouvantes

partir c'est aussi
- vivant.es -
ne pas pouvoir rester

Postface.

La science en performance

Répondre à l'invitation de Mélodie Faury

Yosra GHLISS(1), Marc JAHJAH(2)

(1) Maîtresse de conférences en sciences du langage Université de Picardie Jules Verne - Amiens, (2)
Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication Nantes Université

À Wael Dahdouh¹

Cheminaut ensemble depuis quelque temps dans les sentiers – tantôt joyeux, tantôt angoissants – de la recherche, c'est avec beaucoup de joie que nous nous emparons de ce petit coin du livre de Mélodie Faury pour faire cercle avec elle.

Nous campons sur ces pages le temps d'une performance où nous nous appliquerons à produire les gestes et les rituels indiqués dans ce livre-manifeste.

*Nos voix s'entremêlent et se démêlent
tissent des conversations
Inutile de deviner
qui de nous deux
a écrit tel fragment.
Des voix sont convoquées,
D'autres murmurées
Elles s'invitent à la danse
ouvrent l'espace de la performance
Dans un moment de transe*

¹Cette postface est écrite avec une pensée profonde à Wael Dahdouh, journaliste Palestinien documentant l'effroi de ce monde, la voix des (sur)vivants et les prières des morts. À sa femme Emna, sa fille Sham (7ans), ses fils Mahmoud (15 ans) et Hamza (27ans) et enfin son petit-fils Adem, tué par des missiles israéliens.

Il y a déjà des êtres, des gens. Faire un cercle. Un monde qui est déjà là. Passer de la vision à

la fabulation. Faire dialoguer les deux voix.

Nous désactivons vos yeux

Lecture continue (1)

Manuel, anti-manuel, synthèse, manifeste, autobiographie scientifique...tu choisis non pas de tout être, mais de tout faire-tenir tenant main en autant de voix qu'il faut pour être libre.

Tu viens pour partir.

Tu embarrasses, tu créés des embarras : des obstacles qui empêchent innocemment de circuler.

De quoi as-tu peur que tu ne saches déjà effrayer ?

Tu t'accueilles en (ac)cueillant.

Nous ne serons plus innocents.

Nous souhaitons vous raconter ce que Mélodie fait à la recherche : elle la ravive, la reconnecte au monde, la repeuple de nouveaux gestes² et l'habite avec tous ses sens. La recherche n'est plus une activité isolée qui examine le monde avec ses filtres et ses catégories, elle est expérience sensorielle, émotionnelle et intellectuelle. Elle est un métissage de gestes et de verbes, elle est une tentative permanente de création de lien et de sens.

À l'instar de l'anthropologue Ariela Aïcha Azoulay qui fait des cartes postales, photos d'archives nationales, bijoux de famille des pistes d'investigation pour une recherche anthropologique d'une grande justesse politique, éthique et scientifique, Mélodie Faury fait de ses notes d'enquête, de ses émotions de chercheuse (Le Marec Et Faury 2023)³ et des voix qui la traversent les pulsations de son activité de recherche.

Nous ne sommes pas l'anomalie

²Nous sommes plusieurs à être encore envouté·es par sa conférence gesticulée au séminaire GRASS à l'Université Paul-Valéry de Montpellier en février 2020.

³Le Marec, Joëlle & Faury, Mélodie. 2023. "L'enquête, terre d'accueil. Expériences, agencements et conversations", *Communication & langages*, 217, 33-52.

Lecture continue (2)

L'écriture est l'hôte qui t'accueille chez toi.

À la manière du chamane, tu crées un espace diplomatique entre des êtres situés à différentes

échelles temporelles, spatiales, sociales, affectives, ontologiques.

Que fait-on en choisissant de passer de la voix à l'écriture de la voix ?

Nous ne produisons pas de connaissances ; nous faisons compter ce qui nous importe.

*Nous sommes les voix que vous n'avez pas pu faire taire
Nous sommes attendus*

Lectures compagnes et fragments-talismans

« Écrire revient à me fabriquer une âme, à de l'alchimie. C'est une quête de soi, que nous femmes de couleur, sommes venues à penser comme un "autre" – la noirceur, le féminin. N'avons-nous pas commencé à écrire pour nous réconcilier avec cet autre au cœur de nous-mêmes ? »

Gloria Anzaldua dans *Femmes, race et décolonisation*, Éditions ETEROTOPIA trad. Ségolène Guinard, 2022, p. 31.

« Quand j'écris, la colère, au départ, est là. Il arrive même que ce soit la colère qui me pousse à écrire. Mais dès l'instant où il me faut écrire, la colère cesse d'être en colère. Une forme d'espérance l'emporte. Éloigne la colère, la vainc. »

Kaoutar Harchi, *Littérature et révolution*, Editions Divergences, 2024, p. 55.

« Nos corps se sont formés dans un rapport de réciprocité avec les multiples textures, sons et formes d'une terre animée – nos yeux ont évolué dans une interaction subtile avec d'autres yeux. Tout comme nos oreilles se sont accordées dans leur structure même avec le hurlement des loups et le cri des oies sauvages. Nous couper de ces autres voix, continuer, de par nos styles de vie, à condamner à l'extinction et à l'oubli ces autres sensibilités, c'est priver nos propres sens de leur intégrité, nos pensées de leur contextes. Nous ne sommes humains que dans le contact et la convivialité avec ce qui est non humain. Ce n'est qu'en réciprocité avec ce qui est Autre que nous commençons à nous guérir. »

David Abram, "L'écologie de la magie" dans Theodore Roszak, Allen Kanner, Mary Gomes (dir.), *Eco-psychologie. Le soin de l'âme et de la terre*, Wildproject, trad. Morgane Iserte, 2023, p. 197.

« Performance, traversée, contact et toucher agissent directement sur la production de contre-archives, précisément dans l'espace vide laissé par les histoires et les archives officielles et hégémoniques, mettant ainsi en évidence les marques et les plaies,

et soulignant la chair plutôt que les os, le corps au détriment des organes. [...] La contre-archivage surgit de ce constat de la partialité des mécanismes de production de la mémoire, elle surgit “quand on tire les photos cachées du coffre conservé au grenier, à la cave, au fond des armoires, en dessous des lits, à l’intérieur des vieux livres. De cette fouille, de ce tâtonnement, de cette pagaille, surgit des profondeurs archiviste le queer de l’archive – ses restes” (Azevedo) »

Miro Spinelli, “Autres ancestralités : la performance comme production d’une contre-archivage” dans *Textes à lire à voix haute*, Brook, 2022.

« nos émotions n’étaient pas censées survivre. [...] Mais les femmes ont survécu. » (p. 36)

« transformer le silence en paroles et en actions est un acte de révélation de soi, et cet acte semble toujours plein de dangers. [...] La raison du silence, ce sont nos propres peurs, peurs derrière lesquelles chacune d’entre nous se cache [...] Le système essaiera de vous réduire en poussière de toute façon, que vous parliez ou non. Nous pouvons nous asseoir dans notre coin, muettes comme des tombes, pendant qu’on nous massacre, nous et nos sœurs, pendant qu’on défigure et qu’on détruit nos enfants, qu’on empoisonne notre terre; nous pouvons nous terrer dans nos abris, muettes comme des carpes, mais nous n’en aurons pas moins peur. » (p. 39)

« Tous nos enfants sont la promesse d’un royaume encore incertain. » (p. 73)

« Un des fils conducteurs de mon existence est de me battre pour préserver mes intuitions » (p. 83)

« l’enseignement est une technique de survie. [...] la seule manière qui permette d’apprendre vraiment. Parce que j’ai appris par moi-même les choses dont j’avais besoin pour continuer de vivre. Je les étudiais et je les enseignais, tout en les découvrant. J’en avais la révélation pour moi-même dans le même temps. » (p. 90)

« nous avons appris à nous méfier de ce qui est au plus profond de nous, et c’est ainsi que nous avons appris à nous dresser contre nous-mêmes, contre nos émotions. » (p. 105)

Audre Lorde, *Sister Outsider*, MAMAMELIS, 2018.

« Lorsque je suis partie pour la première fois de l’endroit où je suis née, j’ai pris avec moi deux objets de la maison qui étaient emblématiques de la vie que j’avais menée en grandissant : des feuilles de tabac tressées et la courtepoinette extravagante que Baba, la mère de maman, m’avait offerte quand j’étais petite. Ces deux totems servent à me rappeler en permanence d’où je viens et qui je suis au plus profond de moi-même. Ils se dressent entre moi et la folie créée par l’exil, ils empêchent mon cœur de se briser en mille morceaux. Ils sont présents dans ma nouvelle vie pour me protéger de la mort, pour me rappeler que je peux toujours rentrer à la maison. » (p. 43)

« Pour guérir et être entière, il m’a fallu suivre tout un processus qui m’a demandé beaucoup de travail : j’ai dû me réveiller, passer de la transe à la réalité, apprendre à être pleinement là. [...] Mes états de transe étaient en fait des mécanismes de défense

contre les terreurs de mon enfance. En quittant la maison, j'avais emporté avec moi tout un tas de traumatismes non résolus. En portant en moi la voix de mes ancêtres partout où j'avais vécu, dans tous les endroits qui étaient devenus chez moi, j'avais porté la mémoire de la douleur et je l'avais laissée me disperser à petit feu. C'était cette sensation de dispersion qui m'avait donné le tournis. » (p. 45)

bell hooks, *Cultiver l'appartenance*, Cambourakis, trad. Noémie Grunenwald, 2023.

Lecture continue (3)

Chercher d'autres formes, c'est déjà déformer un agencement (politique, social, affectif).

Seuils-fragments, les fragments sont des seuils : tu proposes donc une initiation.

Poser la question de l'héritage : se demander que faire de ce qu'on a fait de nous.

“Notre vie est-elle encore vivante ?” écris-tu.

Ramasse, fais un bouquet de tout ce qui est tombé : ramasse-nous.

Rythme : l'espace de l'écriture qui se stabilise petit à petit, à préserver continuellement des effractions, à régler chaque jour et à protéger comme un jeune géant.

Le futur, maintenant, nous est permis.

Ce n'est pas un livre de recherche, ce n'est pas un manuel, mais un livre sur la manière de penser et de faire de la recherche. Un livre sur les cheminements de la pensée-sensation et comment le sentir-penser se déploie dans l'espace, la matière et le temps.

Ce monde existe déjà, il n'y a pas besoin de le faire advenir : il suffit de le faire reconnaître. Mélodie Faury reconnaît et fait reconnaître ce monde, en rejoignant l'appel d'autres voix, indignées et révoltées. Peut-on aujourd'hui faire de la recherche autrement, alors que nous assistons à des crimes, à des génocides ? Si elle est possible dans un tel contexte, si nous pouvons continuer à ronronner confortablement avec nos colloques et nos articles, c'est qu'il nous a échappé quelque chose d'important dans notre relation au monde. Si nos enquêtes, nos savoirs, nos concepts ne nous servent pas à regarder le monde que nous avons fabriqué, s'ils ne nous permettent pas d'en prendre la mesure pour nous transformer et aider à le réparer, à quoi bon faire encore de la recherche et de la science ?

La décolonisation n'est pas une métaphore

7 janvier

Journée du martyr Palestinien

Table des matières

1	L'autre préface <i>Gustavo GOMEZ MEJIA</i>	1
2	Mode d'emploi	11
3	Introduction : La lisibilité d'un geste	13
4	INTER. Encarts Doctorant.es	27
5	I. L'expérience vécue du terrain	35
6	Pratiques de communication et rapport aux sciences	43
7	Rapport aux sciences	49
8	Espace mental et infraordinaire de la recherche	53
9	Infraordinaire	59
10	Entretiens et transcription	65
11	INTER. Entretien Agenda avec Axelle	77
12	II. Sortir des plis de la science moderne ?	109
13	INTER - Je Te raconte	123
14	Résonance # 1 <i>Philippe HERT</i>	137

15	III. Se relier autrement sur le terrain	147
16	INTER - Entretien avec Pauline 10 ans plus tard. La lecture du manuscrit et ses effets	161
17	IV. Raconter autrement	169
18	INTER - Entretien « cravate » avec Quentin	183
19	Résonance # 2 <i>Joëlle LE MAREC</i>	205
20	V. Autres voix, autres présences	209
21	INTER - Fabulation : lettre à la thèse de Pauline	223
22	VI. Conditions et vie matérielles de l'écriture	225
23	Postface. La science en performance. Répondre à l'invitation de Mélodie Faury <i>Marc JAHJAH, Yosra GHLISS</i>	241